PROSCRITS

IMPRIMATUR

Tornaci, die 25 Maii 1912.

V. CANTINEAU, can. cens. lib

Le Collège de Campolide

Luis G. d'AZEVEDO, S. J.

PROSCRITS

Histoire anecdotique de la persécution
et de l'expulsion des Jésuites de Portugal
en Octobre 1910

Préface du R. P. Luis Gonzaga CABRAL, S. J.

TRADUIT ET ADAPTÉ DU PORTUGAIS

par J. M. LE THIEC, S. J.

ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN
LIBRAIRES-ÉDITEURS
TOURNAI
1912

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

BX
5742
.A1
S614

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

101 318

Ce livre est, presque exclusivement, une compilation de diverses relations écrites par les Jésuites portugais, victimes de la révolution.

Pour des motifs bien évidents, j'ai préféré, comme il était juste, laisser les témoins oculaires, au-dessus de tout soupçon, raconter eux-mêmes au lecteur ce qu'ils avaient observé et souffert. Dans les modifications que j'ai cru devoir faire de temps à autre, j'ai eu soin de ne jamais altérer le fond du récit. D'ailleurs, les auteurs de ces narrations vivent encore, Dieu merci, et pourront dire si j'ai réussi à réaliser mon plan.

J'ose espérer que les pages qu'on va lire paraîtront à tous les esprits sensés absolument véridiques.

Dans ce livre, il a pu, sans doute, se glisser quelque inexactitude légère : dans des narrations longues et minutieuses, il n'est que trop facile d'insérer un détail sans contrôle suffisant ; la substance, du moins, des faits que je raconte est entièrement conforme à la vérité.

Dans l'excellente Préface dont le R. P. Luiz Gonzaga Cabral a daigné, à ma demande, honorer ce modeste travail, il déclare que c'est par obéissance que j'ai accepté d'écrire les « Proscrits ». C'est vrai, et je suis heureux qu'il l'ait dit. Cette déclaration explique suffisamment à mes amis comment il se fait que je sois l'auteur de ce livre ; mais je dois avertir les critiques que cette obéissance qui m'a fait prendre la plume, m'a laissé toute ma liberté, et toute latitude pour exposer la vérité, telle que me l'avaient montrée des recherches consciencieuses.

A tous ceux qui m'ont fourni des renseignements sur les événements racontés dans ce livre, et en général à tous ceux qui, de quelque manière, m'ont aidé à mener à bonne fin ce travail fait en exil, j'offre mes sincères remerciements.

. . . . . .

Valladolid, Septembre 1911.

L. Gonzaga de Azevedo, S. J.

Avis du Traducteur

Les catholiques du monde entier ont suivi avec intérêt la lutte entreprise par la franc-maçonnerie internationale contre l'Eglise de Portugal. Dans cette guerre à outrance, les ordres religieux devaient être, et furent en effet, les premiers frappés. La Compagnie de Jésus a été, en particulier, l'objet d'une haine implacable.

Les épisodes principaux de cette persécution ont été racontés par le P. L. de Azevedo dans le livre de haut intérêt historique dont je publie la traduction. Il ne sera pas inutile d'avertir que je n'ai pas voulu faire une traduction rigoureuse. Bien des détails, la plupart personnels ou locaux, étaient pleins d'intérêt pour les portugais eux-mêmes, mais risquaient de l'être moins pour un public étranger. Sans jamais toucher à la substance du récit, je les ai supprimés ou abrégés. Plusieurs autres passages ont été résumés.

Je remercie chaleureusement la maison Casterman qui a bien voulu donner tous ses soins à l'édition française de cet ouvrage et rendre ainsi, ce me semble, un service très appréciable à la cause catholique.

Préface[1]

Ce livre, non moins que les *Proscrits* dont il recueille les mémoires, est *fils d'obéissance*. Lorsque, les premiers soubresauts de la Révolution passés, je parvins à voir mes religieux hors des prisons ; à l'heure des adieux, alors que je les serrais fraternellement entre mes bras avant leur dispersion dans le monde entier, je recommandai à chacun d'eux de m'adresser par écrit la narration détaillée de ce qu'il avait souffert durant la douloureuse tragédie du mois d'octobre.

Les récits commencèrent à affluer ; je vis se succéder, en de nombreux envois, l'écriture tremblante des vieillards, la calligraphie plus vigoureuse des jeunes, et les gros caractères, incertains et naïfs, des bons Frères coadjuteurs.

Ainsi se sont multipliées les pages de ces précieux documents. Je suis convaincu qu'un historien, chargé de faire la monographie d'une institution ou d'une époque, a eu rarement sous la main un ensemble aussi abondant de faits avérés pour donner à son ouvrage autorité et exactitude.

Je fis alors venir le P. Luiz d'Azevedo à Madrid, où je me trouvais, et le chargeai de raconter l'histoire de notre *voie douloureuse*.

Je me garderai bien de blesser la modestie de l'auteur ; néan-

(1) Une traduction de cette préface a été publiée dans les *Etudes* (5 déc. 1911). C'est ce texte qui a été reproduit ici. L'original portugais, dû à la plume élégante et souple du R. P. Cabral, contenait quelques passages que l'auteur, pour être bref, a supprimés dans l'article des *Etudes*. L'un ou l'autre de ces passages a retrouvé ici sa place. (*N. du Tr.*).

moins, le lecteur me fera la justice de croire que je n'ai pas choisi au hasard, quand je me suis déterminé à confier à l'un des nôtres la délicate mission d'écrire un livre qui, à tant de titres, serait le livre de mon cœur.

Nombreux sont les motifs qui m'ont induit à entreprendre cette publication. La persécution déchaînée contre la province portugaise de la Compagnie de Jésus par la république maçonnique implantée après la révolution du 4 octobre, constituant indubitablement un des épisodes les plus caractéristiques de l'histoire de la Compagnie, j'ai cru de mon devoir de ne pas laisser ensevelir dans l'oubli les notes intéressantes que j'en pourrais recueillir.

D'autre part, les circonstances qui entourèrent notre bannissement contenaient de très fécondes leçons. Pour la vie intime de notre famille religieuse, le livre pourrait être une consolation en même temps qu'un encouragement.

Il me paraissait qu'il serait pour nous comme une suite de cette admirable lecture, toujours agréable et édifiante, de l'*Imagem da Virtude* (1), où tant de générations de la Compagnie de Jésus en Portugal ont puisé leur formation religieuse.

En outre, l'ouvrage me semblait presque indispensable pour les personnes étrangères à la Compagnie de Jésus. Les Jésuites ont trouvé partout et toujours des amis enthousiastes et des ennemis acharnés. C'est ce qui nous arrivait aussi en Portugal.

Aux amis, nous devions une consolation pour les regrets qu'ils témoignèrent à notre départ, nous avions à leur payer une dette de reconnaissance pour la généreuse compassion avec laquelle ils nous ont secourus à l'heure de la tribulation. Il fallait aussi leur donner des armes pour combattre des accusations, que leurs cœurs sans doute jugeraient calomnieuses, mais que leurs

(1) *Imagem da Virtude*, ouvrage du P. Antonio Franco, en quatre volumes in-folios. C'est un précieux recueil des vies de Pères et de Frères de l'ancienne Compagnie, qui ont fait leur noviciat à Lisbonne, Coïmbre ou Evora. L'auteur nous a pieusement conservé, en ces livres admirables, les exemples édifiants de la plupart des Jésuites portugais qui se sont distingués au service de Dieu dans leur patrie ou dans les missions de l'assistance du Portugal, au Brésil, en Afrique, aux Indes, en Chine et au Japon.

lèvres, à défaut d'informations précises, seraient incapables de détruire.

Parmi nos *ennemis*, il y en a qui, de bonne foi, sont dans l'illusion ; les autres sont des calomniateurs conscients. En face de ces deux catégories d'adversaires, il était indispensable de rompre le silence. La narration intégrale et sans passion des événements auxquels nous avons été mêlés suffira pour défendre les Jésuites portugais.

Pour tous ces motifs, nous devions à nos frères et aux étrangers l'équivalent des pages qu'on va lire.

Mais en premier lieu c'est à la Providence divine que nous les devons.

L'histoire de ces mois qui ont suivi le 5 octobre est vraiment un poème de la Providence. Une vie ne suffirait pas pour remercier le Seigneur des preuves de tendre sollicitude qu'il nous a dispensées durant toute cette persécution.

Providence de Dieu dans *la conservation des vies* et dans *la fidélité à la vocation ;* Providence de Dieu *à protéger notre réputation*, se servant pour cela des moyens mêmes imaginés par les ennemis pour la ternir ; Providence de Dieu *à nous ménager les consolations* de l'amitié, voire des ressources temporelles au moment précis où tout allait nous manquer ; Providence de Dieu, à se servir de ce moyen pour réaliser ses plans de miséricorde *sur d'autres peuples* qui profitent déjà de nos travaux.

Au milieu de la fureur diabolique de véritables *apaches*, soucieux de faire croire, aux premiers jours de la révolte, qu'ils étaient le peuple portugais, qui ne s'étonnera qu'aucun de mes trois cent cinquante religieux n'ait péri de mort violente ? Les coups de fusil et de revolver déchargés contre eux aux environs de Campolide furent si nombreux, et quelques-uns tirés tellement à brûle-pourpoint, qu'il semble incroyable qu'aucun religieux n'ait été atteint. Quand, à Alcantara, après avoir enlevé les rails pour provoquer un accident (il n'eut pas lieu, grâce au 15e d'infanterie qui venait dans le même train), les carbonari armés se préparaient à immoler nos novices et nos jeunes étudiants, qui fit

avorter leurs plans sanguinaires? Qui donna à ce jeune homme de dix-sept ans, le frère Luiz Gonzaga de Mariz, la force de se lever du lit, en pleine rechute de pleurésie, et, malgré l'ardente fièvre qui l'embrasait, de suivre ses frères jusqu'à Caxias, où il se rétablit au milieu des privations du cachot?

En faisant allusion à la Providence de Dieu sur nos vies, je ne puis oublier ce qui m'est arrivé à moi-même. L'idée ne m'était jamais venue de me séparer de mes frères, lorsque je revenais en leur compagnie de la gare de Campolide, dans la matinée du 5 octobre ; nous avions, en effet, perdu l'espérance de sortir de Lisbonne, en voyant interrompre la circulation des trains. Et cependant le bon Dieu avait disposé que l'arrivée inattendue d'un groupe suspect m'obligerait à entrer dans une maison qui m'était complètement inconnue... Je n'y avais jamais mis les pieds, et j'avais, du reste, l'intention de retourner au collège lorsque le groupe se disperserait. Que serait-il arrivé, si comme les autres, j'avais trouvé la route libre?

Je n'ose l'affirmer ; d'autres n'ont pas de doute à ce sujet, après toute la diligence employée pour m'arrêter, et après avoir entendu des phrases comme celle-ci : « Entre ceux qui ont réussi à s'échapper, il y en avait trois auxquels on réservait quelque chose de plus que la prison. » Et si je voulais entrer dans le détail, que de menues circonstances, insignifiantes en apparence, nuisibles même à première vue, dont la Providence s'est servie, pour détourner les soupçons de la maison qui m'offrait l'hospitalité, et pour aplanir les difficultés que j'eus à vaincre avant d'arriver à l'abri sûr d'où je pus travailler à la délivrance de mes religieux.

En fait, aucun de nous n'a péri de mort violente en ces jours de fureur révolutionnaire, malgré les tristes nouvelles colportées, au début, à l'étranger, et la ferme persuation de quelques-uns, confirmée par l'absence prolongée et le manque de nouvelles de plusieurs de nos fugitifs.

A Madrid, j'offris le saint sacrifice pour l'âme du P. Francisco Justino, dont la mort avait été annoncée par les journaux et pour celles des scolastiques Antonio Faria et Julio de Moraes, qui se virent longtemps dans l'impossibilité de se mettre en correspondance avec quelqu'un de leurs frères. Je célébrai aussi le saint

sacrifice, et avec plus de motif encore, pour l'âme du frère coadjuteur Gil Barroso, criblé de coups de couteau à Val de Rosal, et qu'on y avait abandonné mourant, tout couvert de sang.

Tous pourtant eurent la vie sauve de la manière la plus invraisemblable. La nouvelle de la survivance des deux étudiants Faria et Moraes me fut même communiquée d'une façon assez curieuse.

En ces jours de tribulation que je passai à Madrid, alors que j'adressai lettre sur lettre, sans réussir à découvrir le refuge de mes religieux ; quand, malgré l'ingénieuse activité et les inépuisables industries de l'admirable P. J.-M. Valera, provincial de Tolède, les dépêches perdues (et sans doute aussi le mauvais vouloir des postes et télégraphes de la nouvelle république) étaient un obstacle à la délivrance de mes chers prisonniers de Caxias et Limoeiro ; le Cœur miséricordieux de Jésus m'envoyait peu à peu, goutte à goutte, comme un baume, cette série inespérée de revoirs qui me semblaient des résurrections véritables.

Grâce à l'heure de l'arrivée des trains, presque toujours les exilés entraient dans ma chambre au moment où sur mon prie-Dieu, je faisais ma méditation du matin. Le bon frère portier de la résidence, pour annoncer ces visites, avait une phrase invariable ; il la répétait chaque fois que l'occasion s'en présentait, sans qu'elle perdît jamais sa naïve sublimité.

— De nouveaux enfants, mon Père ! (*Otros hijos, Padre !*)

Et les enfants tombaient dans mes bras, et les âmes causaient au travers du silence des lèvres.

Après les premiers monosyllabes arrachés à l'émotion, combien de fois ne leur ai-je pas demandé :

— Et que me dites-vous des frères Moraes et Faria ?

— Pas de nouvelles !

Parfois même la réponse contenait un lugubre rapprochement.

— On a parlé d'un jeune homme assassiné à Monsanto-Lisbonne et dont le cadavre n'a pas été reconnu à la morgue.

Un jour, enfin, je reçus une lettre d'Ona, et, dedans, je trouvai une carte postale du Frère Moraes. Il racontait que le Frère Faria et lui étaient cachés depuis longtemps sans pouvoir donner de leurs nouvelles. Après d'innombrables souffrances, ils se trouvaient tous les deux sains et saufs, sans oser affirmer la même

chose des autres religieux !... Qui sait s'ils ont réussi à échapper à la mort ? Quant au R. P. Provincial Luiz Cabral, il avait été passé par les armes non loin de la gare de Campolide ! Comme on le voit, les informations du Frère Moraes n'étaient pas exactes; mais cette carte m'annonçait que les deux manquants étaient en sûreté et me donnait la certitude que *quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam* (1).

Cependant Notre-Seigneur voulut que la province portugaise de sa Compagnie eût part à sa Passion. Car si, au premier moment, aucun des nôtres ne souffrit une mort violente, il y eut des religieux dont les jours furent abrégés par les souffrances de la persécution, tels le bon P. Carlos de Gouveia et peut-être aussi le P. José Jorge et le scolastique Francisco de Miranda. Il y en eut un dont la mort eut sa clause exclusive dans les tourments de la prison. Je parle du regretté P. Joaquim Machado, qui vint mourir à Gibraltar, à la fin de la première traversée des proscrits. Son enterrement fut un triomphe, auquel concoururent Anglais et Espagnols, catholiques, protestants, voire même des juifs, donnant ainsi une terrible leçon au jacobinisme rétrograde de la république portugaise.

Durant cette phase de notre histoire, la Providence se manifesta également dans la conservation des vocations religieuses. Notre Saint Père le Pape Pie X voulut s'informer minutieusement de tous les incidents de notre exode ; la constance dans la vocation, surtout chez les plus jeunes religieux, émut profondément Sa Sainteté, qui, avec sa bénédiction paternelle, envoya aux Pères et aux Frères bannis du Portugal de tendres félicitations. Ces félicitations furent pour nous une des meilleures compensations aux souffrances endurées.

Je ne puis et ne dois pas cacher qu'une telle fidélité avait déjà été pour moi la consolation la plus solide au milieu de toute cette tempête.

Nos persécuteurs employèrent tous les moyens, depuis les

(1) Saint Jean, XVIII, 9.

promesses jusqu'aux menaces les plus grossières, pour faire descendre ces vieillards, ces hommes mûrs, ces jeunes gens, ces enfants, de la croix sur laquelle ils s'étaient librement attachés pour l'amour de Jésus-Christ. Ils n'y réussirent pas. Pas un seul ne renonça à ses vœux, au milieu des assauts qu'on leur livra, par voie de longues discussions sophistiques, ou en faisant appel à la tendresse de parents bien-aimés, ou enfin en recourant à l'appât de passions inavouables.

Il était des religieux pour lesquels avant la persécution il s'était agi d'obtenir une dispense des vœux. Parmi ceux-là, j'ai, en effet, envoyé cette dispense à un frère convers et à deux jeunes étudiants, non encore dans les ordres majeurs. Des trois cent cinquante-neuf membres de la province portugaise, il n'y eut qu'un Frère coadjuteur, d'une mission lointaine, d'Océanie, qui ne se sentit pas la force d'endurer la persécution ni d'accompagner ses frères en exil ; mais pour celui-là même, la persécution fut à peine un prétexte pour obtenir la dispense qu'il sollicitait déjà auparavant.

Avant que la persécution vînt battre notre porte, elle s'était ouverte pour restituer au siècle quelques jeunes gens qui n'avaient pas encore reçu la prêtrise ; et depuis que nous sommes dispersés, en exil, quelques cas analogues — fort rares du reste — se sont produits.

Mais la persécution elle-même, loin d'avoir été une occasion d'affaiblissement pour les vocations, leur a fait jeter de nouvelles racines. Dans un cas que je suis expressément autorisé à citer, j'ai entendu ces paroles qui m'ont rempli d'émotion : « Maintenant que je vois la Compagnie de Jésus, ma Mère, persécutée et couverte d'opprobres, je déclare que je ne l'abandonnerai jamais. »

Je ne sais pas si, entre les attentions de la Providence, veillant sur nous aux heures douloureuses, il y en eut une plus notable que celle-ci. Elle sauvegarda notre réputation, en faisant tourner contre les calomniateurs les moyens mêmes qu'ils choisissaient pour la noircir.

La campagne de diffamation contre la Compagnie de Jésus dans la presse républicaine de Portugal a été menée sans trêve,

sans relâche, ajoutons : sans scrupule et sans vergogne. On y fit parade d'une mauvaise foi recherchée, et si répugnante, que je connais bien des personnes, autrefois imbues de préjugés antijésuitiques, que la prose haineuse de nos ennemis a rendues bienveillantes et sympathiques à notre égard. Je ne parle pas seulement des catholiques, car, parmi eux, il en était qui n'avaient pas dépouillé ces préjugés ; je parle des hétérodoxes, pour lesquels les traditions de la secte étaient comme une seconde nature.

Dans un autre récit, exactement un mois après la proclamation de la République, quand je dirigeai *A mon pays, une protestation justifiée*, je me voyais dans la nécessité de réfuter les faussetés alors débitées contre nous (1).

Quelques mois plus tard, le 27 mai, en passant par Bruxelles, je fus informé des inventions fantastiques, colportées à dessein par la presse et avec la même intention. Ce jour-là même, je publiai un démenti formel dans les journaux de Belgique, démenti qui fut largement reproduit par la presse française, espagnole, anglaise, voire même portugaise, comme on me le fit savoir plus tard. Il en fut de même de la feuille volante *les Jésuites et la Contre-Révolution* datée d'ici-même, de Hollande, le 8 juillet, dans laquelle je protestai contre l'affirmation ridicule à la fois et insidieuse, d'une prétendue ingérence morale et financière en des machinations contre-révolutionnaires.

(1) De cette *protestation*, outre les nombreuses éditions parues en chacune des langues indiquées à la fin du dernier chapitre de ce premier volume par l'auteur des *Proscrits*, on a fait au moins sept éditions portugaises. L'interdiction de circuler dont cette brochure fut honorée par le gouvernement provisoire de la république servit énormément à sa diffusion. Il y eut même, paraît-il, quelques abus de la part de certain éditeur clandestin. On vendit ces brochures, en Portugal, au prix exorbitant de 0 fr. 50 sous le prétexte d'appliquer le produit de la vente à soulager l'extrême pauvreté à laquelle étaient réduits les Jésuites portugais. Si les informations de mon ami sont exactes, il y eut même des personnes qui, trompées par cette fraude, en achetèrent des centaines d'exemplaires. Eh bien ! pour ceux qui ont été victimes de cette exploitation, je dois ici déclarer que je n'ai pas reçu un sou de cette provenance. Au milieu des privations et de la grande pénurie dont nous souffrions, je n'hésitai pas un instant à tendre la main. Je remerciai même le bon Dieu de nous avoir ainsi permis de ressentir les effets de la pauvreté, en ce qu'elle a naturellement de plus coûteux. J'écrivis beaucoup de lettres pour demander des aumônes, et Dieu merci, elles ne nous manquèrent pas. Mais les pages de la brochure *A mon pays* ne tendaient qu'à conserver sans tache l'honneur de notre nom ; je ne visais nullement à en retirer quelque profit.

Je n'ai pas à revenir ici sur ce que j'ai dit en ces documents ; la publicité qu'on leur a donnée m'en dispense. Les calomniateurs, poursuivant leur manœuvre honteuse, attribuèrent cette publicité à de grosses sommes d'argent que j'aurais distribuées pour suborner la presse européenne. Je n'ai pas donné un sou à cette fin ; comment l'aurais-je pu faire, si nos persécuteurs nous ont réduit presque à l'indigence ? Un article, par exemple, du *Figaro*, contenait des citations élogieuses de ma protestation : j'en ai eu connaissance seulement par un entrefilet du *Seculo*, que, de Bruxelles, m'envoya un écrivain brésilien qui m'honore de son amitié. Non ! L'argent des victimes n'était pas nécessaire pour donner de la vogue à leurs démentis.

Ce qui leur fit de la réclame, ce furent les excès des bourreaux eux-mêmes et la sérénité avec laquelle nous répondions par des faits et des dates aux déclamations vagues et haineuses des publicistes républicains. Les calomniateurs ne répondent jamais à un fait, à une date ni à une déclaration concrète ; ils ne les citent même pas ! Ils font peut-être allusion à l'article, à l'écrit qui vient de paraître, le dénomment *antipatriotique*, diffamateur du Portugal, — comme s'ils étaient, eux, le Portugal ! — puis continuent de plus belle à répéter leurs mensonges.

Malheureusement, la méthode produit de l'effet sur un grand nombre de lecteurs, que les procédés arbitraires et la tyrannie du nouveau régime placent dans l'impossibilité de pouvoir lire une prose différente de celle-là. Mais aux lecteurs éclairés et honnêtes, il arrive ce que nous avons généralement remarqué à l'étranger : les procédés de nos calomniateurs sont leur propre réfutation.

Je ne puis pas ne pas noter la force apologétique qu'ont eue, en Portugal, en faveur de la Compagnie de Jésus, nos documents, reproduits par la presse républicaine et présentés par elle à ses lecteurs sous des titres à scandale, en gros caractères, encadrés de commentaires vils, malicieux et parfois obscènes.

La seule manière dont on s'empara de ces documents imprime déjà une flétrissure à qui les enleva et les publia. Des communautés entières de religieux sont arrachés de leurs domiciles, sans même qu'on leur donne le temps de prendre les objets à leur usage ; en certains cas (comme cela est arrivé à la résidence du

Quelhas, à Lisbonne), on les trompe à dessein, en leur disant qu'on ne va exiger d'eux que leur présence à la préfecture pour y inscrire leurs noms, et qu'au bout d'une heure ils seront de retour. Puis on force les armoires et les tiroirs, on recherche les manuscrits, on lit les notes particulières et secrètes, on viole des lettres intimes, des lettres de famille, on s'empare des notes spirituelles *et de confessions*, qu'une délicatesse de conscience, louable en ses intentions, mais d'une simplicité imprudente, ne sut pas détruire à temps. Ni l'autorité paternelle d'un supérieur envers ses religieux, ni la confiance délicate d'un confesseur envers son pénitent n'oseraient jamais faire de pareilles perquisitions au for de la conscience ! Eh bien ! c'est ce qu'ont fait les persécuteurs de la Compagnie de Jésus en Portugal ! Ce n'est pas tout : ils annoncèrent que, dans ce dossier secret, ils allaient prendre la matière d'une histoire des Jésuites portugais et nous exposer de la sorte à l'exécration des simples ! Cette seule annonce les déshonore à jamais. Celui qui recourt à de tels procédés perd tout droit à la croyance et au respect. Le répugnant violateur des consciences se transformera facilement en calomniateur infâme. Il peut lancer aux quatre vents les plus graves accusations ; elles iront retomber sur le délateur, sans éclabousser ses victimes !

Supposons qu'au cours de cette enquête, à la recherche d'une piste scandaleuse, ait apparu réellement un document, non falsifié, authentique, préjudiciable au bon renom d'une personne privée. Qu'en devrions-nous conclure ? Simplement que des trois cent cinquante-neuf Pères ou Frères dont se compose la province portugaise de la Compagnie de Jésus en Portugal, il y avait quelqu'un, ou quelques-uns, dont la conduite, au moins une fois, s'était écartée de l'idéal sublime que nos ennemis, sans le vouloir, reconnaissent être le nôtre.

Telle est la conclusion qui s'imposerait, si, réellement, au milieu de tant de manuscrits de tant de religieux, apparaissait quelqu'un qui fût vraiment indigne.

Mais il n'en est rien, au moins en tout ce que les journaux ont publié jusqu'à présent. En réalité, nos persécuteurs et les scribes à leur service se sont chargés, bien malgré eux, de notre défense.

D'une lettre du P. Silvestre Neves au Frère João Miranda, ils

ont mis en relief la nouvelle *d'une petite brebis* (ovelhinha) *qui a enfin abandonné la plaine* (varzea) et d'une *Laurette* (*Laurinha*), dont le *Mundo*, de Lisbonne, en un style de roman, demande : Qui est-elle ?

Rien de plus simple. Le scolastique João Rodrigo Miranda est originaire de *Varzea de Ovelha* (*Plaine de la Brebis*), et le P. Neves, faisant un gracieux jeu de mots sur le nom de son pays, lui annonce l'arrivée de sa sœur à Louriçal do Campo, où son père, généreux chrétien qui a déjà donné au service de Dieu trois de ses fils dans la Compagnie, était allé l'accompagner au couvent. L'auteur de la lettre, écrivant à un frère de la novice, la désigna tout naturellement par le diminutif de son nom, comme on en avait l'habitude dans l'intimité de la famille, et comme il l'avait très certainement entendu traiter en ces derniers jours par son père.

Quelle austérité pudibonde et sévère que celle des collaborateurs immaculés du *Mundo !*

Une série de documents servit de prétexte à de nombreux articles cherchant à produire un scandale. Ce furent les lettres adressées à un certain élève de Campolide, âgé de onze à douze ans, auxquelles on ajouta une lettre de l'élève adressée à la sainte Vierge. La conscience méticuleuse des publicistes s'effraya du vocatif : *meu querido Jaime*, mon bien cher Jaime ! Assurément, c'est une terminologie inconnue à la langue portugaise ! Un professeur, un directeur, un ami ne pourra plus employer cette formule en répondant à la lettre d'un enfant dont il a surveillé l'éducation : il serait plus naturel sans doute de commencer gravement par un solennel : Monsieur ! Mais soyons francs : ici l'indignation ne laisse pas de place à l'ironie. Pour souligner de la sorte une formule aussi innocente il ne suffit pas d'une malice vulgaire ; cela suppose un fonds abominable de corruption.

On nous a accusé également d'avoir employé la violence pour attirer un enfant de douze ans. Ou c'est mensonge, ou ignorance crasse. Il ne s'agit pas d'*attirer*, vu qu'on fait ici allusion à une demande plusieurs fois réitérée et dont j'avais moi-même ajourné la réalisation ; il n'est pas question non plus *d'entrer dans la Compagnie à onze ans* (on ne peut même commencer le noviciat

qu'après quinze ans accomplis). Il s'agissait de l'*Ecole apostolique* où cet enfant, encore à Campolide, avait demandé à être admis pour continuer ses études.

Pour rendre plus palpable comment, à défaut de documents compromettants, nos ennemis s'efforçaient d'empoisonner par leurs commentaires la prose la plus inoffensive, je vais transcrire une lettre, par moi adressée à cet élève, et publiée par le *Mundo* du 14 avril, sous l'en-tête : *Un chef des Jésuites à la recherche d'une victime* :

Mon cher Jaime,

J'ai reçu aujourd'hui, par l'intermédiaire du P. Justino, ta bonne lettre; de tout cœur, je t'en remercie. Je comprends parfaitement la crainte que tu manifestes, mais ce n'est pas une raison pour me *fâcher*, suivant l'expression dont tu te sers. Tu n'imagines pas combien les deux pages de ta lettre m'ont rappelé le souvenir du temps où je m'employais à faire quelque bien à ces chers jeunes gens, que je n'oublierai jamais. Toi et les tiens vous pouvez compter sur mes faibles prières ainsi que sur les effets d'une large part des nombreuses souffrances que Notre-Seigneur, en sa miséricorde, a daigné m'accorder.

Je quitte aujourd'hui ce lieu de refuge, mais si tu veux m'écrire, adresse ta lettre à M. Wilhelm Kaulen, qui me la fera parvenir.

Ton ami dévoué,

P. Luiz Gonzaga Cabral

Tel est ce document suspect !

Je ne dois pas taire non plus la lettre que le même adressa à la très sainte Vierge.

Un journal jacobin de Lisbonne lui attribua une si grande importance qu'il en publia l'autographe en photogravure, et lui réserva une place d'honneur à la première page. Pourquoi ? Parce que, des nombreuses fautes d'orthographe de ce document, il tirait avec beaucoup de finesse la conclusion que les études au collège de Campolide allaient fort mal. Or, une fois de plus, le dupeur s'est laissé duper. Les études allaient si mal à Campolide,

que cet élève, d'instruction primaire, qui nous avait été confié dans l'état que dénotent ces fantaisies orthographiques, obtenait quelques mois plus tard, grâce à l'enseignement reçu, une *mention*, dans un examen passé devant le jury officiel.

Presque tous les documents publiés comme pièces justificatives de la persécution exercée contre nous avaient la valeur de ceux dont je viens de parler.

On a cependant renchéri sur tout cela. On a eu l'audace de publier des relations intimes, où l'auteur notait, au hasard, avec des impressions artistiques, des réflexions morales et des observations critiques, les combats de son âme et les luttes de sa conscience.

Si un regard indiscret tombait par mégarde sur un écrit de ce genre, la probité la plus élémentaire exigerait de fermer immédiatement le cahier. Nos parangons de civilisation ne surent pas mettre cette règle en pratique. Ils publièrent, tronquèrent, glosèrent, et, avec un rire persifleur et impudent, ils dénaturèrent les intentions et falsifièrent les faits.

Je ne veux pas passer outre sans dire un mot du document le plus précieux et le plus intéressant que le gouvernement provisoire de la République ait publié à notre sujet.

Le lundi, 26 décembre 1910, l'*Officiel* (*Diario do Governo*, n° 69), insérait, de la page 906 à la page 924, le *Catalogue de la Province portugaise de la Compagnie de Jésus*. Cette publication, dans la pensée de celui qui l'a faite, obéissait à des fins tyranniques ; ç'a été, en fin de compte, un très important service rendu aux exilés et une apologie triomphante de leur réputation.

Notre catalogue annuel, contenant l'indication des noms et des occupations de chacun des religieux de la Province, est publié en latin et est rempli d'abréviations ; une note du commencement indique qu'il est pour l'usage exclusif des Nôtres. Qu'on juge par là de l'enthousiasme soulevé chez les ennemis de la Compagnie. Une statistique entourée de tant de mystère devait nécessairement contenir toutes nos intrigues criminelles.

Le fait est que le ministère de la justice, en reproduisant intégralement le *Catalogue* dans le journal officiel, en latin et en portugais — après en avoir confié à un ex-jésuite le déchiffrement et

la traduction — s'est chargé, à son insu, d'enregistrer pour toujours une justification des Jésuites, pleine et entière. De la lecture impartiale de ce long document, il ressort deux choses :

1° Que ces trois cent cinquante hommes, par les occupations auxquelles ils se consacraient, étaient incontestablement utiles au pays.

2° Qu'en dehors de leurs devoirs professionnels, il ne pouvait leur rester aucun loisir pour vaquer aux œuvres dont, par calomnie, on les accuse.

En effet, le manque d'abnégation et d'héroïsme, conséquence naturelle d'une éducation faussée, faisait qu'il y avait peu de vocations en Portugal pour une vie de sacrifices, comme celle que la Compagnie de Jésus l'exige de ses membres. D'un autre côté, malgré le discrédit et l'impopularité que nos diffamateurs nous attribuent, on réclamait partout nos ministères, et ce n'est qu'au prix d'un travail excessif qu'il nous était possible de répondre à tout ce qu'on attendait de notre zèle.

Pour multiplier en quelque sorte cette précieuse monnaie qu'est le temps, le jésuite se privait de distractions et de relations sociales parfaitement légitimes pour les personnes du monde. Aucunes visites d'amitié ou de cérémonie, pas de *matinées*, pas de *soirées* récréatives. La prière, l'étude, les travaux apostoliques, sociaux ou pédagogiques, remplissaient si bien nos journées, que bon nombre d'entre nous devaient, le matin, devancer l'heure habituelle du lever, fixée à cinq heures, et retarder, le soir, celle du coucher, marquée à dix. Combien avares de notre temps ne devions-nous pas être encore, au point de nous attirer les plaintes des personnes qui nous demandaient et nous honoraient de leur intimité.

La publication de notre *Catalogue* a mis en relief, avec plus d'efficacité que ne l'auraient pu faire de longues apologies, cet amour du travail et cet austère emploi de nos forces, au milieu du gaspillage et de la futilité contemporaine. C'est un des très rares titres que le gouvernement provisoire de la république portugaise ait à la reconnaissance de ses victimes : et, si une affaire aussi sérieuse pouvait donner lieu à une observation humoristique, très exacte du reste, j'ajouterais que ces messieurs s'étant

emparés du stock de nos catalogues de 1910, nous nous servons maintenant des exemplaires du *Diario do governo*, avec cette note pittoresque de plus qu'ils sont particulièrement appréciés de nos bons Frères coadjuteurs, qui n'avaient jamais eu le catalogue dans leur langue maternelle !

Le *Catalogus Provinciæ Lusitanæ* n'est pas la seule publication dont les nombreux exemplaires soient tombés aux mains de nos persécuteurs.

Autre exemple : le P. Antonio da Costa Cordeiro avait publié, peu avant la révolution, un élégant volume, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du collège de Barro. Papier de luxe, gravures d'un goût parfait et bien réussies en firent un ouvrage qui exigea une grande dépense, car on avait voulu que l'extérieur du livre correspondît à sa valeur intrinsèque.

Un important dépôt d'exemplaires de cet ouvrage resta à Barro. Le *Seculo* du 4 juillet, en un article infâme, qui a fait dire à un étranger peu suspect : « Il n'y a qu'un gouvernement sans pudeur qui puisse tolérer une presse aussi dévergondée », signale la présence à Barro d'un membre de la commission chargée par le ministère de la Justice d'organiser le *dossier* diffamateur contre la Compagnie. De l'entrevue avec ce commissaire, qu'il publie, ressort cette déclaration précieuse. « Pour nous, ce que nous avons trouvé de mieux, c'est le livre intitulé, *Jubileu do Collegio do Barro*, 1860-1910. »

Déclaration précieuse ! M. le docteur Sousa Costa — car c'est de lui qu'il s'agit — n'hésita pas à déclarer au *Seculo* que la commission dont il faisait partie était destinée à recueillir des documents *contre la Compagnie*. D'autre part, explicitement, il affirme qu'on ne trouva rien de mieux sous ce rapport que le livre en question. Ce doit donc être une pièce bien accablante pour la réputation des persécutés.

Voici ma réponse : elle se résume en une demande facile à satisfaire. Puisque le livre dont il s'agit est un argument sans réplique en leur faveur, pourquoi nos adversaires n'en font-ils pas une large propagande ? Ils ont en leur pouvoir de nombreux exemplaires ; ils peuvent les distribuer. C'est une édition de luxe ; on peut la vendre à bon prix. A nous, — je le déclare sans

ambages — ils rendront un service inappréciable en divulguant ce livre et en lui gagnant le plus grand nombre possible de lecteurs.

Je me suis arrêté à signaler cet aspect, spécialement intéressant, de l'action providentielle de Dieu en notre faveur : faire servir à notre bon renom les armes mêmes que nos ennemis brandissaient pour tuer notre réputation.

Il y a un autre aspect, qui s'offrira souvent au lecteur dans les pages des *Proscrits :* c'est la Providence, ne se servant déjà plus des ennemis pour ses aimables desseins, mais nous préparant les consolations d'amis et de bienfaiteurs sans nombre.

Je me sens tenu ici à bien des réserves et à bien des omissions. Sans doute, il y a des noms pour lesquels ces précautions ne s'imposent pas. Mais pour combien — et de ceux qui ont peut-être le plus droit à notre reconnaissance — la révélation des noms servirait de prétexte aux vengeances mesquines de nos persécuteurs ? Le cœur des jésuites portugais conserve ineffaçablement gravés les noms de tant d'amis qui ont adouci, par leur sympathie si pleine de délicatesse et de générosité, notre fuite, notre prison et notre exil ! Les preuves d'une amitié, d'une reconnaissance et d'un dévouement sans bornes nous sont parvenues sous toutes les formes : lettres, adhésions, visites, secours en vêtements, en vivres, en argent.

Je n'oublierai jamais la profonde impression que je ressentis, le soir du 4 octobre, quand un groupe d'élèves se présenta pour nous accompagner à l'heure du péril, et nous consoler en une pareille tribulation, précisément au moment où, sur Campolide, pleuvaient les balles et les grenades. Peu après, de la maison de l'un d'entre eux, nous recevions un sac énorme rempli de vêtements pour nous déguiser.

Dans la matinée du 5, un élève de Campolide, âgé de quinze ans, arrache aux mauvais traitements d'une foule furieuse, et à la mort peut-être, un de nos frères coadjuteurs. A Caxias et au Limoeiro, les visites des élèves étaient fréquentes et émouvantes. A S. Fiel se passaient des scènes d'un dévouement vraiment héroïque de la part de jeunes gens que nous y avions élevés.

Nous reçûmes des témoignages analogues de lieux fort éloignés. J'ai reçu, par exemple, du cap Vert, une lettre d'un de mes anciens élèves, écrite au moment où il sut la nouvelle de l'assaut de Campolide : malgré les périls, il mettait sa maison à ma disposition, me priant d'y aller chercher un refuge.

Quand nous eûmes pris le chemin de l'exil, ces manifestations se multipliaient à mesure que la surprise de la première heure permettait de s'informer des événements. Les lettres des jeunes gens élevés dans les collèges de la Compagnie affluaient, nombreuses et vibrantes de la plus noble émotion.

Parfois, c'était une liste collective de noms, protestant de leur entier dévouement envers leurs maîtres bien-aimés et une adhésion très ferme aux principes que nous leur avions enseignés : la protestation et les signatures autographes avaient la gracieuse et fière opportunité d'avoir été tracées, au crayon et sur carte postale, dans un café du quartier le plus brillant et le plus fréquenté de Lisbonne. Une autre fois, on me faisait part de l'organisation de commissions dans les principales villes de Portugal, pour commémorer, sans réjouissance publique à cause du deuil de ces jours, mais par une réunion d'affectueuse solidarité, le banquet annuel des anciens élèves de Campolide.

Le mouvement contre-révolutionnaire qui commençait à s'accentuer de plus en plus dans notre malheureuse patrie, et les procédés draconiens qui châtiaient les plus inoffensives manifestations de la liberté, s'opposèrent à la réalisation du projet de ces braves jeunes gens. Nous célébrâmes notre réunion, nous autres, en une petite ville de Belgique où, le dimanche de la Quasimodo, se trouvaient quelques jésuites portugais. Le fait de la célébrer en exil donnait à cette fête un caractère d'intimité plus attendrie. Plusieurs anciens de Campolide, disséminés sur divers points de la Belgique, y accoururent : quelques-uns y vinrent accompagnés de leurs parents. On vint même de Paris prendre part à cette réunion du souvenir.

En une occasion, on décida même, à Lisbonne, une excursion de nos anciens élèves à Madrid : ils voulaient y aller embrasser ceux de leurs supérieurs ou de leurs professeurs qui se trouvaient en cette capitae. Une circonstance imprévue fit échouer, à la der-

nière heure, ce plan, qui prouve au moins l'affection sincère et la délicate reconnaissance de ces jeunes gens.

Un fait plus significatif encore est la résolution, suivie d'exécution, prise par un groupe d'élèves de Campolide, quand ils surent ce qu'était devenue la bannière de leur collège, lors du pillage de l'édifice. Ils eurent la hardiesse d'adresser au ministre de la Justice une requête signée par plusieurs d'entre eux, afin de réclamer ce souvenir de la maison qui les avait élevés.

Le résultat fut celui qu'on devait attendre ; mais le nom de ces intrépides jeunes gens resta gravé en ce message, affirmant la solidarité dont ils s'enorgueillissaient d'être à nos côtés. C'était la meilleure réponse aux mensonges publiés par la presse jacobine, disant que les jeunes gens que nous avions élevés s'étaient montrés fort désintéressés de nos infortunes.

Mais la Providence, qui, au milieu de notre rude tribulation, nous envoya ces consolations de l'amitié, nous les fit trouver ailleurs encore que chez nos élèves.

Ce livre racontera d'innombrables preuves de dévouement généreux, et parfois héroïque, de personnes de toutes les classes sociales, envers les Jésuites prisonniers et proscrits. Je voudrais pouvoir dresser ici la longue liste de ces amis et de ces bienfaiteurs que nos cœurs n'oublieront jamais. On y trouverait côte à côte les noms de princes de l'Eglise et d'artisans qui gagnent avec peine leur pain de chaque jour ; de dames de la plus haute aristocratie et de pauvres servantes ; de brillants officiers des armées de terre et de mer, de modestes employés de bureau et du commerce, des prêtres vénérables, des professeurs de l'Université et des écoles supérieures, des médecins, des magistrats, des avocats, des membres de l'enseignement secondaire et primaire, des étudiants, des industriels, des négociants, des laboureurs, des ouvriers et même des pauvres dans toute la force du mot.

Dans les seules lettres à moi dirigées, je pourrais recueillir une gerbe de témoignages où toutes les classes indiquées, sans en excepter une seule, viendraient témoigner en faveur des victimes de la fureur anticléricale.

En cet admirable concert de la charité, la note la plus douce (si j'étais libre de lui faire écho) serait celle qu'ont donnée nos

frères les religieux de la Compagnie de Jésus disséminés dans tout l'univers.

Des lèvres de tous nos exilés, j'ai recueilli le même témoignage qui m'a rempli le cœur de joie et de tendresse. J'aimais la Compagnie comme on aime une mère, mais depuis que j'ai vu, dans toutes les Provinces, cette explosion de charité, combien je regrette de n'avoir qu'une vie à consacrer à son service !

Je ne veux pas prendre les devants sur l'auteur de *Proscrits*, qui réserve, sans doute, de nombreuses et charmantes pages du second volume à raconter ces scènes de famille, répétées dans chacune des maisons par lesquelles nous avons passé durant notre long pèlerinage. Les ignorants et les falsificateurs qui ont osé écrire des Jésuites qu' « ils se réunissaient sans se connaître, et vivent ensemble sans s'aimer » auraient dû assister à cette incomparable leçon d'amour fraternel, dont le monde entier a été le témoin quand les Jésuites du Portugal se sont dispersés sur tous les chemins de l'exil.

Ils y auraient vu une des réalisations les plus touchantes du mot de saint François-Xavier : *Societas Jesu societas amoris !*

On sait que saint Ignace demandait à Dieu, avec grande ferveur, qu'à travers les temps le sceau de la persécution ne manquât jamais à sa Compagnie ! Or Dieu sait faire servir ces persécutions à ses desseins. On m'a raconté que, plusieurs mois avant la révolution de Lisbonne, le T. R. P. Wernz avait dit à Rome : « Je crains beaucoup que nous n'assistions sous peu à la dispersion de quelqu'une de nos provinces de l'Europe. En effet, les insistances du Brésil pour lui envoyer de nombreux religieux de la Compagnie sont telles, que seule la dispersion d'une province suffirait à fournir autant de sujets qu'on en réclame. »

D'autre part, parmi mes manuscrits que la sollicitude du P. Alphonse Luisier, servie par un imperturbable sang-froid, réussit à sauver au moment de l'assaut de Campolide, se trouvait le dernier cahier du petit journal de mes impressions. A la page correspondante au 9 juillet, j'y lis ce qui suit :

Arrivée du R. P. Lombardi, supérieur de la mission romaine de la Compagnie au Brésil. Il m'a longuement entretenu de la nécessité, pour

nous, d'une fondation à Bahia : il a admirablement motivé sa demande. J'ai eu ensuite une longue conférence avec le P. Menezes. Cette fondation serait d'une grande importance ; mais où trouver des religieux pour la réaliser ?

La persécution d'octobre est venue nous donner la réponse à ce doute. La fondation de Bahia est aujourd'hui un fait accompli ; et ce n'est pas une simple fondation ; elle est double : la résidence de *Santo Antonio da Barra* et le collège *Antonio Vieira*.

Et, outre Bahia, combien de villes grandes et petites mettent à profit au Brésil l'activité et le zèle des exilés du Portugal.

Les demandes de collèges et de résidences ont été nombreuses. Nous nous voyons obligés de procéder lentement et prudemment pour que notre option se fasse avec discernement.

La velléité d'une mesquine intolérance, qui prétendit nous fermer l'entrée de cette seconde patrie, a été dignement étouffée par l'esprit de saine liberté qui oriente heureusement aujourd'hui la plus grande et la meilleure part de la grande République sud-américaine. Le Brésil ouvrit ses portes aux Jésuites expulsés du Portugal ; et cela, après une explosion de noble indignation qui, à cette occasion, se fit jour dans le Parlement et fut solennellement confirmée par la sentence du suprême tribunal de la Fédération.

Mais la grande République entend la liberté d'une manière bien différente de celle que suivent les démocrates rétrogrades des « rives occidentales de la Lusitanie ».

Le président de la République brésilienne, le maréchal Hermes da Fonseca, présidait, il y a peu de temps, à Rio de Janeiro, la distribution solennelle des prix, au collège de Saint-Ignace, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Au goûter, on lui présenta le R. P. Antonio de Menezes, aujourd'hui supérieur de la nouvelle mission portugaise de la Compagnie au Brésil. Le Père le remercia de la généreuse hospitalité que la République avait accordée aux religieux arrivés de Portugal et il ajouta qu'il aurait ardemment désiré voir le gouvernement provisoire de Portugal présent à cette fête pour apprendre ce qu'est la *liberté* en pays *libre*. « Mais, c'est tout à fait comme ceci », répondit aimablement le président.

Ce qui est arrivé au Brésil, où, depuis le commencement de

la révolution jusqu'à présent, quatre-vingt-cinq religieux de la province portugaise sont entrés, a lieu aussi, proportion gardée, dans la mission des Indes. L'expulsion des missionnaires de la Compagnie de Jésus de Macao et de Timor, où ils se sacrifiaient pour le bien de la patrie, a permis de renforcer le personnel de la mission de Goa ; cette mission, qui a tous ses établissements n territoires anglais, a échappé aux tyrannies anachroniques de nos Pombals-marionnettes.

Bien que l'Angleterre soit un pays protestant, elle a une haute notion de la gravité, de la liberté et de la dignité nationales. Aussi les Jésuites portugais jouissaient dans les vastes territoires des Indes anglaises d'une liberté d'action très appréciable. Mais ils étaient peu, trop peu nombreux. Séminaires, collèges, écoles, léproserie, ministères près du clergé en plusieurs diocèses, près des descendants des Portugais et près des indigènes, toutes ces œuvres exigeaient un renfort de personnel. Souvent, depuis qu'on m'avait confié le gouvernement de la Compagnie en Portugal, j'avais reçu des lettres, qui me demandaient avec instance du renfort.

Les œuvres religieuses, sociales et d'éducation dont nous étions surchargés, me forçaient de retarder, de jour en jour, la réalisation, le désir sincère que j'avais de venir en aide aux Indes. Moins d'un an avant la révolution, je traversai même un moment douloureux ; je me demandais si nous pourrions continuer à soutenir les œuvres qui existaient déjà en cette contrée, de traditions si glorieuses pour les Jésuites portugais.

S. E. Mgr le Patriarche actuel de Goa doit se rappeler cet épisode, soulevé par sa sollicitude pleine de zèle pour le patronage de l'Orient et la confiance dont il honore les fils de saint Ignace. Eh bien ! en voyant ce qui arrive, peu de mois après ces pénibles hésitations, comment ne pas reconnaître et admirer le très sage gouvernement de la Providence, qui fait servir les crimes même des hommes à la réalisation de ses plans de miséricorde ?

Ainsi, ce fait que notre expulsion nous permet de porter secours à d'autres contrées, est un motif de plus pour m'engager à dire que l'histoire de la persécution faite à la Compagnie en Portugal constitue un véritable poème de la Providence.

Puisse ce livre des *Proscrits* contribuer à anéantir les fables que la calomnie a réussi à faire accepter comme des dogmes, et à seconder, par l'édification des exemples de vertu qu'il relate, la victoire de la cause catholique en si grand péril chez nous ! Nous aurons fait ainsi une œuvre de véritable patriotisme, car la cause du Portugal est intimement liée à celle de la sainte Eglise.

P. Luiz Gonzaga CABRAL, S. J.

Provincial de la Province de Portugal.

PROSCRITS

La fin d'un Régime

Le dernier ministère monarchique. — Les enquêtes.

Le dernier ministère du règne de D. Manuel, en 1910, prit possession du gouvernement le 7 juin. Il était présidé par le Conseiller d'Etat Teixeira de Souza, chef de la faction ultra-libérale, appelée, sans autre qualificatif, même après le fractionnement de l'ancien parti de ce nom, le *parti régénérateur*. Pendant de longues années, depuis les derniers temps du règne de D. Maria II, ce parti s'était maintenu, solidement organisé, dans une voie plus ou moins conservatrice. On assista aussitôt à une recrudescence des influences révolutionnaires qui avaient réussi à former le nouveau ministère. De jour en jour la propagande antimonarchiste et antichrétienne se manifestait plus active et plus insolente : par des conférences publiques, des comices, par tous les moyens enfin, voire les plus illégaux, partout, depuis la capitale jusqu'aux derniers confins du pays.

Tous les journaux de la presse dite avancée, *O Seculo*, par exemple, *O Dia*, *O Mundo* à Lisbonne, et à Porto *O Primeiro de Janeiro* faisaient une guerre ouverte à la Compagnie de Jésus. Les maisons les plus en butte aux attaques perfides des feuilles jacobines étaient le noviciat de Barro, les collèges de San Fiel et de Campolide et les résidences de Lisbonne (Quelhas) et de Covilha.

En raison du péril imminent, le R. P. Provincial Luiz Gonzaga Cabral, par lettre circulaire datée de Porto le 8 septembre, ordonna aux religieux de sa Province d'implorer les secours

divins par des prières extraordinaires. Voici un passage de cette lettre, qui fut adressée à tous les Supérieurs :

« Trois jours durant et pendant l'espace de trois heures chaque jour (dans les Résidences une heure pourra suffire) vous ferez exposer le Saint-Sacrement dans la chapelle domestique. Outre ceux qui, à tour de rôle, seront désignés pour faire, deux à deux, l'adoration, tous pourront à volonté, s'y retirer pour prier selon leur dévotion. » La lettre ordonnait en outre qu'à la fin des trois heures d'adoration, toute la Communauté assistât à la Bénédiction du Saint-Sacrement et qu'on y renouvelât, avec le plus de ferveur possible, l'acte de consécration habituel de la Compagnie au Sacré-Cœur, à la Très Sainte Vierge et à Saint Joseph.

Les craintes du R. P. Cabral n'étaient que trop fondées.

Par une ordonnance du 9 septembre, le gouverneur civil (préfet) de Lisbonne, Alfredo Mendes de Magalhaes Ramalho, désigna « M. le Dr. Pedro Augusto de Castro, juge-suppléant au tribunal d'instruction criminelle, pour ouvrir, dans les quatre quartiers de Lisbonne et dans l'arrondissement de Cintra, une enquête sur la manière dont avaient été observés les statuts et les règlements concernant les associations de caractère religieux autorisées par le décret du 18 avril 1901 » (1). Ce magistrat recevait en même temps des instructions minutieuses pour que l'enquête fût menée d'une manière aussi rigoureuse et rapide que possible.

La sixième et dernière de ces instructions est ainsi conçue : « Vérifiez s'il y a dans les associations de caractère religieux ou dans les établissements qui en dépendent, des prêtres étrangers qui s'occupent d'enseignement, fassent de la propagande et appartiennent à des Congrégations religieuses non légalement approuvées en Portugal » (2).

(1) Cfr. Dr. Pedro de Castro, *Congregacoes religiosas*, page 11.

Le décret du 18 avril 1901, œuvre d'une politique libérale très subtile, permettait, sous certaines conditions, la formation d'associations dites « de caractère religieux » destinées à l'enseignement, aux œuvres de bienfaisance et aux missions. Sans vouloir, au fond, toucher aux Congrégations, le législateur se donnait l'air d'interdire la profession religieuse, les exercices du noviciat, les vœux de religion. Les associations ainsi formées étaient soumises à l'inspection du gouvernement. Cette politique de façade qui ne trompait personne, mais donnait l'apparence de la légalité, était sans doute pleine de périls, mais permettait de durer. (*N. du Tr.*).

(2) Cfr. *ibid.* Le gouvernement de Teixeira de Souza, en donnant ses ordres, suivait les indications de la presse républicaine, qui recevait elle-même son mot d'ordre des sociétés secrètes.

L'influence de ces sociétés sur le mouvement révolutionnaire qui a renversé la

Les intentions hostiles du gouvernement à l'égard des religieux étaient de la sorte évidentes : le président du Conseil voulait dénoncer une situation équivoque, à laquelle le décret de 1901 avait donné une existence légale, et que lui-même, comme membre du Cabinet Hintze Ribeiro, avait confirmée et sanctionnée par sa signature.

Plusieurs autres commissaires furent nommés pour les différentes localités : quelques-uns ne se présentèrent jamais : d'autres firent des perquisitions minutieuses et allèrent jusqu'à interroger longuement les voisins, recueillant les moindres détails sur notre genre de vie.

Les impressions du Dr. Pierre de Castro ont été rendues publiques. Qu'il me suffise de transcrire le passage suivant de son rapport cité plus haut. Il écrit, page 22 :

« La Société « Fé e Patria » avait sa comptabilité dans un ordre parfait ; ses statuts et ses règlements étaient fort bien légalisés et elle soumettait à qui de droit, aux époques marquées par la loi, ses budgets et ses comptes qui méritèrent toujours d'être approuvés. Elle vivait à l'aise ».

Après un coup d'œil sommaire sur les recettes et les dépenses de l'Association (1), l'auteur continue ainsi :

« De cet exposé, on devrait conclure que cette Association, en suivant si scrupuleusement ses statuts, s'imposait non seulement à la sympathie et à la protection publique, mais méritait aussi les louanges du gouvernement. »

On devrait conclure, dit ce magistrat ; mais pourquoi ne conclut-on pas ? — Pour l'unique raison, selon le Dr. Pedro de Castro, que tous les membres de la Société « Foi et Patrie » appartenaient à la Compagnie de Jésus.

En effet, tout le personnel de la Société appartenait à la

monarchie n'est un secret pour personne. Jean Chagas, dans une conversation publiée dans la *Capital* du 13 octobre, fait les déclarations suivantes au sujet des *travaux* exécutés durant le ministère Teixeira de Souza :

« La société du carbonarisme portugais a élargi la sphère de son intervention près des *groupes révolutionnaires civils* : la direction du parti républicain a acheté en gros, armes et munitions. Enfin nous constatons avec satisfaction que *partout* les éléments de combat apparaissent en nombre suffisant pour donner à la monarchie un coup décisif. Pendant que Lisbonne se préparait ainsi pour implanter la révolution, on créait deux *Juntes* pour la province, celle de Traz-os-Montes et Beiras et celle du centre. »

Ce mouvement si intense était encouragé ouvertement par la presse jacobine que Teixeira de Souza traitait avec des égards particuliers. On publia même que plusieurs des autorités administratives alors en charge et qui avaient mérité la confiance du Président du Conseil étaient enrôlées dans le parti républicain.

(1) Cet exposé sommaire est cité en entier dans l'original de cet ouvrage. (*N. du Tr.*).

Compagnie. Mais si l'une de ces corporations est digne d'éloge, pourquoi l'autre ne le sera-t-elle pas, puisque, de l'aveu même du commissaire, il y a identité entre elles? Singulier procédé et bien triste que de faire dépendre du nom d'un individu ou d'une corporation la valeur de ses actes! C'est que le fanatisme des formules libérales fausse le jugement des meilleures intelligences, comme le son prestigieux de certains grands mots, ou l'effet magique d'une phrase tombée de la bouche de l'une de ses idoles soulève la populace ignare, qui en méconnaît d'ailleurs complètement le sens.

Le Décret du 4 octobre.

Le dernier ministère monarchique fit fermer et mettre sous scellés à Aldeia da Ponte, dans la province de Beira Baixa, la maison des religieux du Cœur Immaculé de Marie. Ces excellents missionnaires, tout entiers aux labeurs de leur ministère apostolique, étaient, justement à cette occasion, absents. Peu de jours après, quelques-uns d'entre eux furent arrêtés et conduits sous bonne garde, au milieu des insultes, à la villa de Castello Branco.

L'*Imparcial*, organe du Conseiller d'Etat José de Azevedo Castello Branco, membre du ministère, publia en gros caractères, dans son numéro du 3 octobre, cette note officieuse, qui mérite d'être conservée, ne serait-ce que pour l'en-tête :

Ceux du Quelhas décampent.

L'expulsion des Jésuites. — Le décret va être signé. — Au moment où nous allons mettre sous presse, nous sommes informés que les Jésuites de Quelhas vont être expulsés. Nous pouvons garantir l'exactitude de cette nouvelle. Aujourd'hui ou demain, M. Teixeira de Souza signera le décret d'expulsion. On nous affirme qu'il a demandé aujourd'hui ce décret à M. Fevereiro, en disant : Jetons d'abord ceux-là dans la rue. Quant aux autres, nous verrons... leur tour viendra !

Le *Seculo* du 4 publiait déjà le décret, sous forme d'arrêté ministériel, qui ordonnait la dispersion de la Communauté de Quelhas. Ce document paraissait ce jour-là même à *l'Officiel*. Le voici :

Le rapport de l'enquête faite, par ordre du gouvernement, à la maison religieuse sise rue de Quelhas, n° 6, a été présenté à Sa Majesté le Roi. Il en ressort :

1° Que la dite maison est en permanence habitée par quelques Pères et fréquentée journellement par plusieurs autres ;

2° que ces Pères s'adonnent à la vie contemplative et font de la propagande ;

3° que cette maison leur a été cédée par la Société « Foi et Patrie »;

4° qu'ils sont rédacteurs et administrateurs des revues « *Mensageiro do Coraçao de Jesus* » et « *Mensageiro de Marie* »;

5° que les Pères qui, en cette résidence de la rue de Quelhas, sont au nombre de 7, obéissent à un Directeur qu'ils désignent du nom de « Supérieur »;

6° que la susdite communauté n'a pas de statuts légalement approuvés et qu'elle ne s'est conformée à aucune des ordonnances légales qui règlent l'exercice du droit d'association ;

Considérant que tout prouve que les ecclésiastiques qui habitent cette maison du n° 6 de la rue de Quelhas, forment une communauté religieuse complètement en dehors des conditions fixées par le décret du 18 avril 1901, car ils n'ont pas de statuts approuvés par le gouvernement, et ils ne pouvaient pas les avoir, vu qu'ils ne se destinaient à aucune œuvre de bienfaisance, de charité, d'enseignement ou de propagation de la Foi dans les colonies, qu'ils n'ont pas observé les dispositions déterminées par la loi du 14 février 1907, qui règle l'exercice du droit d'association ; considérant, donc, que cette collectivité constitue une communauté religieuse n'ayant aucune existence légale, ce qui est contraire aux dispositions du décret du 28 mai 1834 et incompatible avec le premier article du décret susdit du 18 avril 1901 ;

Sa Majesté ordonne que cette communauté installée à Lisbonne, rue de Quelhas, n° 6, soit dissoute et que l'on considère comme pris en flagrant délit de désobéissance ceux qui essayeraient de nouveau de se réunir en cette maison ou dans une autre, et comme ayant en outre encouru la responsabilité criminelle prévue par l'article 282 du Code pénal.

Du Palais Royal, le 3 octobre 1910. — *Antonio Texeira de Souza.*

La Résidence de Quelhas et le décret du 18 avril 1901. — Le programme du gouvernement de Teixeira de Souza. — Le Roi sur le chemin de l'exil.

Les considérants de l'arrêté ministériel, que je viens de citer, permettent au lecteur d'apprécier la sincérité avec laquelle le Conseiller d'Etat, M. José d'Alpoim écrivait, dans sa correspondance du *Primeiro de Janeiro*, du 4 octobre :

« Phénoménale, m'assure-t-on, cette enquête relative au Quelhas !... On a publié, il y a quelque temps, des lettres de dames élevées dans cette maison, de jeunes filles qui y ont grandi et formé leur âme. Cette lecture donne le frisson ! Voici des maisons d'éducation pour les deux sexes dirigées par les Jésuites et par des religieuses à eux associées, devenues de vrais foyers de corruption physique et morale... »

On ne se doutait guère en lisant les considérants cités plus

haut, que le rapport du Dr. Pedro de Castro contenait des choses *phénoménales*. Il déclare, il est vrai, qu'au n° 6 de la rue de Quelhas, se trouve une communauté religieuse sans statuts approuvés. Le commissaire accuse les Pères — à tort — de former une communauté contraire à la loi. Rien de plus. M. le Dr. Pedro de Castro n'a point accusé les religieux d'immoralité : il n'a pas souillé leur nom de citoyens et de prêtres.

M. José d'Alpoim a donc menti, en écrivant sa lettre au *Janeiro*. Il a aussi, de mauvaise foi, confondu la résidence des Jésuites avec le collège des religieuses de *Sainte-Dorothée*, pour l'éducation des jeunes filles. Il a jeté d'odieux soupçons sur ces femmes respectables et sur leurs élèves, et pour le faire avec plus de succès, il donne à entendre perfidement que ce n'est qu'appuyé sur le rapport officiel qu'il parle. Non, en aucune façon ! Les calomnies que le correspondant du *Janeiro* débite à ses lecteurs sont son œuvre : il en a seul la responsabilité. Ceux qui ont quelque connaissance de l'Institut des Jésuites savent parfaitement qu'ils n'ont de liens quelconques avec aucune congrégation de femmes et qu'il leur est même interdit d'avoir la direction spirituelle de communautés de religieuses.

J'ai dit plus haut que le Dr. Pedro de Castro avait à tort affirmé que les Pères de Quelhas n'avaient point et ne pouvaient point avoir, en conformité avec le décret du 18 avril 1901, de statuts approuvés. En effet, quand le Père Bento José Rodriguez fut interrogé par la Commission d'enquête, il fit voir au magistrat que cette maison, bien que non expressément mentionnée dans les statuts de « Foi et Patrie », y était cependant comprise. Elle avait été, de fait, cédée par ses propriétaires à l'Association, pour servir, *en conformité avec les statuts*, de procure des Missions. Du reste, les Pères de cette Résidence étaient des citoyens portugais ; comme tels, ils payaient les impôts. En qualité d'ecclésiastiques, ils étaient soumis à l'évêque du diocèse. Au point de vue légal, il n'y avait pas de religieux dans cette maison. Le Père Bento donna la raison du séjour des sept Pères dans cette résidence : deux étaient aumôniers de confréries légalement établies dans l'église de Sainte-Brigitte ; trois appartenaient à la rédaction et à l'administration du *Messager du Cœur de Jésus* et du *Messager de Marie* ; les deux autres étaient les correspondants et les procureurs des Missionnaires de la Société « Foi et Patrie », disséminés dans les missions du Zambèze, des Indes, de Macau et de Timor. La Résidence de Quelhas servait en outre

d'hospice pour les missionnaires malades qui revenaient des colonies. Plusieurs d'entre eux, en effet, s'étaient rétablis dans cette maison des infirmités contractées à la suite d'un long séjour dans les missions.

C'est le cœur léger que le ministre Teixeira de Souza avait signé, le 3 octobre, l'arrêté ministériel qui dissolvait la communauté de Quelhas. Il remplissait de cette manière le programme qu'il s'était imposé pour le salut, disait-il, d'une monarchie qu'il voyait, avec raison, en grand péril (1). Quand, le 27 juin, il avait pris possession du gouvernement, il avait appris de la bouche même du ministre des affaires étrangères du Cabinet Beirao « que tout était prêt pour que la révolution éclatât d'un moment à l'autre. » — Pour conjurer le péril, que fit le président du Conseil, durant son gouvernement *libérateur?* Pas une arrestation ne fut faite pour motif d'ordre public : le gouvernement fit cesser les condamnations pour délit de presse ; il cassa la punition infligée au général Dantas Baracho ; il accorda l'amnistie à tous les condamnés pour abus de liberté de presse ; *il mit à exécution les lois qui ordonnaient l'expulsion des religieux;* et enfin, il exerça la plus large tolérance par rapport à la propagande électorale républicaine.

L'efficacité de ces moyens ultra-libéraux, qui, au dire de Teixeira de Souza, devaient enlever jusqu'à la volonté manifestée par les républicains de conspirer contre le trône, est singulièrement mise en évidence par quelqu'un qui s'y connaissait, le chef républicain Joao Chagas. Dans un entretien publié par le *Capital*, le 13 octobre, il disait :

« Teixeira de Souza arriva au pouvoir. Ce fait, loin de nous inspirer des pensées de trève, rendit plus intense encore notre action révolutionnaire, persuadés que nous étions que le pseudo-libéralisme du gouvernement n'était point fait pour contrarier notre action, qu'il la favorisait plutôt. Et ce fut de fait alors que nous abordâmes le fond de la question. La propagande du côté de l'élément militaire prit un aspect différent, en une *poussée* énergique et décisive. »

Teixeira de Souza savait tout cela : « il connaissait même, d'après Joao Chagas, les noms des conspirateurs. » Et cependant, c'était contre d'imaginaires complots réactionnaires que le chef du gouvernement faisait mettre les troupes sous les armes. Le

(1) Cfr. la première entrevue publiée dans *O Seculo* et reproduite par la *Palavra* du 18 octobre.

conseiller d'Etat José d'Alpoim, l'ami particulier de Teixeira de Souza, était de même au courant de tout. Il savait que la révolution allait éclater, qu'on n'attendait que l'instant favorable. Grâce à la mort de Miguel Bombarda, cette occasion arriva, paraît-il, plus tôt qu'on ne s'y attendait.

José d'Alpoim n'en continua pas moins, dans sa lettre publiée ce même jour du 4 octobre, de pousser le roi à la violence et à la persécution ouverte contre d'utiles citoyens. Il lui promettait en retour la conservation de son trône. En voici quelques passages :

« Le roi de Portugal ne doit point oublier que pour devenir roi, il fallut à son trisaïeul, par un décret écrit de sa main, expulser moines et jésuites ; il doit se souvenir que les lois du pays ne les tolèrent point : et les lois sont supérieures aux rois. » « C'est la loi qui fait le roi, et non le roi qui fait la loi », disent les anglais. La monarchie portugaise peut vivre et elle vivra ; mais le roi est irrémédiablement perdu et condamné, si, dans l'esprit du peuple, la conviction se forme qu'il protège les établissements religieux des moines et des jésuites. Il y va même pour lui de son honneur personnel à ne point transiger... Et qui ne lui dit point cela, n'est qu'un vil menteur. »

En disant avec emphase : « La monarchie portugaise peut vivre, et elle vivra », M. Alpoim témoignait pour la conservation du trône de Dom Manuel un amour et un zèle qui devait le faire passer dans l'esprit du roi pour un loyal sujet !

Pauvre monarque !

Trois jours encore et le chef dissident, malgré le zèle, qui le dévorait trois jours auparavant pour le salut du trône libéral de l'arrière petit-fils de D. Pedro IV, se déclarera républicain, en même temps que plusieurs de ses amis politiques et se ralliera avec enthousiasme au nouveau régime. C'est dans les termes suivants, bien mérités du reste, que *O Mundo*, l'organe du nouveau ministre de la justice, lui souhaitait la bienvenue :

« L'adhésion de M. Alpoim et de ses amis est logique. Ce sont des éléments qui nous prêtaient, dans la monarchie de précieux services. Ils étaient d'ailleurs disposés, à la journée du 28 janvier, à travailler avec nous à la révolution républicaine... Il y a du reste bien des dissidents que nous considérions depuis longtemps comme des républicains. Nous savions qu'ils n'hésiteraient jamais à faire tous les sacrifices qu'on réclamerait d'eux pour implanter la république.

Egas Moniz, le vaillant compagnon d'Affonso Costa dans la campagne contre le scandale Hinton, Ribeira Brava, âme ardente de révolutionnaire, Amor de Mello et tant d'autres, étaient depuis longtemps des *nôtres*, dans le sens large du mot, et ils ne pouvaient être en aucune

hypothèse contre nous. M. José de Alpoim fit encore tout ce qui était en son pouvoir auprès du dernier gouvernement monarchique pour le rendre libéral. Il fut infatigable dans la question de l'amnistie et pesa de toute son influence auprès de M. Teixeira de Souza pour décider celui-ci à se montrer énergique dans la solution de la question religieuse. »

Malheureux monarque qui choisit ou fut forcé d'accepter de tels conseillers !... Ribeira Brava, *âme ardente de révolutionnaire*, au dire du *Mundo*, était un des amis politiques de cet Alpoim qui excitait le roi à persécuter les religieux, pour conserver cette couronne que les amis politiques de ce même Alpoim voulaient lui arracher, comme de fait ils le firent. Et le roi céda à de tels conseils, qui avaient tout l'air d'une violence. Plus tard, le 12 octobre, après l'adhésion du chef dissident à la république, on put lire dans le *Dia*, en un article écrit, ou tout au moins inspiré par le même journaliste, ces *paroles aimables* à l'adresse du roi détrôné, à qui José d'Alpoim se déclarait redevable de bien des faveurs :

« Bon et malheureux jeune homme que la nature n'avait point taillé pour être roi ! Son aveuglement pour les courtisans et son amour du protocole étaient tels que, lorsqu'un jour M. Alpoim lui parla de réformer sa maison civile et militaire, il le regarda presque avec horreur, comme s'il se fût agi d'une hérésie. Nous savons d'ailleurs qu'il eut ce même geste de répulsion, un jour que M. Teixeira de Souza aborda, en passant, cette même question. Ce qui l'a perdu, ce sont ses tendances conservatrices et cléricales, les conseils de politiciens et les suggestions de courtisans dont le cerveau était inaccessible aux idées modernes et le cœur rempli de rancunes. Ce sont les conseils des politiques qui l'ont perdu ! »

Eh oui ! de ces politiques qui, la veille de la catastrophe, lui promettaient un trône condamné par les sociétés secrètes (1), à la condition de se déshonorer en expulsant les dignes Religieux coupables d'être les amis du trône ! Le roi transigea en livrant à ses propres ennemis la Résidence de Quelhas, et les révolutionnaires se préparèrent à cueillir le fruit des labeurs accomplis sous la protection des deux Conseillers.

Tous les Religieux appartenant à la Résidence de Quelhas y

(1) *La Correspondance de Rome* (20 mai 1910) écrivait sous le titre : « On nous documente » : « Le journal sectaire de Paris *l'Action*, du 17 courant, publie en caractères voyants : Vers la république portugaise. *M. Magalhaes Lima* annonce que de *graves événements sont proches*. » Chronique de la Presse, 1910, 353.

étaient présents le 4 octobre, excepté le P. Joachim dos Santos Abranches, retenu dans les provinces du Nord. Les PP. Joao-Seraphim Gomes et Francisco Barcellos étaient rentrés, le 3 au soir, au moment où éclataient les émeutes du *Rocio* : ils venaient de prêcher une retraite ecclésiastique. Les autres étaient : le P. Bento-José Rodrigues, supérieur, le P. Julio Ferreira, ministre, le P. Antonio Coutinho, le P. Salustio dos Santos et les FF. José Gomes, Antonio dos Santos Simao, Manuel Ferreira, Manuel-Pedro dos Santos et José Pereira.

Ayant connu par les journaux *l'arrêté ministériel*, les religieux résolurent de se maintenir dans la réserve et d'attendre une intimation du gouvernement, afin qu'à tous il fût bien notoire qu'ils n'abandonneraient, que contraints par la force, leur propriété et leur domicile.

Malheureusement, comme on le sait, en ce moment la monarchie était déjà aux prises avec la révolution. Elle eut le temps de condamner, mais on ne lui donna pas celui d'exécuter la sentence ! Cette journée du 5 octobre, les religieux de Quelhas la passèrent encore dans leur maison dans une tranquillité relative, tandis que le roi D. Manuel, l'auguste monarque au nom duquel Teixeira de Souza publiait ses ordres dans son arrêté ministériel, fuyait dans son yacht *Dona Amelia*, sur les ondes de l'océan, à la recherche d'un asile en terre étrangère. Hasard ? Caprice de la Fortune ?... Ou plutôt leçon de la Providence ?... L'autel est plus solide que les trônes et les gouvernements. Malheur à ceux-ci, quand les principes qui émanent de celui-là s'éteignent dans l'esprit des sujets et laissent leurs cœurs à la merci de passions effrénées !

Emeutes anticléricales.

Le 3 octobre, vers 11 heures du matin, le Dr. Miguel Bombarda, directeur de l'hospice des aliénés de Rilhafolles, fut blessé de quatre coups de revolver tirés à bout portant par le sous-lieutenant d'infanterie et officier d'état-major, Aparicio Rebello da Silva, jadis interné dans cet hôpital. Les blessures étaient malheureusement mortelles. Peu après 6 heures du soir, le tristement célèbre psychiâtre mourait à l'hôpital San José. Le Dr. Bombarda était député républicain de Lisbonne, Président de la *Junta Libéral* et propagateur actif de la libre-pensée. Aus-

sitôt que l'attentat fut divulgué, il se trouva des gens pour l'attribuer aux réactionnaires (1).

C'en fut assez pour soulever l'indignation populaire et lui donner une attitude aggressive contre les ecclésiastiques qui, pour une raison quelconque, se montrèrent en ville. Sur la place du *Rocio*, un prêtre fut accablé d'insultes et faillit être roué de coups. Il se réfugia dans une orfèvrerie : la populace en assaillit les portes à coups de pierres.

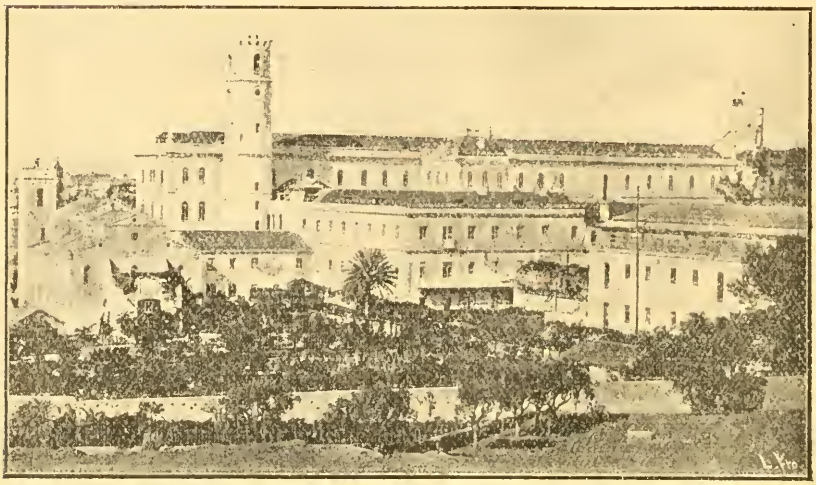
Rue du *Principe*, l'abbé Governo, bénéficier de la cathédrale, qui passait en tramway, fut, lui aussi, accablé d'insultes. Un officier, assis à ses côtés, et un sergent de ville le défendirent. L'officier dût dégaîner et faire usage de son épée. Vers six heures du soir, en plein *Chiado*, un groupe de manifestants attaqua à coups de pierres l'édifice du journal catholique « *Portugal* ».

Le caractère antireligieux de la révolution qui, cette nuit-là même allait éclater, se montrait dès lors dans toute son évidence. La persécution de l'Eglise et l'expulsion surtout des religieux était un préliminaire arrêté d'avance. Elles étaient réclamées déjà par l'état d'esprit d'une populace exaltée pendant des mois jusqu'au fanatisme par la presse libérale et les propagandistes de la république sectaire. Il ne s'agissait ni de la satisfaction d'une offense, ni d'une vengeance comme celles que les luttes révolutionnaires soulèvent parfois subitement et qui peuvent expliquer jusqu'à un certain point des excès et des folies nullement préméditées (1).

(1) On m'assure que cette même nuit *l'Imparcial* mit en exposition un placard qui attribuait l'homicide *à la réaction* et annonçait le décret contre les Jésuites. *L'Acacia*, revue française d'information maçonnique, fascicule de décembre, fait allusion à ce fait sans oser l'affirmer. Elle écrit : « Miguel Bombarda... a été assassiné dans la soirée du 3 octobre par un fou, obéissant, dit-on, aux suggestions des cléricaux, parce qu'il était libre-penseur. » Cfr. *Chronique de la Presse*, 23 mars 1911.

(1) Suivant le *Diario de Noticias*, du 11 octobre, le correspondant du *Matin*, Jules Hedeman, télégraphiait, le 10 du même mois, cette constatation qu'il faisait à Lisbonne : « L'anticléricalisme qui se manifeste d'une manière intense en Portugal n'est pas le produit direct de la révolution existante : il s'est plusieurs fois manifesté et clairement, longtemps avant la révolution. L'année dernière, au mois de septembre [*c'était de fait le 2 août*] une manifestation anticléricale de cent mille personnes parcourait toute la ville jusqu'au palais des chambres législatives, en réclamant la suppression des congrégations religieuses, le registre civil obligatoire et la liberté des cultes. »

Collège de Campolide



Le collège de Campolide.

Premiers coups de feu.

Le mouvement révolutionnaire du 4 octobre ne passa pas inaperçu à Campolide. Plusieurs entendirent les coups de canon tirés, à bord des navires de guerre, comme signal de la révolte.

Un des professeurs, Julio de Moraes, raconte la chose en ces termes : « C'était un peu après une heure du matin, le 4 octobre, quand nous fûmes réveillés au bruit du canon. C'étaient les navires à l'ancre dans le Tage, qui donnaient le signal de la révolte. Je n'en fis d'abord pas grand cas ; mais bientôt je me levai épouvanté. Quand je sortis de ma chambre, presque tout le monde était déjà sur pied. Nous montâmes à la grande tour, et, à ce poste d'observation, je restai, pour ma part, de deux heures à cinq heures du matin. »

Tel ou tel cependant dormit tranquillement, le P. Antunes par exemple : « La nuit du 3 au 4 octobre, me raconte-t-il lui-même, a été pour moi une des plus calmes que j'ai passées. J'avais appris que la mort de Miguel Bombarda avait été à Lisbonne le prétexte de plusieurs émeutes. Les nouvelles qui nous arrivèrent de la ville basse, aux heures qui précédèrent le coucher, étaient de plus en plus effrayantes. Je ne leur attribuai pas plus d'importance qu'à la plupart de celles qu'on répandait, à toute occasion, dans la capitale. Depuis bientôt deux ans, on y respirait une atmosphère de révolution. Aussi, malgré les rumeurs, je me couchai et m'endormis bientôt. Pendant la nuit, il est vrai, j'entendis des bruits de pas dans le corridor, des portes qu'on ouvrait et refermait : je crus même entendre le bruit du canon et le son du clairon. « Effets de l'imagination », me suis-je dit, et je m'endormis sur l'autre côté. Mais vers cinq heures je me réveillai, en sursaut cette fois, au bruit rapproché du canon et de la mitraille. Une balle qui vint tomber à quelques pouces au-dessous de ma fenêtre me fit sauter prestement du lit et me vêtir en toute hâte.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je au premier que je rencontrai dans le corridor.

— Mais c'est Lisbonne qui est en révolution ! »

La dispersion.

Au collège, les messes furent dites, ce jour-là, avec une dévotion toute particulière ; quelques prêtres, qui ne purent célébrer, reçurent la Sainte Communion, avec la même ferveur que s'ils avaient reçu le Saint Viatique. Nos Pères, conscients de la part qu'ils avaient prise à l'action catholique en Portugal, n'ignoraient point l'orientation sectaire que le parti républicain avait malheureusement adoptée. Ils ne pouvaient donc se faire aucune illusion sur le sort qui les attendait, au cas où la révolution triompherait.

La victoire militaire des sociétés secrètes et de l'impiété devait, comme première conséquence, porter un coup de mort à notre Compagnie, ou du moins, provoquer un terrible assaut contre notre collège (1).

(1) *Le Matin*, certes fort peu suspect, publiait le 22 janvier, dans une correspondance de Lisbonne, l'interview de son envoyé spécial, Jules Sauerwein avec le chef du carbo-

L'un des premiers à dire la sainte messe, fut le R. P. Provincial qui, la veille, était rentré de Porto. Le F. Garcia lui rappela la nécessité d'apaiser la colère divine par le Saint Sacrifice.

Un des professeurs raconte que les décharges se répercutaient dans la chapelle, comme si elles avaient été tirées à l'intérieur du collège.

Par le téléphone, nous arrivaient les informations les plus contradictoires : « Révolte sans importance d'un régiment », disaient les uns ; d'autres dépeignaient la chose sous les couleurs les plus sombres.

Le fait est que la fusillade faisait rage. A un certain moment, plusieurs dizaines de balles s'enfoncèrent dans les murs du collège.

Vers sept heures du matin, le R. P. Provincial, le R. P. Recteur et d'autres Pères réunis en conseil décidèrent que la commu-

narisme portugais, Luz Almeida. Les préliminaires de cette correspondance sont dignes d'être conservés.

Lisbonne. — *Par lettre de l'envoyé spécial du « Matin ».* — L'action des carbonari se fait sentir au Portugal, dans toutes les manifestations de la vie publique. Cette armée de quarante mille hommes qui, jusqu'à ces derniers temps, obéissaient aveuglément à un pouvoir qu'ils ignoraient, membres d'une fraternité dont ils ne connaissaient que quelques anneaux, voilà l'armée de la révolution, aussi farouchement dévouée au maintien de la République qu'elle fut ardente à la préparer dans le secret.

Dans les journées d'octobre, alors que la lassitude des républicains paraissait faire balancer la victoire au profit du camp royaliste, Machado Santos prit le commandement des canons portés en haut de l'Avenida, et quarante-huit heures durant, il demeura à cheval, jusqu'au triomphe final. On s'est étonné : Quoi ! un simple officier d'administration de la marine, du grade de lieutenant, avait eu ce courage et cette initiative ! Erreur profonde ! M. Machado Santos était carbonaro, du grade de « maître sublime » et remplissait les hautes fonctions de président de la « *haute boutique* » (alta venda) qui correspond au conseil de l'ordre de la maçonnerie française. Tous l'ignoraient à Lisbonne ; et l'amiral Candido Reis lui-même qui, croyant la cause de la révolution perdue, se fit sauter la cervelle, était loin de se douter que ce modeste officier était son supérieur de beaucoup dans la hiérarchie carbonariste.

Ainsi encore peu de gens, même dans le camp républicain, savaient que Antonio Maria da Silva, aujourd'hui directeur des postes, présidait la loge « Jeune-Portugal », cele loge très secrète, qui est la gardienne des statuts de la société.

Dans ce mystère, a résidé la force irrésistible de l'organisation révolutionnaire.

Luz Almeida explique ensuite l'organisation secrète du carbonarisme.

L'association, très différente en cela de la maçonnerie, est purement nationale, et seuls les Portugais en font partie. Les initiés se répartissent en quatre grades : les *rachadores* (bûcherons), *aspirantes* (aspirants), *mestre* (maître), *mestre sublime* (maître sublime). L'unité est l' « atelier » (*canteiro*) composé de quatre bûcherons qui ne connaissent que leurs trois compagnons et leur chef. Quatre *ateliers* forment une *choça* (taudis); quatre *choças*, une *baraque* ; quatre *baraques*, une *vende* ou *loge*, et toutes les *vendes* du Portugal sont sous la dépendance d'une *haute vende*, qui forme une sorte de conseil de l'ordre. Mais la direction suprême de la société est assumée par la loge mystique « Jeune-Portugal » dont les membres sont inconnus de tous. »

Tout ceci serait simplement ridicule, si ces carbonari n'avaient pas comme but d'asservir un pays.

nauté serait immédiatement dispersée : on craignait un assaut. Au déjeuner, il fallut soigneusement fermer les fenêtres à cause des balles. Le R. P. Provincial désigna les groupes qui devaient quitter ensemble le collège et indiqua à chacun où il pourrait chercher un refuge. Il ajouta que, comme il y avait au collège deux anciens religieux étrangers, qui nous avaient toujours édifiés par leur ferveur, il les choisissait pour ses compagnons, tant qu'il resterait dans sa famille, à Porto, où il avait l'intention de se retirer. Les FF. Espagnols Rodriguez et Garcia, auxquels le R. P. Provincial venait de faire allusion, ne purent contenir leurs larmes en se voyant l'objet de cette preuve de tendresse, que la Compagnie leur donnait en ce moment par la bouche de son représentant le plus autorisé en Portugal.

Mais les événements se précipitaient ; il devint impossible de réaliser ce qu'on avait projeté. Les sergents de ville, qui stationnaient devant le collège, s'étaient retirés et l'immeuble restait complètement abandonné aux attaques des révolutionnaires. On distribua aux religieux l'argent qui se trouvait au collège. A neuf heures, le R. P. Provincial réunit la communauté dans la chapelle et fit au nom de la Province le vœu de célébrer un triduum d'Exercices spirituels, si le bon Dieu nous délivrait des périls qui nous menaçaient.

Tous les Pères et les Frères se vêtirent en laïcs, ou tâchèrent de le faire. Malheureusement, la révolution survenue à l'improviste ne permit pas à chacun de se procurer des habits convenables. On fut obligé de recourir à la charité de quelques amis... et de prendre ce qu'on arrivait à découvrir à la lingerie.

Quelques élèves, rentrés avant les autres au collège, firent preuve envers leurs professeurs persécutés d'une générosité inoubliable.

A des hommes qu'on n'a pu convaincre d'aucun crime, tous les déguisements étaient nécessaires, pour se défendre contre ceux qui, au nom de la liberté, se croyaient autorisés à tous les excès !...

Sous la mitraille.

Extrait d'une lettre du P. Zimmermann :

« Vers midi ou une heure, une des batteries de l'artillerie de Queluz se plaça dans les champs de Seabra, tout près du collège. Un officier vint demander une jumelle : on la lui prêta. Je montai

moi-même à la tour, pour voir la disposition des troupes.

Le téléphone ne fonctionnait plus. Nos amis nous apportaient les nouvelles les plus contradictoires. Les domestiques, quatre exceptés, craignant une issue fatale, demandèrent leurs gages, et s'enfuirent. Les huit ou dix élèves qui se trouvaient au collège pour préparer leurs examens, se dirigèrent vers la gare. Quelques-uns ne tardèrent pas à revenir, en apportant la nouvelle, malheureusement trop vraie, que toutes les lignes, excepté celle de Cacem, étaient coupées. Les canons placés près du collège ouvrirent bientôt le feu et commencèrent à bombarder la caserne d'artillerie et les bataillons de rebelles massés à la Rotunda.

Vers deux heures, les premiers obus tombèrent sur le collège. Le peu d'élèves qui y restaient encore se cachèrent avec un Frère dans la citerne et y restèrent jusqu'à la fin du combat. Pendant ce temps, un soldat désarmé et boîtant apparut au coin du hangar des machines. Il avait, disait-il, le pied blessé par une balle. Le Frère l'invita à aller se faire soigner à l'infirmerie du collège ; le soldat, par défiance ou pour tout autre motif, fit un geste de terreur et s'écria : « J'ai peur ! » et, tout blessé qu'il était, il s'enfuit. » (1)

Comme on le voit, le moment était critique et solennel. On avait remarqué que quelques hommes du peuple s'apprêtaient à donner l'assaut au collège ; cependant ils se retirèrent. Il est opportun de redire que personne dans cet établissement n'a pensé à porter secours à aucun des partis qui se manifestaient maintenant par la voix de leurs canons. On n'entendit nulle part, au collège de Campolide ou dans ses dépendances, quelque chose qui pût faire croire à un mouvement militaire; pas un mot d'ordre, pas un commandement ; bien moins encore le son d'un clairon ou le cliquetis d'armes qu'on apprête pour un combat décisif. Et pourtant, si jamais l'esprit des habitants de ce collège eût été hanté par une si folle chimère, c'était bien là le moment oppor-

(1) A propos de citerne, de coups de canon et de soldats, je trouve des notes dignes de mémoire dans la relation du P. Antunes. Celui-ci se trouvait déjà dans une maison de Palhava, avec les Pères Costa et Rodrigues au moment du combat des batteries de Quéluz.

« Notre hôte, écrit le P. Antunes, jugea convenable de nous faire sortir de sa maison, qui sous peu pouvait être exposée aux balles, et il nous mena à une citerne spacieuse, où nous passâmes toute la journée et une partie de la nuit. Le bombardement commença bientôt. La canonnade faisait un vacarme infernal. Quelques grenades vinrent tomber à l'entrée de notre cachette. Les pertes parmi les soldats de l'infanterie qui accompagnaient les batteries de Quéluz furent considérables. Plusieurs soldats s'enfuirent et nous les vîmes affolés se réfugier derrière des troncs d'arbre. »

L'Église du Collège de Campolide
Fenêtres brisées par la populace le 5 Octobre

tun ! Ce qu'on vit alors, ce fut une scène aussi pacifique et pieuse que digne des hommes qui vivaient dans cette maison et qui ne savaient que trop que la mitraille qui s'acharnait contre les murs du collège, les menaçait eux-mêmes de mort.

Le R. P. Cabral se convainquit enfin que les révolutionnaires bombardaient intentionnellement le collège et que bientôt la dernière heure sonnerait pour tous les religieux qui y étaient réunis (1).

Sans se troubler, le Révérend Père fit réunir toute la Communauté dans la chapelle domestique dédiée au Sacré Cœur de Jésus. Quelle belle œuvre d'art que la statue du Sacré Cœur, au-dessus du maître autel ! En un geste royal le divin Sauveur étend son bras protecteur sur l'écusson présenté par un ange, où les armes du Portugal se marient aux emblèmes de la Compagnie. Peu exposée aux rayons du soleil, cette chapelle semble constamment plongée dans le demi-jour du crépuscule. Le R. P. Provincial y fit une petite allocution à la Communauté : « Cette heure, dit-il, est pour nous une heure de paix. Si, souvent, nous avons fait, en paroles, le sacrifice de nos vies au bon Dieu, c'est avec joie que nous saluons maintenant le moment où le divin Maître semble vouloir enfin agréer notre offrande. »

Tous firent, avec calme, un acte de contrition, de pardon aussi pour leurs ennemis et leurs calomniateurs. Puis, le R. P. Provincial leur donna à tous, en commun, la sainte absolution, qu'il reçut lui-même ensuite du R. P. Barros, recteur du collège.

Le silence, pendant quelque temps, fut profond dans la petite chapelle. Au dehors, les grenades continuaient à éclater sur le collège. Deux atteignirent les tours, ce qui serait inexplicable, si elles n'avaient pas été expressément visées.

(1) Le sous-chef Armando-Porphyrio Rodriguez, avec lequel les lecteurs feront plus tard une plus ample connaissance, eut le 5 octobre dans la caserne de l'artillerie n° 1, avec le P. Alexandre de Barros, recteur du collège la conversation suivante qui nous est racontée par le P. Luisier :

— Votre collège a-t-il beaucoup souffert sous le feu des artilleurs ?

— Oui, quelques grenades ont causé assez de dégâts.

— Eh bien ! si les dégâts n'ont pas été plus grands, c'est à moi que vous le devez. Je savais qu'au collège il y avait des *élèves* et des *étrangers* ; à cause d'eux, je donnai des ordres pour qu'il fût épargné ; mais quand j'ai su qu'on y laissait pénétrer l'artillerie ennemie, je n'ai plus gardé aucun ménagement.

L'intention hostile des révoltés est ainsi suffisamment confirmée. Ce ne furent pourtant pas les Pères de Campolide qui donnèrent au vaillant officier, Paivo Couceiro, le conseil de prendre la position stratégique qu'il choisit pour attaquer les révoltés.

Encore des obus.

Dans la grande tour, située au couchant, un boulet ou une grenade ouvrit une brèche d'un diamètre considérable et souleva, en même temps, un nuage si épais de poussière, qu'on crut à un incendie. Le professeur Julio de Moraes fut le premier à accourir avec un arrosoir pour essayer d'éteindre le feu. On vit bien vite qu'on s'était heureusement trompé ; mais l'horloge de la tour avait été complètement détruite.

Presque en même temps, un autre boulet pénétra par une fenêtre du second étage, traversa le corridor, troua la paroi d'une salle d'étude et alla se heurter à l'autre coin, au bureau du surveillant, l'éventra, pour tomber enfin inerte, à côté du panier des vieux papiers.

La canonnade devenant plus vive, presque tous se retirèrent dans les corridors inférieurs de l'édifice, pour y attendre l'issue de la bataille. Celle-ci devait se terminer, au bout de quelques heures, par la déroute des royalistes, qui se retirèrent avec pertes. Les munitions, paraît-il, leur avaient manqué, grâce à la trahison de certains officiers subalternes. C'est sous l'impression d'événements aussi tristes, que, vers cinq heures, la communauté fut appelée au réfectoire pour dîner !

Il faut se disperser !

Le 4 octobre, on dîna à Campolide avec plus d'angoisse que d'appétit. On était absolument sans défense, sans même un sergent de ville, exposés aux fureurs des révolutionnaires qui ne manqueraient pas d'attaquer le collège ; des bandes armées circulaient constamment aux environs. La fuite immédiate paraissait indispensable. On s'exposait sans doute à des dangers imprévus, mais pour échapper à d'autres imminents et qui semblaient inévitables. A l'heure du dîner, quelques-uns étaient déjà partis. Le P. Alexandre Castello et le jeune professeur José-Maria Simas, avaient déjà quitté le collège vers neuf heures du matin. Un peu après, les Pères A. Antunes Vieira et Joao Rodrigues s'étaient réfugiés à Palhava ; le P. Joaquim da Costa les y suivit. Les Frères scholastiques José Pereira de Magalhaes et A. Wenceslau se dirigèrent par Palhava vers la gare de Campolide. Le P. Macedo essaya vers une heure d'aller se réfugier

chez le charretier du collège, d'où il comptait atteindre plus facilement la gare. Malheureusement, à l'entrée de la route, un groupe de révolutionnaires l'obligea à rebrousser chemin.

Après ce piètre dîner, plusieurs, malgré les périls de l'entreprise, résolurent de s'abandonner à la divine Providence et de prendre la fuite. Vers cinq heures et demie, les Pères Antonio Pinto, Constantino Cardoso, Carl Zimmermann et Julio de Rosario quittèrent le collège avec quelques jeunes professeurs. Par petits groupes un peu espacés, ils suivirent le chemin de la gare de Campolide, pour y prendre le train de Cacem : toutes les autres lignes étaient coupées. Le P. Pinto avait pour compagnon le scholastique français Belaygue ; les deux professeurs Moraes et Farinha allaient ensemble ; le P. Zimmermann emmenait le Frère scholastique Faria ; les Pères Cardoso et Rosario suivaient à peu de distance.

Le P. Macedo, qui sortit de nouveau à cette occasion, avec le P. Frias, trouva, au coin de la rue Estevam Pinto, un ami qui lui tint compagnie. Vers la même heure, partirent aussi le P. Joao Nazareth et le Frère Vidal. Le P. Arnaldo de Magalhaes quitta le collège, lui aussi, pour prendre le train de cinq heures, emmenant avec lui le seul élève qui restât encore. Il suivit la route de Palhava et, à la halte de Cruz da Pedra, il prit le train de Cacem ; tout cela sans trop de difficultés. Il était, du reste, fort bien déguisé et son petit compagnon l'appelait *son papa*.

Un bon nombre de Jésuites avaient donc, vers la fin de cette triste journée et avant que la révolution eût triomphé, abandonné le collège dont la destruction leur paraissait inévitable.

Un peu de topographie.

Quand on va à Lisbonne, par les chemins de fer du Nord ou de l'Est, après avoir passé la gare de Braço de Prata, on voit défiler devant les portières des campagnes verdoyantes, des collines d'émeraude qui encadrent çà et là, dans une gracieuse irrégularité, des palais et des chalets : la grande ville n'est plus éloignée.

Les maisons, d'abord éparses, ne tardent point à former des groupements toujours plus denses et plus élégants. La campagne comprise à l'intérieur des nouvelles barrières affirme encore sa présence par ses prairies et par les massifs verdoyants, qui

s'étendent comme des ombres autour des villas aristocratiques et des bruyantes manufactures. La ville triomphe, la campagne est vaincue. Les vieux faubourgs prennent des airs d'opulence et se transforment en quartiers nouveaux.

Le voyageur plongé dans ces réflexions se croit transporté en ligne droite au centre de Lisbonne. Mais voilà que la machine

Le ruisseau d'Alcantara avec le pont et les deux chemins parallèles.
Sur la rive gauche (A) l'assassin attendit que le P. Zimmermann passât en face (B) pour décharger sur lui son revolver.

modère son allure et s'arrête, comme fatiguée des lieues parcourues d'un trait, depuis Entroncamento. C'est la gare de Campolide. Pour arriver à la station centrale il ne reste plus qu'un tunnel. Disons un mot de la topographie de ces lieux : elle nous sera nécessaire dans la suite.

A droite, c'est la gare, de bien maigre apparence, peu en proportion avec l'importance de son trafic ; dans la direction du Tage, l'embranchement de la ligne d'Alcantara descend obliquement et s'engage sous les arches de l'aqueduc des *Aguas Livres*. Entre la gare et le tunnel, voici de longs tas de charbons,

parallèles à la voie ferrée, et un peu en arrière, la guérite d'un employé du fisc. Dans une direction presque perpendiculaire au chemin de fer, une route conduit vers l'aqueduc. Du côté nord-ouest, la colline de Monsanto, entourée, à sa base, de jardins séparés les uns des autres par des lignes de fil de fer barbelé, s'élève aussitôt en pente douce entrecoupée parfois de ravins. Du côté gauche du chemin de fer, l'horizon est plus étendu. Après une légère ondulation, un terrain de labour planté d'oliviers descend en pente raide, jusqu'à un ruisseau qui coule au fond, dans un lit bien pavé en cet endroit et entouré de lavoirs. C'est le ruisseau d'Alcantara, qui descend de Bemfica. Il ne roule, pendant l'été, qu'une eau tranquille et malpropre. En hiver, il bat ses rives avec rage et dévasterait tout, si son lit n'était pas défendu par une puissante armure de pierres. Du ruisseau, le sol remonte en pente assez rapide : à mi-côte, passe la route de Campolide. A un certain endroit de la ligne du chemin de fer, un peu au nord de la gare, un sentier descend en zig-zag vers le ruisseau, au milieu des champs labourés, puis, remontant pendant quelques mètres le long du torrent, conduit au pont qui donne accès à la rive gauche. De ce côté, un chemin vicinal court parallèlement au ruisseau, pour atteindre, un peu en aval, une ruelle de largeur variable, qui monte obliquement et s'embranche enfin, entre deux maisons, à la route de Campolide. C'est la Travessa do Tarujo. De la grand'route, le sol continue à monter, jusqu'à l'esplanade où est bâti le collège. Une rue étroite, la *Travessa de Esteram Pinto*, relie cette esplanade à la route de Campolide, assez loin au-dessus de la Travessa do Tarujo.

Une fuite mouvementée.

Les Jésuites qui, vers cinq heures, se dirigèrent vers la gare, n'y arrivèrent pas tous sans encombre. Aux fenêtres, il y avait des curieux. Quelques-uns saluaient, avec un air de douloureuse compassion ; d'autres ne cachaient pas leur joie. Le groupe formé par le P. Zimmermann et le frère scholastique Faria eut le plus à souffrir. A l'entrée de la *Travessa do Tarujo*, le P. Zimmermann fit la rencontre de quelques individus qui se laissèrent d'abord devancer par lui de quelques pas. « *Tue-le, tue-le!* » crièrent-ils alors à un de leurs compagnons, qui se trouvait plus bas, à mi-côte. Presque aussitôt, deux coups de revolver furent

tirés de cet endroit contre le Père, sans cependant l'atteindre. Mais la nature des lieux allait exposer le P. Zimmerman à un danger bien plus grand encore. Comme je l'ai dit plus haut, les chemins des deux côtés du torrent sont parallèles ; un pont étroit les réunit. L'assassin, après avoir manqué son coup, une première fois, devait, sans aucun doute, profiter du moment où sa victime se trouverait en face de lui, du côté opposé. Au moment de passer le pont, le pauvre Père vit que le bandit l'attendait, en effet, à cet endroit et chargeait son revolver. « Retourner en arrière, raconte le P. Zimmermann, c'eût été me jeter dans la gueule du loup ; fuir par les côtés était impossible : les murs et les ravins me barraient le chemin ; aller de l'avant, c'était m'exposer à une mort certaine : il était impossible qu'un tireur, à quelques pas de distance, manquât son coup. Je fis à Dieu le sacrifice de ma vie, j'invoquai mon ange gardien et... je continuai mon chemin en courant. Au moment où je passai en face de lui, le brigand tira sur moi deux coups de revolver. Je tombai et je me crus blessé à la jambe. Heureusement, c'était une illusion. Je me levai bien vite et je continuai à courir. Deux coups de revolver se firent de nouveau entendre : grâces à Dieu, sans plus de résultats. » Peu après, le P. Zimmermann arrivait à la gare. D'autres périls l'y attendaient.

A une petite distance, suivait le Frère coadjuteur Pires, aide-procureur au collège. Il avait confié à un gamin un habit roulé dans des courroies, et contenant des papiers importants ; dans ses poches, il portait une forte somme d'argent. S'il eût été tué ou volé, c'eût été à ce moment pour la Compagnie en Portugal un vrai désastre. Il gravissait la colline, après avoir passé le ruisseau, quand un révolutionnaire se jette sur lui, lui braque le revolver sur le cœur et lui demande de l'argent... Sans se troubler, le Frère met la main dans la poche de son gilet et lui remet... cinq tostons (2 fr. 50). Le brigand se fâche et menace de tuer le Frère, si celui-ci ne lui donne rien de plus. Le pauvre Frère lui remet encore quelques tostons et notre homme se retire sans trop maugréer.

Mais les révolutionnaires surgissaient de tous côtés. Le Frère Pires essaya de chercher un asile dans quelques masures qui se trouvaient sur le bord du chemin : personne ne consentit à le recevoir. C'était là, il le reconnut plus tard, un bienfait de la Providence : s'il avait été pris, acculé dans ce réduit, la mort eût été presque certaine. Un autre révolutionnaire apparut à son

tour, lui braqua, comme le premier, le revolver sur la poitrine : il voulait de l'argent ! Chose singulière : tous ceux qui s'attaquent à ce pauvre Frère veulent de l'argent : ils devinent, dirait-on, qu'il pourrait leur en donner avec quelque largesse. Et ils sont modérés dans leurs exigences ! Ces mêmes révolutionnaires qui ne montrent aucune retenue envers les personnes et les biens des Jésuites, qui détruisent pour le seul plaisir de détruire, se montrent avec ce frère faciles à contenter. Avec quelques *tostons*... ils se retirent. Ils n'exigent pas la bourse ; ils respectent la vie du Frère.

Ne serait-ce pas parce que le Seigneur, qui domine les mouvements de la mer, gouverne également le cœur de l'impie, et ne lui permet pas d'aller, dans ses attaques, au-delà des limites que lui-même a tracées ?

Notre Frère fit, encore un fois, taire son adversaire, en lui donnant quelques *tostoes*, puis, il continua à monter par le chemin sinueux qui conduit à la gare. Mais voici qu'on lui barre de nouveau le passage : c'est un homme du peuple, bien plus vigoureux que les deux premiers et surtout plus méchant. Pires s'enfuit vers la guérite du garde fiscal : on lui en refuse l'entrée. Il donne alors à son persécuteur d'abord 1000 reis (5 fr.), puis 1500 (7 fr. 50), mais le brigand n'est point encore satisfait. C'était une vraie figure de bandit, racontait plus tard le pauvre Frère. — Enfin, le Frère Pires dut donner encore 2500 reis (12 fr. 50) et le malfaiteur se retira.

Pendant ce temps, le gamin que nous avons laissé avec le paquet, que le Frère Pires lui avait confié, montrait une fidélité vraiment surprenante. L'exemple donné par les voleurs n'eut sur lui aucune prise. Par trois fois, il vit le propriétaire de son paquet menacé de mort, ne sauver sa vie qu'à prix d'argent, et il n'eut pas même la tentation de fuir ou de livrer ce qu'il portait, à ces brigands. Il assista à de vraies scènes de bandits, avec le même sang-froid que s'il eût été témoin de faits ordinaires. Il accompagna le Frère Pires jusqu'à la gare, sans lui manquer ni de fidélité ni de respect. En gare, il reçut une récompense généreuse, bien méritée du reste, remit son paquet et se retira tranquille.

La chasse aux Jésuites.

Aussitôt arrivés en gare, les Jésuites se mirent en devoir de prendre leurs billets. Le P. Antonio Pinto en prit un pour Cacem,

afin de continuer ensuite par Alfarellos et Pampilhosa, jusqu'à Guarda ou Covilha. Les professeurs Moraes et Farinha durent prendre aussi leurs billets pour Cacem : on le leur refusait pour Villar Formoso, Badajoz ou Porto. Le P. Zimmermann fit de même, et les autres Pères aussi, sans doute, car toutes les autres lignes étaient coupées. Seul le Frère scholastique Faria n'eut pas le temps de prendre le sien.

La gare fourmillait de gens qui fuyaient la révolution. Le P. Antonio Pinto y fit la rencontre d'un élève du collège dont la famille se réfugiait à Cintra. Le professeur Moraes, raconte le P. Macedo, se mit à faire le récit du bombardement du collège, ce qui excita au plus haut point l'intérêt de tous. Un employé, ancien domestique du collège, fit au Frère Farinha le récit des dangers qu'avait courus le scholastique José de Magalhaes, qui ne dut son salut qu'au départ du train, juste au moment où ceux qui le poursuivaient arrivaient en gare.

En ce moment, on entendit un vacarme épouvantable accompagné de coups de fusils et de revolvers. C'était une bande de forcenés qui venaient attaquer les Pères. Quelques personnes, dit-on, se jetèrent sur eux pour les désarmer. La confusion fut alors indescriptible, surtout parmi les femmes. Elles criaient, elles pleuraient, elles fuyaient de tous les côtés. Mais d'où venaient les assaillants? Le Frère Moraes est seul à rapporter à ce sujet des circonstances que je reproduis. « Le chef de gare, raconte-t-il, donna aux Pères l'ordre d'abandonner le quai. Sans cela, disait-il, les révolutionnaires de Cruz da Pedra — localité voisine — qui devaient arriver, allaient tout détruire. Pour obéir au chef, je rentrai ma valise dans la salle d'attente. En ce moment arriva le train avec les révolutionnaires annoncés. La locomotive était encore en marche et déjà quelques-uns avaient sauté sur le trottoir et se jetaient comme des fauves sur les personnes qui s'y trouvaient. Le chef réussit à leur fermer les portes de la gare. »

Que deviennent alors les religieux? Les uns s'enfuient, les autres se cachent, tous tâchent d'arracher leur vie à la rage de cette bande de cannibales. Le P. Macedo se réfugia dans la pièce du vendeur de billets. Protégé par ce brave homme et par un autre employé, ancien portier du collège, il se cacha ensuite dans le galetas où, à genoux, il attendit la mort. De sa cachette, il entendait les cris des femmes, les pleurs des enfants et les coups de fusils de ces forcenés qui, Dieu merci, visaient fort mal. Le

P. Rosario et le P. Constantino Cardoso trouvèrent un refuge dans une autre salle : ils en fermèrent la porte et la barricadèrent. A deux reprises, la populace tenta de la forcer, mais en vain. Pendant ce temps, les Pères Pinto et Zimmermann, et les quatre Frères scolastiques s'enfuyaient, avec des chances diverses, de l'autre côté de la gare, vers l'aqueduc des *Aguas Livres* et vers Monsanto. Ce fut pour quelques-uns le commencement d'une vraie odyssée de péripéties et de souffrances.

Qu'on me permette ici de le faire remarquer, pas un jésuite n'oppose la plus légère résistance — bien légitime cependant — aux agresseurs qui les poursuivent, à coups de fusil. Aucun ne saisit un revolver, ou une autre arme quelconque pour se défendre contre une violente et injuste aggression. Pourquoi cela ? Comment expliquer pareille chose chez des hommes que des ennemis sans scrupules accusent de posséder des armements complets, mais que personne ne leur a vus, à l'occasion justement, où leur emploi eût été si naturel et si opportun ?

Reprenons notre récit. Après l'assaut de la populace, les professeurs Farinha et Belaygue s'engagèrent dans la route qui passe sous l'aqueduc des *Aguas Livres* et, grâce à leurs bonnes jambes, ils furent bientôt à bonne distance de leurs ennemis. A mi-côte de Monsanto, Faria sauta dans un verger et s'y tint caché quelque temps, au milieu des ronces. Moraes, après avoir enjambé la haie d'un enclos, traversait un potager, pour aller se cacher à Monsanto, quand les révolutionnaires l'aperçurent et se mirent à crier : « *En voilà un qui se sauve !* » Un coup de fusil retentit, suivi de plusieurs autres. Moraes se met à courir, il tombe, casse son parapluie, se relève, repart : il pénètre dans un fouillis de roseaux et s'arrête devant une barrière en fil de fer barbelé. Il fuit vers la gauche, le long de la clôture, trouve enfin une hutte en planches gardée par deux chiens, qui se mettent à aboyer avec fureur. Une femme accourt :

— Bonne femme, lui dit le fugitif, par où pourrais-je bien sortir ?

— Passez par la clôture.

— Elle est en fil de fer barbelé ; j'ai déjà essayé et je n'ai pas réussi. Si vous me laissiez me cacher dans cette cabane.

— Quoi ! Pour ça non ! Il ne manquerait plus que cela ! Sautez la barrière !

Le Frère revient sur ses pas, résolu à vaincre la difficulté à tout prix. A la gare, on entend toujours le même vacarme ; aussi

craint-il d'être aperçu au milieu des roseaux. Sans hésiter, il s'accroche au fil de fer tout hérissé de pointes, s'y déchire les doigts, mais enfin réussit à sauter. Il traverse une étroite bande de terre et se trouve en face d'un mur élevé qui lui coupe le chemin de la montagne. Il prend à gauche, le long du mur, jusqu'à une maison, où il espère enfin trouver un asile. Plusieurs personnes contemplaient, des fenêtres, ce qui se passait à la gare. Moraes supplie qu'on lui ouvre, il ne reçoit qu'un refus.

— *Ici*, lui dit-on d'un air indifférent et moqueur, *on ne reçoit personne ; allez donc à la gare, le train va partir.*

— Comment, répliqua le fugitif, c'est là qu'à l'instant même, on a voulu me tuer !

— Quoi qu'il en soit, vous n'entrerez pas ici, sortez par cette porte, si vous voulez, et gagnez la montagne.

Une femme, heureusement, lui ouvrit la porte indiquée ; il en franchit le seuil et se trouva bientôt à Monsanto. « Je respirai enfin, raconte-t-il lui-même en concluant cet épisode ; ce furent deux minutes d'angoisse. »

Le P. Pinto, voyant ses compagnons se débander en toute hâte, voulut suivre, à pas plus lents, la route de l'aqueduc, tandis qu'à la gare on entendait toujours au milieu du vacarme et des coups de fusil les cris de *: A bas ! à bas ! tuez-les.*

Dans quel but faisait-il tout ce tintamarre ? Sans doute, pensait le P. Pinto, pour empêcher les Jésuites de revenir à la gare et de quitter Lisbonne.

Entre la gare et le tunnel, il y avait deux tas de charbons parallèles à la voie. Le Père se cacha à l'extrémité opposée à la gare, dans l'espace libre entre les deux tas. « D'ici, pensait-il, je puis me mettre dans le tunnel, jusqu'à la nuit ; puis je prendrai, par le premier train venu, le chemin du nord. Sur ce, voilà que du côté de la gare, des cris de forcenés se font entendre, qui s'approchent de sa cachette : « Il faut exterminer cette canaille ! Ah ! les coquins ! Ils ne sont pas loin ! Pour sûr, ils sont cachés par ici. »

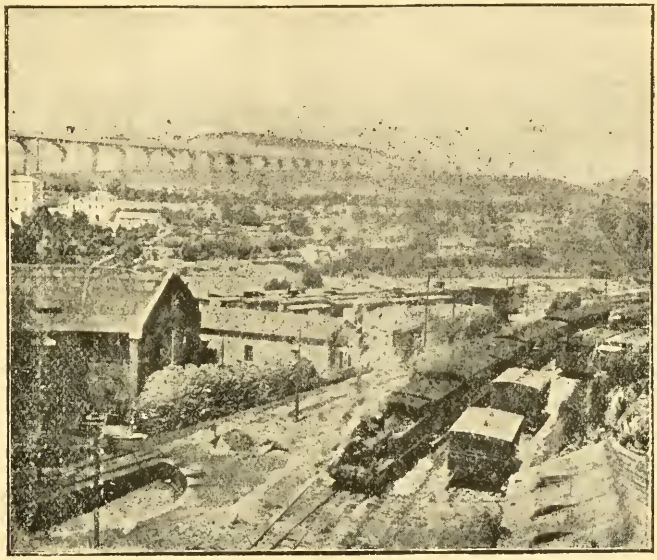
Des coups de fusils tirés en l'air faisaient écho à ces exclamations. Le P. Pinto fit de son mieux l'acte de contrition et offrit à Dieu sa vie, disposé à mourir.

« Comme ces clameurs se rapprochaient, raconte-t-il lui-même, j'entendis, tout près de moi, la voix d'une femme qui débitait le même refrain : « *C'est évident ! Qu'on extermine ces coquins ! Qu'ont-ils à faire par ici !* » En disant ces mots, elle

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

tourna la tête et m'aperçut. Baissant alors la voix, elle ajouta : « *Fuyez, fuyez ! ils viennent !* »

Mais comment fuir? Où aller? S'il abandonnait ces tas de charbon, il restait à découvert : c'était la mort. Il jette un regard autour de lui et aperçoit à dix ou quinze mètres, la guérite abandonnée du garde fiscal. La porte en était juste du côté opposé à



La gare de Campolide.

celui par où venaient les émeutiers. Le pauvre fugitif vit dans la guérite la meilleure solution du problème. En toute hâte, il y court, y entre et s'y blottit, afin de n'être pas aperçu par la lucarne. « Au premier moment, raconte-t-il lui-même, je sentis quelque trouble en me voyant ainsi en face de la mort. Je fis un acte de contrition et m'abandonnai entre les mains de Notre-Seigneur et j'avoue qu'après cela, malgré les clameurs que j'entendais toujours, je me sentais si tranquille que j'en étais moi-même étonné. J'avais l'esprit dans un calme parfait ; le pouls seulement était agité. Durant un quart d'heure environ, j'entendis la fusillade et les clameurs. Puis tout se calma. C'est à peine si du côté de la gare, on entendait encore une rumeur confuse. »

Et le P. Zimmermann, qu'est-il devenu? demandera le lec-

teur, avec une légitime anxiété. Bientôt je vous le dirai, et je vous dirai aussi les souffrances et les aventures des religieux que nous avons vus à la merci de cette foule égarée. Revenons auparavant au collège et voyons ce qui s'y passe.

La nuit du 4 au 5 octobre au collège. — Lourenço.

La nuit du 4 au 5 octobre se passa, au collège de Campolide, en de continuelles alarmes. La monarchie, bien évidemment était agonisante, et dans l'esprit de beaucoup de gens, d'après l'idée qu'ils se formaient des hommes et des choses, l'ordre et la prospérité de la nation agonisaient avec elle.

Les Jésuites, abandonnés des hommes, imploraient le secours de Dieu. Sur l'ordre du R. P. Provincial, des cierges brûlaient devant le Très Saint-Sacrement, dans l'ancienne chapelle du collège, où les religieux faisaient de fréquentes visites.

Le silence qui enveloppait le collège était à chaque instant interrompu par les détonations de l'artillerie et le bruit lointain de la fusillade. Que se passait-il? Le téléphone était coupé, nous l'avons dit, depuis la veille.

A plusieurs reprises, le Frère coadjuteur Soares et le domestique Laurenço (1) sortirent pour recueillir des nouvelles qui

(1) Le domestique Lourenço fut un héros, en ces jours de lutte : il mérite bien que, de leur exil, les proscrits lui envoient une salutation d'amis et un affectueux remerciement.

En lisant dans les relations des jésuites le récit des bons services rendus par Lourenço, je ne savais trop d'abord de qui il s'agissait. Lourenço était partout ; il explorait la route de Campolide, pour voir si elle était purgée des bandes révolutionnaires ; il mettait en sûreté les valises des Pères, au moment opportun ; il vit tous ses compagnons s'enfuir, et lui, resta tranquillement, sans s'effrayer de la mitraille qui battait en brèche les murs du collège. Le soir, plusieurs religieux se dispersèrent, tandis que Lourenço restait là, *pour voir la fin*.

Et je me disais : Ce doit être un fameux gaillard que ce Lourenço, un Cid, un nouveau Roland ! Et puis, ce nom sonore dont on l'avait baptisé !

J'en parlais, un jour, à un de mes compagnons d'exil. Il me dit fort étonné :

— Vous ne connaissez pas Lourenço ? Vous ne vous souvenez donc pas du bonhomme petit et maigrelet qui fut l'infirmier de nos chers et regrettés Pères Almeida et Fernandes, durant les maladies terribles qui nous les enlevèrent ?

— Oh ! si je m'en souviens ! Que de fois, je me suis trouvé avec lui, auprès des deux malades !

— Eh bien ! ce jeune homme fluet, à moustache effilée et au visage amaigri, c'est lui, c'est Lourenço !

— Çà, Lourenço ? répliquai-je étonné.

— Ni plus, ni moins, c'est bien là Laurenço !

D'une bonne taille, comme je suis, je ne pus me défendre alors, malgré la sympathie qu'il m'inspirait, d'un sourd ressentiment, contre ce petit homme à l'âme si grande. Mais, à chacun son bien !

Merci donc Lourenço, et continuez ainsi. L'histoire ne parle pas des faibles et les poltrons n'entrent pas au ciel !

devaient tranquilliser les esprits ou achever de détruire le reste de nos espérances. Mais ces informations étaient contradictoires.

Tous se disposèrent donc à partir le plus tôt possible pour essayer de prendre, à la gare, un train qui les transportât loin de Lisbonne.

Bien avant quatre heures, le R. P. Provincial avait dit la messe à la chapelle domestique et distribué aux Frères toutes les hosties consacrées. Dans l'église, ce fut le P. Luisier qui célébra et consomma aussi les Saintes Espèces.

Lourenço, pendant ce temps, était descendu pour voir s'il y avait des trains ; il trouva la gare fermée, et apprit d'un portefaix que les trains ne circuleraient qu'après le lever du soleil. Bien avant cette heure, presque tous cependant se dirigèrent vers la gare.

Il faut revenir au collège.

Trois frères coadjuteurs seulement devaient rester au collège ; quant aux autres, après un maigre déjeuner, ils se firent leurs adieux et s'embrassèrent au milieu des larmes. Deux Frères en particulier, les Frères espagnols Garcia et Rodriguez, âgés déjà et durcis au labeur, pleuraient comme des enfants.

Puis tous s'agenouillèrent, pour recevoir la bénédiction du R. P. Provincial, et quittèrent, par petits groupes, le grandiose édifice élevé au prix de leurs travaux et de ceux de leurs frères, et qu'ils ne devaient peut-être jamais plus revoir !

« Le canon grondait toujours, écrit dans ses notes le Frère scolastique Ferreira Fontes. Au coin de la *Travessa Esteran Pinto*, une douzaine d'hommes du peuple saluèrent notre passage par des paroles inintellligibles. L'aurore commençait à poindre, quand nous arrivâmes à la gare. Un petit nombre d'employés s'y trouvait, le chef nous donna la triste nouvelle que toutes les lignes étaient coupées. « C'est Dieu qui le veut ainsi, dit alors le R. P. Provincial, rentrons tous au collège. »

Je suggérai cependant l'idée au P. Ignacio de Brito de suivre à pied la voie ferrée. L'obéissance heureusement prévalut. Nous n'aurions certainement pas dépassé les gares de Queluz ou d'Amadora, et Dieu sait ce qui serait arrivé ! »

Quand les religieux remontèrent vers le collège, il faisait déjà jour. Les gens sortaient de chez eux, en beaucoup plus grand nombre que les fugitifs ne l'auraient désiré. Gomes Pereira se

sépara de son compagnon et suivit à quelque distance le R. P. Provincial.

Une méprise providentielle.

Le R. P. Cabral et le Frère Gomes Pereira montaient par la route de Campolide, quand ils aperçurent, à quelques pas plus haut, un groupe d'individus suspects. Sans se troubler, et avec le plus grand naturel possible, le P. Provincial se dirigea vers la porte d'une maison voisine qui s'ouvrit devant lui ; une personne bien connue l'invitait à entrer. Le R. P. Cabral accepta cette offre généreuse, tout en croyant que c'était dans la maison d'un autre de ses amis, bien intime celui-là, qu'il recevait l'hospitalité. Pendant ce temps, des fenêtres de la maison, plusieurs personnes, des amis sans doute, faisaient signe au Frère Gomes Pereira d'entrer aussi ; celui-ci comprit et entra.

Voilà donc nos deux Jésuites montant ensemble l'escalier de la même maison pour éviter la rencontre du groupe révolutionnaire, auquel ils avaient vu se joindre un individu connu dans tout le quartier par son républicanisme intolérant. Ils se jetèrent mutuellement un regard de surprise : tout leur indiquait qu'ils ne se trouvaient point dans la maison qu'ils avaient d'abord supposée. Ils montent encore et se trouvent bientôt dans une pièce très modeste. C'était évident : il y avait eu erreur ; la suite leur fit voir que c'était un coup de la Providence. La maison était celle d'un artisan honnête et bon chrétien, à qui ils allaient être redevables de bien grands services.

C'était par des exclamations de tristesse et de douleur que la belle-mère de cet excellent homme avait salué la persécution faite aux religieux. L'aîné des garçons, malgré l'éducation reçue, avait, lui, pris son fusil, et se battait pour la république. Cette maison, d'ailleurs très chrétienne, était, par ce fait, peu suspecte de jésuitisme. Les coups de fusil du fils révolutionnaire allaient donner le change aux hommes de la république et leur faire perdre la piste de leur victime la plus convoitée (1).

(1) A ce propos, je lis ce qui suit dans le journal du professeur Ferreira Fontes. « Il est certain qu'on a fait tous les efforts possibles pour mettre la main sur notre R. P. Provincial. La nouvelle a couru à Lisbonne que le R. P. Fragne, Provincial des Lazaristes, avait été tué, les assassins ayant cru que leur victime était le R. P. Cabral. »

Cette rumeur est au moins vraisemblable. Le R. P. Fragne était le confesseur de la reine Amélie, et les journaux et les orateurs populaires attribuaient au R. P. Cabral une influence à la cour qu'il n'eut jamais.

Le capitaine Sanches de Miranda, l'homme de confiance d'Alphonse Costa, interrogea aussi le P. Antunes, avec grand intérêt sur le lieu de refuge du P. Cabral.

Le groupe révolutionnaire posté dans la rue ne s'aperçut de rien : il prit, sans doute, pour les deux fugitifs les deux autres jésuites qui marchaient derrière eux.

Quoi qu'il en soit, le R. P. Cabral se trouva, c'est bien le mot, dans un fort inexpugnable. Aux alentours, bouillonnait la fureur antijésuitique ; des fenêtres de la maison, il vit, plus tard, le drapeau républicain flotter au sommet de la grande tour du collège, et la populace escortant en prison quelques-uns de nos religieux ; quant à lui, pas un de nos ennemis ne put soupçonner sa retraite !

C'était donc un généreux ami, que ce digne chrétien qui dissimulait encore l'immense service qu'il rendait au Provincial de la Compagnie de Jésus, en exagérant outre mesure le manque de confortable auquel le Révérend Père était soumis chez lui. Il voulut même céder son propre appartement, pour permettre à ses hôtes, qui avaient tant besoin de repos, de dormir plus commodément.

En attendant le pillage.

Après les salutations d'usage, nos deux religieux essayèrent d'abord de prendre quelque repos : il y avait deux nuits qu'ils n'avaient pas dormi ! Mais bientôt la belle-mère de leur hôte entrait toute consternée apportant les rumeurs les plus tristes. La pauvre femme était inconsolable de ce qu'elle appelait un immense malheur. Sur ces entrefaites, arriva aussi le maître de la maison, annonçant que le R. P. Recteur avait été arrêté, avec le Frère coadjuteur Santos, à l'entrée de la route de Campolide. Cette nouvelle fut pour les deux religieux un coup très douloureux. Ils se renfermèrent dans une chambre et le Frère Gomes Pereira, se jetant dans les bras du R. P. Provincial, lui exprima ses craintes de voir les révolutionnaires massacrer tous les religieux prisonniers.

Le R. P. Provincial, racontait le Frère plus tard, ne pouvait pas pleurer. Il s'efforçait, malgré tout, d'inspirer de la confiance à son compagnon. Ils prirent tous les deux leur chapelet et en dirent d'un trait plusieurs dizaines : leurs prières montaient au ciel inspirées par la même angoisse et la même espérance. Parfois ils oubliaient bien les invocations accoutumées et les *Pater Noster* n'étaient pas toujours à leur place !

Tandis qu'ils priaient ainsi, à deux pas du collège, il ne restait plus dans celui-ci aucun supérieur. Quelqu'un, paraît-il,

connut l'imprudence de sortir pour demander ce qu'il y avait à faire. Le R. P. Provincial ordonna que toutes les difficultés fussent tranchées par le P. Luisier qui fut constitué, de cette façon, capitaine du navire, à l'heure terrible du naufrage ! Vers dix heures arriva la nouvelle de la proclamation de la république. Le R. P. Cabral a raconté qu'il eut à ce moment une lueur d'espérance. Il avait pourtant dit, la veille encore, que la victoire de la révolution serait la ruine complète. Mais la pensée lui vint que les républicains, une fois au pouvoir, voudraient peut-être se montrer des hommes de liberté. Ce ne fut qu'un sentiment passager ; la conviction prévalut bientôt qu'un assaut ne pouvait tarder.

Par amour pour le collège et pour l'honneur du pays, il essaya encore d'éviter ce malheur. Il ignorait que le pillage des couvents faisait partie du programme des vainqueurs, ou était du moins impitoyablement exigé par un pouvoir occulte. Il envoya donc un message à un ami tout dévoué et lui demanda de se rendre chez un personnage influent et de le prier d'intervenir, auprès du gouvernement provisoire, afin que cette maison d'éducation ne fût point livrée à la fureur aveugle d'une foule sauvage!

— J'irai, répondit simplement cet ami héroïque, mais dites au R. P. Provincial que, si je meurs, et s'il peut faire un jour quelque chose pour les miens, il se souvienne de ma famille qui est pauvre !

Ces mots émurent vivement le R. P. Cabral. Il fut tout affligé d'avoir manifesté un désir qui causait à son ami un pareil sacrifice.

Ce fut inutile. Le messager du P. Provincial rencontra dans la rue la foule tumultueuse des assaillants. Par ailleurs, le personnage en question, qui, du reste, rendait justice aux efforts des Jésuites portugais dans l'éducation de la jeunesse et qui honorait de son amitié plusieurs Pères, déclara qu'il ne pouvait rien auprès des hommes de la république. Il était même si préoccupé, qu'il cherchait pour lui-même un sauf-conduit pour la frontière.

L'attentat allait donc se consommer.

Arrestation du P. Recteur. — L'assaut du collège. Les premiers prisonniers.

Que se passait-il à l'intérieur du collège ? A huit heures du matin, la communauté était encore composée de cinq Pères, du

Collège de Campolide. — Après une perquisition

Frère scolastique Joao Ferreira Fontes, et de quatorze Frères coadjuteurs. Les prêtres étaient les Pères Alphonse Luisier, Antonio Roliz, Domingos da Silva, Ignacio de Brito et José Beirao. Il y avait, de plus, deux vieux domestiques.

On sait que le Recteur du collège, le P. Alexandre de Faria Barros, était déjà prisonnier à la caserne d'artillerie. Disons d'abord comment il fut arrêté.

Vers sept heures, il arrivait avec le Frère Antonio dos Santos,

Le R. P. Barros.

au carrefour appelé vulgairement *Cruz das Almas*, et se dirigeait chez un de ses parents, dans l'espérance que, de ce refuge, il pourrait plus efficacement secourir ses religieux, et les protéger dans leur fuite. Bien que vêtu en laïque, il fut reconnu par une bande de révolutionnaires armés. Voici ce qu'il raconte lui-même à ce sujet :

« Ces forcenés braquèrent contre moi fusils et revolvers : l'un d'eux arracha mon chapeau et le jeta en l'air, après me l'avoir aplati à coups de poing sur la tête ; un autre m'assaillit à coups de pieds, que j'esquivai ; ils semblaient prêts à nous tuer. Je leur demandai de me laisser faire au moins un acte de

contrition, de ne tuer que moi seul et d'épargner mes compagnons innocents. Ils me répondirent que la république était loin de nous ressembler, qu'elle était généreuse et ne faisait de mal à personne. J'avais pris mon chapelet ; ils me l'arrachèrent avec d'ignobles plaisanteries. Ils se mirent à tourner en ridicule la confession, la religion, Dieu lui-même. « Mon Dieu, c'est mon fusil ! » disait l'un d'eux, qui paraissait pris de vin. Ici comme plus tard, sur la route de Caxias, c'étaient les mêmes blasphèmes et les mêmes sarcasmes que les juifs proféraient autrefois contre notre divin Maître : « Voyez donc un peu si votre bon Dieu vous délivre ; appelez Jésus au secours !... » Puis c'étaient les obscénités les plus répugnantes.

Au Frère Santos on enleva la forte somme qu'il portait : « Je suis chef révolutionnaire, je ne vous vole rien », lui dit l'individu qui le dévalisait (1).

Le P. Luisier, constitué provisoirement Supérieur du collège, conserva sa charge quatre ou cinq heures à peine. Ce qui se passa pendant ce temps, il va lui-même nous le raconter :

« Vers neuf heures et demie, le bruit de la fusillade cessa. D'une propriété voisine, quelqu'un vint chercher la valise d'un Père et nous avertit que la république était proclamée. Je donnai cette nouvelle à mes compagnons et leur conseillai de fuir, s'ils le le pouvaient, vers la villa de Palhava. C'était hélas, trop tard ! Peu après, la populace annonçait son arrivée par une grêle de pierres, sur les vitraux de l'église.

En un instant, la grande esplanade devant le collège fut remplie d'une multitude énorme composée surtout d'enfants et de jeunes gens de douze à vingt-cinq ans. L'idée me vint de les effrayer par un coup de feu, et je demandai au Frère Pereira Paz de m'apporter un fusil et quelques cartouches.

Pereira Paz n'obéit qu'avec répugnance et ne me remit, avec le fusil, que deux cartouches. Les autres Pères insistèrent pour m'empêcher de tirer, ajoutant que le P. Recteur l'avait ainsi ordonné avant de se retirer. Force me fut donc de renoncer à mon dessein. J'allai moi-même déposer mon fusil dans le coin d'une salle, à côté de la porte d'entrée, où les émeutiers faisaient déjà frénétiquement sonner le timbre électrique.

Je m'approchai d'une fenêtre, pour me rendre compte de ce

(1) Cet argent lui fut rendu, quand le Frère fut transféré au fort de Caxias.

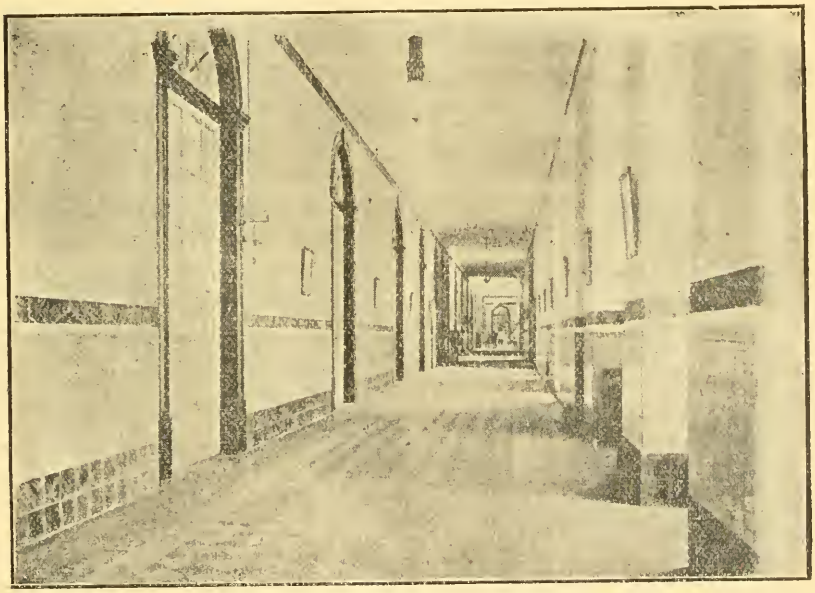
qui se passait, et je demandai, de là même, à la multitude ce qu'elle voulait.

— De quoi manger, me répondit-on, nous avons faim ; nous voulons de l'argent !

— De l'argent ! Et où prendrai-je l'argent pour donner à manger à tant de monde ? répondis-je tranquillement.

— Allons !... ouvrez-nous et donnez-nous de l'argent ; autrement nous prenons d'assaut le collège.

Et pour appuyer ces dires, ils brandissaient leurs armes. Je crus prudent de leur faire ouvrir par le Frère Pereira Paz. Il obéit immédiatement et je me trouvai, poitrine à poitrine, avec les émeutiers. Ils portaient des armes de toute espèce : les uns avaient des fusils, d'autres des revolvers ou des pistolets ; l'un



Collège de Campolide.

Un des grands corridors.

d'eux était armé d'un énorme coutelas, l'autre d'une massue en fer, un troisième portait un pic.

Quand ils virent la porte ouverte, l'un d'eux fixa une barre de fer contre les gonds, pour m'empêcher de la refermer.

Les cris étaient étourdissants ; tous voulaient s'approcher de l'entrée.

« Cette maison est à nous », criaient les uns. « On va en faire une école moderne », vociféraient les autres. Plusieurs étaient d'avis de la démolir de fond en comble ! Quelques-uns dirigeaient vers moi leurs fusils, d'autres leurs revolvers ou leurs couteaux : mais, chose extraordinaire ! par une protection bien manifeste de Dieu, je restai insensible à tout cela, et je ne pris même pas au sérieux toutes ces menaces. Parmi eux, quelques-uns paraissaient plus modérés et réprimandaient ceux qui menaçaient de me tuer. On commença bientôt, de nouveau, à agiter la question d'argent. Ils renouvelèrent leurs exigences et parlèrent ouvertement d'un assaut à l'édifice. Quelques-uns me montrèrent des paquets noirs qu'ils portaient dans leurs poches, et que je pris pour des bombes. Je leur donnai un peu d'argent, sans savoir au juste combien.

Ils le comptèrent eux-mêmes et trouvèrent 1900 *reis* (9 fr. 50).

— 19 *tostoes !* s'écrièrent-ils, qu'est-ce que cela pour tant de monde ?

J'avais encore sur moi 11000 *reis* (55 fr.). J'en distribuai de nouveau 1500 (7 fr. 50) entre les plus influents... et, pour le moment, ils se turent.

— *Maintenant, au dépôt d'armes !* dirent-ils alors en changeant de sujet.

— Je n'ai qu'un fusil, leur répondis-je. (J'ignorais qu'il y en avait un autre au collège). Chacun le voulait pour lui.

— Pour cela, non ! Le fusil, ce n'est pas au premier venu que je le remettrai, mais au représentant de l'autorité. Parmi vous, quel est-il ?

Ils se regardèrent les uns les autres, étonnés. Enfin ils me montrèrent un jeune homme qui se tenait à cheval.

— C'est lui le représentant de l'autorité ? Eh bien ! qu'il entre, et je lui remettrai le fusil.

Quelques instants après, mon jeune homme (peut-être un carbonaro d'un haut grade) était dans la salle avec plusieurs autres. Je leur remis le fusil de chasse qu'ils contemplèrent avec curiosité.

— Et les munitions ? cria-t-on de nouveau.

— En effet ! J'ai là deux cartouches. Et je les leur donnai immédiatement.

Avec les deux fusils, il y avait au collège quelques cartouches, dont j'ignorais même l'existence.

— Le collège est rempli d'armes et de munitions, criait la

foule ; nous en sommes certains, nous voulons voir et examiner toute la maison.

— Pas de difficultés, leur répondis-je ; mais la visite doit être faite avec ordre. Puis, me dirigeant vers le représentant de l'autorité, je lui dis :

— Faites garder la porte, et empêchez la foule d'entrer ; ensuite, choisissez quelques hommes de votre confiance, pour m'accompagner : je vous montrerai tous les coins du collège et vous vous convaincrez de la vérité de mes paroles.

Volontiers quelques-uns m'auraient obéi, mais ce fut impossible. Tous voulaient entrer, et je ne pus refermer la porte... Sept ou huit m'accompagnèrent. Au bas de l'escalier, ils virent quelques valises fermées à clef. Ils en brisèrent les serrures et dispersèrent papiers et livres sur le parquet. Je protestai inutilement contre cette violation des droits, qui devait être, hélas ! suivie de bien d'autres ! Nous nous dirigeâmes vers le musée. Leurs yeux tombèrent sur un trophée d'armes africaines ; ils voulurent s'en emparer. Ils m'interrogèrent ensuite sur les *souterrains :* « Il n'y a pas de souterrains ici, leur répondis-je, il y a bien une citerne, pas autre chose. »

Je leur montrai la citerne et ils parurent convaincus, quand ils me virent descendre, sans peur, les degrés de l'escalier, jusqu'à toucher des pieds la surface de l'eau. J'entendis bientôt des coups de fusil, qui semblaient partir de l'intérieur du collège. J'en fus alarmé : on tâcha de me tranquilliser et de me donner du fait une explication quelconque.

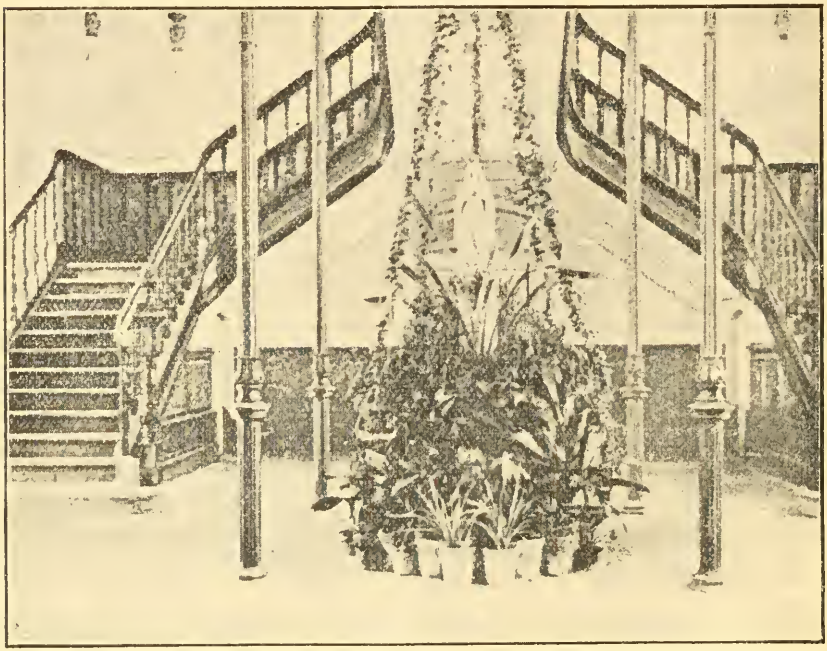
Nous continuâmes notre route. Dans les cours de récréation, ils enfoncèrent toutes les portes des questures ou dépôts de jeux des élèves, pensant y trouver des choses mystérieuses sans doute. Nous rentrâmes dans le collège. Je vis alors que mes craintes s'étaient réalisées. La populace avait envahi les corridors et pénétré dans les chambres. On retournait les lits, on ouvrait les tiroirs, on empochait des objets et on détruisait le reste. La porte de la procure était enfoncée, la lampe et les encriers brisés. Un vrai vandalisme ! »

Tandis que le P. Luisier montrait le collège aux représentants du peuple, le coadjuteur Soares était resté près de ceux qui gardaient l'entrée.

Voici ce qu'il raconte :

« Peu après, un militaire menaça de me tuer, si je n'ouvrais pas immédiatement. Je me retirai dans le corridor ; les séditieux

forcèrent alors les portes et les ouvrirent toutes grandes. Ils entrèrent et brisèrent incontinent tous les carreaux des fenêtres de la porterie, ainsi que les beaux vases de plantes qui ornaient la statue de Notre-Dame, au bas du grand escalier : puis ils se dirigèrent vers la procure, où ils mirent tout en pièces ; on jeta sur le parquet les livres et les papiers, puis chacun s'empressa



College de Campolide.

Le grand escalier.

d'empocher ce qu'il lui plut. De là ils entrèrent dans la chambre du R. P. Recteur, éventrèrent avec un coutelas une valise fermée à clef et s'emparèrent de l'argent qu'elle contenait.

Le Frère Gonçalves fit remarquer que c'était l'argent des élèves ; l'un d'eux lui tend alors 10 tostoes (5 fr.), disant : « Prends ça et tais-toi. » Ils entrèrent ensuite dans la chapelle et dans la sacristie où ils voulurent aussi enfoncer les armoires : puis ils passèrent au réfectoire, y brisèrent les buffets, volèrent les couverts, jusqu'à ce qu'enfin apparut un individu, qui défendit d'emporter du collège quoi que ce fût.

A la cuisine et à la dépense, ils s'emparèrent de tout ce qui leur faisait envie, sans excepter un jambon que, sur place, ils se partagèrent entre eux. Après ces exploits ils se dispersèrent dans tout le collège, tandis que je passais à la chapelle, puis dans le jardin, pour voir si j'y rencontrerais quelque religieux.

N'en trouvant aucun, je revins à ma chambre. Je reçus enfin mon mandat d'arrêt ; je n'aurais, disait-on, qu'à me présenter à la caserne de cavalerie et on me mettrait immédiatement en liberté. Je répondis que je serais le dernier à sortir, et que, comme *domestique* de la maison, j'avais le droit d'emporter mes effets. Ils ne mirent à cela aucune difficulté. Je montai donc à ma chambre préparer ma valise : cela fait, je m'assis et me mis à réfléchir. De temps en temps, quelque curieux, passant par là, avançait la tête de mon côté, et s'en allait. Ce n'est qu'au bout d'un temps assez long, qu'ils m'obligèrent de les accompagner et comme je leur demandai si tous les Jésuites étaient partis, ils me répondirent qu'il n'y en avait plus un seul dans le collège.

Nous partîmes aussitôt, pour une destination inconnue. « Voyez donc ce vaurien ! ce voleur ! », criait-on de toute part. Puis c'étaient des blasphèmes et des obscénités que je ne puis redire. Dans cette cohue, un surtout ne cessa, jusqu'à la caserne, de déchirer mes oreilles par ses cris injurieux.

En prison, où je trouvai quelques-uns des nôtres, les insultes ne se comptèrent plus. On n'entendait que des cris de mort : « Fusillons-les !... finissons-en avec ces scélérats ! »

Et malgré tout, ils avaient encore peur de nous ; ils nous enlevèrent nos rasoirs, nos canifs et eurent même l'audace de vouloir fouiller nos poches. Je leur dis carrément que dans les miennes, je ne permettrais à personne de mettre les mains. Ils s'en allèrent enfin, après avoir fermé la porte sur nous.

Nous restâmes là longtemps, presque à jeun. Plus tard, commença par la fenêtre à pleuvoir sur nous une averse d'insultes grossières, accompagnées de crachats dégoûtants, dont j'eus une bonne part, car j'étais assis en face de la fenêtre. Mais c'était peu de chose, à côté des blasphèmes qui sortaient de ces bouches impies, contre Dieu et sa divine Mère. Cela dura jusque vers neuf heures du soir. Nous pûmes prendre enfin un peu de repos. Vers minuit et demi, on nous fit passer dans la salle où se trouvaient les autres Pères et Frères. On dut pour cela enfoncer la porte de notre cachot.

Ce changement nous causa d'abord une grande consolation,

bientôt suivie de nouvelles angoisses : on nous déclara que c'était pour être fusillés qu'on nous avait fait changer de prison. »

Revenons au récit du P. Luisier :

« Je conduisais mes gens, dit-il, à la salle d'armes et au tir. Ils voulaient savoir où étaient les fusils. Je leur répondis qu'il n'y en avait qu'un seul, et qu'il était entre les mains du professeur d'escrime. On m'emmena enfin prisonnier à la caserne du 1er d'artillerie. A deux pas du collège, un homme du peuple me mit en joue et allait tirer sur moi. Mes gardes braquèrent leurs armes contre lui ; je traversai cette cohue qui, dans son ivresse, ne cessait de crier : *Vive la république ! A mort les Jésuites !* En arrivant à la caserne, je trouvai mon chapeau troué, en trois endroits, par des instruments tranchants.

A la caserne, soldats et civils me reçurent au milieu d'une huée d'insultes et de paroles obscènes : « En voilà encore un qui vient ! Quand va-t-on le fusiller? Dans quel cachot le mettra-t-on ? » Et ils ajoutaient mille imprécations et d'horribles blasphèmes. Ils me fouillèrent...

Je rencontrai enfin le R. P. Recteur qui était là depuis sept heures du matin. »

Quatre heures d'agonie.

Tandis que le P. Luisier accompagnait les révolutionnaires à travers le collège, tous les autres Jésuites, excepté le Frère Soares s'étaient cachés, non loin de l'édifice ; ils furent tous arrêtés. Voici ce que raconte le Frère scolastique Ferreira Fontes.

« Quand j'entendis les assaillants frapper à la porte d'entrée, je m'enfuis vers les cours de récréation. Je cherchai, mais en vain, une cachette. Je m'engageais enfin, avec quelques autres, dans l'étroit espace qui sépare le mur d'enceinte du collège de celui de la *Penitenciaria*. Passer dans la rue, c'était tomber au milieu des hordes révolutionnaires qui infestaient ces parages. Le P. Domingos da Silva avait sauté dans la propriété de M. le Comte d'Azambuja ; j'essayai de le suivre. Mais les balles commencèrent à siffler de tous côtés. Nous revînmes sur nos pas, pour courir entre le mur du collège et celui de la prison cellulaire (Penitenciaria), où nous nous sommes trouvés enfermés sans issue. Les balles continuaient à siffler sur nos têtes. Nous nous jetons à genoux pour nous préparer à la mort. J'avais près de moi le P. da Silva et les Frères Salvador et Pereira Paz ; peu

après, le Frère Baptista, qui, dans la rue, avait échappé, par miracle, aux coups de fusil, vint, hors d'haleine, se réunir à nous. Nous nous couchâmes au milieu des hautes herbes, un peu éloignés les uns des autres : nous y restâmes quatre heures ; quatre heures d'une longue et cruelle agonie. Moi qui, cette année, avais été durant plusieurs jours aux portes de la mort, je puis rendre témoignage que l'agonie d'une mort naturelle n'a rien de comparable à l'appréhension d'une mort violente, qui menace à tout instant de fondre sur nous.

Durant tout ce temps, le canon tonnait, les bombes éclataient, avec un bruit infernal. L'écho de ce vacarme était si fort, à Campolide, que tout cet enfer me paraissait être à l'intérieur du collège : j'étais tellement saisi par l'impression d'un écroulement général, que j'étais intimement persuadé qu'il ne resterait pas au collège pierre sur pierre.

Et que faisais-je durant ces longues heures ? Des actes de contrition, des promesses pour obtenir la protection du bon Dieu. Enfin accablé par la chaleur du soleil, qui dardait en plein ses rayons sur moi, et épuisé de fatigue, je m'endormis d'un sommeil troublé par d'affreux cauchemars.

Le soleil déclinait déjà ; à la gare le sifflet des trains se faisait entendre ; l'espérance de pouvoir, à la nuit close, m'échapper et me diriger tranquillement vers le Nord commença à renaître en mon esprit. Pure illusion !

Bientôt apparut un homme armé, qui faisait la ronde et qui simplement nous demanda :

— Que faites-vous là ?

— Nous nous reposons, répondit un de mes compagnons.

— Reposez-vous à loisir, dit-il froidement, et il disparut.

Peu après, tout un groupe d'individus, à mines patibulaires, apparut au-dessus du mur. Ils avaient des carabines et, sans mot dire, nous mirent en joue. Mes compagnons s'étaient mis à genoux ; j'imitais leur exemple. J'étais persuadé que nous allions mourir, mais je voulus faire de nouveau mon acte de contrition. Je levai donc le bras et : « Un moment ! » leur criai-je. Et tous aussitôt de nous dire :

— Alors, rendez-vous !

— Nous nous rendons !

— En ce cas, venez par ici !

Nous allâmes vers eux : moi le premier. Une fois en leur présence, ils braquent sur moi leurs carabines. « Découvrez-

vous ! » crient plusieurs. Je fis semblant de le faire, car je ne voulait pas qu'on vît ma tonsure, et leur criai : « On ne tue pas des gens désarmés ! »

On entendit alors la voix d'un des chefs de la bande : « La vie d'un citoyen portugais est inviolable ! s'écria-t-il. Malheur à qui les touche ! »

Un autre groupe apparut, en face de la porte qui donne accès sur la rue. Il nous intima l'ordre de sortir immédiatement. La porte était fermée : trois ou quatre coups de crosse l'enfoncèrent facilement. Nous nous trouvâmes entourés par une vraie bande de bêtes fauves. Ils dirigeaient contre nous leurs revolvers et leurs poignards. Celui qui nous protégea, en ce moment, ne fut autre que le chef dont j'ai déjà parlé. Il se mit à débiter quelques phrases sonores, sur le bon naturel du peuple portugais et sur la tolérance de la république. On nous fouilla avec rigueur; les seules armes qu'ils trouvèrent furent nos chapelets, nos crucifix et nos scapulaires. A la vue de ces objets, ils se prirent à rugir et de nouveau la voix du chef, jeune homme de vingt ans, domina la foule : « Messieurs, la république ne persécute personne pour ses croyances religieuses ! »

Puis, se tournant vers nous : « Maintenant, vous allez crier : « *Vive la république ! Vive la république portugaise ! A bas le Jésuitisme !* » Froidement, nous répétâmes n'importe quoi.

Puis ce fut pour nous une vraie course, au milieu des insultes des vagabonds qui s'agitaient dans les rues, armés de poignards, de revolvers et de baïonnettes volées sur les cadavres des soldats. A un moment donné, je pus regarder en arrière, et je fus tout étonné de voir encore, au haut de l'esplanade, le collège de l'Immaculée-Conception, que je croyais complètement détruit. Sur toutes les hauteurs, flottaient déjà les drapeaux républicains.

Durant le trajet jusqu'à la caserne du 1er d'artillerie j'accompagnai constamment le chef dont j'ai parlé. Le pauvre jeune homme finit par me dire qu'il était *Catholique, Apostolique, Romain*, mais, ajouta-t-il, « j'ai vu ma patrie en péril et j'ai couru à sa défense ! »

Je lui dis que je venais de faire une grave maladie et que j'étais en convalescence ; il s'apitoya sur mon sort. Grâce à cette compassion, j'entrai à la caserne par la porte : autrement il m'aurait fallu sauter murs et fossés pour suivre le plus court chemin.

A la caserne, il me recommanda à celui qui tenait lieu de

commandant. Ce dernier avait l'air très poli ; il me fit mille promesses, même celle de m'envoyer un médecin et de me faire conduire dans un hôtel, si c'était nécessaire. »

Autres épisodes.

Avant Ferreira Fontes, d'autres Religieux étaient tombés, dans leur fuite, aux mains des gens armés.

Le P. Brito, en voyant les révolutionnaires envahir le collège, essaya de fuir par l'enclos. Mais avant d'en avoir franchi la muraille, il fut poursuivi à coups de fusil. Ecoutons sa narration :

« Je passais devant les salles de bains, quand je servis de cible à deux balles qui ne m'atteignirent pas. Je continuai ma course, vers le portail qui donne accès sur la route de circonvallation de la prison centrale ; j'en étais éloigné de sept ou huit mètres, quand j'entendis une autre décharge par-dessus le mur. Je rebroussai chemin ; il était évident qu'on voulait me couper la retraite. Je cherchai un abri dans l'enclos, et trouvai enfin l'entrée d'une citerne de cinq ou six mètres de longueur. »

C'est là que se retira le P. Brito, en se recommandant à la Providence divine, et c'est là que, peu après, le découvrirent les révolutionnaires. Il fut immédiatement conduit par une bande armée à la caserne d'artillerie au milieu de l'inévitable torrent d'injures, de blasphèmes et d'obscénités.

Joao Cancio Garcia est l'un des deux Frères Espagnols, dont j'ai parlé plus haut.

Par ses vertus et son aimable simplicité, il avait gagné l'affection de ses Frères et plusieurs familles de Lisbonne l'avaient en grande estime. Il avait été plus de trente ans, sacristain de l'église de *Santa Brigida*, à la rue de Quelhas. Depuis quelques années, il vivait à Campolide, chargé du soin de l'ancienne chapelle. Tous les jours, il sortait pour aller visiter le Très Saint-Sacrement exposé, à tour de rôle, selon un usage très ancien, dans les différentes églises de Lisbonne. Le pieux vieillard y offrait, devant le Saint-Sacrement, ses prières, au nom de la communauté et de la Province, et tout particulièrement pour le R. P. Provincial. Il va nous raconter, lui aussi, comment il essaya de fuir, et comment il fut arrêté :

« Le R. P. Recteur, en partant, écrit-il, m'avait dit d'aller le rejoindre, vers dix heures, dans la maison d'un de ses parents. A cette fin, je me retirai dans ma chambre et mis dans un sac de

voyage du linge et quelques livres ; à la chapelle, je pris deux calices et trois ciboires, que je mis dans un autre sac.

Je fus bientôt averti que le R. P. Recteur avait été arrêté et que la république était proclamée. Puis, j'entendis le bruit de la populace qui approchait et je vis Pères et Frères fuir de tous côtés. Je pris le sac qui contenait les vases sacrés et me hâtai, avec d'autres, de gagner la porte de l'enclos, où j'arrivai le premier. Je la trouvai enfoncée ; j'en fus heureux, pas pour longtemps. A peine étais-je sorti que je vois, devant moi, un groupe d'individus armés de fusils, de poignards et de revolvers. Dans mon trouble, je leur demandai d'avoir pitié d'un pauvre vieillard.

L'un d'eux s'approcha de moi et me dit d'une voix impérieuse : « *Venez avec moi* », et comme mon affliction ne diminuait pas visiblement, il ajouta : « *N'ayez pas peur ; personne ne vous fera de mal.* »

Je crois qu'il donna en conséquence des ordres à ses compagnons, car, jusqu'à la caserne, personne ne m'insulta, ni me fit du mal, et je voyais cependant des figures qui faisaient peur. Un individu surtout, armé à la fois d'un poignard, d'un revolver et d'un fusil, me regardait avec des yeux pleins d'une haine infernale.

A la caserne, on examina mon sac et on me fouilla en me demandant si je portais des armes. Je fus conduit dans un corridor, où je trouvai le R. P. Barros et le Frère Santos. »

Telle est la relation du Frère Garcia. Ecoutons encore celle du Frère Domingos Gomes, qui sortit après lui :

« Dans la rue, plusieurs hommes m'entourèrent et dirigèrent contre moi leurs coutelas et leurs épées. En les voyant ainsi prêts à me tuer, je fis un acte d'abandon à la volonté du bon Dieu.

Ils me prirent le sac que je portais et le vidèrent pour examiner son contenu. A la chaîne de ma montre, ils aperçurent une petite médaille de Notre-Dame de Lourdes, ils me l'arrachèrent et la foulèrent aux pieds. Ces tourments auraient continué, si Notre-Seigneur ne m'était venu en aide, par le moyen d'un jeune homme, sans armes, qui se trouvait au milieu de ces révolutionnaires (1). Je n'ai pu entendre ce qu'il dit à ceux qui l'entouraient. Le fait est qu'après cela, ils montrèrent plus de ménagements. Ils rangèrent les objets qu'ils avaient tirés du sac et me les

(1) C'était un élève du collège, Henrique dos Reis.

rendirent. Le jeune homme me demanda des nouvelles des *Pères*. Ensuite, ils m'envoyèrent à la caserne d'artillerie, pour y laisser *mon nom*, disaient-ils, et jugèrent qu'un d'entre eux suffisait bien pour mon escorte. »

Le R. P. Cabral durant l'assaut du collège. — Ses impressions.

De la maison qui lui servait de refuge, le R. P. Provincial devait nécessairement être témoin du premier assaut donné au collège. J'ai pu, en exil, m'informer auprès de lui de quelques circonstances de cette scène douloureuse.

Voici scrupuleusement reproduits des fragments de notre entretien.

— A quelle heure les assaillants sont-ils arrivés au collège ?

— Vers dix heures. Le maître de la maison vint m'en donner la triste nouvelle. Je m'approchai, avec le Frère Gomes Pereira, de la fenêtre entr'ouverte et je pus distinguer, sur l'esplanade, la foule qui s'agitait devant l'édifice... Ils firent d'abord un mouvement pour avancer, puis ils s'arrêtèrent pendant un certain temps... Enfin deux détonations se firent entendre et toute cette cohue se précipita dans le collège.

— D'où partaient ces détonations ?

— Certainement ce n'était pas de l'intérieur du collège. Quand la foule fit irruption dans l'édifice, les femmes de la maison où j'étais réfugié se lamentaient tellement que j'en avais le cœur brisé !

— Vraiment, voir votre beau collège livré au vandalisme d'une horde pareille !

— Oh ! Ce n'était pas cela... Je n'y pensais même pas... A ce moment, une seule idée me préoccupait : mes religieux allaient être massacrés par ces apaches. Je les rappelais tous à ma mémoire. J'eus un souvenir particulier pour chacun d'eux... Je m'arrachai à cette fenêtre, je m'enfermai dans ma chambre, et là je me mis à genoux avec mon compagnon, pour prier Dieu pour eux, et demander pour chacun la grâce d'une bonne mort.

— Vous étiez donc bien convaincu que les révolutionnaires étaient capables d'assassiner...

— Convaincu ! Je l'étais et je ne l'étais pas ; en de pareilles angoisses, il y a peu de place pour la réflexion ; je savais que la veille, à la gare de Campolide, on avait fait feu sur nos religieux... Qui pouvait nous garantir que les assaillants seraient

plus humains, à Campolide, envers les Jésuites qu'ils ne l'avaient été à Arroios envers les Pères Lazaristes ?... Franchement, j'étais persuadé que plusieurs des Nôtres seraient massacrés, et j'en étais si certain, que j'éprouvais un sentiment intime de peine et de honte de n'être pas à cette heure à leur côté. Plus d'une fois j'eus la pensée d'abandonner ma retraite et de voler au collège pour partager, quel qu'il fût, le sort de mes frères, de mes enfants...

— Ah ! mon Révérend Père ! S'il m'était permis d'exprimer à ce sujet ma manière de voir... Quel que fût le résultat de la tempête et du naufrage, vous étiez nécessaire, mon Révérend Père, pour recueillir et mettre en sûreté le reste de l'équipage.

— En effet et j'en étais convaincu. Sachez, du reste, que lorsque cette pensée m'assaillit le plus vivement, Gomes Pereira, à qui je l'exprimai, se redressa et osa me dire : « Vous ne pouvez pas exposer votre vie, mon Révérend Père, en le faisant, vous commettriez un crime ! »

— Ces alarmes durèrent-elles longtemps ?

— Elles se calmèrent quand les femmes, qui étaient à la fenêtre, commencèrent à dire les noms de ceux que gens du peuple et marins emmenaient prisonniers : j'eus alors la triste consolation de savoir qu'ils vivaient encore, mais dans quel état ! et qu'ils allaient être enfermés dans la caserne du 1er d'artillerie ! Au moins leur laissait-on la vie !

Mais, mon Dieu ! que n'ai-je pas souffert en ce moment ! Plus tard, le fils de mon hôtelier m'assura, revolver en main, qu'il avait sauvé la vie au P. Luisier, au moment où il allait être lynché par la populace.

— Et vous croyez vraisemblable une telle affirmation, mon Révérend Père ?

— Non seulement vraisemblable, mais j'en ai la certitude ; aussi, remerciai-je le jeune homme, et je le récompensai de mon mieux du service qu'il venait de nous rendre, en nous conservant une vie si chère. Le jeune homme avait de bons sentiments. Le soir de ce même jour, il me montra un paquet de crucifix que les Pères du Saint-Esprit, disait-il, lui avaient donnés, en témoignage de reconnaissance, pour les avoir défendus.

— N'avez-vous rien remarqué de plus, ce jour-là, au collège mon Révérend Père ?

— Après l'assaut, je vis flotter le drapeau rouge et vert, sur la haute tour, et j'entendis nos cloches carillonner, à l'entrée des

nouveaux propriétaires. J'eus des nouvelles du pillage par un témoin oculaire. Les objets du collège, du linge surtout, ont été distribués à tort et à travers. On ajoute même qu'on mit le comble à l'orgie, par une lutte sanglante dans la Chapelle et dans la dépense, occasionnée, sans doute, par la voracité des uns et la cupidité insatiable des autres ! C'est une honte pour Lisbonne et pour le pays ! Pour moi j'éprouvais une douleur immense : je portais à ce collège une grande affection ! Imaginez donc : je n'avais que neuf ans, quand j'étais entré à Campolide · j'y avais fait mes études primaires et secondaires ; plus tard, j'y avais occupé diverses charges, avant d'en être nommé Recteur. Devenu Provincial, c'est à Campolide que je fixai ma résidence : mon cœur y avait forcément jeté de profondes racines. Cependant ce jour-là, ce n'était pas seulement ce cher collège qui faisait l'objet de mes craintes. Je pensais que de semblables attentats se produiraient, sans doute, contre quelques-unes des nombreuses maisons religieuses de Lisbonne. Notre résidence de Quelhas me préoccupait surtout : je n'avais pas de nouvelles ; et je n'avais encore aucune idée des inventions infernales et des scènes qui allaient bientôt se dérouler au Quelhas et à Campolide ! »

Je résolus de mettre fin à un entretien qui évoquait des souvenirs si douloureux.

Le collège livré au pillage.

Le 5 octobre, avant l'heure de midi, il ne restait plus un jésuite au collège de Campolide. Partout, mais surtout à la dépense, dans les ateliers, dans les dortoirs et dans les chambres des professeurs, régnait un désordre indescriptible : ce qui n'était point volé était détérioré et détruit avec un cynique vandalisme. Dans le *Seculo* du 7 octobre, on pouvait lire cette note, qu'on peut bien appeler *officieuse :*

« Le groupe qui a donné l'assaut au collège de Campolide, commandé par M. Carlos Ferreira, nous a fait savoir qu'aucun d'eux n'a pris part aux profanations et aux vols commis en cet établissement. Tout cela doit être attribué à la populace qui circulait dans les environs, et qui, saisissant le moment où la porte d'entrée, restée ouverte, n'était gardée que par un seul homme, envahit tout l'édifice et ses dépendances. Ce furent les individus de ce même groupe, qui, voyant ces profanations, s'y opposèrent énergiquement et obligèrent à restitution ceux qui s'étaient emparé des objets retirés des meubles de l'édifice et de ses dépendances. »

Cette justification, par trop candide, en dit assez, surtout quand on a lu les narrations précédentes. Il y avait donc un groupe expressément formé d'avance, pour donner l'assaut au collège. Ce groupe avait reçu des instructions et avait, pour chef, un agitateur bien connu des masses populaires par l'ardeur qu'il manifestait contre la monarchie. A la première heure de la victoire, sans même attendre la proclamation du gouvernement provisoire, ce groupe se met en marche vers Campolide. Et, malgré la soif de vol et de pillage dont la populace, qui envahit les abords du collège, donnait de suffisantes preuves, le chef de ce groupe, *sans se douter de rien, laisse un seul de ses hommes, pour garder la porte d'entrée restée ouverte.* Enfin, à la vue du pillage et des profanations, ce groupe a la force de faire face à la populace et de l'obliger à restitution. A qui l'a-t-on faite cette restitution ?

A qui revient la responsabilité de ce qu'on pourrait appeler *la première journée de Campolide ?* Au directoire républicain ? Aux membres, nommés d'avance, du gouvernement provisoire ? Aux tout-puissants carbonari de la Haute-Vente ?

On sait que les chefs du carbonarisme s'attribuaient une large part de la conquête de ce qu'ils appelaient « *le quartier général du Jésuitisme* ». Le 6 octobre, Armando Porfirio se présenta à Campolide et y donna des ordres comme s'il eût été chez lui. Les jours suivants on y vit déployer leur autorité d'autres civils reconnus comme chefs, sans aucun titre officiel : par exemple, un certain citoyen, Bras Simoes, qui passera à l'histoire couronné des lauriers cueillis dans la journée du 4 octobre !

Le publiciste D. José Rocamora, dans sa correspondance du 13 octobre à *l'Heraldo* de Madrid, raconte avoir vu également, à Campolide, le célèbre Machado dos Santos, passant en revue les soldats qui faisaient la garde autour de l'édifice.

L'histoire dira un jour à qui revient la responsabilité de ces scènes lamentables.

Passons, si on le veut bien, sur un autre théâtre, pour assister à d'autres scènes plus barbares encore.

Val de Rosal après l'incendie

Val de Rosal

Une relique. — La Charneca de Caparica.

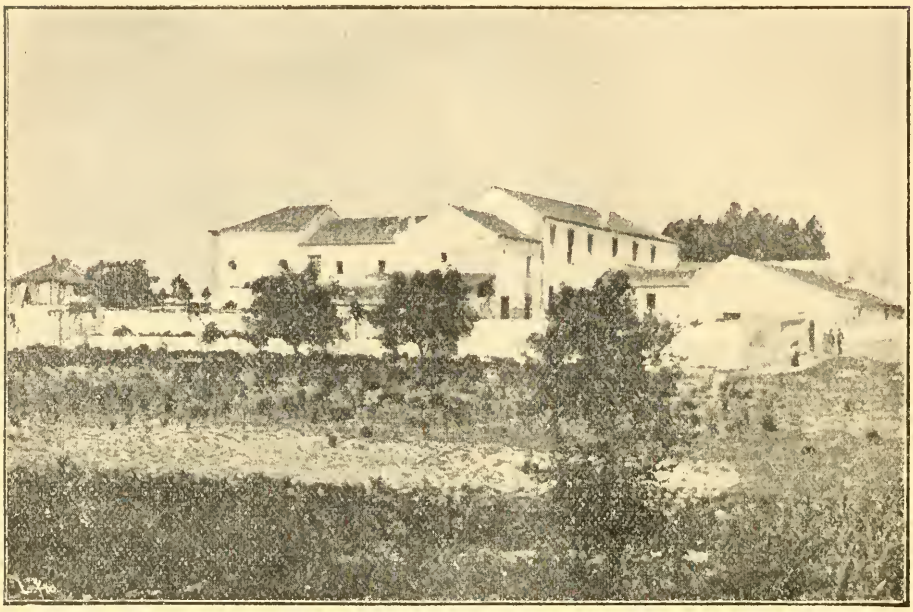
La métairie de Val de Rosal, à Caparica, sur la rive gauche du Tage (arrondissement d'Almada) était, pour les jésuites, une vraie relique. Elle avait été, depuis le XVIe siècle, la propriété de leurs frères en religion jusqu'à l'expulsion de ceux-ci, en 1759, sous le règne de D. José I. C'est là que pendant plusieurs mois, le B. Ignace de Azevedo et ses compagnons s'étaient préparés à leur départ pour le Brésil, par l'exercice des vertus héroïques que Dieu allait récompenser par le martyre.

Le sol en est sablonneux et peu fertile ; ses horizons, où se détache la sombre verdure des bois de pins, sont monotones ; les brises du soir répandent sur les crêtes mélancoliques de ses collines l'écho lointain des vagues qui déferlent sur la plage. On croirait retrouver la solitude des cloîtres anciens tout imprégnés d'ascétisme.

Aujourd'hui cependant, cette région justement appelée *la Charneca* (la Lande) est parsemée de petits hameaux blancs et coquets cachés dans les plis du terrain ou dressés sur le dos arrondi des collines. Au milieu d'eux, la métairie de Val de Rosal conservait, grâce à ses bâtiments plus imposants et surtout à ses traditions vénérables, une supériorité qu'on ne songeait pas à contester.

On n'y trouvait ni beautés architecturales, ni aucune autre merveille d'art. Mais tout y respirait la piété et y rappelait les vertus héroïques de nos martyrs. La chapelle avait été soigneusement restaurée. Le rétable en bois du maître-autel, représentant l'Assomption de la Sainte Vierge, était l'œuvre, croit-on, d'un des bienheureux compagnons d'Ignace d'Azevedo. On y admirait

l'inspiration naïve qui nous transporte à ces époques où l'art chrétien possédait au plus haut degré, même chez des artistes de talent inférieur, l'intuition des réalités surnaturelles et vivantes des mystères de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère. Les car-



Val de Rosal avant le 4 octobre.

reaux qui formaient le devant des trois autels portaient la date de 1568. Tout dans ce lieu béni méritait d'être conservé avec vénération.

Les professeurs du collège de Campolide allaient, en été, prendre à Val de Rosal une quinzaine de jours de vacances. Le peuple des alentours vivait, en grande partie, dans la plus crasse ignorance des vérités religieuses. Telle famille, par exemple, ne faisait pas même baptiser ses enfants, qui croissaient sans aucune culture. Les bourgs d'Almada et de Cacilhas en particulier étaient connus par leur anticléricalisme et les grossières insultes prodiguées, au passage, à tout ecclésiastique.

Durant ces quinze jours de repos, les Pères enseignaient à quelques enfants des hameaux voisins assez de catéchisme pour pouvoir faire leur première communion, et les

pauvres recevaient d'abondantes aumônes. Pendant l'année, on occupait à la métairie un bon nombre de travailleurs. Je ne sache pas que les Jésuites pratiquassent, à Val de Rosal, d'autres méfaits. Et pourtant, l'humble maison avait été signalée par les propagandistes de la révolution aux colères *libérales*.

Incendie de Val de Rosal.

Le 4 octobre, la population d'Almada avait vu de bien près l'insurrection des navires de guerre mouillés dans le Tage. Lisbonne était en pleine révolution. La logique populaire en conclut que, dans l'arrondissement d'Almada, on devait tout au moins brûler la maison des Pères. Le peuple accourut en troupe, à travers la lande, en vociférant des cris de mort. Suivant la déposition d'un témoin, il y avait là de 5 à 600 individus portant des haches, des couteaux, des torches et de l'essence de térébenthine. Mais avant de contempler l'acte *civilisateur* qu'ils vont accomplir, disons un mot des victimes.

A Val de Rosal, se trouvaient provisoirement deux Pères, le P. Ilhão, Ministre du collège de Campolide, et le P. Neves, ex-curé de Pena, avec deux Frères : Gil Barroso et Vital Barata.

Le P. Ilhão avait 48 ans. Il était entré prêtre dans la Compagnie. D'une faible santé, il fut bientôt atteint de tuberculose et ne se rétablit que par un traitement spécial et prolongé. Malgré cela, la persécution a trouvé en ce corps chétif des énergies viriles que n'abattirent pas trois jours de jeûne, passés sans boire et sans manger, ajoutés à d'autres souffrances inouïes.

Le P. Augusto Neves, encore novice, est un vieillard qui a dépassé ses 70 ans ! Jusqu'à ces derniers temps, il était curé d'une des paroisses de Lisbonne, où son zèle et ses autres qualités lui avaient, à bon droit, gagné l'estime de ses paroissiens. Il a le visage sans rides, le port droit et juvénile de ces vieillards peu nombreux qui, malgré la blancheur des cheveux, réservent pour plus tard les signes de la décrépitude.

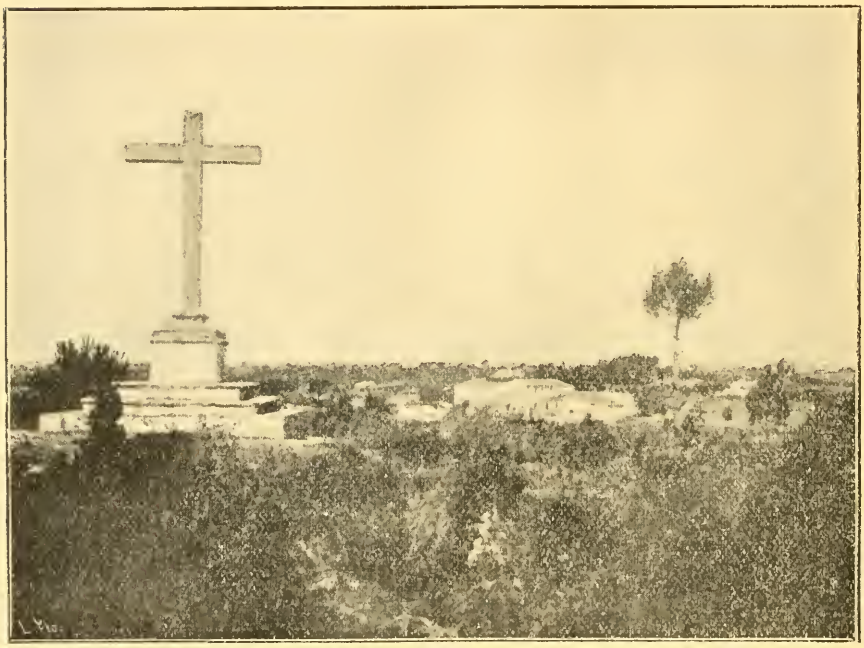
Ces deux prêtres si respectables eurent connaissance, par un ami, dans la matinée du 4 octobre, des projets criminels de la populace d'Almada. Cette personne conseillait au P. Ilhão de fuir au plus tôt et lui offrait même un asile en sa maison, pour le cas où il eût été possible d'y arriver sans être reconnu.

Mais là était la difficulté, comme le comprendra sans peine

quiconque connaît la topographie de ces landes, et puis on avait crié à tous les vents qu'on brûlerait toute maison qui donnerait asile à un prêtre !

En face de la maison de Val de Rosal, du côté du nord-ouest, se trouve une colline couverte de sapins et appelée *Monte da Cruz*, parce qu'elle est dominée par un Calvaire érigé à la mémoire des quarante Bienheureux Martyrs du Brésil. Dans l'attente des événements qu'on leur avait annoncés, les deux Pères se dirigèrent vers cette colline, pour chercher un abri qui pût servir au moment du danger.

Ils y rencontrèrent des personnes suspectes qui s'y trouvaient,



Val de Rosal.

Le Calvaire.

venues peut-être à cet endroit pour rendre impossible aux Pères toute tentative de fuite. Sans donner aucun signe d'étonnement, les deux Pères revinrent paisiblement à la maison, résolus à attendre les événements et abandonnant leur vie à la divine Providence.

A trois heures de l'après-midi, le P. Ilhão jugea prudent de

consommer les Saintes Hosties, pour éviter une profanation possible.

En effet, au coucher du soleil, la populace arriva. Ils criaient et appelaient les Pères, comme s'ils avaient voulu les tuer. Ils les cherchèrent dans les chambres et jusque sous les lits. Ils enfoncèrent les portes, mirent en pièces le mobilier avec une fureur sauvage. Puis, ils jetèrent de l'essence de térébenthine sur ce qui était en bois : en un moment tout fut en flammes. A Val de Rosal, personne ne s'attendait si tôt à un assaut. On imaginait que la populace d'Almada attendrait la nuit pour mettre à exécution un si honteux attentat. Aussi, à l'exception du P. Neves, tous étaient à la maison. Heureusement, le P. Ilhão eut le temps de s'échapper et de se cacher au milieu d'une touffe de roseaux, dans le jardin potager, à 30 ou 40 mètres de la maison. Le Frère Barata, en prévision d'une attaque, rangeait les objets de la chapelle, pour les mettre en lieu sûr. Dès qu'il vit la maison envahie, il sauta par une fenêtre peu élevée et, revêtu de sa blouse de travail, s'enfuit vers le bois de pins ; de là, il gagna la maison d'une de ses connaissances et s'y réfugia.

C'est dans cette maison, appartenant à un honnête cordonnier, que le P. Neves et le Frère Barata passèrent la nuit du 4 au 5 octobre, en compagnie de leur petit gardeur de moutons. Le 5, le Frère Barata alla à la recherche du P. Ilhão qui avait passé la nuit sur la lande et se trouvait alors dans la cabane d'un charbonnier : il était à jeun, sans soutane et sans chapeau.

On résolut d'envoyer le Frère Barata à Lisbonne acheter des vêtements laïques pour les deux Pères.

Leur hôte et bienfaiteur prêta au Frère un habit un peu plus convenable. A Corroios, le Frère raconta l'assaut de la veille à une personne amie qui lui offrit, pour la nuit, un asile qu'il accepta. Le 6, à quatre heures du matin, il était à Cacilhas, et à sept heures à Lisbonne. Il alla trouver le charretier du collège et le pria de lui rapporter des habits. Il s'en retournait très satisfait de son affaire quand, dans une rue, quelqu'un cria : « *Arrêtez-le, c'est un Jésuite !* On l'arrêta en effet et on le conduisit à la caserne du 1er régiment d'artillerie.

Bientôt aussi, le coadjuteur Barroso tombait au pouvoir des émeutiers, qui le traitèrent d'une manière vraiment sauvage.

Ils le frappèrent d'un coup de couteau à la tête et lui firent une large plaie. Le Frère tomba baigné de sang. Ils lui assénèrent, encore à la tête, un second et un troisième coup, puis on

le frappa au bras d'une manière si brutale que le pauvre Frère ne pouvait plus le mouvoir. On mit ensuite le feu aux bruyères sèches et aux autres combustibles accumulés dans la cour, on poussa le

Val de Rosal.

Le Calvaire après l'assaut.

Frère vers cette fournaise, et on le laissa étendu sur le sol comme mort !

Avant de s'en aller, les héros d'Almada firent couler par terre tout le vin qui se trouvait à la cave ; ils emportèrent lapins et poules, volèrent une génisse et... jusqu'à un pauvre âne. Les habitants de la Charneca eurent aussi leur part du butin. Cette nuit-là et les jours suivants, ils emportèrent tout ce qui leur tombait sous la main : maïs, froment, pommes de terre... tonneaux, tuiles, poutres à demi-carbonisées et jusqu'aux linteaux des portes et des fenêtres !...

Le Frère Barroso qui, pendant ce temps, était resté caché tout près de la maison, m'a raconté qu'un habitant de la Charneca eut l'habileté d'emporter à lui seul dix-huit couvertures! Et ils ne se contentaient pas de s'emparer de ce qui pouvait leur

être de quelque profit ; ils détruisaient le reste, par haine des Pères ou pour le plaisir de détruire.

Au « Monte da Cruz », en face de la maison, un grand Calvaire avait été érigé, il y a environ 25 ans, pour remplacer celui qu'un Procureur de la mission du Brésil y avait fait élever, au XVIIIe siècle, et qu'un ouragan avait renversé. Le piédestal primitif, auquel on avait ajouté trois marches, portait une inscription latine en l'honneur des glorieux Martyrs qui avaient habité cette maison.

Ce Calvaire dominant cette solitude mélancolique répandait autour de lui les suaves énergies de l'espérance chrétienne, baume délicieux qui guérit toute blessure.

C'est à ce monument que s'attaquèrent les habitants de la Charneca, aidés sans doute, dans leur besogne, par quelques individus d'Almada et de Cacilhas. Ils soulevèrent, avec des leviers, le piédestal et poussèrent des cris de joie sauvage, quand ils virent enfin tomber la croix ! C'était le mercredi 5 octobre, jour de la proclamation de la république portugaise !

Ce n'est pas tout encore. La métairie avait un bois de pins : les gens de la Charneca l'incendièrent. Près du modeste édifice, une treille, à la mode du Minho, répandait en été un peu de fraîcheur et produisait quelques grappes d'excellent raisin : on en tordit les ceps ! On alla jusqu'à détruire les oliviers et les orangers, les choux, les tomates, les haricots, tout enfin, même les jeunes platanes et les acacias plantés le long des allées !

Les aventures du Frère Barroso.

Une heure environ suffit à la populace d'Almada pour accomplir ces hauts faits. Quand elle fut partie, le Frère Barroso se leva comme il put, et, tout couvert de sang, se traîna vers la maison d'un voisin qui le recueillit et pansa ses blessures. Il passa la nuit suivante sous ce toit hospitalier. Les *libéraux* de l'endroit voulaient mettre le feu à la maison qui avait donné asile à un jésuite cruellement roué de coups, grièvement blessé et qui pouvait à peine se mouvoir ! Le Frère Barroso alla frapper plus loin à la porte d'un autre ami. Il y resta caché un mois, m'a-t-il raconté. Si on ne l'avait pas reçu, il lui eût été impossible de fuir. Un jour, des soldats de l'armée de marine se présentèrent à la porte de la maison qui lui servait de refuge pour voir s'il n'y avait pas quelque Père caché ou des objets volés. On imagine

facilement la frayeur du Frère et de son hôte. Aidé par son ami, Barroso se faufila sous la toiture. Il y resta deux heures, respirant à peine, jusqu'à ce que les matelots, persuadés qu'il n'y avait rien de suspect dans cette maison, mirent fin à leurs recherches et se retirèrent.

Au bout d'un mois, il changea de résidence. Il ne voulait pas être plus longtemps à charge à ce brave chrétien qui l'avait reçu si généreusement et lui avait donné l'hospitalité en des circonstances si difficiles. La convalescence n'était pas complète. Les forces et la facilité des mouvements ne revenaient pas. En outre, il n'avait aucune nouvelle de ses supérieurs ni de ses Frères, que la tempête avait arrachés de leurs maisons et dispersés de tous côtés ; il ignorait tout, il ne savait même pas s'ils vivaient encore, ou si on les avait massacrés. Mettant sa confiance en Dieu, il alla offrir ses services à une autre maison ; ils furent acceptés. Durant quelques semaines, il se vit constitué berger d'un petit troupeau, seule charge compatible avec ses faibles forces.

Le 13 novembre, fête de Saint Stanislas de Kostka, patron des noviciats de la Compagnie de Jésus, Barroso reçut la visite d'un novice. C'était le Frère Manuel de Sousa Peres. Etant resté quelque temps à Lisbonne, chez ses parents, le Frère Peres apprit que Gil Barroso se trouvait encore sur la rive sud du Tage, il ne savait où, mais sans doute entre Val de Rosal et Almada.

Le Frère Peres traversa le Tage et se mit à la recherche du bon Coadjuteur toujours uni de cœur à ses frères, mais séparé d'eux depuis un mois et demi. Les recherches du novice furent couronnées de succès. Quelle consolation pour le cher *retrouvé* et quelle joie pour tous ses frères ! Ils le reçurent en remerciant le bon Dieu qui avait mis tant de soin à conserver la vie de ses Jésuites dispersés par la tempête et les ramenait maintenant, l'un après l'autre, afin qu'il ne manquât personne au petit troupeau !

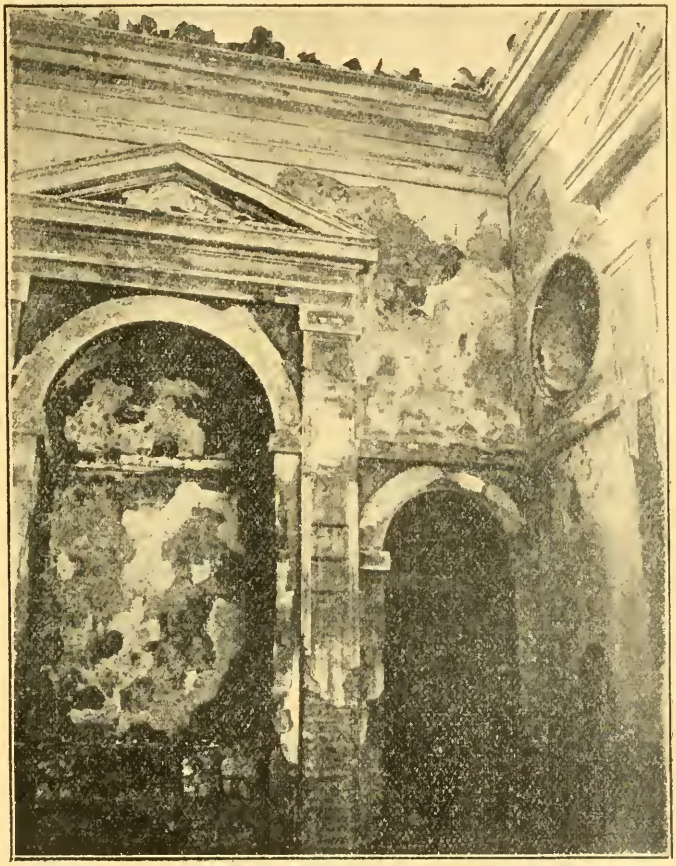
Fuite du P. Ilhão. — Une odyssée douloureuse.

Au moment de l'assaut, nous avons vu le P. Ilhão s'enfuir de la maison et se cacher à une petite distance, dans une touffe de roseaux. Il y resta quelque temps ; puis il s'enfuit plus loin et s'enfonça dans un taillis. Bientôt il s'aperçut que quelqu'un le suivait ; le bruit avait couru, parmi le peuple, que le Père emportait avec lui une somme de 3000 fr.!

Il se coucha dans un champ, au milieu des herbes, et crut pru-

dent de se débarrasser de sa soutane qui gênait ses mouvements et le dénonçait comme un prêtre à la haine de la populace ; puis, il tâcha de gagner du terrain sur ses persécuteurs. Il passa la nuit, en manches de chemise, caché dans un fourré.

Durant toute la nuit, il put entendre les chars qui se diri-



La chapelle de Val de Rosal après l'incendie.

geaient du côté de Val de Rosal pour chercher le butin, et qui, au retour, s'acheminaient plus lentement vers les maisons des déval-iseurs. Dans sa détresse, presque sans vêtements, sans refuge, sans un ami, il sentait néanmoins qu'il n'était pas seul. Il était soutenu par cette force que Dieu communique aux siens et qui

les rend supérieurs à toutes les violences humaines. Vers quatre heures du matin, à la faveur du demi-jour, il alla demander un abri dans une maison peu éloignée. Le costume qu'il portait était par trop simple, pour qu'un prêtre pût s'aventurer en plein jour.

« Fuyez, fuyez, avant que les travailleurs arrivent », lui dit ce voisin, d'un air bourru, en lui tournant le dos et sans même ajouter une parole de compassion.

Le paysage émergeait déjà des ténèbres qui, peu à peu, disparaissaient devant les premières lueurs du matin. Sur les routes, les passants devenaient plus nombreux : tous regardaient le pauvre fugitif avec des airs d'étonnement bien justifiés, du reste. Il arriva enfin à la hutte d'un charbonnier. Celui-ci le reconnut et lui demanda, avec un sourire de malice, où avait eu lieu l'incendie de la veille. Le Père sourit aussi, en lui disant que lui, charbonnier, devait être bien au courant de cette affaire. Il l'était en effet ! Sans difficulté, l'homme le laissa entrer dans sa pauvre cabane, faite de terre et de broussailles.

Le fugitif prit place dans un coin, Dieu sait avec quelle satisfaction, malgré la terre qui lui tombait bien un peu sur la tête.

Pour mieux affermir les sentiments humanitaires du charbonnier et éloigner certaines tentations, il fit briller à ses yeux une pièce de cinquante sous.

C'est dans cette cabane que le trouva le Frère Vital Barata, qui le recherchait, et lui apprit que le P. Neves était sain et sauf.

Peu après, apparut un autre individu qui devait au Père quelques bienfaits. Comme pour se montrer reconnaissant, il invita le Père à le suivre chez lui où il trouverait un meilleur abri (1).

En entrant chez son nouvel hôte, le Père vit bien que le fils et les domestiques s'indignaient contre le maître qui allait, disaient-ils, se compromettre, en donnant asile à un jésuite.

Malgré la mauvaise humeur du fils et des valets, notre homme fit frire des œufs pour son hôte, qui, depuis le déjeuner du jour précédent, n'avait rien pris : il était déjà onze heures du matin !

(1) L'individu en question était un de ces hommes à grands mots et à grands gestes, qui, partout où ils parlent, font soupçonner à leurs auditeurs quelque embûche. Il promettait de défendre le Père au péril de sa vie. Personne ne mettrait la main sur lui, disait-il, sans passer sur son cadavre ! Ces fanfaronnades laissèrent le Père assez froid. Celui-ci pourtant, se pliant aux circonstances consentit à suivre cet individu. Le maître de la maison donnait des signes d'une joie qui contrastait singulièrement avec les sentiments du fugitif et même avec l'œuvre de miséricorde qu'il exerçait. Il invita un valet à une bouffonnerie qui devait avoir lieu cette nuit-là, et lui dit de sortir en ajoutant certaines recommandations qui parurent un peu mystérieuses.

Le pauvre Père se trouvait dans un tel état de faiblesse qu'il ne put rien prendre du repas qu'on lui avait préparé. Les œufs furent mangés, avec un magnifique appétit, par une fillette de la maison.

Ce qui préoccupait alors le plus notre fugitif, c'était la question des vêtements. Il fallait remplacer les culottes par des pantalons et trouver un couvre-chef quelconque.

Notre hôte apporta le pantalon d'un de ses frères et un bonnet pointu. Le bonnet n'allait pas trop mal ; mais le pantalon !... Il était si étroit qu'il se déchira au premier essai, et le Père pourtant n'a rien de corpulent. Il n'était pas au bout de ses peines! Le bon Dieu permit qu'une autre épreuve vint s'ajouter, plus terrible, à celles qui torturaient déjà son âme. Un employé de l'usine d'Amora vint lui dire que le collège de Campolide avait été réduit en cendres et que seize Pères, au moins, avaient été massacrés par la populace ! Presqu'en même temps, apparurent, dans le voisinage, les ouvriers, alors en grève, de l'usine d'Almada. Le Père comprit qu'il ne pouvait rester plus longtemps en cet endroit. Mettant sa confiance en Dieu, il partit, un bâton à la main, habillé comme nous l'avons vu. Sur le conseil de son hôte, il abandonna un gilet de toile grossière et de couleur foncée qu'il portait. La suite sembla montrer que ce conseil n'était pas loyal. Avait-il quelque rapport avec les démonstrations de joie suspectes de cet homme perfide ? Couvrait-il un projet de trahison ?

Quoiqu'il en soit, le Père partit et s'enfonça dans la lande. Le soleil de cette journée d'automne dardait ses rayons ardents, et pas un arbre pour donner un peu d'ombre au fugitif ! Il s'assit disposé à souffrir cette nouvelle peine. Peu après, il entendit siffler au loin, de différents côtés. Probablement, pensa-t-il, ce sont des signaux convenus entre gens qui préparent une nouvelle prouesse. Bientôt, les buissons de bruyères et les petits massifs de verdure commencèrent à s'agiter, d'abord au loin, puis beaucoup plus près ; enfin surgirent des individus à mine suspecte et qui cherchaient à se dissimuler. La couleur blanche des manches de la chemise désignaient facilement le fugitif à l'attention de ces inconnus.

Le P. Ilhão, exténué de fatigue, mais l'âme en paix, voyait avec indifférence tous ces mouvements, à première vue incohérents, mais qui répondaient évidemment à un plan d'attaque contre sa personne. Après une demi-heure passée dans l'attente, il s'aperçut que pas bien loin, derrière lui, quelqu'un s'appro-

chait. C'était un homme armé d'une hache, indice suffisant des intentions féroces de l'individu. A cette vue, le Père comprit quelle mort cruelle l'attendait, mais, épuisé, comme il l'était, il se sentit d'abord disposé à laisser cet homme accomplir son dessein. Bientôt cependant, il changea d'avis. Ah ! si on le tuait en haine de la foi !... mais périr sous les coups d'un malfaiteur vulgaire, pour la bourse, pour le peu d'argent qu'il portait !... Non ! cette envie de mourir naissait d'un motif trop peu noble ; c'était consentir à un assassinat. Il se leva donc et se mit à marcher doucement à travers la bruyère. A une petite distance, l'idée lui vint de mettre, par précaution, la main dans la poche... son portefeuille n'y était plus ! Oh ! que le lecteur n'aille pas croire que quelqu'un l'en avait soulagé... Nullement. Le Père, en se levant, l'avait laissé tomber de sa poche et l'homme à la hache, l'ayant vu par terre, l'avait ramassé et le gardait, comme quelqu'un reprend un objet qui lui appartient et qu'il a laissé choir par mégarde.

La nuit tombait. Sur les collines, on distinguait encore les maisonnettes blanches. Dans les bois de pins, l'obscurité était plus complète. Le P. Ilhão entra, au hasard, dans le premier qu'il trouva : à la garde de Dieu !

Il avait bien, auparavant, entendu des cris, dans les environs. Il ne tarda pas à apercevoir sept individus qui avançaient de son côté et semblaient disposés à lui barrer le passage.

Il fit un détour et prit par un autre sentier. Nos individus le suivirent. Le Père crut alors prudent de les détromper, au sujet de son portefeuille, seule chose, pensait-il, qui devait les intéresser.

— Pas d'argent, les amis ! Mon portefeuille est tombé là-bas, il doit être, en ce moment, entre les mains d'un autre propriétaire.

En entendant ces mots, nos individus s'arrêtèrent désappointés. Ils laissèrent aller en paix un voyageur perdu, la nuit, dans un bois de pins... et qui n'avait plus de portefeuille !

Plus loin, le P. Ilhão voit surgir des ténèbres une ombre épaisse, qui s'avance vers lui : c'est un homme, de haute stature, qui l'interroge sur le but de sa promenade nocturne.

— Je ne sais pas moi-même au juste où je me dirige, lui répondit le Père, sur un ton familier.

— Restez là, sur ce tas de paille, répliqua l'inconnu, en le lui désignant d'un ton impératif.

— Ah ! ça non ! répondit le Père sans se troubler ni montrer

aucune crainte. Je préfère rester dans le bois de pins, qui m'a l'air d'être bien plus sûr... Mais j'ai grand froid ! Si vous pouviez me donner quelque vêtement pour m'en défendre ?

L'homme lui apporta un vieux gilet que le Père revêtit aussitôt et qu'il paya avec une pièce de cinq testoes qui lui restait encore.

On le comprend, ce gilet pouvait devenir une garantie pour le fugitif. Les manches de la chemise le dénonçaient par leur blancheur même à travers l'obscurité de la nuit, aux yeux de ses persécuteurs. Le Père poursuivit du même air de tranquillité :

— C'est bien ! Merci... Maintenant, dites-moi, où va aboutir cette route ?

— A Cezimbra.

— Y a-t-il des maisons sur la route ?

— De ce côté, il n'y en a pas, répondit le vendeur du gilet, dans le dessein de tromper son interlocuteur.

Le fugitif fit ses adieux et suivit justement la direction opposée à celle qu'on lui indiquait. Plus loin, il reconnut que la Providence l'avait délivré d'une autre embuscade. Du côté qu'on l'invitait à prendre, il vit des feux et entendit des coups de revolvers et de fusils. Il arriva bientôt à la lisière du bois et entra dans un vignoble où sa marche devint plus difficile, bien que l'obscurité fût moins épaisse.

Il faut laisser à l'imagination et à la sensibilité des lecteurs le soin de compléter la scène que nous ébauchons à peine de ce martyre du P. Ilhão. Il y avait déjà deux jours qu'il n'avait pas mangé ; il n'avait même plus la force de goûter à ce qu'on lui offrait. Son cœur saignait, à la pensée du sort des religieux ses frères. Il se voyait lui-même traqué, comme une bête fauve, par des ennemis sans loyauté et sans noblesse, avides de lui arracher les quelques menues monnaies qui lui restaient encore, prêts, s'il le fallait, à user de trahison et à se servir de la hache et du revolver, pour arriver à leurs fins criminelles.

Il avançait en glissant et en trébuchant, se blessant les mains, se heurtant, dans l'obscurité, contre les arbres, sans trouver un seul endroit où il pût se reposer quelques instants du jour ou de la nuit. Cependant sa tranquillité d'esprit, a-t-il avoué lui-même, était absolue et contrastait singulièrement avec les tourments extérieurs qu'il endurait.

A peine avait-il fait quelques pas dans la vigne dont j'ai parlé, que les filous étaient de nouveau sur ses talons. Pour ces hommes,

le culte de la liberté n'exclut pas l'attachement à la bourse du prochain. Un de ces individus, rampant par terre, prenait toutes les directions du voyageur, comme s'il se fût identifié avec son ombre. Un peu plus loin, deux autres parurent. Pour les détromper, le P. Ilhão recourut de nouveau fort sagement à l'expédient qui lui avait déjà si bien réussi.

— Vous voulez de l'argent? leur dit-il sans se troubler. J'ai six *tostoes*... et cette montre qui ne vaut pas grand'chose.

Les apaches n'ouvrirent pas la bouche, mais ils indiquèrent, à plusieurs reprises, au moyen de leurs bâtons, un point déterminé du sol. Le Père comprit ce langage et alla déposer, en cet

Val de Rosal.

Après l'assaut.

endroit, sa montre et les six tostoes, dernier argent qui lui restait.

Après cet incident, il continua son chemin et arriva à un petit village, d'aspect plus civilisé. Les maisons y étaient plus spacieuses ; les rues assez larges et propres. Près d'une de ces maisons, il y avait un figuier. Le Père espérait pouvoir prendre sous cet arbre quelques moments de repos. A peine s'était-il retiré

sous le feuillage, qu'il vit de nouveau apparaître un individu qui l'épiait ; il se leva et sauta dans une vigne.

L'espion le poursuivit ; plusieurs autres coururent après le premier. Il était vers minuit. Tout autour, la sombre obscurité des bois de pins. Entouré de ces bandits, le pauvre Père se crut perdu irrémédiablement. Du ciel seulement, les étoiles lui envoyaient un rayon d'espoir. Quatre molosses accompagnaient ces hommes : ils se couchèrent auprès du prisonnier, tandis qu'un homme du groupe agitait une espèce de bannière blanche... qui aurait pu devenir un linceul. Pour rendre la scène encore plus lugubre, il n'y manquait même pas le son d'une trompe auquel répondaient, de loin, des instruments semblables.

Cette bande armée était venue de Cacilhas et d'Almada pour assaillir l'ancien couvent *da Costa*. Le P. Ilhão n'essaya ni de fuir, ni de résister ; il se considéra comme prisonnier... Vers le matin, l'un après l'autre, ils se retirèrent tous jusqu'au dernier, au grand étonnement du Jésuite persécuté qui, de cette manière inexplicable, se vit rendu à la liberté et en état de tenter de nouvelles aventures, sous la seule protection de son ange gardien.

Plus loin, une nouvelle bande parut, beaucoup plus grotesque celle-ci.

— *Vive la république !* hurlaient joyeusement ces individus.

— Qu'elle vive ! répondit le Père laconiquement et en souriant.

— Eh ! l'ami ! cria l'un d'eux qui venait en avant ; on a donc l'air bien triste ! Seriez-vous un curé ?

— Ah ! pour le coup !... Aurais-je par hasard la mine d'un curé ?

— Nous voyons bien que vous ne l'êtes pas... Tant mieux pour vous, car autrement nous vous tuerions ici même, disent quelques autres. Mais pour sûr que vous êtes le serviteur de quelque curé. Avez-vous faim ?

— Non, merci ; mais j'ai grand'soif.

— Eh ! où allez-vous donc ? demanda un autre avec une certaine curiosité ?

Le Père qui ne savait pas où il se trouvait, indiqua la direction qu'il pensait devoir suivre.

— Ne faites pas celle-là, répliqua notre homme avec vivacité ; si vous allez de ce côté, on vous tuera ! Ce sont de méchantes gens ! Dirigez-vous plutôt vers les lieux habités ; comme vous n'êtes pas un prêtre, tous auront pitié de vous. Par des chemins déserts, c'est plus dangereux.

Ils lui offrirent une cruche remplie d'une eau boueuse. Le Père, malgré la soif ardente qui le dévorait, y mouilla à peine ses lèvres. A demi désaltéré, il se remit de nouveau à cheminer, en suivant une autre direction.

Un charretier lui indiqua la route de Cezimbra ; le soleil d'automne était devenu brûlant ; il était vers dix heures du matin. Chemin faisant, le Père demanda à une femme où était la maison du curé.

— Du curé ? il n'y a pas de curé ici. Le curé demeure à Cezimbra !

— Ne suis-je pas à Cezimbra ? interrogea de nouveau le Père.

— Que dites-vous, Cezimbra ! Cezimbra est là-bas à une bonne lieue de distance.

— Et cette paroisse alors ?

— C'est le Castello.

Le Père continua sa route et arriva enfin à Cezimbra vers onze heures du matin. Dans une rue, il entendit une femme qui disait à sa commère : « Cet homme m'a tout l'air d'un prêtre ! »

Notre voyageur ne connaissait pas Cezimbra. D'ailleurs, le mauvais état de ses habits et la proximité d'une usine lui conseillaient de se retirer dans les environs, d'où il tâcherait de faire part de son arrivée à un de nos élèves, Fernandes Peixoto, sur le dévouement duquel il comptait à bon droit. Ainsi fit-il.

Exténué de forces, il s'assit sur le bord du chemin. Quelques enfants jouaient tout auprès ; il leur demanda de l'eau, et l'un d'eux alla lui en chercher. Au loin, on voyait un village et son église.

— Comment s'appelle ce bourg ? demanda-t-il à l'enfant, qui lui était allé chercher de l'eau.

— Arrenteta, répondit le petit.

— Le curé demeure au bourg, n'est-ce pas ?

— Non, Monsieur. Le curé habite à la campagne.

— Loin d'ici ?

— Ah ! C'est encore un petit peu loin, répondit l'enfant naïvement.

Ce fut un rayon d'espoir pour notre vagabond que la pensée de trouver, chez un prêtre, même inconnu, un soulagement à ses maux. Il était cependant si fatigué ! Il ne se sentait pas le courage d'entreprendre une nouvelle course, d'autant plus que ce « *petit peu loin* » de l'enfant pouvait bien être une distance interminable. Il devait, en effet, se transformer en quatre bonnes lieues! Il partit

Val de Rosal après l'incendie. — Un corridor intérieur

néanmoins, plein de confiance en Dieu, et comptant sur la vigueur de ses jambes qui ne lui avait pas encore fait défaut. Souvent il demanda où était la propriété de M. le Curé ; plus d'une femme, le voyant passer en cet état, soupçonna qu'il allait demander un certificat de pauvreté pour être admis à l'hôpital !

Entre trois et quatre heures, il arriva enfin à la propriété du curé.

Il trouva celui-ci sur le seuil, en train de lire un journal. Le Père commença, là même, à lui raconter ses épreuves et ne lui cacha pas qu'il était de Campolide, déguisé sous ce costume extravagant et misérable, pour échapper à la fureur populaire. Il lui découvrit aussi ses angoisses au sujet des Jésuites qui avaient dû, pensait-il, être massacrés. Sur ce point, le curé le tranquillisa; il savait, par les journaux, qu'aucun des Pères de Campolide n'avait été tué, bien que plusieurs fussent en prison. Mais il ne put dissimuler la peur qui le saisit, à la nouvelle que son hôte était un jésuite.

Pour faire taire, sans doute, la voix de la conscience qui lui dictait ce qu'il devait faire, pour adoucir les souffrances d'un frère dans le sacerdoce, il déclara au Père qu'il n'avait pas de quoi le nourrir.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, lui répliqua celui-ci, mais je vous serais infiniment reconnaissant, si vous vouliez bien me donner, pour quelques heures seulement, un refuge dans votre maison, et m'indiquer une personne de confiance pour porter une lettre à un ami.

Le curé était de mauvaise humeur ; il ne pouvait se résoudre à rendre ce service. Il monta chez lui, puis revint avec la moitié d'un pain qu'il offrit au voyageur. Mais celui-ci, qui n'avait rien pris depuis trois jours, était tellement surexcité, qu'il ne put manger une bouchée. Il mourait de soif... Le curé faisait alors sa vendange, tranquille dans sa propriété. Jamais, sans doute, les angoisses ne lui avaient ôté, à lui, l'appétit. Aussi, se montra-t-il fort scandalisé de ce refus.

— Elle est bonne celle-là ! dit-il avec indignation ; vous dites que vous êtes depuis si longtemps sans manger, et vous refusez du pain !

— C'est un voleur ! cria de la fenêtre la servante en colère, et qui, dès l'arrivée de ce pauvre, s'était montrée très méfiante.

— Voleur... non, mais... jésuite ! reprit le curé, quel danger !

— C'est bien, Monsieur le Curé, ajouta le Père avec toute sa douceur. Je ne vous demande plus qu'un verre d'eau.

Après avoir soulagé sa soif, le Père fit ses adieux, ne voulant pas gêner plus longtemps le peu vaillant curé qui imaginait déjà, sans doute, voir les ouvriers de l'usine d'Arrentela et tous les républicains de Seixal et de Paio Pires se ruer sur sa résidence.

Ce lamentable procédé, divulgué d'abord dans la paroisse et aux alentours, fut ensuite rendu tout à fait public par les journaux (1).

Ce long et pénible voyage de Cezimbra à Arrentela devenait donc inutile. Il lui fallait revenir sur ses pas.

Les ouvriers des manufactures accablèrent de moqueries le pauvre pèlerin, mais ne soupçonnèrent pas que c'était un prêtre. Etonné lui-même de sentir ses forces inépuisables, il se dirigea vers Cezimbra, par un nouveau chemin, et se consolait en méditant les stations du chemin de la croix.

Un charretier à qui il s'adressa, pour demander sa route, fit d'abord semblant de l'écouter ; puis, comme se parlant à lui-même, il ajouta : *Te voilà hors du chemin, mon drôle !* Le voyageur, en entendant ce monologue, pensa qu'il devait prendre une autre route. Plus loin, il vit qu'on l'avait encore trompé, et il revint sur ses pas.

Respirant à peine, et complètement épuisé, il arriva pour la seconde fois à l'entrée de Cezimbra, vers huit heures du soir. La ville lui apparut derrière une colline au détour de la route ; elle se révélait par une agglomération de lumières sans éclat qui, çà et là, au milieu des ténèbres, éclairaient les angles des édifices et des pans de murailles. Mais il ne savait pas encore, au juste, dans quelle localité il se trouvait. Non loin de là, on entendait le bruit de la mer. Le Père entra dans le marché aux poissons ; des

(1) On pense bien que c'est à contre-cœur, *invito calamo*, que j'ai relaté ce fait ; je l'aurais volontiers passé sous silence, si une lacune aussi importante m'eût été permise, en cette véridique narration. Mais, Dieu merci, c'est un cas unique ! Le clergé paroissial, en grande majorité, montrait, en toute occasion, beaucoup d'égards et d'estime aux Pères Jésuites, portugais ou étrangers. En grand nombre et de son propre mouvement, il accourait aux Retraites sacerdotales qui avaient lieu chaque année durant les vacances, dans les collèges de Campolide, de San Fiel et surtout dans notre maison de Braga ; sans parler des Exercices spirituels qui se faisaient régulièrement dans les séminaires, presque toujours sous la direction des Pères de la Compagnie. En 1901, ce même clergé, sollicité par la presse libérale et par des influences politiques à se déclarer contre les Franciscains et les Jésuites, résista courageusement et fit cause commune avec le clergé régulier. La vérité nous oblige à dire haut et clair que, dans toutes les catégories du clergé séculier du Portugal, nous, Jésuites, nous comptions et nous comptons encore, Dieu merci, non seulement beaucoup d'amis loyaux et sincères, mais aussi de véritables bienfaiteurs...

pêcheurs emportaient leurs paniers pleins. Près de là, jouait un groupe d'enfants. Le Père s'approcha d'eux et leur demanda le nom de l'endroit. Cette demande parut suspecte. Un des enfants, qui était allé parfois vendre du poisson à Val de Rosal, reconnut l'étranger et le dénonça à ses camarades. Ce fut, pour le Père, le commencement d'un nouveau martyre, quand il aurait eu tant besoin de paix et de repos !

La troupe de gamins mit aussitôt en œuvre toutes ses ressources dans l'art de l'espièglerie cruelle. Les poissonniers en firent autant. Les uns faisaient flamber des allumettes et les approchaient du visage et de la tonsure du Père ; puis, en voyant cette figure de prêtre, ils riaient et se moquaient de lui ; d'autres feignaient une certaine pitié et lui proposaient des arrangements : qui, lui offrait sa maison, qui, du travail pour gagner la vie *honnêtement ;* mais, leurs paroles et leurs actes révélaient un manque absolu de convenances et de pudeur. Et ce n'étaient pas seulement des gamineries d'enfants et de jeunes gens ; beaucoup d'adultes entouraient aussi le pèlerin ! Un étranger aurait vu, sans doute, dans ce spectacle, la preuve de la décadence complète et peut-être irréparable d'une nation. Mais l'histoire enseigne, depuis bien des siècles, que, lorsqu'une abondante semence de doctrines impies a germé dans les couches populaires, il suffit d'une heure de révolution, pour produire au jour une moisson énorme de sentiments sauvages et de cruautés infâmes.

A vrai dire, les personnes douées de sentiments généreux ne manquaient pas à Cezimbra (1), mais ce qui dominait, en ce moment, c'était la populace. Le nouveau venu fut entraîné par la foule à travers les rues. On voulait lui arracher des vivats à la république.

— Non, répondit le Père bien résolument, car il ignorait encore que la république avait été proclamée.

(1) Je n'ai parlé ici que de ce groupe lapageur. Je sais que les principales familles de Cezimbra sont pour la plupart foncièrement catholiques, et comme elles sont en même temps monarchistes, leur sécurité, en ces jours, était bien précaire. Quelques hommes distingués, et amis bien connus des Jésuites, étaient alors absents de la ville. Le peuple lui même, à Cezimbra, n'est pas irréligieux. Des Pères de la Compagnie y avaient souvent prêché avec fruit, peu de temps auparavant, en cette même année 1910. Entre autres, les fêtes annuelles, en l'honneur de la Sainte-Croix au mois de mai, et du Sacré Cœur de Jésus y étaient très brillantes. L'association de l'Apostolat de la Prière établie dans l'église paroissiale formait un centre très nombreux. Mais dans la ville, dans l'arrondissement, comme dans tout le Ribatejo, il y avait très peu de prêtres, et par conséquent peu d'instruction religieuse. En outre, depuis longtemps, une propagande républicaine et socialiste très active y exaltait le pauvre peuple par des suggestions tout à fait impies.

— S'il ne veut pas, jetons-le à la mer, criait la foule

Le malheureux ne savait quelle résolution prendre. Il songea, un moment, à retourner vers la montagne qui, un peu en arrière, bordait la route. Mais il gardait un bien douloureux souvenir des deux nuits qu'il venait de passer, loin de toute habitation ; et d'ailleurs, il était trop tard. La multitude augmentait et l'emportait avec elle comme les flots d'un torrent en vociférant toujours des cris de mort.

Ayant perdu tout espoir, il se laissa faire. Cependant quelques personnes le considéraient avec compassion et lui adressaient des paroles de respect et d'intérêt ; mais chez d'autres, les expressions de pitié étaient pleines d'ironie, ce qui obligeait le Père d'être sur ses gardes.

Un vieillard, enfin, s'approcha de lui et, d'une manière courtoise, l'invita à le suivre. Le Père hésitait.

— Allez ! à celui-là, vous pouvez avoir confiance, lui dit un enfant, sur un ton bien sincère.

L'arrivée subite de M. l'abbé Carvalho (1) imprima heureusement une nouvelle direction aux événements. Une personne charitable était allée l'avertir de ce qui se passait; immédiatement, le digne ecclésiastique se présenta, pour remplir une mission de charité que le fugitif n'oubliera jamais.

De son côté, M. le Dr. Mello, sous-chef du service d'hygiène traita ce jésuite, qu'il n'avait jamais vu, avec non moins de générosité : il agit, à son égard, comme un ami, comme un frère. Tous les deux lui offrirent leur maison, et, grâce à leur influence, ils ménagèrent au Père quelques jours de repos et de bien-être relatif.

Le Dr. Mello s'entendit avec la commission républicaine et avec M. Polvora, administrateur de l'arrondissement. Tous furent d'avis que le Père devait rester dans la forteresse : là seulement, il serait à l'abri des émeutiers.

Les haillons dont le Père était vêtu suffisaient certes pour exciter la pitié dans les cœurs les plus durs : une des jambes n'était plus couverte que par des lambeaux de caleçon ; les semelles des souliers avaient disparu. Déjà à Arrentela, des femmes avaient cru, en le voyant, qu'il allait solliciter son admission à l'hôpital. Et depuis, il avait dû faire encore une course de

(1) L'abbé Carvalho, originaire de Cezimbra, est curé d'une des paroisses de Torres Novas.

plusieurs lieues et subir tant de mauvais traitements ! Du reste, le Père a un extérieur avenant et des manières distinguées.

La vue du Père et le récit surtout de ses souffrances émurent jusqu'au président de la Commission républicaine. M. l'abbé Carvalho fit apporter un repas de l'hôtel, ce qu'il continua à faire les jours suivants. A ses frais, il fit préparer au Père des habits convenables.

M. le Dr. Mello et le gouverneur de la place eurent aussi pour lui toutes sortes d'égards. Bien qu'*officiellement*, il fût *détenu* dans la forteresse, ils le traitaient avec respect et lui tenaient aimablement compagnie. Le P. Ilhão doit, de même, beaucoup à un des élèves du collège de Campolide, le jeune Francisco Peixoto, et à son père qui le visitèrent et lui rendirent tous les services qui étaient en leur pouvoir.

C'est ainsi que la divine Providence, toujours bienfaisante, adoucit durant quelques jours l'amertume et les souffrances du fugitif de Val de Rosal. L'homme, borné en tout, l'est également dans sa capacité de résistance à l'angoisse et à la douleur, même lorsque la grâce et les habitudes acquises l'ont aguerri pour les plus rudes combats.

Six jours durant, le P. Ilhão vécut dans cette forteresse. Sans le souvenir de ses Frères prisonniers et le sentiment de la peine qu'il donnait à ses généreux amis, ces six jours eussent été presque des jours heureux !

Sur ces entrefaites, un nouvel administrateur, un ardent républicain celui-ci, avait été nommé. Il voulut, sans retard, se débarrasser de son prisonnier, afin qu'on ne pût jamais dire, à la honte de son nom, qu'il avait protégé un jésuite !

Dans un entretien avec le P. Ilhão, non content de l'importuner par des éloges au premier marquis de Pombal, il eut le sans-gêne de faire au Père des remontrances et de l'inviter à « *changer d'idées* ». Il va sans dire qu'il eut la réponse qu'il méritait. Il donna aussitôt des ordres pour que le Père fût conduit à Lisbonne, par la diligence, en compagnie d'un autre détenu qu'on transférait à la prison de Seixal, et sous la garde des mêmes soldats. M. l'abbé Carvalho aurait voulu louer une voiture à ses frais ; un riche républicain de Cezimbra, offrit son automobile pour conduire le Père. Le gouverneur n'y voulut point consentir : il ne permit qu'à regret que M. l'abbé Carvalho prît pour le Père une place dans la diligence.

— J'aurais le droit, fit-il remarquer, de le faire aller à pied, de

commune en commune, à la charge des maires respectifs, comme on le fait pour les autres prisonniers !

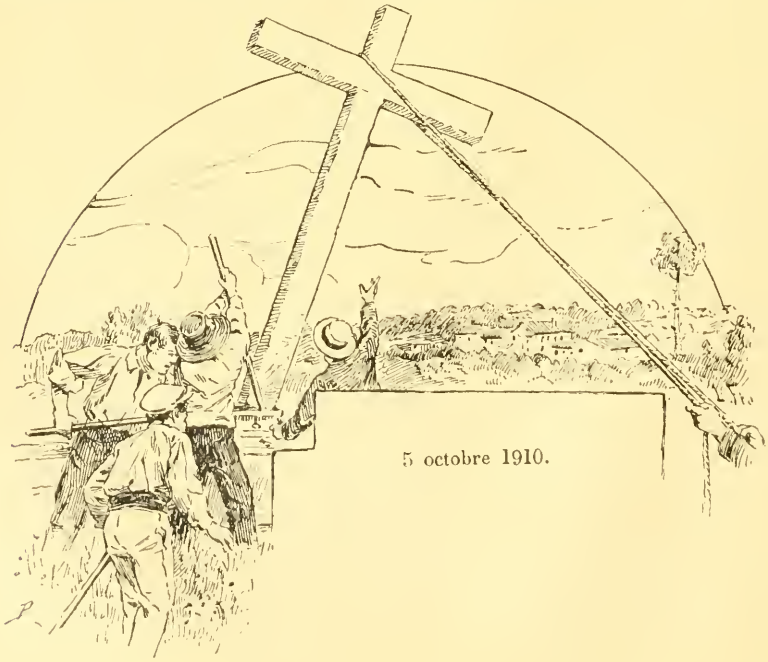
Cette réponse dépeint, à elle seule, le premier administrateur républicain de Cezimbra et lui marque sa place dans la galerie de l'histoire !

Ce fut avec l'expression de la plus intime reconnaissance que, le matin du 12 octobre, le Père prit congé de ses amis.

A Seixal, il fut, de nouveau, l'objet des plus basses insultes. Il put se réfugier au poste fiscal : la garde dut prendre les armes pour le défendre de cette populace frénétique plus digne encore de pitié que d'indignation.

Le Père prit place dans le bateau qui fait le service entre Seixal et Lisbonne, poursuivi, jusqu'à bord, par les imprécations de la foule. La traversée du Tage fut calme. La surface des eaux, polie comme un miroir, se montrait indifférente aux furies anticléricales qui agitaient les deux rives.

Peu après, il arrivait au palais du Gouverneur civil et les portes du cachot n° 8 se refermaient sur lui. Plus de vingt religieux de Quelhas et de Barro et un Père Franciscain étaient déjà entassés dans cette étroite enceinte. Ce même jour, ils furent tous transférés à la prison publique du Limoeiro.



Setubal

Les Jésuites à Setubal.

Les Jésuites avaient deux maisons à Setubal : le collège de Saint-François, au pied de la montagne qui limite la ville à l'ouest, et la résidence avec l'église du Sacré Cœur de Jésus, sur la place *da Annunciada*.

Quand, pour répondre à d'instantes demandes, ils s'étaient établis dans cette ville, ils ne construisirent pas d'édifices nouveaux. Ils tâchèrent de réparer et de mettre à profit des bâtiments démantelés et presque en ruines qui existaient déjà.

Lorsqu'ils achetèrent, il y a plus de trente ans, l'ancien couvent de Saint-François, ils ne trouvèrent qu'une vieille et grande maison, dont les murs percés à jour servaient de retraite aux oiseaux nocturnes ; les portes et les fenêtres n'avaient pas de linteaux ; l'état du plancher était tel qu'il eût été imprudent de s'y aventurer.

Par un travail persévérant, les Jésuites rendirent ces ruines habitables, et les transformèrent en un grand, mais modeste édifice, où, durant quelques années, ils eurent des écoles d'instruction primaire et secondaire pour des élèves externes.

Les Religieux de la Compagnie destinés aux ministères sacrés sur le continent et dans les missions d'outre-mer y étudiaient la philosophie et les sciences naturelles. Dès 1901 surtout, cet établissement avait des statuts approuvés, était reconnu par l'Etat, comme séminaire pour les Missions de la Société « Foi et Patrie », et, sans rien coûter au trésor public, rendait au pays des services inappréciables.

Le collège de Saint-François entretenait avec le clergé sécu-

lier, avec plusieurs des principales familles et, en général, avec le peuple de la ville, des relations amicales.

Il y avait deux ans que l'édifice n'était plus habité : les jeunes jésuites allaient, de Barro, continuer leurs études supérieures à l'étranger. Une grande partie de la maison, avec l'enclos, fut louée, et ce fut à cause du locataire, qu'un assaut lui fut épargné, le 4 octobre.

Quant à l'église du Cœur de Jésus, elle avait été réédifiée sur la place *da Annunciada*, avec le concours de bienfaiteurs setubalais, sur les ruines d'une autre église détruite par le tremblement de terre de 1755. Cette Résidence, comme toutes celles de la Compagnie, était destinée aux ministères spirituels, au grand profit et au grand contentement d'un bon nombre de personnes. Le P. Francisco Justino dont je parlerai, plus tard, était on ne peut plus populaire, et très estimé dans la ville.

Comme on le sait, une bonne partie de la population de Setubal vit de son commerce de sel et de liège, de la pêche et des industries qui s'y rattachent. La ville compte plusieurs milliers d'ouvriers. Autrefois chrétiens fervents, ils étaient devenus la proie du socialisme et de l'athéisme et, dès lors, capables de tous les excès.

Les apaches triomphent.

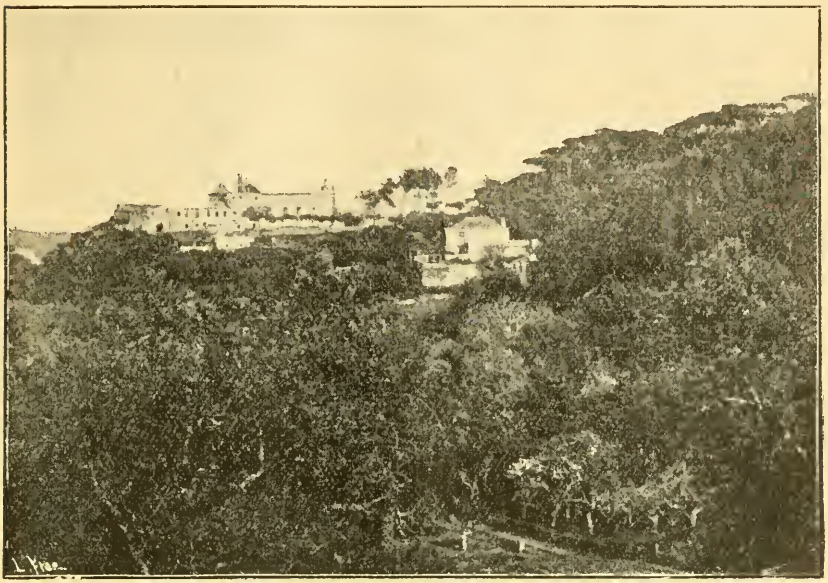
Il y avait longtemps que plusieurs ouvriers de Setubal, connus par leur radicalisme révolutionnaire, menaçaient la belle église du Sacré Cœur et disaient ouvertement qu'ils la feraient sauter, le jour de la révolution.

La menace avait été rapportée plusieurs fois au P. Justino. Une persone de confiance vint l'en avertir de nouveau, dans la matinée du 4 octobre. Durant le souper, une troupe d'ouvriers passa devant la maison et, aux cris de « *à mort les jésuites* » brisa quelques vitres du côté de la place. L'heure de mettre à exécution leurs menaces semblait arrivée.

Vers quatre heures du soir, le R. P. Supérieur, Manuel Duarte Nunes, du haut de la terrasse, vit que la foule, sur la place Bocage, était fort agitée. La nuit suivante, le poste de police fut attaqué par une nombreuse foule de manifestants : les gardes résistèrent en vain, la populace le prit d'assaut, détruisit tout ce qui lui tomba sous la main et mit le feu au reste. Les flammes dominèrent bientôt l'Hôtel de Ville, sans que les soldats du

11e régiment d'infanterie, spectateurs indifférents de ces excès, sortissent de leur apathie.

Les insurgés s'emparèrent aussi du bureau du receveur et



Setubal.

Le couvent de Brancanes, incendié le 4 octobre.

emportèrent tout ce qu'ils purent, puis ils obligèrent le gardien de la prison à mettre les détenus en liberté (1).

A la vue de ce mouvement révolutionnaire, le P. Nunes comprit bien que la Résidence allait être assaillie, que la vie de ceux qui y habitaient ne pourrait être sauvée que par la fuite.

Cependant, il envoya encore le Frère coadjuteur José Pires

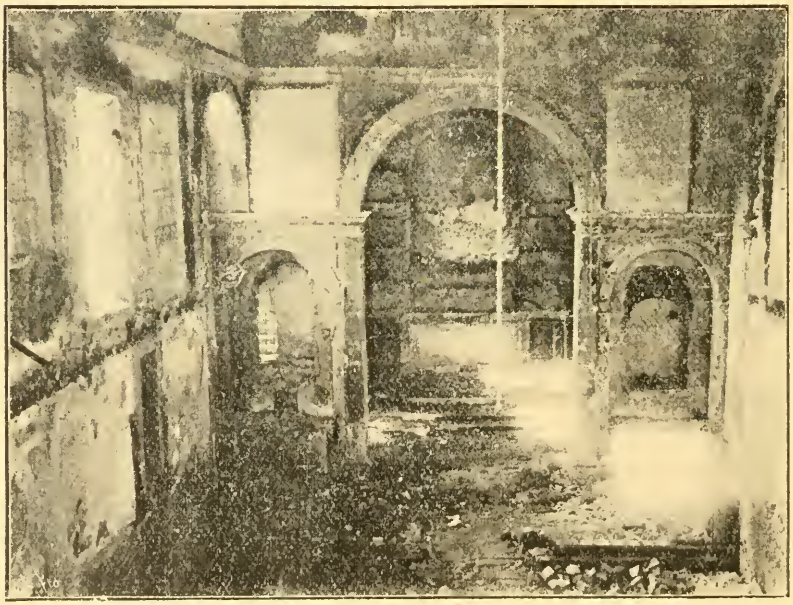
(1) Le *Seculo* du 8 publiait les informations suivantes : « A la caserne du 11e régiment d'infanterie, on a compté l'argent enfermé dans la caisse de la trésorerie de l'Hôtel-de-Ville, et qui, comme nous l'avons annoncé hier, avait été enfoncée jeudi *(il aurait dû dire mercredi)*. Dans le coffre, il manque 30.000 fr. Demain, on procèdera à l'examen de la caisse du receveur de l'arrondissement, déposée également à la caserne du 11e d'infanterie. Du trésor municipal, on a enlevé, la nuit de l'incendie, 3.000 fr. qui appartenaient à la mairie, et une somme égale que le commerçant José Pedro Pontes y avait mise en dépôt; 1.000 fr. et quelques autres valeurs appartenant au chef de cette perception, M. Raoul de Mesquita de Carvalho, qui, comme l'a dit le *Seculo*, fut sauvagement attaqué, en cette nuit de l'incendie, au moment où il tâchait d'entrer pour mettre en sûreté les valeurs enfermées dans le coffre-fort que les voleurs enfoncèrent. »

chez une personne de confiance, pour lui demander son avis sur la nécessité d'abandonner la maison.

Le Frère partit, mais il ne put revenir. Toujours dans l'intention de prendre des informations, le domestique Manuel Machado sortit, à son tour, mais il n'osa pas revenir non plus, car la Résidence était déjà cernée par des individus suspects. De ces faits, tous conclurent la gravité du péril où ils se trouvaient.

Le Frère n'était pas revenu : avait-il été retenu chez cet ami, à cause du péril, ou bien avait-il été déjà arrêté par les émeutiers, comme quelques-uns le croyaient ?

On se hâta de fuir, sans pouvoir rien sauver de ce qu'il y



Setubal.

Intérieur de l'église de Brancanes après l'incendie.

avait à la maison. C'est à peine si le P. Nunes eut le temps de cacher en un lieu, qui paraissait plus sûr, quelques objets de plus grande valeur : il prit ensuite le peu d'argent qu'il y avait à la maison, tira du tabernacle le saint ciboire qui contenait plus de cinq cents hosties consacrées ce matin-là même, l'enveloppa dans les plis de son manteau et sortit.

Il se dirigea d'abord vers le fort de Saint-Philippe et, de là,

vers le collège de Saint-François, où il trouva le P. Bernardino de Araujo qui avait quitté la résidence, en habits laïques, et s'était faufilé, sans être reconnu, par des chemins de traverse. Ensemble ils se réfugièrent, cette nuit-là même, dans une maison de campagne qui domine le collège, où se trouvaient déjà les Frères Casimiro de Matos et Domingos Serpa.

Ce même jour du 4 octobre, vers neuf heures du soir, le P. Justino quitta la résidence avec le Frère Serra ; ils se dirigèrent vers Brancanes, où les Franciscains avaient un beau couvent. Un peu en dehors de la ville, un homme les avertit de n'aller ni au collège de S. Francisco, ni du côté de Brancanes : « Soyez sûrs, disait le brave homme, qu'*ils* n'épargneront ni l'une ni l'autre de ces maisons. » Ils se retirèrent alors sous un caroubier, derrière Brancanes et non loin de S. Francisco. De là, ils entendirent le vacarme que les émeutiers faisaient dans notre résidence, où ils pénétrèrent avec une furie de vandales. Abandonnant ensuite le caroubier, ils gravirent la colline et entrèrent dans un fouillis d'yeuses, où ils restèrent jusqu'à l'aube ; ils allèrent ensuite à S. Francisco. En franchissant le mur de clôture, le P. Justino glissa et se blessa.

Le Frère Pires resta cette nuit caché en ville ; puis il erra plusieurs jours, à travers monts et vallées, à la recherche des autres jésuites, jusqu'à ce que, accablé de privations et de souffrances, il fut arrêté par des espions, à la gare de Pinhal Novo et conduit à bord de la canonnière *Zaïre*, où il trouva le P. Justino, à qui il servit d'infirmier.

Destruction de la Résidence. — Vandalisme et sacrilèges.

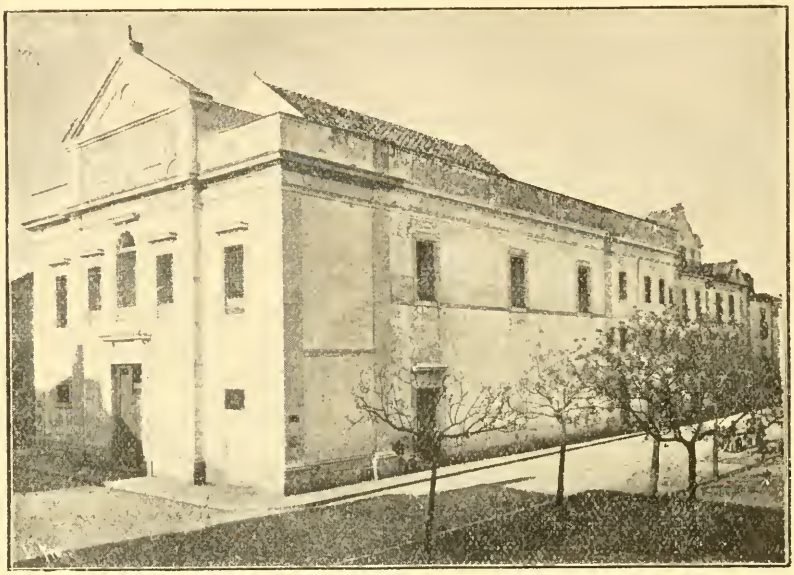
Les jésuites fugitifs, dans la nuit du 4 au 5 octobre, purent voir de leurs cachettes l'assaut et la destruction de leur résidence et de l'église construite, au prix de tant de sacrifices, et avec l'aide de beaucoup de setubalais. Ces immeubles ne furent pas incendiés comme l'hôtel de ville : on le doit aux supplications des voisins, dont les maisons auraient couru le plus grand danger.

La destruction ne s'en fit pas moins. On mit en morceaux les portes et les fenêtres, les tribunes, les autels, le chœur, les confessionnaux, les chaises (1). Les statues furent brisées et profanées.

(1) On m'a raconté que ces forcenés avaient même enlevé, à coups de pioche, les briques et le parquet de l'église.

Au-dessus du maître autel, se trouvait une belle statue du Sacré Cœur, auquel l'église était consacrée ; elle fut précipitée sur le pavé et réduite en fragments. La statue du *Senhor morto*, si vénérée des fidèles, fut de même traînée sur le pavé, mutilée et couverte de crachats (1).

Un magnifique crucifix, qui servait aux grandes solennités, fut placé près de la fontaine d'une place contiguë. Ils apportèrent



Setubal.

L'église du Sacré-Cœur après la profanation.

ensuite une statue de la Très Sainte Vierge, et avec les deux, simulèrent des rites sacrilèges et des cérémonies infâmes qu'on ne peut décrire. Ils allumèrent, sur la place, deux grands bûchers et y jetèrent les débris de cette horrible destruction, pêle-mêle, avec les ornements sacrés et les livres qu'ils enlevèrent de la bibliothèque. Heureusement, tout ne fut pas détruit. Beaucoup d'objets furent portés dans des maisons particulières durant cette nuit et

(1) On m'a rapporté que cette statue fut d'abord décapitée et qu'ensuite, on l'apporta, au milieu des moqueries et des blasphèmes, à l'hôpital, afin, disaient ces forcenés, que les Sœurs prissent soin de *ce pauvre homme*. A quel degré d'impiété n'arrivent pas des chrétiens pervertis par une longue propagande sectaire !

le jour suivant, pendant lequel le pillage continua. Le P. Araujo, dans sa narration, assure qu'il entendit, le mercredi matin, sonner, par moquerie, la cloche de la Résidence, comme pour la messe (1).

Traqués par les espions. — Une communion mémorable.

Les Pères ne restèrent pas longtemps dans l'endroit où ils s'étaient réfugiés. Ils pensèrent, avec raison, qu'ils n'y étaient pas en sûreté.

Avant le jour, ils se dirigèrent vers une métairie située entre des montagnes, dans la vallée d'Armelão. Ils y communièrent de très bonne heure, déjeunèrent ensuite, et y prirent même un dîner.

Néanmoins, l'endroit n'était guère propice pour une cachette : la grand'route y passe, et il n'eût pas été difficile, en ville, de connaître le lieu de leur refuge. Sur le soir, tous, excepté le P. Araujo, passèrent à un autre endroit plus retiré (2), emportant avec eux le Saint-Sacrement.

Le P. Araujo passa la nuit à travers monts, toujours sur le qui-vive. Au point du jour, il alla rejoindre ses compagnons. Après leur méditation, ils communièrent et se dispersèrent dans la montagne, pour n'être point découverts dans cette retraite par quelque espion.

Le métayer Joaquim dos Santos leur rendit de grands services, dès leur arrivée à Armelão. C'était un honnête homme et sans passions sectaires ; son nom mérite d'être conservé par la reconnaissance de la Compagnie, dont il secourut les membres persécutés.

(1) Le P. Justino raconte que les émeutiers délivrèrent les détenus des prisons et qu'ils formèrent avec ceux-ci deux bandes, dont l'une se dirigea sur Brancanes et l'autre alla à l'assaut de l'église du Sacré-Cœur.

Quand les premiers arrivèrent, vers onze heures de la nuit, près du couvent, les Religieux Franciscains sonnèrent l'alarme ; malheureusement personne ne leur porta secours. La foule enfonça immédiatement les portes de l'édifice, qui fut dévalisé et incendié. Les moines eurent à peine le temps de s'enfuir par la partie postérieure du couvent. Le R. P. Gardien emporta le Saint-Sacrement et se réfugia avec quelques autres Religieux dans la ferme voisine.

Quand le P. Justino fut transporté à bord de la canonnière, il y rencontra quatre religieux Franciscains : un Père et trois Frères lais.

(2) C'était *la Quinta de Ribeira de Baixo*, voisine de la *Quinta do Esteval*, qui avait appartenu à nos Pères de l'ancienne Compagnie et est aujourd'hui propriété du duc de Palmella.

Les religieux demeurèrent là deux jours, le jeudi et le vendredi. La nuit, ils restaient cachés dans de misérables granges (1); le jour, ils pénétraient dans les fourrés ou disparaissaient dans les massifs de verdure pour échapper aux espions qui, dans tous les alentours, cherchaient leur piste. Le matin du 7 octobre fut marqué par un fait si plein de la plus touchante piété et d'une suave poésie que je ne sais rien de comparable. Les persécutés n'avaient pour faire la sainte communion ni le recoin d'une maison, ni l'obscurité d'une galerie ou d'une catacombe ! Ils s'en allèrent donc à travers les champs et les monts, et se réunirent dans le lit desséché du ruisseau *d'Ajuda*. Là, à la lumière du soleil levant, cachés par un rideau que formaient des roseaux doucement agités par la brise, ils s'agenouillèrent sur le sable du torrent qui leur représentait si bien l'instabilité des choses d'ici-bas. Là, ces justes, que repoussait une civilisation ennemie du surnaturel, unirent leurs âmes à Jésus-Hostie.

Quelle ravissante scène, vraiment, pour inspirer un artiste chrétien : sur ces visages, les clartés du divin amour dissipent les ombres effrayantes du martyre, tandis que la Table Eucharistique du Cénacle est mystérieusement dressée tout près du torrent du Cédron et des arbres mélancoliques du Mont des Oliviers !

Le P. Justino frappé d'apoplexie. — A l'aventure.

Dans la méditation que le P. Justino, en bon religieux, avait faite avant de communier, il avait offert à Dieu sa vie en sacrifice. Un quart d'heure après la communion, lorsqu'il était encore agenouillé sur le sable, il tombait frappé d'apoplexie.

Le bras et la jambe gauche étaient paralysés. Avec beaucoup de difficulté, et aidé par le Frère Serra, il put se lever. Peu après, raconte-t-il dans sa narration, il retrouva le mouvement de ces membres et fit même une petite promenade dans le bois voisin.

Vers une heure de l'après-midi, nouvelle attaque : le cou et le tronc étaient, cette fois, atteints. Le malade, tout en conservant l'usage de la parole et la lucidité de son esprit, ne pouvait faire un pas, sans l'aide d'autrui. Les Frères Serra et Matos vinrent à son secours et, avec beaucoup de peine, l'emportèrent à la

(1) Le P. Supérieur, le P. Araujo et le Frère Serra passèrent la nuit du 6 au 7 cachés dans un taillis. (Fr. Serra).

métairie d'Armelão, qui, pour la seconde fois, donnait asile au vénérable fugitif.

Durant ce temps, que devenaient les autres Religieux ?

Dans la communion du matin, ils avaient réussi, non sans difficulté, à consommer les Saintes Espèces. Jusqu'alors Jésus-Hostie avait été le compagnon de leur fuite, et les avait empêchés de se séparer des uns des autres.

Maintenant, la séparation s'imposait, comme une nécessité. Sachant que des espions étaient sur leurs traces et les enserraient de plus en plus, ils craignaient d'être arrêtés d'un moment à l'autre, ou de mourir sous les coups de ces forcenés qui ne respectaient pas même les images sacrées de Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge. Le 7 octobre, après avoir pris un peu de nourriture, ils se dispersèrent dans la montagne, et à midi, sur l'avis d'un garçonnet, ils s'enfoncèrent, entre deux collines, dans un épais taillis où ils restèrent jusqu'à la nuit. Le local était humide : le P. Araujo en rapporta une attaque de rhumatisme, comme il n'en avait jamais eu, depuis son retour de la mission du Zambèze.

A la nuit, ils revinrent à la maison qui les avait déjà abrités deux jours ; mais ils n'y purent prendre aucun repos, pas même dans la petite et misérable étable où quelques-uns d'entre eux avaient passé les nuits précédentes. Tout autour rôdaient trois hommes suspects et les métayers craignaient qu'ils ne missent, pendant la nuit, le feu à la maison. Les religieux sortirent donc immédiatement et gagnèrent un endroit assez distant. Là ils apaisèrent leur faim avec un peu de pain et quelques grappes de raisin. Ils cheminèrent tous les quatre ensemble durant quelque temps. Le P. Nunes fut d'avis qu'il valait mieux former deux groupes.

Quant au Frère Serpa, il resta encore deux jours, en qualité d'ouvrier à la métairie d'Armelão, avec l'intention de se retirer, plus tard, dans son pays natal. Il ne put réaliser ce projet, comme je le dirai bientôt.

Le P. Justino. — De l'hôpital au Limoeiro.

Vous ne connaissez pas le P. Justino ? Alors vous n'êtes pas de Setubal. Je ne puis résister au plaisir de vous présenter ce type de bonté candide et de charité toujours joyeuse. Il est, au surplus, instructif de faire la connaissance de cette figure de *criminel*, tueur émérite des troupes de la république !

C'est un homme de soixante-six ans ; stature moyenne, front complètement chauve. Les yeux, très vifs, réflètent cette joie naïve, rayonnement des consciences pures. Affable envers tous, le P. Justino l'est surtout avec les pauvres et les petits. N'allez pas au moins lui demander de gronder : ce don, la nature le lui a refusé. Ses réprimandes, au second mot, perdent leur ton et leur chaleur ; le troisième tarde à venir et tous les airs de rigueur s'évanouissent entre deux sourires.

Tout le monde, à Setubal, connaissait le P. Justino, au point même que, si un jésuite étranger voulait visiter la ville, il tombait mal, en prenant le Père pour compagnon. Le P. Justino qui faisait si bien tant de bonnes choses, faisait mal ce métier. Oh ! il connaissait à merveille l'histoire de la ville, toutes les choses notables et tous les coins de rue ; mais mille fois il s'arrêtait en route : ici, il fallait saluer un ami, s'informer de ses affaires, de sa santé, de ses indispositions et des remèdes employés ; là, il s'agissait des pièces nécessaires pour un mariage, de l'admission sur une flottille de pêche, dans une usine ou dans un asile ; car tout le monde recourait au P. Justino comme à un intercesseur inconfusible.

Il mettait surtout ses délices à assister les malades, quelque contagieuse que fût la maladie, et à visiter les détenus dans la prison publique ; il recueillait des aumônes pour leur procurer, de temps à autre, un meilleur repas ou quelque petit extra.

Nous avons laissé le bon Père frappé d'apoplexie à la ferme d'Armelão. Les Frères lui procurèrent tous les soulagements possibles en ce moment, mais hélas ! insuffisants. A Armelão, on lui fit prendre du thé et le Frère Serra réussit à lui préparer un peu de bouillon, mais l'estomac du malade s'y refusa. Le P. Nunes reconnut la nécessité d'appeler un médecin, chose en ce moment, extrêmement difficile.

Le P. Justino avait manifesté le désir d'être transporté à l'hôpital de Setubal, où il trouverait, croyait-il, non seulement les soins que son état exigeait, mais de plus un asile très sûr.

Le Père Supérieur acquiesça facilement : il était loin de soupçonner les actes de sauvagerie dont, plus tard, le cher malade allait avoir à souffrir.

Le métayer Joaquim dos Santos fut chargé de transporter le Père à l'hôpital ; il y réussit malgré d'énormes difficultés. En ville, aucun loueur de voitures ne se prêtait à conduire le malade. Joaquim dos Santos, ainsi éconduit, s'adressa à un autre voiturier

et demanda simplement une voiture pour revenir chez lui. La chose parut étrange, mais on ne fit pas d'objection. Quand le généreux Santos arriva à Armelão, avant de payer le cocher, il le pria d'attendre quelques instants, le temps nécessaire pour que son *père*, qui devait aller à l'hôpital, pût sortir du lit et venir prendre place dans la voiture. Le cocher protesta contre ce procédé de Santos qui outrepassait, disait-il, les conditions du contrat. Durant ce temps, le métayer entrait chez lui et tâchait de revêtir le P. Justino des habits de son père. Les pantalons étaient d'une largeur démesurée, les autres pièces de l'habillement étaient à l'avenant. Il fallut nouer à la ceinture un grand mouchoir de coton....; un autre mouchoir passé autour de la tête cachait les traits du visage... Ainsi habillé, le malade fut introduit dans la voiture ; le métayer, en *bon fils*, y entra après, et ordonna au cocher de se diriger vers l'hôpital. L'état du malade était grave.

Quand la voiture arriva à Setubal, il faisait nuit. Plusieurs personnes virent le P. Justino entrer dans le pieux asile, mais ne le reconnurent pas.

Joaquim dos Santos présenta le malade comme étant son *père*, et, en cette qualité, le P. Justino entra dans l'une des salles réservée aux hommes, après avoir payé 25 francs préalablement exigés. L'incognito ne dura pas longtemps. Le P. Justino, qui, lorsque sa santé le lui permettait, venait souvent à l'hôpital visiter les malades, et avait même remplacé l'aumônier pendant quelques mois, fut reconnu par l'infirmière. Celle-ci recommanda le silence aux voisins et fit transporter le malade dans une chambre. Il y fut soigné jusqu'au dimanche, 9 octobre, avec beaucoup de soins ; les nombreux amis qu'il avait en ville ne lui firent cependant aucune visite ; on craignait de soulever la fureur populaire.

Le soir de ce jour, une foule immense commença à se réunir devant l'hôpital de la confrérie de la Miséricorde.

Voici comment un correspondant du *Seculo* du 10 octobre raconte les faits, dans sa lettre datée du 9 :

Aujourd'hui, on a su que le P. Justino, un des Pères Jésuites de l'Eglise du Sacré Cœur, était caché dans une chambre de l'hôpital de la confrérie de la Miséricorde de cette ville. La nouvelle commença à circuler et, à cinq heures et demie du soir, plus de 2000 personnes et quelques marins de la canonnière *Zaïre*, qui prétendaient arrêter le Père, remplissaient la place en face de l'hôpital. L'*Administrador* ne tarda pas

à arriver sur les lieux et demanda des informations à la directrice. Celle-ci déclara que le Père, à la suite des derniers événements, avait eu une attaque d'apoplexie le mardi précédent et qu'il était en traitement. MM. les docteurs Fernando Garcia et Leão Azedo furent requis pour l'examiner ; ils constatèrent, en effet, que le P. Justino était réellement malade, à cause de l'émotion qu'il avait éprouvée, mais qu'il pourrait aller en voiture jusqu'à bord de la canonnière *Zaïre*, comme les autorités le désiraient, pourvu que de la part du peuple, il n'y eût aucune manifestation capable de causer au malade une émotion dont les résultats pouvaient être funestes.

L'*Administrador* déclara que le Père pouvait sortir, car il répondait du bon ordre parmi la foule. Le Père sortit peu après, appuyé sur les bras d'un des matelots de la *Zaïre* et de M. le docteur Curado de Oliveira, pharmacien de l'hôpital et passa au milieu de la multitude qui garda le silence. Il fut conduit en voiture jusqu'au quai de *Nossa Senhora da Conceição*, accompagné de beaucoup de monde et de là, dans un canot jusqu'à bord de la *Zaïre*. Le P. Justino a plus de soixante ans, et il résidait à Setubal depuis au moins une quinzaine d'années. Il allait vêtu d'habits laïques, tête baissée, triste et sans mot dire.

La congestion du P. Justino, on doit se le rappeler, n'eut pas lieu le mardi 4 octobre, mais bien le 7, premier vendredi du mois. Quant à marcher tête basse et en silence, vraiment, chez un vieillard de plus de soixante ans, sous le coup d'une congestion cérébrale, cela ne doit étonner personne. Triste, il devait l'être, car s'étant sacrifié durant tant d'années au service de la population d'une ville, sans jamais marchander ses sueurs, ce peuple, à la fin, pour prix de ses labeurs, ne permettait pas même qu'on lui donnât un lit à l'hôpital ! La charité des portugais, *en temps d'obscurantisme*, ne refusait pas un lit à un malade, fût-il un scélérat.

Suivant le témoignage du P. Justino lui-même, ce furent trois matelots de la marine portugaise qui se chargèrent d'aller intimer au jésuite paralytique l'ordre d'abandonner le lit sur lequel il gisait, à l'hôpital.

— Vous êtes le P. Justino ? lui demanda l'un d'eux en entrant et feignant des manières courtoises.

— En effet, c'est moi le P. Justino. Et vous, en quoi puis-je vous être utile ?

— Je désire... que vous nous accompagniez... Nous avons l'ordre de vous conduire immédiatement à la canonnière.

— Voilà une affaire dans laquelle je ne pourrai peut-être pas acquiescer à vos désirs : je suis paralysé et gravement malade... Comment vous pourrais-je accompagner à bord d'un navire de guerre ?

La réponse ne satisfit point les matelots. Ils soupçonnaient, pour sûr, une *ruse de jésuite ;* ils insistèrent.

Le P. Justino en appela alors à l'avis du médecin assistant, M. le Dr. Borba, sur l'humanité duquel il comptait. Les matelots y consentirent, mais le Dr. Borba, qui avait soigné le malade avec beaucoup de tendresse, était alors absent et hors de la ville ; on appela un autre médecin qui répondit, d'après le témoignage du P. Justino, *que dans le transport à bord de la canonnière, il pouvait y avoir du danger pour le malade, et il pouvait ne pas y en avoir non plus.*

Cette manière de parler n'était certes pas de nature à calmer les scrupules de consciences honnêtes, responsables de la vie d'un homme ; mais ici la conscience cédait le pas à des instincts sauvages.

Les matelots s'emparèrent du pauvre alité et le hissèrent dans une voiture préparée d'avance pour le conduire. Le pharmacien de l'hôpital, un officier du port et l'administrateur de l'arrondissement l'accompagnèrent. Les matelots sautèrent sur la banquette du cocher et la voiture se mit en marche, entourée d'un piquet de cavalerie pour écarter la foule.

Le P. Justino a raconté qu'en ce moment, il ne cessait de répéter dans le secret de sa conscience parfaitement tranquille : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ? Dominus regit me, et nihil mihi deerit...*

Les matelots croyaient que le jésuite avait peur ; aussi s'efforçaient-ils de le tranquilliser, en prenant des airs protecteurs :

— N'ayez pas peur ; ne craignez rien, nous sommes là pour vous défendre !

Comme si le plus grand danger pour sa vie ne venait pas précisément de ce voyage qu'on lui imposait !

Quand le médecin de l'hôpital, le Dr. Borba, rentra un peu plus tard, il protesta contre le fait accompli, et ajouta que, s'il avait été présent, les assaillants ne seraient entrés qu'en passant sur son cadavre. Il faut aussi faire remarquer la facilité avec laquelle fut accréditée et même divulguée par la presse la nouvelle, fausse d'ailleurs, de la mort du P. Justino ; preuve évidente que tous ceux qui avaient eu connaissance du fait, demeuraient convaincus que le transport d'un tel malade à bord d'une canonnière avait mis sa vie en grand danger.

Dans une lettre que j'ai sous les yeux, le P. Justino affirme que pendant les six jours qu'il passa à bord de la *Zaïre*, il y fut tou-

jours convenablement traité. Le *Seculo* du 11 octobre, ainsi que d'autres journaux publièrent la nouvelle de sa mort. Elle se répandit à l'étranger, et en plusieurs maisons de la Compagnie, on fit les suffrages pour le repos de son âme. Aussi, bien grande fut notre joie, quand, plus tard, en exil, nous avons appris que le P. Justino, le bon P. Justino, vivait encore. Le samedi 15 octobre, il fut transporté au Limoeiro, en compagnie du Frère Pires, son ancien compagnon de Résidence, et de quatre Religieux franciscains. C'est en cette prison qu'il acheva sa convalescence.

Et notre P. Justino, d'un air joyeux, continuait ici comme auparavant à répéter son oraison jaculatoire : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit...* (1)

La fuite du P. Manuel Nunes.

Le R. P. Nunes et le Frère Matos se mirent en route vers Azeitão. Il faisait nuit. Ils traversèrent la montagne et descendirent le versant couvert de bois de pins qui s'étend vers l'ouest. Près du bourg, ils rencontrèrent un garde qui les prit pour des religieux de Brancanes, fugitifs eux aussi. Il paraissait arrogant et sans pitié ; il ne fut pas pourtant aussi méchant qu'il en avait l'air. En apprenant qu'ils appartenaient tous les deux à la Résidence du Sacré Cœur où il avait, une fois, assisté à la sainte Messe, il se calma. Il leur permit de passer, en ajoutant qu'ils seraient arrêtés, partout où ils iraient, tels étaient les ordres du gouvernement provisoire.

Ils rebroussèrent chemin, à travers le bois de pins. Bientôt, ils furent complètement désorientés. L'un affirmait qu'ils cheminaient vers le Tage, l'autre pensait qu'ils reculaient vers le Sado. Le second avait raison. Après un interminable et pénible voyage, ils se trouvèrent aux environs de Setubal. Le P. Nunes, épuisé de forces, haletant, mourant de faim et de soif, la soutane déchirée, s'étendit par terre pour se reposer sur l'herbe mouillée. Durant ce temps, le Frère Matos tâchait de se frayer un chemin à travers les broussailles. Malheureusement, il s'égara.

Le P. Supérieur, se voyant seul et abandonné, résolut d'aller

(1) Le Seigneur me gouverne, rien ne me manquera. (Ps. 22, 1).

de nouveau demander un abri à la maison, voisine du collège San Francisco, où il avait été recueilli la nuit de l'assaut. Il gravit avec difficulté la colline, et arriva à la maison.

— Vous ne faites que me gêner, lui dit le métayer avec mauvaise humeur.

Malgré cet accueil peu bienveillant, le Père ne se retira pas : il ne le pouvait point. Il se laissa tomber sur une paillasse et s'enroula dans une couverture. L'état de ses vêtements aurait suffi pour exciter la compassion.

Faible et épuisé, il ne pouvait manger le pain dur qu'on lui offrait. Avec du vinaigre étendu d'eau et bu à petites gorgées, il se ranima et reprit un peu de forces. Que de fatigues l'attendaient encore !

Le métayer refusa d'abord, par crainte de se compromettre, de lui acheter, en ville, des vêtements. Il y consentit enfin. Il ne rentra que le soir, apportant des habits grossiers, quelques poissons et du vin.

Le dimanche, 9 octobre, de grand matin, le Père, vêtu en paysan, se mit de nouveau en marche, et se dirigea vers Azeitão. Cette course, par des sentiers mauvais et sablonneux, fut, comme les précédentes, longue, fatigante et pleine de dangers.

A Azeitão, malgré son costume rustique, il fut reconnu ; ce ne fut qu'une alerte, et le Père continua sa route jusqu'à Moita. Là, la faim l'obligea d'entrer dans un restaurant. Des individus arrivèrent aussitôt et, à force de questions captieuses, parvinrent à connaître d'où venait le fugitif. Peu après, deux soldats arrivaient et lui communiquaient un mandat d'arrêt.

Pour un voleur ou un assassin, on aurait eu quelques égards. Le P. Nunes, lui, fut livré aux insultes et aux outrages des va-nu-pieds du village. Les chefs républicains de l'endroit y ajoutèrent une note de répugnant sarcasme, en déclarant paternellement à la victime qu'ils se portaient garants de sa sécurité personnelle.

Le Père, dûment examiné par la foule et fouillé au préalable, (de peur qu'il n'eût des armes !) fut enfermé dans la prison locale : réduit bas et infect, avec quelques planches pour parquet, et un lit de camp ; dans un coin, des latrines nullement dissimulées. Au dehors, la populace grondait tumultueusement. Elle demandait qu'on tuât le jésuite et qu'on le pendît à la lanterne. Sur la place voisine, un individu au visage glabre, expliquait à la foule que les jésuites étaient les hommes les plus pervers qui aient existé depuis le commencement du monde. Le prisonnier

accablé de soif demanda un peu d'eau, et un matelas pour se reposer. Le geôlier allait satisfaire à cette demande ; mais on lui arracha des mains la cruche et on en répandit l'eau sur le sol ; on ne voulait point que le jésuite pût se désaltérer !

Le P. Nunes resta trois heures dans cette prison. Sa tranquillité faisait un singulier contraste avec la furie de cette plèbe plus ignorante que méchante, qui rugissait autour de lui.

Durant sa détention, un groupe de révolutionnaires déclara au prisonnier qu'il était irrémédiablement perdu, s'il refusait d'indiquer où se trouvaient ses compagnons. Le P. Nunes leur fit voir l'énormité de ce qu'ils exigeaient ; car, en ce moment, ni lui ne savait où étaient réfugiés ses confrères, ni ceux-ci ne soupçonnaient la situation dans laquelle il se trouvait. L'administrateur de l'arrondissement se présenta pour interroger le Père, entouré des chefs républicains, stimulés, comme on le pense bien, par la curiosité de voir et d'entendre un jésuite.

Le P. Nunes avait sur lui une somme de 500 francs, qu'il avait réussi à sauver au moment de l'assaut de la Résidence. L'administrateur lui demanda, avec courtoisie, s'il désirait lui confier cet argent ; le prisonnier y consentit volontiers pour n'être pas volé par les gens du peuple.

Disons, dès maintenant, qu'il fallut, plus tard, bien des requêtes et bien des démarches pour que cette somme revînt aux mains de son propriétaire. Le Ministre Affonso Costa avait fait entrer cet argent dans le coffre du trésor public. Aux instances réitérées du Supérieur de la Résidence de Setubal, le ministre répondait par des paroles évasives et déclarait qu'on gardait cet argent pour payer son voyage en exil. Enfin, grâce à des personnes amies, et surtout à l'industriel français, M. Pierre Chancerelle, cette somme retourna aux mains qui l'avaient trop naïvement confiée aux autorités du pays.

De Moita, le P. Nunes fut conduit en voiture à Barreiro, où les socialistes et les carbonari étaient nombreux. On le fit entrer à la caserne. Il faisait déjà nuit, mais, à la nouvelle de l'arrivée du jésuite, tout le monde accourut. On éteignit les lumières des corridors, et aussitôt retentirent de tous côtés les insultes les plus basses. Le Père fut entraîné au milieu des coups et des bousculades par cette foule sauvage. A un certain moment, le P. Nunes parvint à se réfugier dans une chambre. Sur ces entrefaites, apparut un énergumène beaucoup plus exalté encore que les autres, qui se mit à lui serrer les bras, à le pincer avec une rage

diabolique. « Je te poursuivrai jusqu'à Lisbonne », disait-il en grinçant des dents.

L'administrateur, dès son arrivée, se montra prévenant et accompagna la victime dans le trajet à travers le village. Le peuple excité par les carbonari continuait à huer le Père et à le couvrir d'injures.

Parfois, le magistrat s'arrêtait, et comme s'il n'eût pas eu conscience du rôle ridicule qu'il jouait, il se mettait à haranguer la foule et à lui conseiller la tolérance ; le discours terminé, les émeutiers recommençaient de plus belle... Enfin le P. Nunes, accompagné d'un garde, put prendre place sur le vapeur, pour traverser le Tage. Il était dix heures et demie du soir. Les émeutiers poussèrent le prisonnier dans une salle inférieure et là ils se ruèrent sur lui comme des chiens furieux. Quelques-uns brandissaient des poignards, puis les abaissaient sur la victime, comme pour l'immoler. Le soldat de garde protestait en vain contre ces violences, et demandait en grâce qu'on voulût bien ne pas le compromettre ; il déclarait en même temps partager entièrement ces sentiments de haine contre les jésuites.

A un certain moment, le Père fut entraîné, par l'escalier, jusque sur le pont, où des femmes sans pudeur entrèrent à leur tour en scène en criant : « Vive la république ! A mort les prêtres ! » Le traînant ensuite vers le parapet, ces forcenés voulaient l'obliger à s'y asseoir, pour le jeter, disaient-ils, dans le Tage. Personne ne prit sa défense. Le P. Nunes fit tous ses efforts pour rester dans la partie centrale du bateau. Les outrages continuèrent ; on le bousculait, on lui tirait les oreilles, on le piquait avec la pointe des cannes et des bâtons ferrés, et on lui prodiguait les calomnies les plus infâmes.

Ce fut de cette lamentable façon que le P. Nunes traversa le Tage, dans la nuit mémorable du dimanche 9 octobre, quatre jours après que *l'aurore de la liberté et de la moralité* s'était levée sur la terre portugaise ! Tout ce que je viens d'écrire, je l'ai recueilli des informations directement reçues de la victime, et je suis certain que la narration ne dépasse pas les limites de la plus rigoureuse vérité.

Cette tragédie sauvage ne prit pas fin sur la place Terreiro do Paço. Là, le P. Nunes fut entouré par une foule féroce qui poussait des hurlements. Les badauds et les apaches accouraient en tumulte, augmentant la foule des insulteurs. Le garde, craignant qu'on ne lui coupât le chemin, se résolut à hâter le pas, et

obligea le prisonnier à une véritable course, au milieu de cette houle de la populace.

C'est ainsi que, traqué comme une bête fauve, dut traverser la plus belle place de Lisbonne et une des principales rues de la capitale, un homme respectable et plein de mérites, à l'aspect âgé et miné par la maladie, que, malgré les vêtements, on savait être un prêtre ! (1)

Au Rocio, la situation devint encore plus critique. Aux coups de sifflet et aux cris de « *Padre ! Padre ! Jesuita !* » les groupes qui causaient sur la place se précipitèrent vers l'entrée de la rue, d'où venait le tapage.

Le mouvement enveloppant que le garde tâchait de prévenir depuis le Terreiro do Paço, était ici inévitable. Le peuple, heureusement, portait encore un certain respect aux soldats de la marine ; quelques matelots se placèrent devant le Père pour empêcher le cercle de se fermer complètement. Ils dégainèrent et montrèrent leurs épées nues à cette multitude sanguinaire. C'est ainsi que le R. P. Nunes fit son entrée au quartier général, vers les onze heures de la nuit.

Plusieurs prisonniers politiques étaient là détenus. Ils traitèrent le Père avec des égards, mais à cause des habits rustiques qu'il portait, le P. Nunes ne put rester avec eux. Le 10 octobre, au matin, on le transféra à la forteresse de Caxias. Il fut, une fois encore, sur tout le trajet, livré en spectacle à la populace des deux sexes : le gouvernement provisoire tenait tant à offrir cette pâture aux appétits anti-jésuitiques des apaches et surtout des carbonari !

Encore des victimes.

Voici une partie de l'intéressante narration du P. Araujo :

Une fois séparé du P. Nunes, je me dirigeais, avec mon compagnon, du côté d'Azeitão, errant à travers monts. Un vieillard s'approcha, appuyé sur un bâton, et prétendit nous arrêter.

— Et pourquoi ? lui demandai-je étonné.

— Parce que le gouvernement a ordonné l'arrestation de tous les moines.

(1) Le P. Manuel Nunes est né le 9 mars 1854. Sans compter d'autres infirmités de vieille date, il n'était pas encore complètement rétabli d'une très grave entérite. Après quelques années d'un brillant professorat, il avait été, près de douze ans, Maître des Novices et Recteur du collège de Barro.

— Et nous serions, par hasard, des moines, nous ?

— Oh ! Messieurs, excusez-moi ; j'ai cru que vous l'étiez.

Nous continuâmes notre route. La nuit nous surprit au sommet d'une colline ; je n'avais, pour me couvrir, que mes vêtements. Il commença à pleuvoir ; force nous fut de nous remettre à marcher, transis de froid. Par malheur, nous perdîmes notre chemin et le matin, nous nous sommes trouvés de nouveau à Setubal !

Une brave femme nous permit d'entrer dans sa propriété, sans cacher cependant les craintes qu'elle éprouvait de voir les émeutiers assaillir sa maison, à cause de l'œuvre de miséricorde qu'elle venait de pratiquer envers nous.

Je donnai de l'argent à un domestique pour m'acheter des habits laïques. Il revint avec un pantalon de coutil clair, une vieille veste grise, un gilet bleu et un bonnet pointu que le gaillard me plaça sur la tête, un peu incliné sur l'oreille, et gracieusement bosselé. Ainsi habillé, les fins appréciateurs de mode étaient d'avis que j'avais l'air d'un honnête portefaix.

Le soir, nous gagnâmes, sur le char de la ferme, la gare de Pinhal Novo, nous berçant de l'espérance de conserver sous notre accoutrement le plus rigoureux incognito. Pure illusion !

A peine arrivé à la gare, le Frère Serra fut entouré par les employés qui le fouillèrent ; ils lui examinèrent la tête, cherchant une tonsure, lui arrachèrent le scapulaire qu'ils déchirèrent et jetèrent au loin.

Pendant ce temps, je me promenais avec le valet de la ferme, mon bonnet pointu sur la tête et un cigare à la bouche.

Un employé s'approcha de moi et, sur le ton de quelqu'un qui découvre un secret : « En voici un, dit-il, qui porte une tonsure ! » Un second employé vint à son tour et poliment m'invita à me rendre chez le chef de gare.

Mon interrogatoire commença, et, comme j'aime peu les situations louches, je déclarai formellement qui j'étais. En un clin d'œil, je me vis entouré de tant de gens, que la salle ne put bientôt plus les contenir. Chacun s'efforçait de renchérir sur son voisin par le nombre et l'énormité des extravagances qu'il proférait.

Gardés par des soldats, nous prîmes le train sous une véritable tempête d'injures : pareille scène se renouvela à chacune des gares suivantes.

Nous étions persuadés par ce qu'on disait autour de nous, que l'heure où nous serions brûlés vifs ou fusillés ne se ferait pas attendre. Nous n'avons jamais vu la mort de si près, et jamais,

pour ma part, je n'ai offert ma vie à Dieu aussi souvent ; jamais je n'ai senti autant de désirs du martyre.

On nous enferma dans la prison d'Aldeia Galega, où nous restâmes cinq jours dans l'attente continuelle de la mort.

Une certaine nuit, à une heure déjà avancée, un grand bruit nous réveilla soudain. Je crus que le moment désiré approchait. J'entendis ouvrir, l'une après l'autre, les portes des cellules voisines ; mes soupçons se confirmaient de plus en plus. Enfin, on ouvre aussi la porte de la mienne, et je vois devant moi le coadjuteur Domingos Serpa. Plus de doute : nous allons mourir. Mais non : heureusement ou malheureusement, il n'en était rien. Le geôlier expliqua la cause du tapage : c'étaient trois religieuses de Setubal qu'on venait d'amener. Le Frère coadjuteur Serpa avait quitté sa cellule pour leur faire de la place. Quelques jours auparavant, un Père Franciscain avait été renfermé aussi dans cette même prison.

Enfin, après cinq jours, on nous envoya sous bonne garde, au Limoeiro. J'y trouvai le P. Justino que je croyais mort, et pour le repos de l'âme duquel j'avais déjà bien prié. Le R. P. Seraphim, qui, dans la prison, nous tint lieu de père, s'empressa de nous procurer des vêtements plus convenables.

Le jeune Frère Serpa, dont il a été question plus haut, après bien des péripéties analogues à celles que nous venons de raconter (1), avait enfin été arrêté à Pinhal Novo. Il eut beau protester qu'il n'était pas prêtre : on lui trouva un scapulaire, c'en était assez : donc il était jésuite ! On le lui arracha, on lui prit son chapelet et son crucifix qui furent l'objet des plus ignobles plaisanteries. Le Frère fut très maltraité : on le prenait à bras le corps, on le menaçait de le scier en deux ou de lui couper le cou. Il fut conduit à la prison d'Aldeia Gallega et de là au Limoeiro.

Le Frère Casimiro Matos resta, lui aussi, caché quelques jours dans les bois et les montagnes. Arrêté à Vendas Novas, il fut remis successivement aux mains de divers gardiens et eut bien des avanies à souffrir. Enfermé le 10 octobre, au Limoeiro, il fut le même jour, mis en liberté et, grâce aux bons soins d'un généreux ami, il put arriver, le 15 octobre, à La Guardia, en Espagne.

(1) Elles sont exposées plus au long dans l'original portugais. (*N. du T.*)

Résidence du Quelhas et Pensionnat Jesus-Maria-José

Résidence du Quelhas

Vie précaire. — Les journées du 3 et du 4 octobre.

Au sujet des faits qui précédèrent le décret du 3 octobre (1), un rédacteur du *Mensageiro do Coração de Jesus*, écrivait à un de ses amis :

« Toujours menacée et toujours intacte, notre résidence de la rue « do Quelhas », bien connue à Lisbonne, n'existait que par un miracle continuel ou plutôt par une série de miracles. Son existence était tout à fait précaire, surtout depuis les troubles qui, à Lisbonne, précédèrent le régicide. De temps en temps, les Pères recevaient des avis très inquiétants et souvent fort motivés. C'étaient des heures de tribulation et d'amères angoisses. Sans perdre toutefois la paix de l'âme, ils savaient étouffer leurs gémissements intimes, pour prodiguer, au saint Tribunal de la Pénitence, lumière, soulagement et confiance, pour porter les secours spirituels à quelque malade abandonné, ou encore pour aller, aux heures avancées de la nuit, adoucir les dernières souffrances d'un ouvrier ou d'une marchande ambulante, à l'agonie.

On vivait, au Quelhas, dans l'alarme continuelle causée par les annonces fréquentes de vengeances des sociétés secrètes contre les catholiques : tumultes, assauts de la populace, bombes anarchistes, contre-coups de la semaine tragique de Barcelone. Sans compter le pensionnat voisin de « Jesus Maria José » (religieuses de Sainte Dorothée), il y avait, dans le même quartier, plusieurs établissements religieux. A certaines époques, et surtout lorsque M. Wenceslau de Lima était président du conseil des

(1) Ce décret fermait la résidence et dissolvait la communauté, comme il a été dit plus haut. (*N. du Tr.*).

Ministres, ces maisons étaient l'objet d'une vigilance spéciale de la police, et de fortes patrouilles, à pied et à cheval, faisaient la ronde autour d'elles. Ces précautions mêmes augmentaient les craintes des catholiques, au sujet surtout des Pères du Quelhas.

Tout le monde connaissait l'impossibilité absolue où nous étions de nous défendre, même contre une simple attaque de jeunes apaches. Aussi craignait-on de voir, d'un moment à l'autre, le gouvernement cesser de protéger la résidence, par impuissance ou mauvais vouloir... Les Pères du Quelhas, habitués à cette indécision et aux préoccupations anxieuses de leurs amis, restaient à leur poste, attendant les dispositions de la Providence, travaillant et dormant même, pleins de confiance dans le secours d'en haut, toujours résignés au sacrifice de leur propre vie, pour la plus grande gloire de Dieu... »

Le 3 octobre, les Pères étaient intimement persuadés que, comme le lendemain l'existence légale de la résidence allait cesser, la dispersion, si elle n'était pas intimée immédiatement, ne pouvait longtemps tarder. Dans la soirée, ayant été informés des premières émeutes qui avaient éclaté dans la ville basse et des rumeurs qui circulaient, et prévoyant des manifestations hostiles devant la maison, ils résolurent de ne pas ouvrir l'église le lendemain, et de fermer la cour qui y donnait accès. Jusqu'à la nuit, ils entendirent des confessions comme d'habitude. Dans la soirée, plusieurs hommes vinrent encore se confesser : ils craignaient, à bon droit, de ne pouvoir plus le faire de si tôt. Déjà la veille (dimanche), quelques membres de la Jeunesse Catholique étaient venus sonner à la porte, à dix heures du soir, et annoncer qu'ils avaient été secrètement informés qu'un arrêté ministériel ordonnant la dissolution de la communauté venait d'être signé. On avait pris, en conséquence, quelques précautions; les fenêtres restaient fermées, les portes étaient mieux surveillées.

Le 4 octobre, tous les prêtres célébrèrent, à portes closes, le Saint Sacrifice de la Messe, avec les dispositions que le lecteur peut imaginer : de bonne heure, on avait entendu plusieurs décharges au loin, et les coups répétés du canon ne ressemblaient en rien à des salves de réjouissance. Personne cependant, à la maison, ne savait quels étaient les régiments révoltés ni ne connaissait l'étendue de l'insurrection.

Un belvédère s'élevait bien haut au-dessus du toit de la résidence ; on y jouissait d'une vue splendide sur Lisbonne, mais sur une partie de la ville seulement. De là-haut, on apercevait bien

quelques navires de guerre, mais il était impossible de reconnaître contre qui ils combattaient, et il semblait d'ailleurs que tous ne prenaient point part au combat. En ville, on ne distinguait rien, et à la porte de la maison, on ne recueillait que des nouvelles confuses.

Plus d'une fois, dit un témoin oculaire, le Frère José Pereira, le P. Supérieur voulut téléphoner aux Pères de Campolide, mais, à la station centrale, on ne mettait plus en communication avec le collège.

Il laissa donc sortir le Frère José Gomes qui s'offrit volontiers pour aller aux informations.

Le Frère revint avec la nouvelle que la révolte était presque étouffée. Sur ces faux renseignements, nous continuions à nourrir des espérances optimistes, et ce jour-là se passa sans autre incident. Les personnes qui passaient dans la rue, jetaient des regards curieux sur notre Résidence, et passaient outre, sans donner aucun signe révélateur d'un danger (1).

A l'extrémité de la rue du Quelhas, près du lavoir municipal, il se fit, à la tombée de la nuit, un grand tumulte. C'était la populace qui enfonçait la porte du corps de garde. Tout fut mis en pièces à l'intérieur, hormis quelques planches, qu'à la vue de tout le monde, des individus emportèrent chez eux.

Puis, dans le quartier, tout retomba dans le silence. Les Pères et les Frères, à l'heure habituelle, firent leur visite au Très Saint-Sacrement, et allèrent prendre un peu de repos. Le P. Seraphim et le P. Coutinho passèrent la plus grande partie de la nuit, à veiller, au bruit effroyable des canons. Parfois, une fusillade serrée et des coups de revolvers se faisaient entendre dans des quartiers fort peu distants.

Soirée d'angoisse et nuit paisible.

Le 5, au matin, personne à la Résidence ne connaissait encore les péripéties de la révolution ; on ignorait qu'elle avait vaincu les troupes fidèles et que le palais royal avait été bombardé. Vers huit heures, le Frère José Gomes partit en quête de

(1) A ce propos, le P. Antonio Coutinho, écrivait du Brésil, le 15 novembre, à une personne de sa famille : « Les sergents de ville et la garde municipale, qui avaient des postes près de notre maison, étaient tous accourus sur les points où le mouvement révolutionnaire était engagé. »

nouvelles, et revint au bout d'une heure ; elles étaient moins vagues que celles de la veille, mais fort tristes. « Tous les navires de guerre avaient hissé la bannière rouge-verte de la révolution ; la famille royale était en fuite ; à part un seul petit détachement, les troupes fidèles ne résistaient plus ; la république allait être proclamée devant l'Hôtel de Ville. » Le Frère Gomes s'était avancé jusque près du Rocio ; il avait vu les ruines causées par les derniers combats et un grand nombre de charrettes emportant les morts et les blessés. On ne lui avait pas permis d'aller plus loin.

A ces nouvelles, le P. Bento Rodrigues, supérieur de la communauté, crut qu'il fallait se disperser ; il distribua quelque argent aux Pères et permit à chacun d'aller avec un Frère, demander l'hospitalité à des familles respectables, dévouées à la Compagnie, et prêtes à nous recevoir. Le Père Ministre, Julio Ferreira, demanda avec instance à rester avec le domestique João pour garder la maison. Un autre Père fit de même. Dans les rues voisines, jusque-là silencieuses, on commençait à entendre les cris des émeutiers.

Tous les Pères étaient, depuis longtemps, pourvus d'habits courts, propres aux ecclésiastiques séculiers portugais. Le P. Salustio dos Santos qui appartenait à la rédaction du *Mensageiro*, partit, avec toutes les précautions, accompagné du Frère Manuel Pedro dos Santos. Il portait une redingote, un chapeau haut de forme et le col romain. Il se rendit chez une vieille dame qui logeait un prêtre de Braga, son parent.

On demanda, par téléphone, des voitures à plusieurs maisons différentes, mais il fut impossible d'en obtenir.

Sur les instances des autres Pères, le R. P. Supérieur, qui était malade, consentit à partir avec le Frère infirmier. João, le domestique, parvint à lui amener un fiacre, moyennant un prix très élevé, mais, à la porte, le cocher, voyant de qui il s'agissait, déclara qu'il avait été défendu de fournir des voitures aux prêtres et aux religieuses.

« Et ce fut providentiel, écrit le Frère Pereira, car si nous étions partis, nous ne serions certainement pas arrivés vivants au terme du voyage : les rues que nous devions traverser étaient pleines de révolutionnaires. Force fut donc de rester à la maison, et d'y attendre les dispositions de la divine Providence. »

Ecoutons la suite du récit de ce fidèle témoin :

« Anxieux de connaître ce qui se passait à Campolide, le

R. P. Supérieur demanda aux Frères si quelqu'un d'entre eux avait le courage d'y aller. Le Frère Gomes s'offrit aussitôt. Il s'était déjà, disait-il, mêlé, ce jour-là même, à la foule des révoltés et personne ne lui avait fait de mal. Il partit, mais il ne revint pas. Avait-il été arrêté ou tué, comme plusieurs le croyaient, ou était-il peut-être parvenu au collège, sans pouvoir en ressortir, comme un autre le pensait ? Cette incertitude dura plusieurs jours.

Ce ne fut que plus tard, au Limoeiro, que nous avons appris que le Frère avait été pris pour un prêtre (et il était, de fait, si facile de s'y méprendre), arrêté comme tel, conduit à la caserne du 1er d'artillerie, comme les Pères et les Frères de Campolide, et transféré ensuite au fort de Caxias, où il était sain et sauf.

Un excellent voisin, membre du Cercle catholique, vint nous offrir un abri chez lui et nous pressa de partir au plus tôt. Les émeutiers venaient, en effet, de donner l'assaut au couvent des Hospitalières franciscaines, dans la rue voisine *das Trinas*, et ils devaient ensuite venir à notre Résidence. Le R. P. Bento invita les Frères à accepter cette offre. Tous les trois, nous nous disposâmes à partir. Mais il nous fut impossible de gagner ce refuge, sans être vus par les passants et les gens du voisinage. Les Pères, eux, restèrent à la maison.

Les terrifiantes nouvelles qui arrivaient de la rue *das Trinas* avaient jeté la consternation dans l'excellente famille qui nous donnait asile. On racontait que les émeutiers avaient fait d'horribles dégâts dans la chapelle, qu'ils voulaient l'incendier, qu'ils avaient pénétré dans le couvent, obligé les religieuses à en sortir, en habits séculiers, qu'ils leur arrachaient les habits religieux et les déchiraient, tandis que ces pauvres femmes, à genoux devant eux, demandaient grâce ! (1)

C'est en ces circonstances que, dans la *Travessa de Santos*, près de l'église paroissiale de Santos o Velho, l'économe de ces religieuses fut massacré tandis qu'il fuyait. On raconte que lorsque la populace armée l'arrêta, elle lui commanda de réciter le *Pater*. Il le fit, à genoux. Alors, un de ces barbares lui tira un

(1) Il y avait, dans ce couvent, un grand nombre de religieuses. L'Institut des Sœurs hospitalières portugaises, légalement autorisé, dès le début, et de nouveau en 1901, en même temps que les autres *Associations de caractère religieux*, était le plus nombreux du pays. Tout le monde savait les services qu'il rendait au peuple de Lisbonne, pour lequel il se dévouait avec la plus généreuse sollicitude et avait fondé *cinq cuisines économiques*.

coup de revolver dans la bouche, en disant : « Attrape ce *Pater Noster*... » Heureux chrétien, mort pour la religion ! (1)

L'arrivée de quelques soldats de marine armés de carabines fit cesser les dégâts et les profanations au couvent *das Trinas*. Ils venaient de la part des autorités pour protéger l'édifice. On dit aussi que l'un des ministres du gouvernement provisoire, le Dr. Antonio José de Almeida, se présenta sur les lieux, harangua le peuple, en lui disant que la république protégeait les individus et la propriété ! Une bonne partie de cette foule passa devant notre maison, en faisant un grand vacarme. — « Inutile d'aller chez ceux-là, disaient-ils, ils n'y sont plus. »

Durant la nuit, le Frère Pereira et ses compagnons revinrent à la Résidence.

Les alarmes de cette journée avaient été grandes. Vers le soir, un respectable ami vint nous dire qu'il était informé par des révolutionnaires, qu'on allait mettre à sac plusieurs maisons religieuses.

Les illuminations et les réjouissances, avec lesquelles on célébrait, dans la ville basse, la victoire de la révolution, firent cependant espérer qu'on s'abstiendrait d'excursions nocturnes. La communauté se recueillit dans le silence ordinaire.

Les Pères Seraphim et Coutinho passèrent de nouveau la nuit à veiller Ils entendaient les échos des acclamations joyeuses, et un murmure sourd, qui ne cessa que bien avant dans la nuit.

De temps en temps, de petits groupes d'individus s'arrêtaient près du jardin : la peur alors s'emparait d'eux, et pourtant il eût été si facile avec une petite échelle, de passer par-dessus le mur ; la porte elle-même du potager, bien que barrée à l'intérieur, eût cédé à la moindre secousse !

Après minuit, un groupe d'individus bien habillés tinrent une conversation, au coin de la rue ; l'un d'eux tira en l'air un coup de revolver, et ils s'en allèrent.

La nuit était claire et sereine. La ville devenait silencieuse. « Si un étranger, ignorant les derniers événements, fit remarquer un des Pères, entrait en ce moment dans la capitale, il ne soupçonnerait pas qu'un trône sept fois séculaire vient de s'écrouler. »

(1) Il s'appelait José da Cruz. C'était un véritable homme de bien, un modèle de tertiaire franciscain, zélateur des plus anciens et des plus fervents de l'*Apostolat de la Prière*, érigé en notre chapelle, et bien digne de la couronne du martyre.

Aux premières heures du triomphe. — Un prêtre conduit en prison

Une nouvelle alerte.

L'aube parut enfin. C'était le 6 octobre, le dernier jour que la communauté devait passer dans sa maison. Chez tous, les pressentiments étaient bien sombres; plusieurs s'attendaient à mourir. Malgré cela, personne n'était ni découragé, ni effrayé. On voyait chez tous une pleine présence d'esprit et une résignation parfaite et sereine. En bons religieux, ils ne cessaient de redire, dans leur cœur, les paroles de l'apôtre : « *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* » (1)

Les messes furent célébrées dans le calme ; mais on sentait dans l'église une solitude inaccoutumée.

Vers huit heures, du haut du belvédère, le Père Seraphim aperçut, du côté de San Bento, quatre soldats d'infanterie qui avançaient en désordre, le fusil sur l'épaule. Ils venaient en silence, l'air mystérieux ; autour d'eux, des gamins commençaient à se grouper. Le Père devina leur intention et descendit immédiatement. Dans la grande salle, il trouva le P. Bento Rodrigues et lui annonça, comme certaine, l'arrivée des soldats.

— S'ils viennent au nom de l'autorité, qu'on leur ouvre, répondit le supérieur, sans se troubler.

João reçut l'ordre de ne pas ouvrir sans qu'un personnage autorisé se fût présenté, et de demander à ceux qui tenteraient de forcer la porte, d'exhiber leur mandat.

On entendait déjà les coups résonner sur le portail. Les soldats frappaient fort avec la crosse de leur fusil, les jeunes vauriens jetaient de gros cailloux. Bientôt ils enfoncèrent un guichet et brisèrent la grille de fer qui le protégeait. Les enfants introduisaient leurs têtes par cette ouverture et jetaient des pierres contre les portes intérieures. Le domestique s'approcha et leur demanda ce qu'ils voulaient.

« Nous voulons seulement voir la maison ; nous ne sommes pas venus pour faire du mal à qui que ce soit », dirent-ils à plusieurs reprises ; plus tard, ils ajoutèrent qu'ils venaient voir si dans la maison il y avait des armes.

Des vendeuses passaient ; en entendant les émeutiers affirmer que les Pères étaient des *thalassas* et avaient des armes pour

(1) « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. » *Ad. Rom., 14, 8.*

faire du mal au peuple, elles crièrent hardiment : « *Mensonge ! Mensonge !* » Les voyous les huèrent en les qualifiant de *Jésuites* et de *thalassas !* (1)

Les voyous du voisinage étaient venus se joindre à leurs camarades ; tous connaissaient bien le bon vieux João, ils savaient qu'il était simplement un domestique de la maison. Aussi lui disaient-ils par le guichet :

— Ouvrez, ouvrez, à vous, personne ne fera de mal !

Cette exception que les gamins faisaient instinctivement, pour leur compte, montre assez les intentions criminelles avec lesquelles ils prétendaient entrer pour *faire du mal aux Pères*.

Le saint homme abandonna un instant son poste pour aller demander la clef de la porte, en alléguant dans sa simplicité, qu'*ils* ne voulaient que constater si nous avions des armes ; et comme il n'y en avait pas, *ils* ne feraient, disait-il, de mal à personne.

Sur ces entrefaites, deux marins arrivèrent qui, tout en montrant quelque modération, appuyèrent les prétentions de leurs camarades. Ni les uns ni les autres ne songeaient à présenter les ordres d'une autorité quelconque.

Le nombre des émeutiers augmentait, tous venaient plus ou moins munis d'armes. Les gamins eux-mêmes brandissaient des bâtons, des couteaux, des tiges de fer de toute sorte.

L'idée leur vint d'aller au pensionnat voisin ; ils se mirent à tirer avec force le cordon de la sonnette et à donner des coups redoublés sur le lourd portail en fer.

Le P. Ferreira eut alors recours à un stratagème. Il téléphona au gouvernement civil, dans les termes suivants qui sont textuels :

« A la rue du Quelhas, le pensionnat de jeunes filles est assailli ; les voisins demandent qu'on prenne des mesures. »

Il eut bien soin de ne pas mentionner les Pères et, en répétant sa demande, il accentua bien : *le pensionnat de jeunes filles*.

Quelques religieuses se présentèrent au portail. Les émeutiers leur demandèrent seulement de faire dire aux Pères d'ouvrir leur

(1) Ce sobriquet de *thalassas* qu'on donna tout d'abord, en 1907, aux partisans de M. João Franco, fut depuis donné à tous ceux qui n'étaient pas révolutionnaires. L'origine d'un sobriquet si bizarre remonte à quelques articles ironiques publiés dans plusieurs journaux de Lisbonne, à propos d'un message de félicitations adressé à cet homme d'Etat par un groupe de portugais résidant au Brésil. Dans ce message, on faisait allusion à la célèbre expression *Thalassa ! Thalassa !* des soldats grecs, dans la retraite des dix-mille.

porte sans crainte aucune, ajoutant que l'on ne ferait de mal ni à eux, ni à elles.

Les sœurs firent remarquer, avec raison, qu'entre le pensionnat et la maison des Pères, il n'y avait aucune communication. Les militaires n'insistèrent pas ; quelques individus néanmoins firent des efforts pour envahir l'immeuble, et sautèrent

La résidence de la rue du Quelhas.

dans une cour extérieure et dans le jardin. Ils se retirèrent, à l'arrivée d'un détachement de troupes envoyé, comme nous le dirons, par le gouverneur civil.

Les religieuses de Sainte-Dorothée ne subirent pas d'autre assaut, ce jour-là. Déjà, vers sept heures, un matelot et un homme du peuple s'étaient présentés pour visiter le pensionnat ; ils étaient entrés, et après avoir vu une partie de la maison, ils s'étaient retirés.

Ce qu'il y a de plus remarquable, et que tous, à la Résidence,

attribuèrent à une protection spéciale de Dieu, c'est que, durant tout ce temps, personne n'eut l'idée d'envahir la maison par le jardin, ni de forcer la porte si faible que tous pouvaient voir, un peu à côté du portail.

A un certain moment, on entendit un coup de feu qui fit peu de bruit ; les enfants, les femmes, et même les hommes se mirent à fuir, pris de panique. On reconnut bientôt que c'était un coup de revolver déchargé en l'air par un civil, qui passait près du jardin. La populace se réunit de nouveau ; bien des regards se levaient anxieux vers les étages supérieurs ; on craignait que, de là, ne vînt quelque décharge, tant le pauvre peuple avait été terrorisé par les bruits répandus tout exprès sur les prétendus armements et les troupes de *thalassas* cachées dans les maisons religieuses !

Le drapeau républicain au Quelhas.

Les Pères étaient loin de soupçonner le prompt effet qu'eut l'appel de secours fait, par téléphone, au gouvernement civil. Au bout d'une dizaine de minutes, arriva un renfort de cavalerie, commandé par un sous-lieutenant et par un élève de l'Ecole Militaire. Chacun d'eux portait, sur le devant de la selle, le drapeau rouge et vert de la révolution. En les voyant, la joie des gamins éclata en vivats en l'honneur de la république.

Le P. Ferreira s'empressa d'aller parler, au guichet, au commandant de la troupe. Il lui déclara qu'il était prêt à ouvrir au représentant de l'autorité, et qu'il ne l'avait pas fait auparavant pour éviter une invasion de gamins et de vauriens. L'officier fit observer, en termes convenables, qu'il entrerait avec deux soldats et deux matelots pour faire une enquête, et pour vérifier simplement si dans la maison il y avait des armes. Le Père répondit : « C'est bien, je vais chercher la clef. »

Mais, voici qu'on ne trouve pas la clef à l'endroit habituel. Ce furent des moments critiques ; la multitude, contenue à une certaine distance par les soldats de cavalerie, commençait à éclater en murmures. Enfin, on trouva la clef ! Le sous-lieutenant déclara à voix basse qu'il était indispensable de laisser entrer aussi quelques hommes du peuple. On mit des gardes à la porte et, à la suite du sous-lieutenant et de son compagnon, entrèrent aussi deux soldats de marine, deux autres d'infanterie et quelques représentants du peuple.

Deux Pères seulement, le P. Supérieur et le P. Ministre les accompagnèrent tout d'abord. Deux autres Pères et un Coadjuteur, ignorant les conditions de cette visite, s'étaient réfugiés dans l'espace qui sépare la voûte de l'église et le plancher de la grande salle. Dans ce réduit, on avait caché quelques ornements d'église. Le Frère Pereira accompagna un des groupes que formèrent les militaires et les représentants du peuple.

A peine l'enquête commencée, le fil téléphonique fut coupé, on ignore par qui.

Ecoutons le Frère Pereira, qui se montra en cette occasion fin observateur et ne perdit ni sa présence d'esprit, ni sa bonne humeur.

« Ils n'avançaient qu'en tremblant, croyant, à chaque pas, que tout allait s'effrondrer; les hommes du peuple surtout, le revolver en main, voyaient partout des dépôts de dynamite. Je me moquais d'eux, et leur disais : « Regardez bien, par là vous allez découvrir quelque gros rat. » Les matelots nous disaient tout bas à l'oreille de nous défier de ces hommes, ajoutant que c'étaient des escrocs, et qu'ils ne voulaient pas qu'on leur imputât, à eux, un vol quelconque.

Durant la perquisition, deux matelots s'approchèrent de moi et me demandèrent de les conduire au belvédère, pour y arborer la bannière républicaine. « Ce serait, disaient-ils, une protection pour l'immeuble. » Quand on la hissa, le peuple la salua de la rue par de joyeuses acclamations.

Entrant ensuite dans le sanctuaire de l'église, je trouvai un homme du peuple, le chapeau sur la tête, (le sous-lieutenant et tous les autres s'étaient découverts). Il était accompagné par un barbier du voisinage, à qui nous donnions du travail. Il l'avait fait venir pour lui montrer tous les coins de la maison. Je lui dis doucement d'ôter son chapeau, car nous étions devant le Très Saint-Sacrement ; il me répondit, en maugréant :

— Je n'en ai pas le temps maintenant, plus tard !

Et me montrant de vieux ciseaux, et un vieux rasoir qu'il avait ramassés dans un coin de la sacristie, il me dit bravement :

— Vous dites qu'il n'y a pas d'armes ici, et ceci qu'est-ce donc ? Vous devez savoir ce qui vous attend !

— Oh ! je sais ! lui répondis-je en souriant.

Il m'emmena ensuite à la sacristie, où se trouvait déjà le P. Francisco Barcellos, et m'ordonna d'ouvrir une armoire dont j'avais la clef. Je m'exécutai en disant :

— Ici, il n'y a que les bannières religieuses des confréries, voulez-vous les voir ?

— Je ne veux pas voir vos bannières, ce sont des armes qu'il me faut.

— Ce sont des choses que nous n'avons point.

L'homme s'en alla, tandis que je refermais l'armoire. »

Donnons maintenant la parole au P. Coutinho :

« Je m'étais réfugié, avec deux autres, entre le plafond de la chapelle et le plancher de la grande salle. On y descendait par une trappe, à peu près dissimulée dans une des cellules. Nous entendions, au-dessus de nous, les pas des enquêteurs. Les soldats avançaient en frappant des coups de crosse. Ils disaient :

— Ici, dessous, il y a, pour sûr, une cachette. Il faut voir ça...

— Mais certainement, il y a les combles de l'église, répondait le P. Supérieur, qui ignorait complètement que nous y étions cachés. Il doit y avoir une entrée, mais je ne la connais pas. Pour éviter tout retard, vous pouvez pratiquer une ouverture dans le plancher, et vous verrez à votre aise. Vous trouverez là sans doute des ornements d'église : des armes, vous n'en trouverez certainement pas.

Ils continuèrent leurs recherches sans s'occuper davantage de cette mansarde.

Et ainsi Notre-Seigneur nous délivra même de l'ennui d'être découverts en cet endroit. Aussitôt qu'ils furent partis, nous sortîmes de notre cachette, et j'allai leur tenir compagnie dans le reste de leur visite domiciliaire.

On ne leur cachait rien. On leur dit de tout ouvrir, d'enfoncer même les portes qu'ils trouveraient fermées, et jusqu'aux tiroirs dont la clef n'était pas sous la main.

J'avais dans la poche la clef du coffre-fort qui se trouvait dans un corridor près de mon bureau ; moi seul en connaissais le secret ; si je n'étais pas sorti fort à propos de ma cachette, on aurait dû l'enfoncer, ce qui aurait exigé un travail de quelques heures. Ils purent l'examiner à leur aise : des armes, c'est clair, ils n'en trouvèrent point. Les hommes du peuple braquèrent alors leurs revolvers contre notre domestique, et le mirent en demeure de leur faire connaître l'endroit où étaient cachées les armes. Le pauvre homme, qui est bègue, leur répondit, en bégayant, mais sans perdre sa présence d'esprit :

— Il n'y a pas d'armes. La vérité est qu'il n'y a pas d'armes !

Ils baissèrent leurs revolvers en disant :

— Ah ! vous venez d'avoir une fameuse peur !

Réponse : — Moi je n'ai pas eu peur. Je craignais seulement que l'envie ne vous vînt de laisser vous-mêmes ici vos armes et d'aller dire à la foule que les Pères en avaient.

Noble et bon serviteur ! C'était notre jardinier et il aidait les Frères dans leurs offices domestiques. Pour son éloge, il suffit de dire que c'est un homme qui craint Dieu et qui ne craint que Dieu seul. »

Le P. Coutinho aurait pu ajouter que João Ribeiro, en ce moment, avait compris que les intentions de ces hommes étaient bien pires qu'il ne les avait d'abord supposées, et qu'ils étaient bien capables de laisser dans la maison les armes qu'ils feignaient d'y chercher.

Rappelons ici un autre épisode assez curieux arrivé au P. Barcellos :

« Dans la sacristie de notre église, se trouvait un Père qui avait résolu de ne pas se cacher. Mais quand les enquêteurs arrivèrent près de lui, il prit instinctivement un tapis, s'en couvrit, et se blottit dans un coin.

Les soldats passèrent, fouillant tout de leurs baïonnettes, mais... n'atteignirent pas le Père.

A peine sont-ils partis, que celui-ci sort de sa cachette, rejette le tapis, rentre à la sacristie, à la vue de tous, excepté de ceux qui avaient passé près de lui.

Dans leur première recherche, les soldats trouvèrent, sous des caisses, un petit coffret que les Frères y avaient caché. Il contenait le manuscrit d'un ouvrage inédit du Père Supérieur et une boîte renfermant 1000 fr., appartenant, si je ne me trompe, à la *Congrégation des étudiants*. Le Frère leur ayant dit que ce coffret appartenait au P. Bento, ils allèrent eux-mêmes le lui porter, le priant de l'ouvrir et de vérifier devant eux si rien n'y manquait. Il n'en fut pas de même de bien d'autres objets, découverts probablement par d'autres que par des militaires ! »

Leur étonnement n'avait pas de bornes, en trouvant dans des tiroirs ou sous les matelas des disciplines et d'autres instruments de pénitence. Plusieurs s'étonnaient aussi de ne trouver partout que des livres et du papier.

— Rien que des livres ! Rien que du papier ! disaient-ils d'un ton de mauvaise humeur.

— Vous voyez ! Ce sont les armes des Pères ! dit, avec une pointe de malice, un bon Frère coadjuteur.

Les perquisitions continuent.

Les deux groupes, qui étaient d'abord entrés d'office, visitèrent successivement l'église et ses dépendances, toute la maison, du haut en bas, et tout particulièrement un corridor qui servait de dépôt à l'administration du *Mensageiro*. On alluma même les becs de gaz. Ils virent tout, excepté les lambris de l'église qui, plus tard, furent eux aussi soigneusement examinés. Ils visitèrent également avec grand soin le potager, le gazomètre de l'acétylène, la salle de bains, le bûcher, le poulailler, tout enfin.

Quand soldats et gens du peuple eurent déclaré leur mission accomplie, le P. Supérieur leur fit généreusement servir à manger et à boire. Presque tous acceptèrent « si bien, dit le P. Coutinho, que quelques militaires craignaient de sortir *un peu plus échauffés* qu'il ne convenait. »

Un civil, convenablement habillé, qui, durant toute la visite, avait montré une certaine autorité sur les autres et de la déférence envers les Pères, s'approcha alors du R. P. Rodrigues et lui demanda quelque secours ; il était un artisan, disait-il, et depuis plusieurs jours, il n'avait pas de travail ; il reçut en cachette quelques pièces d'argent. D'autres individus entrèrent en ce moment ; notre homme les fit sortir en leur assurant que tout avait été bien examiné et qu'il n'y avait point d'armes.

Lorsque le résultat des perquisitions fut connu dans la rue, les curieux se retirèrent peu à peu, et il n'y resta plus que des gamins et quelques individus d'aspect peu rassurant. Les soldats les obligèrent à s'écarter un peu. La cavalerie avait mis pied à terre. Les chevaux mangeaient leur ration. Le portail était largement ouvert, avec des sentinelles au dedans et au dehors. Dans la petite cour intérieure, deux individus se tinrent presque continuellement assis sur des chaises qu'on leur avait prêtées à la Résidence. Ils se distinguaient des autres : l'un portait le petit uniforme d'officier des pompiers municipaux, l'autre était un civil, de bel aspect, et bien mis. Nos Pères ne savaient trop alors qu'en penser ; plus tard, ils supposèrent que c'était, sans doute, quelque carbonaro de haut grade qui restait là en observation.

Cependant, de petits groupes d'hommes du peuple commençaient à s'introduire dans la maison, sous prétexte de monter au

belvédère. Les Jésuites n'étaient plus les maîtres chez eux. Enfin le commandant militaire mit une sentinelle au bas de l'escalier et défendit de monter sans sa permission.

La communauté dîna ce jour-là avec bien peu d'appétit, dans son petit réfectoire. Vers deux heures, le bruit se répandit, dans la cour, qu'un ouvrier se vantait de connaître l'endroit où les armes étaient cachées. Il avait travaillé, disait-il, à la construction de l'édifice, et connaissait les combles de l'église. Le P. Supérieur pria les militaires d'accompagner cet individu et de tout passer en revue.

Deux soldats de cavalerie et un marin montèrent à la suite de l'ouvrier. Le P. Seraphim fit apporter quelques bougies, et lui-même souleva la trappe dont le P. Coutinho nous a déjà parlé.

Ils descendirent par une échelle. Ils parcoururent les combles en tous sens, observant le boisement et tous les espaces vides. Le Père, d'un ton toujours aimable, était le premier à leur montrer tous les coins et les endroits les plus propres à servir de cachettes.

Tout fut examiné en détail ; on trouva quelques pièces d'argenterie d'église, mais pas de traces de balles, de bombes ou de cartouches. Il y avait, entre autres choses, deux ostensoirs dans leurs étuis : l'un d'eux était d'une assez grande valeur. Le P. Seraphim se hâta d'ouvrir ces étuis. Un des soldats allait mettre la main sur l'ostensoir.

— Laisse cela, n'y touche pas, ce sont des choses sacrées, lui dit l'autre vivement.

Les deux ostensoirs restèrent à leur place et tout le reste aussi, et qui, au retour, n'était pas fier, c'était notre ouvrier.

— Eh bien, les armes ? demanda le sous-lieutenant, avec toute la foule en chœur.

— Aucune, absolument aucune.

Le P. Seraphim accompagna son monde à la porterie, puis, alla faire un tour dans la maison. Cette fois, il trouva tout beaucoup plus bouleversé qu'après la première perquisition, preuve évidente que des fouilles d'un autre genre avaient eu lieu.

Il avait placé, dans une chambrette, quelques caisses et une grande malle contenant du linge, de menus objets, des livres, beaucoup de gravures et de manuscrits. Les premiers et les seconds visiteurs avaient tout mis sens dessus dessous, mais sans rien empocher.

A l'arrivée du Père, trois hommes sortaient justement de cette chambrette : un marin portant une carabine, un civil moitié en

uniforme et armé juqu'aux dents et l'individu à qui le P. Bento venait de faire une aumône.

— Voyez bien tout, revoyez encore... à votre aise, dit le P. Seraphin, en dissimulant ses soupçons.

— Il le faut bien, tout cela est nécessaire, aucune mesure n'est de trop, reprit le civil avec une certaine arrogance.

Le Père, d'un air aimable, les invita à visiter d'autres chambres, mais ils avaient perdu leur enthousiasme et descendirent.

— Achevez donc une bonne fois votre besogne et laissez-moi ces gens en paix, leur dit, en les apercevant, un étudiant militaire.

Le réfectoire était ouvert : comme ils lorgnaient du coin de l'œil les restes du dessert, le P. Seraphim les invita à leur faire honneur. Le matelot se mit à manger comme s'il eût été à jeun, mais il restait silencieux. Le civil se montrait très circonspect il affirma qu'il était catholique, tailleur de son métier, et qu'il s'était rallié au parti républicain parce que le gouvernement ne protégeait pas l'ouvrier. Le troisième se montrait très fanfaron et se donnait pour un des héros de la révolution. Il se vantait d'avoir pénétré dans le collège de Campolide et affirmait que *tous les Jésuites* étaient détenus à la caserne du 1er d'artillerie. Il avait été très étonné, disait-il, de trouver des explosifs dans la chambre d'un Père. Comme le P. Seraphim avait l'air de ne pas trop croire, il donna sa parole d'honneur que le fait était exact et commença à expliquer le calibre et la qualité de ces bombes.

— C'est incroyable, reprit le Père. Et que fîtes-vous de ces engins ?

— Je les laissai sur place, pour qu'on les voie !

— C'est incroyable. Mais prenez donc encore ce verre de vin, et ce morceau de fromage qui n'est pas mauvais.

Le tailleur fit signe au Père de ne pas insister, lui donnant à entendre que le vantard avait déjà le cerveau troublé.

Enfin, le Père, après avoir reçu les remerciements des trois visiteurs, prit congé d'eux et monta précipitamment à la chambrette. Tout y était en désordre et éparpillé de tous côtés. Plusieurs boîtes étaient ouvertes et vides. Il était volé... C'était peu de chose néanmoins, en comparaison de ce qui devait arriver plus tard. De tous ses manuscrits, le P. Seraphim ne put absolument rien sauver.

Il n'était pas du reste la seule victime.

Vers quatre heures, le Quelhas était devenu presque silencieux. Ils étaient enfin las, dit le P. Coutinho, de tant de vaines

recherches. Et pourtant le *Seculo* du 7 octobre annonçant l'emprisonnement des Jésuites du Quelhas, ne souffla pas un mot de ces perquisitions, dans lesquelles on avait tout passé en revue et à différentes reprises. C'est qu'elles étaient un argument sans réplique contre les rumeurs qui circulaient au sujet des armes et des réactionnaires qu'on disait cachés chez nous.

Le Frère Antonio Simão prépara le souper ; nous avions l'intention, dit le P. Coutinho, d'inviter le sous-lieutenant et l'étudiant militaire à notre repas. On aurait fait cuisine à part pour les simples soldats, si on ne nous avait pas dit que leur ration leur serait apportée de la caserne.

Etendus, dans la cour, sur des paillasses et des matelas, quelques soldats dormaient déjà, d'autres tâchaient de les imiter.

Dans la rue, les rares personnes qui restaient encore, faisaient preuve plutôt de curiosité que de sentiments hostiles. De temps à autre, à l'entrée de la Travessa des Inglesinhas, une discussion s'engageait au sujet des armes des Pères. Aux fenêtres, quelques marchandes de poissons étaient aux aguets. Les pauvres... elles ne pouvaient contenir leur indignation :

« Ces Pères font du bien à tout le monde ; jamais ils n'ont fait de mal à personne... Des armes, ils n'en ont point, qu'en feraient-ils ?... » Ainsi parlait la logique du bon sens, par la bouche de ces braves femmes.

Vers le cachot n° 8.

N'oublions pas que la Résidence du Quelhas fut gardée, *manu militari*, dès le jeudi matin, 6 octobre.

Pendant ce temps, marins et gens du peuple commencèrent, dans les rues, à donner la chasse aux prêtres et aux religieuses. Ils frappaient aux portes des maisons qu'ils regardaient comme suspectes, et à leur gré, entraient, fouillaient dans tous les coins pour découvrir quelque proie... Des scènes grotesques avaient parfois lieu... Tel individu, au visage rasé, était pris pour un ecclésiastique, arrêté et conduit au bureau de police (1).

(1) Un journaliste français, M. Marcel Hulin, écrivait à ce sujet : « Il fallait voir des gens arrêtés, pris pour des moines et escortés sous les huées menaçantes de la foule jusqu'au bureau de police, où le quiproquo s'expliquait ! Mon confrère, M. le docteur Paul Block, correspondant à Paris du *Berliner Tageblatt* a pu envoyer à son journal des relations les plus détaillées sur l'anticléricalisme à Lisbonne ! La foule l'a arrêté deux fois, le suspectant, à cause de sa figure toute rasée, d'être un moine déguisé... »

Une autre fois, c'était une dame vêtue de noir : elle risquait fort d'être prise pour une religieuse déguisée et de subir les avanies que cette qualité entraînait avec elle, en ces jours de jacobinisme sauvage (1).

Le jeudi dans la soirée, on frappait à la porte de la maison

La résidence du Quelhas gardée par les revolutionnaires.
Cour intérieure et porte de l'eglise.

où le P. Salustio s'était retiré. C'étaient des gens du peuple et des soldats qui venaient voir s'il y avait des Pères. On leur répondit que parmi les hôtes, il y avait deux prêtres. Le second était un prêtre séculier de Braga, l'abbé Luis Vieira. Ils durent se pré-

(1) Dans la relation d'un jésuite de Campolide, je trouve le petit fait suivant qui nous révèle assez toutes les vexations mesquines et les cruelles souffrances qui n'ont pas été racontées dans les journaux de grande information : « Un artilleur, à moitié ivre, se mit, raconte-t-il, à discuter avec ma belle-sœur, prétendant qu'elle était une religieuse déguisée. Le fait est que, veuve depuis quelques jours à peine, elle était vêtue de deuil et avait ôté ses pendants d'oreille. » Des soldats, en effet, rivalisaient souvent avec la plèbe en procédés ignobles.

senter tous les deux immédiatement ; ils furent arrêtés aussitôt et conduits au Quelhas.

L'abbé Vieira n'eut pas même le temps de prendre des habits séculiers convenables. Il est de haute taille, et les pantalons ne lui arrivaient qu'à mi-jambes !

Dans la cour de la résidence, les soldats de garde avaient déjà pris leurs dispositions pour la nuit ; le commandant avait accepté un lit au parloir, quand l'étudiant militaire, à qui on venait de servir à souper, déclara au P. Ferreira que le sous-lieutenant avait quelque chose à lui c mmuniquer : c'était une dépêche du gouvernement intimant à toutes les personnes de la maison l'ordre de se présenter sans retard à la préfecture.

Le P. Supérieur pria instamment l'officier de n'exécuter cet ordre que le lendemain, afin qu'on pût consommer les Saintes Hosties. Mais l'officier ne voulut rien entendre : le détachement qui devait leur faire escorte attendait déjà. Cependant, il ajouta que tous allaient revenir. Cette affirmation fut faite avec tant d'assurance que, malgré son invraisemblance, quelques-uns v crurent. Tous avaient leurs valises toutes prêtes, mais la place manquait dans la voiture et dans la charrette qui suffisaient à peine pour emmener les onze prisonniers. La plupart durent partir sans même prendre un peu de nourriture ; par suite d'une méprise, le R. P. Supérieur ne put même emporter son bréviaire.

Six Pères prirent place dans la voiture ; un septième s'assit près du cocher. Les trois Frères Coadjuteurs et le domestique s'entassèrent, comme ils le purent, avec quelques bagages, dans une charrette découverte.

Avant de partir, ils remirent les clefs de la résidence au commandant. La responsabilité de ce qui pouvait désormais arriver dans la maison ne pouvait donc plus être imputée aux Pères ; ils étaient prisonniers de la république. Le représentant de celle-ci, en recevant les clefs, se chargeait par là même de veiller sur l'immeuble.

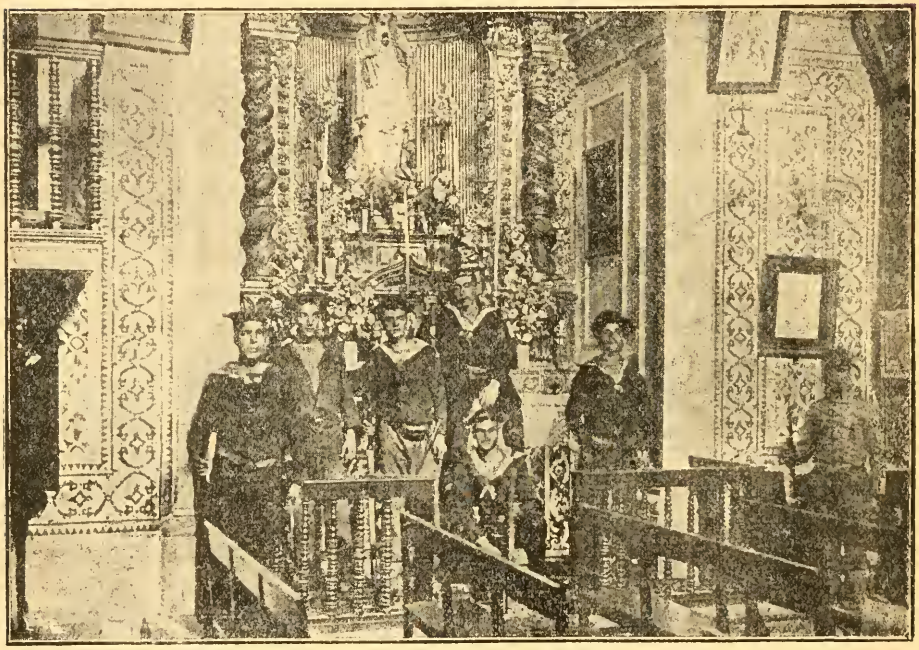
Les onze prisonniers furent dirigés sur la préfecture (1); en avant et en arrière des soldats de cavalerie, le sous-lieutenant et l'élève militaire, à cheval, toujours sur la défensive, galopaient tout près de la voiture.

Ils ne suivirent pas le plus court chemin ; l'officier jugea prudent de faire un détour par la rue *do Alecrim*. Des groupes nom-

(1) Ou « Gouvernement civil », comme on dit en Portugal. (*N. du Tr.*).

breux stationnaient sur les places et dans les rues. Au passage du cortège, toute cette populace faisait un bruit infernal ; ce n'étaient que vivats à la république, et cris de mort contre les Jésuites et les *thalassas !* Quelques-uns ne se contentaient point de crier ; ils montraient les poings, menaçaient de leurs poignards, ou déchargeaient leurs armes en l'air. Un voyou accompagna la voiture en vociférant : « A bas les assassins de la Patrie ! »

Aux environs de la préfecture, la foule était énorme : inu-



Résidence du Quelhas.

L'église profanée.

tile d'ajouter que les prisonniers furent salués par d'atroces insultes.

Ils furent, au contraire, poliment reçus par un officier supérieur, qui dispensa de la visite des bagages en disant au sergent qui allait la faire : « Avec ces Messieurs, ce n'est pas nécessaire. »

Ils furent mis au cachot n° 8, le meilleur de tous, dit l'officier :

il n'avait pas de grilles ; deux guichets garnis de vitres étaient pratiqués dans la porte.

Certains détails, mentionnés par un Père dans une lettre particulière, méritent d'être rapportés :

« Dès notre arrivée à la préfecture, dit-il, un officier subalterne, au port élégant et aux manières fort distinguées, nous traita avec beaucoup de délicatesse.

Le lieutenant-colonel Novaes, chargé du commandement militaire, fit tout son possible pour adoucir notre situation. Il nous déclara que nous étions simplement détenus, qu'au Quelhas, on n'enlèverait rien de nos chambres et que la correspondance que nous y avions laissée ne serait ouverte qu'en notre présence. Son subalterne nous demanda s'il s'y trouvait quelque objet de valeur. Le P. Seraphim lui répondit qu'outre les objets précieux de l'église, nous avions beaucoup de livres, et quelques-uns fort rares ; il lui fit remarquer que la garde laissée au Quelhas ne paraissait pas suffisante, et qu'il appelait sur ce point l'attention de l'officier.

Celui-ci, en sortant, recommanda à la sentinelle de se poster à la porte de notre cachot et de ne laisser personne s'approcher.

Dans une espèce d'alcôve, il y avait trois lits avec des matelas : sur l'ordre du colonel, on nous en apporta quelques autres, ainsi que des chaises.

Peu après, un civil entra dans notre cachot, suivi de deux officiers. Il garda le chapeau sur la tête, l'ayant à peine soulevé, pour nous saluer. Voyant que le colonel le traitait comme un supérieur, j'imaginai que ce devait être le nouveau commissaire de police, et je crois que je ne m'étais pas trompé. C'était un homme d'une haute stature, et d'un air naturellement sombre. Il portait un bandeau qui tombait sur l'œil droit et cachait peut-être une blessure.

Il vérifia les noms, que les militaires avaient déjà notés au crayon. Le colonel lui remit, en notre présence, nos clefs qu'il avait sans doute reçues du sous-lieutenant ; il voulait nous faire voir qu'elles ne restaient pas en son pouvoir.

Les officiers attirèrent l'attention du nouveau chef sur notre Résidence qui était restée si peu défendue et l'avertirent qu'il y avait au Quelhas des objets de valeur et une riche bibliothèque.

Le commissaire (ce devait être Brito Camacho) se retira en nous faisant un simple signe de politesse, sans rien promettre, ni déclarer à quel titre nous étions incarcérés. »

Le tabernacle violé.

Le Très Saint-Sacrement était resté dans le Tabernacle ! C'était là pour les Pères, au milieu de leurs amertumes, la peine la plus douloureuse.

Dans leur prison, les Religieux furent mis au secret. On ne le leur dit pas tout d'abord, mais on le leur fit sentir chaque jour plus durement. Le P. Bento Rodrigues était en soutane ; il demanda la permission d'aller, sous bonne garde, changer d'habits au Quelhas. Il ne reçut pas de réponse.

Pour consommer les Saintes Espèces, on eut recours, plus tard, à M. l'abbé Rodrigues da Cruz. Avec l'autorisation du Ministre de la Justice, celui-ci entra dans l'église de la résidence. Voyant que le tabernacle était fermé, il s'imagina que tout était à sa place. L'illusion fut de courte durée. Il ouvrit le tabernacle : il était vide !

Jamais on n'a pu savoir ce qu'on avait fait du saint ciboire ! Quelles profanations, peut-être, n'a pas souffertes Jésus-Hostie, dans cette même église, où si souvent il avait reçu de si fervents hommages !

Le Collège de Barro

Collège de Barro

Un noviciat de la Compagnie de Jésus.

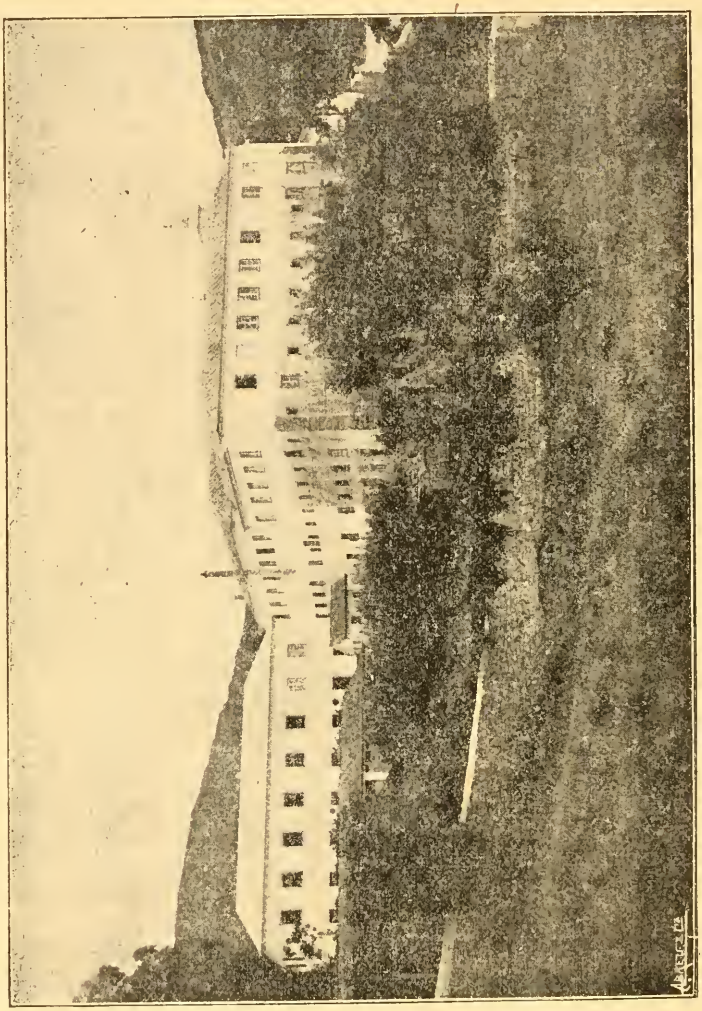
A Barro, à une lieue à peine de Torres Vedras, existait, depuis cinquante ans, un noviciat de la Compagnie de Jésus. Aux yeux de la loi, c'était le *collège de Notre-Dame des Anges*, autorisé durant la dictature de Hintze Ribeiro, comme établissement de formation pour les missionnaires des diocèses portugais d'outre-mer.

C'est un site solitaire. Il ne manque pas, du reste, de cette poésie simple de la nature, qui contribue tant à élever le cœur vers Dieu.

La maison est à mi-hauteur, sur une colline qui domine une vallée assez étendue, plantée de vignobles et traversée, du nord au sud, par la grande route de Lisbonne. Du *monde*, on n'apercevait, des fenêtres de la maison, que bien peu de chose : à plus d'un kilomètre, cette grande route, où passaient, de temps à autre, quelques véhicules et de rares piétons ; un petit nombre de hameaux et un groupe de maisonnettes placées là sans ordre, appelé le *Lugar do Barro*. Et plus rien, en dehors de là, que des

vignes et des bruyères, sous un ciel tantôt gai, tantôt plus sombre, suivant les caprices de l'océan voisin.

Pour trouver des horizons lointains et des vues variées, il suf-



Le Collége de Barro.

fisait de gravir la colline qui s'élevait derrière le petit parc planté d'arbousiers et de chênes séculaires.

A proximité du village de Serra da Villa, la vue s'étend, au nord, par delà Torres, sur une large plaine où se détache la sombre verdure des bois de pins. Plus près, ce sont les maisons

blanches et les églises de l'historique bourg de Torres Vedras, au pied de son château démantelé.

Au sud, au milieu d'un paysage très irrégulier, se dressent parfois des cimes plus imposantes, comme la montagne du Socorro. Dans l'horizon lointain et vaporeux, le regard devine les capricieuses dentelures de la célèbre *Serra* de Cintra.

En face du collège, on découvre, tout d'abord, disséminés çà et là, plusieurs villages, modestes mais joyeux, heureux de la richesse de ces campagnes et de la suavité de ce climat qui ne connaît ni le froid des montagnes ni la chaleur des plaines intérieures. Et puis, la vue s'étend sur la mer, et la mer réveille toujours dans l'âme le sentiment du respect dû au suprême auteur de ces merveilles.

C'est dans le calme de cette maison, autrefois pauvre couvent des religieux Alcantarins ou *Arrabidos* (1), comme on disait en Portugal, mais fort agrandi depuis par la Compagnie, que se formèrent, durant cinquante ans, les Jésuites portugais, aujourd'hui expulsés (2).

Ils y faisaient leur noviciat et leurs études littéraires. Plusieurs y ont fait aussi cette troisième année de probation qui est, dans la pensée de saint Ignace de Loyola, le dernier complément de la longue formation du Jésuite.

Exceptionnellement, il y eut, pendant quelques années, à Barro, des cours de théologie. C'était justement le cas pour l'année scolaire de 1910-1911.

Le 4 octobre, la communauté de Barro était donc nombreuse et variée : il y avait les novices et les humanistes, presque tous des jeunes gens, les théologiens et les tertiaires, et enfin les Supérieurs, les professeurs et les directeurs spirituels, sans oublier les Frères coadjuteurs, employés aux humbles travaux de la maison : en tout 91. Ils vivaient en commun et s'efforçaient de servir le bon Dieu de leur mieux, en se dépensant pour le bien des âmes et, par conséquent, pour le bien de la patrie et de la société.

On me dira peut-être que cette action bienfaisante était contraire aux décrets de Pombal et de Joaquim Aguiar. Mais il y a des choses qui, par leur nature, sont au-dessus ou en dehors de

(1) Du nom du Mont Arrabida, non loin de Setubal, où saint Pierre d'Alcantara vécut durant quelques années. (*N. du Tr.*).

(2) Plusieurs étrangers y firent aussi leur noviciat, et furent appliqués ensuite, soit à l'enseignement en Portugal, soit aux missions du Zambèze et des autres colonies

toute loi humaine, comme l'air, la lumière du soleil et les relations entre les âmes et Dieu. Les lois qui restreignent des droits inaliénables ne sont pas des lois : on ne leur doit point obéissance ; elles ne méritent que l'oubli.

C'est ce que faisaient les Jésuites par rapport aux décrets d'Aguiar et de Pombal, avec l'approbation de l'Eglise, de plusieurs excellents jurisconsultes et de leur propre conscience ; à la grande joie aussi des fidèles, de ceux des environs surtout. Les Pères jouissaient d'une popularité de bon aloi qu'ils étaient heureux de partager avec les très religieux Pères Franciscains du célèbre couvent de Varatojo, voisin, lui aussi, de Torres Vedras. Les églises de ces deux maisons religieuses attiraient, à certaines solennités surtout, un grand concours de fidèles, de régions même lointaines. *Barro* et *Varatojo* étaient deux noms connus et très aimés, en Portugal, par tous les bons catholiques.

Premières alarmes.

La première nouvelle de la révolution arriva, à Barro, dès le 4 octobre.

Ce jour-là, un homme du peuple ròda autour de la maison, acclamant la république et insultant les Pères. Désireux d'attaquer le collège, il alla exposer son plan aux travailleurs qui faisaient la vendange dans un vignoble voisin. Ces bons paysans le reçurent mal et se moquèrent de lui.

Ne se tenant pas pour battu, il alla au pressoir, et tàcha de suborner les ouvriers qu'il y trouva. Las de ces impertinences, le maître l'invita à sortir ; et comme il ne se pressait pas, on eut recours à des arguments plus persuasifs que les paroles.

Hommes et femmes l'accablèrent de huées et l'obligèrent à décamper, moins fier qu'il n'était venu. Le P. Recteur, Antonio Maria Alves, informé des faits, apprit que notre homme n'était pas seul : d'autres sectaires, absents en ce moment, ne demandaient pas mieux que d'agir, à la première occasion. Le contretemps arrivé à leur chef ou collègue les força à renoncer à leur projet. Les républicains de Torres, fort désireux, eux aussi, de livrer un assaut au collège, n'osèrent pas non plus exécuter leur dessein : cet incident leur fit croire que les Jésuites étaient défendus par les paysans de la région qui leur étaient dévoués.

« Le lendemain, jour de la proclamation de la république à

Lisbonne, dit le R. P. Alves, nous restâmes plusieurs heures sans nouvelles. Toutes les communications avec la capitale étaient interrompues. Pendant le dîner, qui avait commencé à cinq heures, je reçus une lettre d'un ami. Il me disait entre autres choses : *La révolution a éclaté à Lisbonne : la république a été proclamée dans la capitale : on craint une guerre civile.*

En récréation, je communiquai ces mots aux Pères qui, comme moi, en furent tous très impressionnés.

— Il serait prudent de faire garder la maison cette nuit, dis-je au P. Ministre.

Pendant que celui-ci donnait ses ordres, un de nos amis me fit dire que ses gens allaient venir pour nous défendre ; mais bientôt João das Vinhas entra dans ma chambre, et me dit très découragé :

— Mon Père, tout est perdu ; nous ne pouvons rien faire... On dit que la république a déjà été proclamée à Torres et qu'on a reçu des ordres pour venir arrêter les Pères. »

Et c'était vrai. Le drapeau républicain avait été hissé sur la maison communale de Torres, et salué par des manifestations bruyantes dont on entendit, à Barro, les échos.

Le R. P. Alves continue : « La nuit qui suivit fut pour moi, comme les précédentes, troublée par mille préoccupations. De grand matin, je fus informé du malheur survenu, pendant la nuit, à Serra da Villa.

Près des moulins à vent qui dominent la maison, les républicains s'étaient mis à faire un grand vacarme, et à vociférer des cris de mort contre les Jésuites.

João das Vinhas, qui travaillait dans les propriétés du collège, et qui, pendant la nuit, faisait la garde, alla à leur rencontre. Après bien des altercations, João, aveuglé par la colère, tira à bout portant sur l'individu qui le provoquait avec le plus d'audace. Le malheureux tomba raide mort sur la colline, à un kilomètre environ du collège. C'était vers onze heures du soir. » (1)

(1) La victime s'appelait Joaquim dos Santos Raposo. Il était voisin et même parent du meurtrier. Celui-ci portait le sobriquet de João das Vinhas (Jean des Vignes. Son vrai nom était João da Silva Gregorio.

Impudence du Ministre de la Justice.

Le Ministre de la Justice du gouvernement provisoire, M. Afonso Costa, déclara au P. Torrend, quand il procéda à son interrogatoire, que l'arrestation de la communauté de Barro avait été motivée par le meurtre dont nous venons de parler. Il avait, ajoutait-il, reçu, *par le même courrier*, et la nouvelle de cet assassinat et l'annonce de l'adhésion à la république du 15e régiment d'infanterie, qui était de passage à Torres Vedras.

Or, le meurtre eut lieu dans la nuit du 5 au 6 octobre, vers onze heures (1) et, *dès le 5 au soir*, on connaissait à Lisbonne à la rédaction du *Seculo* l'adhésion du 15e régiment. Est-il croyable que le ministère, si intéressé à connaître immédiatement la disposition des corps d'armée vis-à-vis du nouveau régime, n'ait été informé de cette adhésion qu'après la rédaction d'un journal ? Le Ministre de la Guerre pouvait peut-être n'en avoir pas reçu encore la communication officielle, mais le fait est que, dans la soirée du 5 octobre, le commandant du 15e régiment, Fontoura Guedes, avait reçu l'ordre d'aller à Barro, *arrêter les Pères, parce qu'ils étaient armés*. C'est le commandant lui-même qui fit cette déclaration au R. P. Recteur de Barro, avec lequel il avait eu autrefois, à Macao, des relations amicales.

Le Ministre de la Justice n'a pas eu honte de déclarer qu'il avait fait arrêter tous les Jésuites de Barro, à cause d'un meurtre commis, dans une rixe, par un travailleur de la maison ! On a peine à comprendre pareille jurisprudence. Tant d'hommes arrêtés pour avoir à leur service un journalier qui, à l'improviste, tue son provocateur, sans que personne même ne prît la peine de rechercher quelle influence morale les Jésuites avaient eue dans ce crime, sur la simple présomption que les mauvaises actions des serviteurs peuvent avoir été commises sous l'influence des maîtres ! C'est un comble !

D'ailleurs, les antécédents établissaient une invincible présomption en faveur des religieux. Qui les avait jamais vus dans une bagarre ? Quand avaient-ils conseillé soit directement, soit

(1) Le meurtre fut annoncé à l'Administrador de Torres le 6 octobre, vers huit heures du matin, et ce ne fut qu'après cela que le parquet en eut connaissance. La levée du cadavre s'est faite « au moment de l'assaut du collège », raconte le *Seculo*, dans son numéro du 7 octobre.

indirectement, des actes moralement illicites? Dans quel bureau de police leurs noms avaient-ils été enregistrés?

L'attentat du ministre est bien plus odieux encore... Il était moralement impossible que ces hommes eussent coopéré à l'assassinat, mais, pour quelques-uns, à l'impossibilité morale, se joignait l'impossibilité physique. L'un d'eux, le Frère novice Mariz, était alité par suite d'une rechute de pleurésie; on avait même peu d'espoir de le sauver. Afonso Costa n'en tient aucun compte. Il ordonne l'arrestation en bloc de la communauté; il veut que personne ne lui échappe. Un autre, le P. Carlos de Gouveia, vénérable septuagénaire et malade, ne pouvait faire un pas sans le secours d'autrui. On l'arrache de sa cellule et on le relègue, à titre de faveur, à l'hôpital, en attendant le Limoeiro!

Beaucoup n'étaient encore que de tout jeunes gens. Et on les arrête tous, à l'improviste, sans aucune enquête, sans avoir entendu un seul témoin!

C'est donc une véritable monstruosité que cette affirmation d'Afonso Costa au P. Torrend!

C'est en haine de Dieu et de l'Eglise, c'est dans le vain désir de capter des applaudissements, dussent-ils venir d'une foule brutale fanatisée par une infâme propagande, que le ministre Afonso Costa a fait arrêter et conduire à Caxias toute la communauté de Barro!

Les insultes que les Pères entendirent sur leur route, l'attentat qui devait amener un déraillement et rendre possible une tuerie de Jésuites, ces foules ivres de haine, de cette haine que, seule. une impiété extrême sait déchaîner, resteront sur le nom du ministre responsable de pareils excès, comme des stigmates indélébiles de honte!

On désire, sans doute, connaître le résultat de l'enquête judiciaire, sur le crime de Barro. Le « *Mundo* », organe du Ministre de la Justice, dans son numéro du 21 octobre, publia, sous la rubrique « *Nouvelles et rumeurs* », l'entrefilet suivant :

« Le juge du district de Torres Vedras a télégraphié au Ministère de la Justice que, dans le cours de l'enquête, il a été démontré que les Pères de Barro n'avaient encouru aucune responsabilité, dans le meurtre commis près de leur couvent. »

Cette fois, la calomnie avait été rétractée, une fois sur mille : mais les religieux étaient en prison!

Le « *Diario de Noticias* » du 29 avril 1911, rendant compte du jugement qui venait d'avoir lieu, disait :

« Durant l'audience, il a été prouvé que João das Vinhas a commis le crime pour avoir été continuellement provoqué par son adversaire, et que la communauté des Jésuites n'était pour rien dans cette affaire...

... Se conformant au verdict du jury, le juge a condamné l'accusé à deux ans de prison correctionnelle, à l'amende correspondante et aux frais du procès.

L'accusé a bénéficié de la dernière amnistie. La sentence a été bien reçue du public. » (1)

Que doit penser le Ministre de la Justice de son mandat d'arrêt contre la communauté de Barro ?

A l'assaut d'un couvent.

Le 15e régiment d'infanterie était parti, de Thomar, monarchiste ; à Torres Vedras, il se fit républicain. Le ministre Afonso Costa ordonna au commandant de ces troupes de donner des preuves de sa fidélité en allant arrêter, le 6 octobre, tous les membres de la communauté de Barro, sans en excepter un seul. Le ministre et les autorités de Torres lui faisaient savoir en même temps que les Jésuites étaient armés et que les populations voisines leur témoignaient beaucoup de sympathie.

Que dut penser le commandant de ces instructions ? Le fait est que, le lendemain, il exécuta un véritable plan d'attaque. Est-il téméraire de supposer que l'état-major passa la nuit, courbé sur la carte de la région, étudiant les accidents de terrain, mesurant la hauteur des montagnes, sondant la profondeur perfide des vallées, s'informant enfin de la science stratégique des paysans, dont on devait prudemment prévoir une attaque ?

(1) Pour se faire une idée de *l'honnêteté* de la presse portugaise à grand tirage, surtout quand il s'agit de religieux, il suffit de rapprocher de cet article, ce que ce même « *Diario de Noticias* », qui veut passer pour un journal sérieux, publiait dans son numéro du 7 octobre :

« *Torres Vedras*, 6. — Ce matin, le journalier Joaquim Raposo, ou Joaquim Santinho, en passant devant le couvent de Barro a crié : Vive la République ! Les Peres apparurent aux fenêtres et criblèrent de balles le malheureux dont le cadavre gît abandonné sur le chemin. »

Cette dépêche eut immédiatement les honneurs du placard et le journal déclarait, avec orgueil, que le dit placard avait eu un grand succès !

En un autre endroit, le « *Diario de Noticias* » ajoute : « Beaucoup de monde, sachant par notre *placard* que les Pères allaient partir de Torres Vedras et venir à Lisbonne, afflua au Rocio. On ignorait qu'ils étaient dirigés sur Caxias. »

Autre motif, comme on le voit, pour que le susdit journal se vante de l'influence de son fameux *placard*.

C'est surtout aux calomnies des journaux qu'il faut attribuer la responsabilité des fureurs populaires contre les Religieux.

Ecoutons des témoins oculaires de ces évolutions belliqueuses, mémorables dans l'histoire de la dernière persécution religieuse en Portugal.

« A dix heures du matin, écrit le P. F. Rodrigues, les troupes disséminées sur les monts de Serra da Villa et sur les autres collines environnantes retrécirent le cercle dans lequel elles nous entouraient. Les soldats parurent d'abord sur les sommets, puis ils descendirent avec précaution, cachant leurs armes, jusqu'à leur arrivée près de l'enclos, où ils se dissimulèrent derrière les murs du jardin. En même temps, par la route de Barro, s'avançait au galop un détachement de cavalerie. Il escortait une voiture dans laquelle se trouvaient des républicains du bourg, et à leur tête, le maire et les conseillers municipaux. »

« A quelques pas de l'enclos, ajoute le R. P. Alves, ces derniers ralentirent leur marche ; on remarquait chez eux une certaine hésitation. Ils étaient persuadés que le collège était muni de canons à tir rapide, et qu'il avait une garnison de 500 hommes. J'allai rassurer les novices et leur indiquer où chacun pourrait trouver un asile, en cas de dispersion. J'allai ensuite chez les étudiants, pour le même motif ; quelques-uns étaient fort émus de ce qui se passait... Je leur dis quelques paroles pour leur inspirer de la confiance, et je me rendis à la porterie. Quelques républicains stationnaient à une centaine de mètres, essuyant la sueur de leur front avec des airs effrayés, comme des hommes qui craignent une embuscade.

L'idée en effet que nous étions armés jusqu'aux dents, et que nous pouvions, d'un moment à l'autre, les exterminer tous ne les quittait pas.

Je leur demandai l'objet de leur visite.

Pour toute réponse, ils me demandèrent de l'eau, car ils étaient accablés de soif. Ce n'est pas étonnant, il faisait très chaud, et la peur est peut-être un bon sudorifique !

Je leur indiquai le robinet d'une fontaine à côté de la porte d'entrée. Je continuai à leur faire des questions ; mais leurs airs et leurs gestes manifestaient assez leurs mauvaises intentions. L'un d'eux était, si j'ai bonne souvenance, Julio Vieira, cordonnier républicain, bien connu dans le pays.

Comme il y avait deux jours que nous étions sans nouvelles de Lisbonne, je leur demandai ce qui s'y passait. Ils répondirent :

— La république a été proclamée ; tout le nord du pays y a adhéré avec enthousiasme ; Campolide a été complètement ruiné.

— Et les Pères ?

— Presque tous tués ; quelques-uns, bien peu, ont échappé et sont grièvement blessés.

Et tout cela fut dit avec un air de satisfaction diabolique qu'il m'est impossible de décrire !

Je me tus un moment, le cœur brisé de douleur. L'idée me vint cependant que ce que je venais d'entendre de ces bouches malveillantes était exagéré.

L'Administrateur de Torres, ou son représentant, me déclara alors qu'il avait reçu du gouvernement de la république l'ordre de nous arrêter tous et de nous envoyer à Lisbonne.

— En ce cas, je vais communiquer cet ordre à ma communauté ; ayez la bonté de m'accompagner.

Pour leur enlever toute crainte d'une explosion de dynamite, je me mis à leur tête. Il fallait voir comme ils me suivaient, tremblants, méfiants, sondant du regard les angles et les coins obscurs de la maison...

Je réunis la communauté dans la salle de Saint-Stanislas, pour lui communiquer l'ordre barbare d'emprisonnement que ces Messieurs venaient nous notifier.

— Et maintenant, continuai-je, on ne nous laisse qu'un quart d'heure pour préparer notre départ ; que chacun emporte les objets les plus nécessaires à son usage, comme par exemple, du linge.

Mais, et le Très Saint-Sacrement ?... Il ne peut pas rester seul, dis-je, en m'adressant à l'administrateur.

— J'ai des ordres pour vous emmener tous prisonniers, répondit froidement le magistrat. Pour garder le Saint-Sacrement, nous avons là les soldats...

— Cela, jamais ! J'aime mieux être fusillé sur place que de laisser le Très Saint-Sacrement sans aucun prêtre !

Ils se regardèrent les uns les autres, sans savoir que dire. Enfin l'un d'eux, avec des airs de modération, leur vint en aide.

— Respectons ses idées, dit-il. Avec les malades, laissons un autre Père pour garder le Sacrement.

Sur-le-champ, je désignai le P. Francisco Rodrigues.

Je montai ensuite à l'infirmerie pour communiquer au Frère novice Mariz ce qui se passait; il était alité et avait une forte fièvre. Le malade était en proie à une grande agitation : il avait entendu au dehors les hennissements des chevaux, et les vivats à la république.

Je le rassurai. Il se leva aussitôt, s'habilla et, peu après, se présentait à la porterie, une petite valise à la main, prêt à accompagner ses frères en prison. J'allai ensuite trouver le P. Gouveia.

— Père, lui dis-je en entrant, on nous contraint d'abandonner notre maison. Nous allons être conduits en prison par les soldats.

Je n'oublierai jamais l'impression de douleur et de compassion que je ressentis en voyant le bon vieillard dans l'état où la maladie l'avait réduit, et en songeant à tout ce qu'il allait souffrir, lui, qui ne pouvait pas faire deux pas sans le secours d'un ami.

Les républicains entrèrent, à ma suite, dans la chambre du malade. Ils obligèrent celui-ci à s'avancer jusque vers l'escalier... pour juger de ses forces !

Ils reconnurent enfin que le pauvre septuagénaire était exténué et le reconduisirent à sa chambre.

On permit au Frère coadjuteur Agostinho Tavares de rester aussi pour lui servir d'infirmier. »

Le départ.

« Le représentant de l'autorité, continue le P. Alves, durant ce temps, parcourait la maison ; il entrait dans toutes les chambres, visitait les ateliers, en quête d'armes. Mais les armes n'apparaissaient pas !

J'accompagnai moi-même quelques républicains aux dortoirs des novices et des étudiants et en d'autres dépendances.

Ils observaient, se regardaient et faisaient leurs commentaires avec des raffinements de langage :

— Quelles belles chambres ! Quels beaux dortoirs ! C'est ce qu'il nous faut pour nos œuvres de bienfaisance !

J'emportai de ma chambre mon crucifix, qui devait être mon compagnon et mon consolateur en prison et en exil ; je mis dans une valise une bonne partie de mes manuscrits, et je courus à la tribune faire mes adieux au divin Prisonnier du tabernacle et à Notre-Dame des Anges.

Là, je m'offris à Dieu sans réserve, avec ma communauté et je demandai des forces pour faire le sacrifice de la vie, si tel était son bon plaisir.

En sortant de la tribune, je rencontrai le P. Monteiro.

— Eh bien, P. Monteiro, adieu et à bientôt !

On lui avait permis de rester à cause de ses quatre-vingts ans. Mais le lendemain, 7 octobre, on le fit partir pour Lisbonne, en compagnie des Pères Rodrigues et Liborio, et des coadjuteurs Rosête, Marques, Barata et Sousa. Le P. Gouveia fut interné à l'hôpital de Torres Vedras : on éloigna son infirmier qui prit, avec les autres, le chemin de la capitale, où ils entrèrent tous au cachot n° 8 de la prison du gouverneur civil.

En arrivant à la porterie, quel ne fut pas mon étonnement, en voyant, devant moi, un officier de ma connaissance, un vieil ami de Macao.

C'était le lieutenant-colonel Fontoura Guedes, commandant des troupes qui étaient venues nous arrêter. Le digne officier ne put dissimuler sa profonde émotion.

— Comment? Père Alves! Vous êtes le Supérieur de cette maison ? Quelle triste mission est la mienne ! Obligé d'arrêter un de mes meilleurs amis !...

— Vous avez raison, commandant ! C'est injuste et cruel ! Mais, que voulez-vous ? Courbons-nous devant les dispositions de la divine Providence ! Accomplissons, chacun de nous, notre devoir jusqu'à la fin !

J'ajoutai : M. le Commandant, il est presque onze heures : ma communauté, composée en grande partie de jeunes gens, aurait besoin de prendre quelque chose, vers midi...

— Comment arranger cela ? C'est en dehors de mes attributions ; néanmoins, je vais demander qu'on fasse droit à votre juste désir.

Et, sur-le-champ, il s'entendit avec l'administrateur pour qu'on préparât à Torres un repas, sinon délicat, au moins abondant pour les quatre-vingt-deux prisonniers qui allaient partir.

J'abandonnai ce saint asile. Durant cinquante ans, il avait servi à la formation de tant d'apôtres qui, partout, en Portugal et dans les missions, avaient passé en faisant le bien. Ces hommes de tant de mérite allaient être persécutés comme des criminels et des malfaiteurs !

Les soldats formaient deux longues files ; deux à deux, nous prîmes place au milieu. D'abord, les soldats nous regardèrent avec étonnement, puis avec respect, enfin avec compassion et en toute confiance.

Ils n'en croyaient pas leurs yeux ! Des jeunes gens, quelques-uns d'à peine quinze ans, pêle-mêle avec des sexagénaires, tous sans peur, calmes, presque joyeux, comme s'ils allaient à une fête.

Des larmes, on n'en voyait que sur les visages d'un petit nombre de personnes étrangères à la communauté, qui nous regardaient consternées. Nous restâmes debout près d'une demi-heure, en attendant que tout fût réglé pour le départ.

On nous compta quatre ou cinq fois : on craignait tant d'oublier quelqu'un dans la maison. Pendant ce temps on prépara la charrette qui devait conduire à Torres le P. Diogo Morales, espagnol, le Frère scolastique Cardoso et le Frère novice Mariz.

En arrivant au bourg, je sus que notre cocher Antonio avait été arrêté lui aussi ; on le soupçonnait d'être Frère coadjuteur. La charrette, la mule et les harnais furent immédiatement séquestrés, et restèrent entre les mains d'un fournisseur du collège.

Enfin, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en marche. Presque tous nous portions la soutane.

Nous descendions lentement, tandis que les va-nu-pieds de Torres se répandaient dans notre vigne et s'en donnaient à cœur joie. Au village de Barro, bien des personnes pleuraient à chaudes larmes à notre passage.

Mais bientôt, les outrages, les insultes et les affronts de toute sorte commencèrent à pleuvoir pour ne plus cesser que le jour de notre expatriation.

Nous continuâmes notre voyage vers Torres, au milieu d'un nuage de poussière.

La foule excitée par les républicains augmentait sans cesse. A notre entrée dans le bourg, elle était si compacte, qu'il nous était difficile de nous tenir en rang au milieu des soldats.

Nous fûmes conduits à l'ancien couvent des Augustins, qui sert aujourd'hui de caserne, et où sont installés les bureaux de l'arrondissement. On nous fit entrer dans une salle spacieuse, celle précisément où avaient dormi les soldats qui nous escortaient. Tout y était en désordre. D'un côté, des tas de matelas, de l'autre, des bancs, des manteaux, des couvertures...

Il était onze heures. On ne nous servit à dîner qu'après une heure de l'après-midi.

Cet intervalle fut rempli par une conversation fort animée. Nous faisions mille conjectures au sujet de notre destinée future. Les uns disaient, en plaisantant, qu'on allait nous embarquer sur un vieux navire et nous envoyer vers des parages lointains. D'autres croyaient qu'en arrivant à Lisbonne, on nous disperserait. Dans la prévision de cette seconde hypothèse, tous écri-

virent sur un petit carnet, que je fis circuler, leurs noms et ceux de leurs familles pour pouvoir, plus tard, nous mettre en correspondance les uns avec les autres.

Pour que ce jour restât bien gravé dans nos souvenirs, j'eus l'idée d'admettre à la seconde probation le P. Oscar Peixoto, qui, peu de jours auparavant, avait commencé, à Barro, sa vie religieuse.

Ce fut une grande joie pour tous ; chacun félicita le nouveau membre de la communauté et lui donna l'accolade dans cette prison provisoire.

Les soldats et la foule des curieux étaient stupéfaits de nous voir si joyeux et si tranquilles dans de pareilles circonstances. »

Souvenirs ineffaçables.

On croyait généralement à Barro, comme dans toutes les maisons de la province, que le triomphe des républicains serait marqué par l'expulsion des Jésuites ; et cela, non pas parce que les membres de la Compagnie eussent *fait de la politique*, comme Afonso Costa, l'a dit au P. Torrend, mais parce que le parti républicain, foncièrement sectaire et antireligieux (1), devait nécessairement proscrire ceux qu'il avait toujours rencontrés, fidèles à leurs devoirs, entre les rangs de ceux qui forment la garde avancée des défenseurs des droits de Dieu.

Aussi les Supérieurs avaient-ils songé à disperser leurs sujets, si la révolution éclatait. Le 6 octobre, on avait désigné les différents groupes et les habitations où chacun devrait se réfugier, en cas d'expulsion. L'arrestation inattendue de toute la communauté fut, à vrai dire, un bienfait de la Providence, surtout pour les jeunes novices. Elle les retint unis à leurs Supérieurs, dans l'intérieur d'une prison, et leur évita les séparations précipitées et les contacts dangereux, qui auraient pu mettre en péril les volontés moins robustes. Afonso Costa concourut donc, bien malgré lui, à maintenir, dans plus d'une de ces jeunes âmes, l'esprit légué aux Jésuites par Ignace de Loyola.

(1) Je fais allusion au parti tel qu'il existe, et non tel qu'il pourrait ou devrait être. Les Jésuites, en s'opposant, comme prêtres, à l'impiété, se trouvèrent, à vrai dire, en face du parti républicain portugais, en bloc. Ils savaient depuis longtemps quels étaient ces hommes qui s'arrogeaient en Portugal la dénomination de démocrates, et tout ce que les Portugais, les catholiques surtout, pouvaient attendre d'eux.

Les narrations de nos Pères et de nos Frères rendent témoignage de la joie spirituelle que chacun éprouva, à la pensée qu'il ne serait pas séparé de ses frères, à l'heure justement où la séparation était le plus à craindre.

L'un d'eux écrit : « Le départ fut précipité, mais combien plus avantageux pour nous que la dispersion qu'on avait d'abord projetée. C'était la communauté entière qui se trouvait là, et avec elle l'esprit de la Compagnie de Jésus. Si on nous avait passés par les armes, nous aurions, unis dans le même esprit, partagé le même martyre. »

Le Frère coadjuteur Antonio Catharino, originaire de l'arrondissement de Torres, et qui avait des parents à Serra da Villa, fut invité à demeurer à Barro, pour prendre soin de la propriété.

Comme il refusait, on se mit à exagérer, à dessein, devant lui, le danger qu'il courait d'être tué avec les Pères.

— J'aime mieux, répondit-il, mourir avec les Pères que de les abandonner.

Le P. Francisco Rodrigues raconte qu'il y eut un moment de silence, quand l'administrateur eut consenti à ce qu'un Père restât jusqu'au lendemain pour consommer les Saintes Espèces ; personne ne s'offrait.

Après un court silence, qui montrait bien, ajoute le même Père, combien tous préféraient accompagner la communauté, je m'offris, moi, pour accomplir ce qu'on désirait.

Mais, malgré toute la joie surnaturelle qui animait ces persécutés, les souvenirs de cette journée resteront pour tous, surtout pour les plus jeunes, vraiment ineffaçables.

Où allaient-ils ? A Lisbonne, leur avait-on dit.

A quelle fin ? Pour y être jetés en prison ? Pour y vivre ou pour mourir ? Ils ne le savaient pas... tout était possible ! Ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'ils allaient accomplir les desseins de Dieu sur eux.

Ces jeunes gens à l'imagination si impressionnable et au cœur si délicat, qui ignoraient l'infamie et le crime, entourés de tout un appareil belliqueux, insultés comme des malfaiteurs... combien ils ont dû souffrir, sur leur voie douloureuse !

On servit enfin aux prisonniers leur premier repas : de la soupe, un peu de viande et des pommes de terre, du pain et du vin. De table, il n'y en avait pas. Chacun tenait son assiette d'une main, et la fourchette de l'autre.

Pour écarter de l'esprit des prisonniers tout soupçon d'empoi-

sonnement, un gardien se servait de chacun des mets et mangeait au milieu des religieux. Quelques républicains jugèrent l'occasion opportune pour faire l'apologie de leur parti, en déclarant qu'il n'y avait personne comme eux pour respecter les opinions de leurs adversaires, et ils avaient l'air d'y croire !

La voie douloureuse.

L'ordre fut enfin donné de se mettre en marche. En un instant, tous furent prêts : chacun prit sa petite valise ou son paquet, et le cortège se mit en mouvement dans le même ordre qu'au départ de Barro.

Les vivats en l'honneur de la république recommencèrent.

« La joie et le bonheur de tous étaient manifestes, écrit le P. Torrend. Nous allions répétant l'*ibant gaudentes*... Pour ma part, je me fis un point d'honneur de ne laisser personne prendre les devants sur moi... »

Les religieux furent comptés en entrant dans les wagons ; ils étaient quatre sur chaque banc. Les extrémités étaient occupées par des sergents. Les soldats entrèrent dans d'autres wagons et le commandant, dans une voiture réservée. Il voulut garder auprès de lui le R. P. Recteur, malgré les instances de celui-ci, qui refusait un tel privilège (1).

Le train se mit en marche ; on entendit des vivats à la république et quelques cris de : *A bas les Jésuites !* qui ne trouvèrent que peu d'écho !

Il semble bien qu'on avait, par le télégraphe, donné le mot d'ordre à toutes les gares. Elles regorgeaient de manifestants, au passage du train ; et plus nous approchions de Lisbonne, plus nombreuses et plus tumultueuses devenaient ces foules. Aux vivats pour la république, on ajouta bientôt les cris de : *A bas les Jésuites ! A mort les Jésuites !*

(1) D'une voix émue, et les larmes aux yeux, écrit le P. Alves, M. le Commandant me présenta à MM. les officiers qui se trouvaient dans le même compartiment.

« J'ai l'honneur, dit-il, de vous présenter le R. P. Alves, Supérieur du collège de Barro, mon ami depuis de longues années, mon confesseur autrefois à Macao.

C'est avec une profonde douleur, et pour obéir à des ordres supérieurs, que je me vois dans la triste nécessité de le conduire prisonnier à Lisbonne. Je prends part aux souffrances qui doivent en ce moment déchirer son cœur. »

Inutile d'ajouter que je fus traité en ami par les cinq officiers qui étaient avec le commandant.

Collège de Barro. — La porte d'entrée et l'église

« C'est à Amadora, écrit le P. D. Gomes, que ces cris commencèrent à se faire entendre. Le chef de gare lui-même monta sur le marchepied d'un wagon et leva le bras contre un pauvre novice qui était vis-à-vis de moi, et que je défendis comme je pus. »

Le Frère scolastique Francisco Miranda confirme le fait et ajoute : « A Amadora, où le train eut un arrêt assez long, les manifestants montaient dans les wagons et nous menaçaient... Les soldats se montraient, il est vrai, prévenants envers nous, mais, pour ne pas déplaire au peuple, ils n'intervenaient que lorsqu'on dépassait toutes les bornes. »

Après Porcalhota (1), Campolide. Voici ce qu'écrit un témoin oculaire :

« A Campolide, la gare était remplie de monde. L'exaltation de cette foule touchait au délire. C'étaient des cris de mort, des insultes, des obscénités, des hurlements effroyables. »

« Des gamins, ajoute le P. Alves, montaient dans les voitures ; on remarquait sur leurs visages les crispations d'une haine diabolique. Ils m'aperçurent au milieu des officiers, appelèrent d'autres camarades et, tous ensemble, ils montèrent sur les marchepieds, et en me montrant le poing, ils criaient :

— Voyez-moi celui-là ! Ce doit être le général ! Laisse faire, dans quinze jours, tu auras changé de figure, on va te faire crever de faim dans la prison !

Je priai le commandant de faire descendre les stores pour éviter ce dévergondage ; il le fit sur-le-champ. »

Impossible de décrire les sentiments que réveilla dans le cœur des prisonniers la vue du collège qui se dressait devant eux.

Le commandant reçut l'ordre de suivre la ligne d'Alcantara, au lieu d'entrer dans le tunnel du Rocio, comme on s'y attendait.

Quel était le motif de ce changement ? Le ministre craignait-il de voir le peuple dépasser ses désirs dans la manifestation du *respect* que le gouvernement provisoire *prêchait*, à l'égard des vaincus ?

Le télégraphe et les *placards* des journaux avaient annoncé l'arrivée des Pères à Lisbonne. Les émeutiers qui attendaient en foule, au Rocio, ne pouvaient manquer de se montrer fort mécontents. On les privait du plaisir savouré d'avance de voir plus de quatre-vingts jésuites en butte aux huées les plus formidables

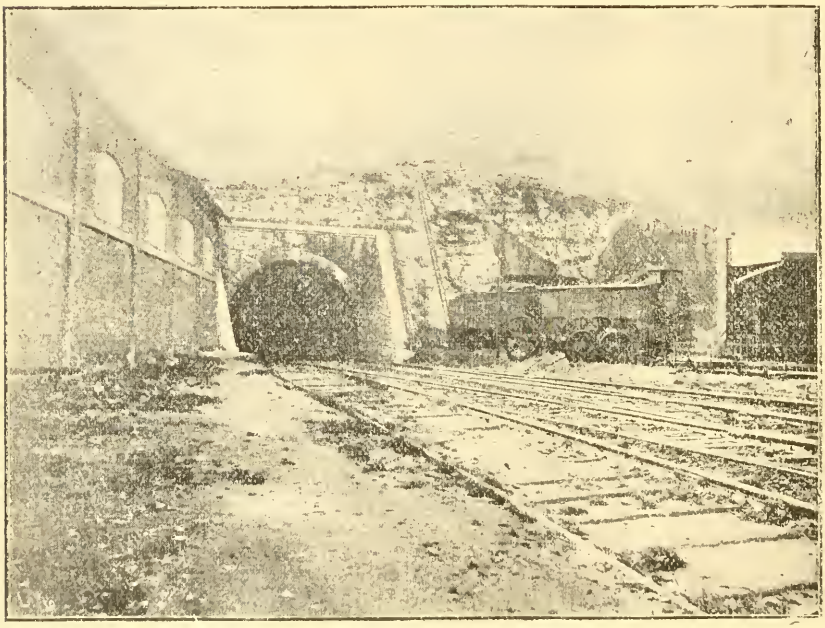
(1) C'est l'ancien nom du bourg appelé actuellement Amadora. (*N. du Tr.*).

qu'on eût encore entendues à Lisbonne. Les plus exaltés s'empressèrent de courir à Alcantara, où il se forma, dit le P. Lages, un ramassis énorme de commis, de souteneurs et de voyous.

A Alcantara, l'arrêt en gare fut long. Grâce, sans doute, à la complaisance des employés, la ligne avait été détériorée pour provoquer un déraillement. On aurait massacré à loisir ceux que le désastre aurait épargnés. Seulement les républicains ne s'attendaient pas à trouver, dans le même train, le 15e régiment d'infanterie. Ce fut sa présence qui sauva la vie des Jésuites.

Mais il fallait réparer la voie, et cette armée d'apaches eut largement le temps de donner libre expansion à sa haine.

« Alcantara fut notre station la plus douloureuse et la plus



L'entrée du tunnel du Rocio, à Campolide.

humiliante, dit le Frère Miranda. Tandis qu'on rétablissait les rails dans la gare, on vomissait contre nous toute espèce d'insultes. Les émeutiers montaient aux portières et nous menaçaient des poings. Sur leurs figures on voyait un mélange diabolique de haine et de joie féroce de nous contempler en cet état. »

— Ah ! ce que tu mériterais, toi, criait un voyou à l'un de nous, c'est qu'on te fît avaler ceci..., et il montrait ses cartouches.

— Dites donc à votre Christ, ajoutait un autre, de venir maintenant vous délivrer des mains de la république.

Le même témoin ajoute : « Nous ne vîmes jamais représenté si au vif le spectacle de ce que devait être, à Jérusalem, la fureur du peuple contre Notre-Seigneur. On aurait vraiment dit des possédés.

Un membre du gouvernement provisoire dut, nous dit-on, venir en automobile prêcher la prudence au peuple, et montrer que les Jésuites avaient été désarmés et étaient gardés par les soldats.

Enfin, le train partit pour Caxias. Il faisait nuit noire. Nous espérions que pour cela, les localités que nous devions traverser seraient plus tranquilles. Nous nous étions trompés. A Caxias, on nous fit les honneurs d'une réception. Les insultes étaient d'abord plus rares, mais, peu à peu, le cortège qui nous accompagnait sur la route de la forteresse, alla en augmentant. »

« Il fallut s'arrêter longtemps en plein air, et il faisait bien froid, dit le Frère F. Miranda, la route était escarpée. Nous avancions à la lumière des torches, gardés par les soldats, escortés par une bande de va-nu-pieds. On ne nous épargna ni les insultes, ni les grossièretés, ni les blasphèmes ! Et cette marche dura près de trois quart d'heures. »

Une femme, raconte le P. Lages, considérant un de nos jeunes novices, disait : Oh ! le malheureux ! si jeune, et déjà on le mène en prison. — Cette femme se montrait au moins compatissante. Chose rare !

Une autre, changeant de ton : Voyez-moi celui-là, un enfant, et déjà si coquin ! Les deux novices en question ne purent s'empêcher de rire, et leurs compagnons les imitèrent.

Au milieu de cette tempête, la sérénité d'esprit la plus complète régnait parmi les religieux : ils regardaient sans trembler et même le sourire sur les lèvres, ces tristes scènes moins déshonorantes pour ce peuple que pour les démagogues qui avaient été ses éducateurs.

On vit même une vieille femme, qui, malgré la raideur du chemin, le froid de la nuit et le poids des ans, acclamait péniblement le nouveau régime, de sa voix tremblante et déjà fatiguée !

La dernière nuit à Barro.

Avant d'entrer dans la forteresse de Caxias, devenue célèbre désormais par la réclusion de tant de religieux innocents, revenons au noviciat de la Compagnie, et voyons ce qui s'y passe. Le P. Francisco Rodrigues qui, *par une faveur* de l'autorité, y était demeuré pour célébrer, le lendemain, la Sainte Messe et consommer les Saintes Hosties, va nous le dire.

Près de la porterie, les prisonniers et leur escorte, rangés en longue file, attendent l'ordre du départ.

« Sur ces entrefaites, dit notre narrateur, les républicains me disent qu'ils veulent visiter la maison. Je me mets à leur tête : nous parcourons les corridors ; je leur ouvre toutes les portes. Ils voient, examinent, fouillent, passent tout en revue.

— Les armes ? Les souterrains où sont-ils ?

— Cherchez, Messieurs, les entrées et les sorties vous sont toutes ouvertes.

Ils cherchent, recherchent ; et les armes n'apparaissent pas, pas plus que les fameux souterrains.

— Allons aux mansardes, s'écrie enfin l'un d'eux, comme s'il venait d'avoir une idée géniale.

— Montez, Messieurs, voici l'escalier.

Ils grimpent jusqu'en haut et découvrent réellement... quelques fusils !

— Voici les armes ! s'écrient-ils triomphants.

— Pardon, Messieurs, nous avions des armes, et je ne le savais pas !...

Ils prennent en main les fusils, les retournent, les examinent... C'étaient des fusils de bois. Ils ne purent s'empêcher de rire aux éclats.

Nos étudiants s'amusaient parfois ; et, sans doute pour représenter quelque scène militaire, ils s'étaient aidés de ces débris, sortis probablement de leur fabrique.

Dans ce grenier, on conservait une bonne quantité de fruits, nos visiteurs, oubliant momentanément les armes, se jetèrent sur ces nouveaux projectiles. Et, soit dit en passant, ils firent preuve d'un bel appétit.

Désabusés, persuadés enfin que les armes et les souterrains n'étaient qu'une fable, ils descendirent à la porterie.

Dans la cour, une voix s'éleva du milieu de la foule :

— Il y a, là dedans, un souterrain.

Je fis un signe, et tous gardèrent le silence.

— Quel est celui qui a dit qu'il y avait des souterrains dans la maison? répliquai-je : qu'il se présente et vienne me les montrer !

Notre homme se tut et n'osa plus souffler mot.

Ce fut en ce moment qu'au dehors, les soldats se mirent en marche emmenant leurs prisonniers.

Je n'avais jamais vu sortir de cette maison une procession aussi glorieuse.

— Allez, Martyrs de Jésus-Christ, me disais-je en moi-même en les contemplant, bientôt je vous suivrai.

Je rentrai alors dans la porterie et je vis bien clairement que, moi aussi, j'étais prisonnier. Les soldats avaient formé un cordon tout autour de l'édifice.

Le soir, l'administrateur, si je ne me trompe, revint avec d'autres républicains et le président de la commission : ils me prièrent de les guider, car ils venaient pour sceller les portes et fermer les fenêtres du collège. Je dus m'exécuter.

Ce fut une porte du noviciat qui fut la première à être marquée du sceau de la république. On n'eut pas le temps de terminer cette besogne si triste pour moi ! Quelle peine profonde me causait la visite de ces chambres et de ces corridors, maintenant si sombres, témoins depuis si longtemps de la vertu de mes frères !

— Mon Dieu, quelle tristesse! disait le bon vieux P. Monteiro; désormais il est impossible de vivre dans cette maison !

La nuit vint encore ajouter ses ténèbres à celles que faisait déjà peser sur mon cœur, non pas certes, l'occasion de souffrir un peu pour Notre-Seigneur, mais le regret que j'éprouvais de mes Frères absents, dont j'ignorais le sort, et la pensée aussi que je devrais abandonner ce cher collège, où j'avais vécu plus de quinze ans.

Les impressions de la journée, les cris d'alerte des soldats qui tous les quarts d'heure se faisaient entendre, ne me permirent pas de fermer les yeux de toute la nuit.

Avant de me retirer dans ma chambre, j'avais réuni à la chapelle les Frères coadjuteurs et leur avais expliqué pour la dernière fois les points de la méditation. Les événements de cette journée m'avaient fourni une abondante matière.

7 octobre. — A cinq heures et trois quarts, je célébrai la Sainte

Messe, pour la dernière fois, dans la chapelle, à l'autel de Notre-Dame des Anges. Je choisis la messe votive de Notre-Dame des Douleurs pour implorer la compassion de cette divine Mère sur ses enfants captifs.

A six heures et demie, le P. Monteiro dit la Messe dans la chapelle intérieure du noviciat, donna la Sainte Communion au P. Gouveia et consomma le reste des hosties.

Vers le milieu de la matinée, arrivèrent de Cadriceira le P. José Liborio et le F. Anselmo de Sousa (1); avec eux, nous étions encore neuf prisonniers.

Comme le moment d'abandonner Barro approchait, je demandai la permission d'aller faire un dernier pèlerinage à la statue de la Très Sainte Vierge, acceptant d'être accompagné par quelques soldats.

L'autorisation me fut accordée et je gravis la montagne, en compagnie du Frère Hilario Marques, suivi d'un soldat qui, de loin, nous surveillait. Je recommandai, avec ferveur, à la Vierge Immaculée mes frères prisonniers qui, la veille, avaient passé devant Elle, entre deux cordons de soldats. Puis, le cœur débordant de tristesse, je rentrai au collège (2).

En arrivant, j'appris par le *Diario de Noticias* que toute la communauté de Barro avait été écrouée dans la forteresse de Caxias, en attendant que le gouvernement eût décidé de son sort.

Voici renouvelées, me disais-je, les scènes *pombalines* de la forteresse de San Julião. Je m'offris au bon Dieu pour tout ce que sa sainte volonté déterminerait à mon sujet.

Après-midi, l'administrateur arriva, suivi du président de la commission républicaine de Torres Vedras et de quelques autres

(1) Le *Mundo* du 11 octobre publie que les portes de Cadriceira furent scellées le 8 du même mois. Cadriceira était une propriété du noviciat située aux pieds de la montagne de *Socorro*.

(2) Quand le R. P. Antonio Maria Alves revint de Macao, en 1908, et commença à exercer la charge de Recteur à Barro, il résolut d'élever, au sommet de la colline voisine, un monument commémoratif du 50e anniversaire de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception.

La statue de la Très Sainte Vierge était fort belle et le bon peuple des alentours lui vouait une tendre dévotion. Détail digne de remarque, la construction de ce monument à Marie Immaculée fournit au P. Bovier Lapierre, qui faisait alors son troisième an à Barro, l'occasion de faire la découverte d'une antiquité préhistorique d'une grande valeur archéologique, et qui valut à son auteur des éloges officiels bien mérités.

Le beau monument à la Très Sainte Vierge, que le Père F. Rodrigues visita encore le 7 octobre, fut plus tard démoli par le vandalisme de certains *libéraux* déterminés à détruire tout ce que vénérait la foi des hommes qui ont édifié Batalha, Alcobaça, Belem, et rendirent si heureuse la nation portugaise.

partisans ; ils nous communiquèrent l'ordre de partir immédiatement. D'abord, ils nous proposèrent de prendre des habits laïques et de nous retirer, chacun dans notre famille : mais un républicain d'un aspect sauvage, protesta, en disant qu'il fallait exécuter littéralement les ordres du gouvernement et il insista pour que tous fussent envoyés à Lisbonne. Enfin, il fut convenu que les Pères seraient dirigés vers la capitale, mais que les Frères pourraient, s'ils le désiraient, rentrer dans leurs familles.

Je pris alors à part les Frères coadjuteurs et, bien que mon cœur débordât d'une vive émotion, je leur dis sèchement :

— Nos Pères et nos Frères sont tous en prison ; pour moi, je vais les rejoindre ; vous, faites ce que bon vous semblera ; suivez-moi, ou retirez-vous dans vos familles.

D'une commune voix, tous répondirent :

— Nous choisissons la prison.

Peu après, deux voitures nous conduisaient tous à Torres Vedras, où le bon P. Gouveia resta à l'hôpital. Nous laissâmes dans la cuisine notre dîner qui était déjà préparé ; les républicains y auront, sans doute, fait honneur, à moins toutefois que le soupçon que les mets auraient bien pu être empoisonnés ne leur ait coupé l'appétit. La veille, quelqu'un m'avait demandé un verre d'eau; avant de la prendre, il me l'avait fait goûter, pour s'assurer qu'on n'y avait pas jeté de poison !

A la gare de Torres Vedras, je déclarai que nous n'avions pas dîné, et aussitôt on nous servit quelque nourriture, et on ne permit à personne de nous insulter. Nous partîmes par le train de quatre heures et demie. Un seul garde, habillé en civil, nous accompagnait.

Au Rocio, nous dûmes attendre assez longtemps, jusqu'à ce qu'on vînt nous chercher, par ordre du gouvernement civil.

Pendant ce temps, la foule commença à se réunir autour de nous ; elle alla toujours augmentant, ainsi que les huées, les sarcasmes et les menaces.

Les yeux baissés, le cœur élevé vers Dieu, nous unissions ces injures à celles que Notre-Seigneur souffrit sur le Calvaire ! Arriva enfin un automobile : on y fit monter les trois Pères, et au milieu des cris et des insultes, la voiture traversa les rues de Lisbonne, portant le drapeau républicain, et escortée de deux gardes armés. Les Frères nous suivirent avec le même cérémonial.

Au gouvernement civil, on nous appela à tour de rôle, pour

inscrire nos noms et nos lieux d'origine. Je fus le premier à me présenter. On me demanda qui j'étais, d'où je venais ; on me fouilla des pieds à la tête pour voir si je ne portais pas d'armes dangereuses, puis ils me congédièrent, en m'assignant courtoisement, pour habitation, le cachot n° 8.

Mon cœur était opprimé par la crainte de m'y trouver seul, loin de la réconfortante compagnie de mes Frères ! On arriva enfin, la porte se referma sur moi et je regardai tout autour, pour voir où je me trouvais. J'aperçus, au fond, des personnes qui causaient tranquillement. C'étaient nos Pères et nos Frères du Quelhas.

Mon cœur se dilata de joie ; ma crainte s'évanouissait. Puis, l'un après l'autre, mes compagnons de voyage arrivèrent, et bientôt nous formâmes une communauté assez nombreuse, unie par les nœuds de la charité et de la patience. Nous étions heureux.

Le P. Bento Rodrigues recevait chacun de nous avec des paroles de félicitation. *Si me persecuti sunt et vos persequentur*, répétait-il avec le divin Maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.

A la caserne du 1er régiment d'artillerie

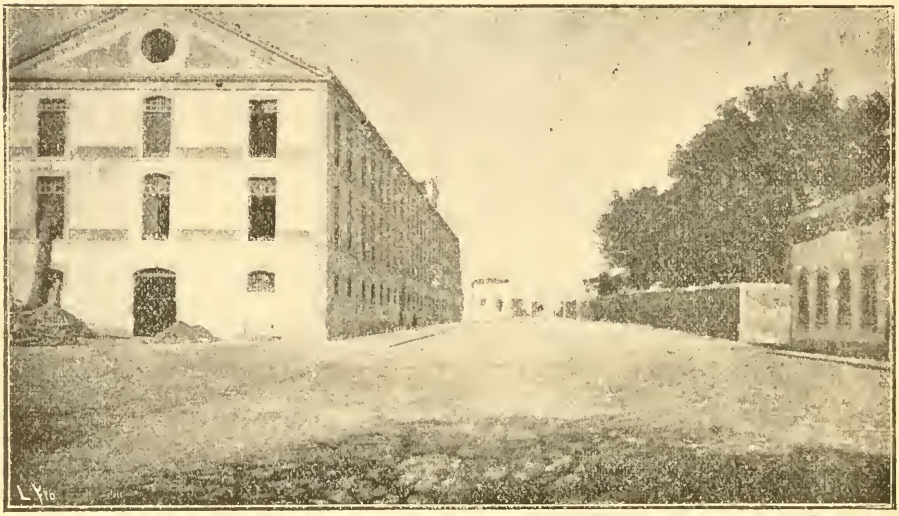
Prisonniers du peuple.

Le 5 octobre, vers sept heures du matin, le P. Alexandre Faria Barros, recteur du collège de Campolide, avait été, comme on l'a vu, arrêté avec le Frère Antonio dos Santos et livré aux chefs révolutionnaires qui commandaient en maîtres à la caserne du 1er régiment d'artillerie. Les deux religieux furent déclarés *prisonniers du peuple* et, à ce titre, gardés à vue dans un corridor du premier étage. Tandis qu'ils montaient l'escalier, on les menaçait avec des revolvers, des fusils et des baïonnettes. C'étaient des gens du peuple qui montaient la garde.

Dans une salle, des officiers désarmés étaient prisonniers. Le P. Barros vit parmi eux deux anciens élèves de Campolide ; il put même parler un instant avec l'un d'entre eux. Les révolutionnaires violaient leur correspondance, leur accordaient ou leur refusaient, au gré de leur caprice, les permissions qu'ils demandaient.

Dans la journée, d'autres Pères et Frères du collège arri-

vèrent, prisonniers du peuple eux aussi. Quelques-uns furent d'abord détenus dans différentes pièces du rez-de-chaussée. On amena aussi quatre religieux salésiens des ateliers professionnels de San José. « A la fin du jour, dit le P. Brito, nous étions une cinquantaine de prisonniers, serrés sur un espace de quelques mètres carrés. Notre mobilier se réduisait à un banc où pouvaient s'asseoir quatre personnes. La charité y suppléait et chacun s'asseyait à tour de rôle. »



La caserne du 1er d'artillerie.

La croix indique le local où les religieux furent détenus.

Ferreira Fontes faisait partie du dernier groupe de Jésuites arrivés à la caserne du 1er d'artillerie. Voici une partie de sa narration :

Il nous fallut monter d'étroits escaliers entre des épées nues et des poignards. Au fond d'un corridor, se tenait le R. P. Recteur de Campolide entouré de presque tous les Nôtres qui se trouvaient au collège, lors de l'assaut, et de quatre Frères Salésiens. Nous nous saluâmes, les larmes aux yeux, et cependant la joie débordait de notre cœur, à l'idée que nous suivions de si près les traces de Notre-Seigneur. Moi qui, dès mes plus tendres années, avais conçu une horreur insurmontable pour les prisons,

je me sentais alors véritablement heureux ; je rendais grâce à Dieu pour ce très grand bienfait : c'est maintenant, me disais-je à moi-même, que nous commençons à être vraiment jésuites — *homines mundo crucifixos !*

A l'entrée, nouvelle revue, plus rigoureuse. On nous enlève nos parapluies, nos rasoirs, nos canifs, tout...

Il faisait nuit. Les religieux prisonniers parlaient peu. Un malheureux qui venait de commettre un homicide était là aussi, prisonnier, au milieu de nous ; chancelant, ensanglanté, il avait encore la force de nous insulter. Les gardes ne pouvaient rien sur lui. Après quelques heures, on nous débarrassa enfin de cette importune compagnie.

Comme de toute cette journée, nous n'avions encore presque rien mangé, le P. Recteur envoya acheter un morceau de pain et une poire pour chacun.

Dans un coin, il y avait un pot rempli d'eau croupie et un petit vase de terre assez malpropre. La générosité de nos bourreaux nous procura encore une marmite pleine d'eau sale, à la surface de laquelle nageaient trois morceaux de pomme de terre. Pas de cuillers. Un de nous, pressé par la faim, s'aventura à pêcher avec les doigts un de ces morceaux.

Soudain, on entend au dehors un grand tumulte, puis le trot de la cavalerie. Peu après, dans l'enceinte où nous étions entassés, entrent dix-huit Pères et étudiants de la Congrégation du Saint-Esprit. Ils avaient été arrêtés au séminaire de Carnide, conduits à Lisbonne à marche forcée, au milieu de soldats à cheval et sous les huées de la canaille.

Nous rompîmes le silence presque absolu qui régnait parmi nous pour saluer les nouveaux venus et nous féliciter mutuellement. Parmi les Religieux du Saint-Esprit, je reconnus et embrassai avec émotion deux de mes amis d'enfance.

Nous étions déjà une cinquantaine de prisonniers, gardés par un soldat déguenillé et par un civil à jambes torses qui se promenait devant nous, une épée d'officier sur l'épaule, et nous répétait à chaque instant :

— Si vous dépassez ceci — et il montrait une ligne au milieu du corridor — je vous fais couper la tête.

Trois laïques se trouvaient avec les religieux : un jeune homme marié depuis peu, un sergent de ville et un troisième individu coupable d'avoir le visage rasé. Ils furent tous les trois, quelque temps après, mis en liberté.

Le chef Armando Porfirio Rodrigues.

Le personnage le plus en vue, à la caserne d'artillerie, était Armando Porfirio Rodrigues, infirmier de l'hôpital anglais, un des chefs subalternes de la révolution et carbonaro d'un certain grade.

C'était un ancien soldat d'Afrique ; il avait appris le métier de charpentier et faisait maintenant, en qualité de libre-penseur, profession d'athéisme. Toujours armé d'un énorme revolver et d'une carabine, il portait à la ceinture plus de vingt cartouches. Il attribuait aux Jésuites la mort du Dr. Bombarda, les fusillades du Quelhas et tous les maléfices. L'heure était enfin venue pour eux, disait-il, d'expier tous leurs crimes. Son langage était le plus souvent violent et grossier.

Armando Rodrigues, ainsi qu'un de ses collègues — en apparence plus modéré — Bras Simoes, avait à sa disposition une voiture attelée de beaux chevaux ; il se plaisait à déclarer aux Pères, au milieu même de grossières injures, que la république était généreuse et *ne faisait de mal à personne.*

Le caractère brutal d'Armando Rodrigues est dépeint suffisamment dans le numéro du 13 octobre de l'*Heraldo* de Madrid.

Un journaliste peu suspect de partialité pour les Jésuites, D. José de Rocamora y raconte sa visite à Campolide et son entrevue avec le chef carbonaro. Il tâche d'ailleurs de témoigner, dans ce même article, tous les égards aux républicains portugais qui l'avaient accueilli.

« En franchissant le seuil de la porte, dit-il, nous avons rencontré un autre républicain, D. Porfirio A. Rodrigues qui voulut bien nous permettre de l'accompagner dans sa ronde. Don Porfirio est un civil, et est habillé en civil. De la main droite, il tenait un énorme pistolet : à la ceinture, il portait un sabre et, sur l'épaule, une carabine. Un sergent et deux ou trois soldats lui faisaient escorte. Quand nous sommes entrés, d'autres militaires parcouraient déjà le couvent dans tous les sens. L'un d'eux avait sur la tête un chapeau à larges bords, et du canon de son fusil, pendaient vingt ou trente scapulaires.

Ce républicain vainqueur ouvrait les portes avec la main ou avec la crosse de son fusil ; rien ne résistait à son vigoureux effort. »

Le journaliste ajoutait plus loin :

« D. Porfirio eut la bonne idée de défendre l'entrée aux soldats, et nous montâmes à la tour.

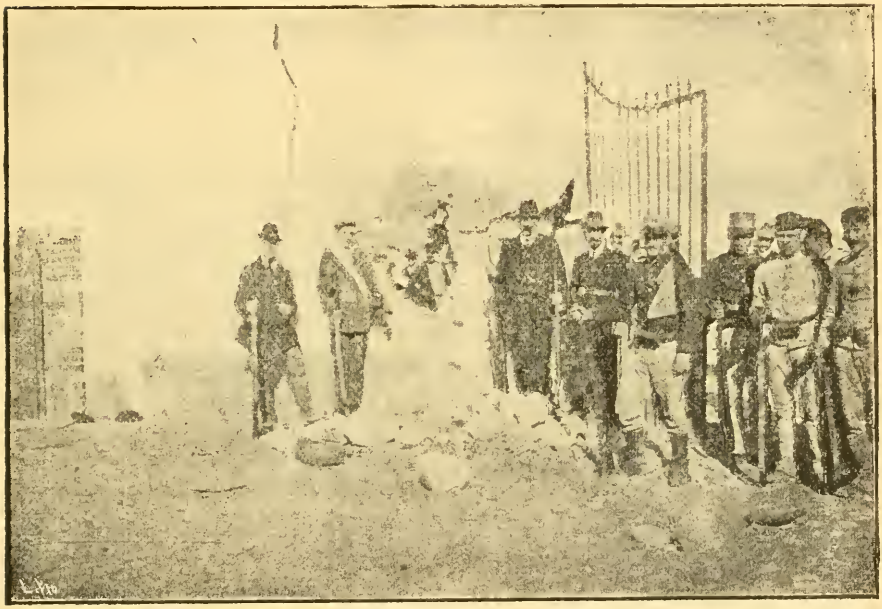
Du sommet, on domine tout le voisinage. Tout autour de l'édifice s'étendent de vastes jardins. A la tour, on remarquait une brèche ouverte par un boulet. Nous aperçûmes, de là-haut, un jeune homme qui franchissait la haie d'une basse-cour.

M. Rodrigues prit un sifflet et se mit à souffler de toutes ses forces pour appeler les sentinelles. Mais nous nous trouvions si haut qu'on ne l'entendit pas.

D. Porfirio ne resta pas longtemps dans l'embarras. Il étendit le bras et déchargea, avec un bruit effrayant, son terrible pistolet.

Les soldats, cette fois, levèrent la tête, remplis d'émoi, et D. Porfirio, d'une voix de stentor, les avertit de ce qui se passait.

Il allait décharger un second coup, quand nous l'avons invité à descendre. »



La caserne du 1er d'artillerie.

Un portail gardé par les révolutionnaires.

La salle des officiers dans laquelle les prisonniers furent enfin conduits, dans la nuit du 5 au 6 octobre, devait avoir, dit le P. Brito, de douze à quinze mètres de long, sur cinq à sept de large. Le P. Luisier ajoute qu'elle était bonne et de belle apparence. On restitua aux religieux la plupart des objets qu'on leur avait d'abord enlevés.

A la caserne, les prisonniers n'eurent pour lit qu une mince couverture. Néanmoins quelques-uns dormaient : la paix de la conscience triomphait chez eux de toutes les incommodités physiques et de toutes les agitations morales.

« On dort, même par terre », a écrit le P. Luisier. Le P. Brito, au contraire, affirme que « pour sa part, durant les six nuits passées à la caserne, il n'a pas dormi cinq heures. »

Au sujet du P. Barros, le P. Luisier écrivait : « Il passe les nuits dans une espèce de somnolence, mais il ne peut prendre le repos dont il aurait tant besoin ; cela me cause bien des inquiétudes. »

Ces derniers mots et d'autres faits racontés dans la suite nous révèlent assez avec quelle sollicitude filiale ces bons religieux veillaient, dans la prison, sur leur Supérieur. Le P. Barros éprouvait une vive gratitude pour le dévouement que lui témoignaient tous les Pères, le P. Luisier en particulier.

L'heure du repas variait entre neuf et dix heures du matin et entre quatre et cinq heures du soir. « On nous l'apportait, dit le P. Luisier, dans des gamelles de fer-blanc munies d'une anse en fil de fer. La ration consistait en un mélange presque solide de haricots et de macaroni ou de riz. Ordinairement elle était très salée. Le lundi 10 octobre, elle fut détestable ; c'étaient simplement des haricots cuits dans l'eau. »

Les prisonniers étaient cinquante-trois : on leur donna douze cuillers ! Plus tard, ils en achetèrent quelques-unes à deux sous pièce, que plusieurs conservèrent comme souvenirs.

Ceux qui ne voulaient pas attendre leur tour, pour se servir des cuillers communes, se tiraient d'affaire avec une croûte de pain. A l'Arsenal de la Marine, les religieuses détenues avaient recours au même expédient.

Dans la matinée du 6, on distribua aux religieux le lait des vaches de Campolide.

« Ce ne fut qu'au cinquième jour de ma captivité, raconte le Frère Ferreira Fontes, que j'eus le courage de prendre une gamelle ; les autres jours, je me contentais d'un morceau de pain de munition; le matin, il y avait un verre de lait : du moins, jusqu'au moment où on installa un corps de garde au collège, car, dès lors, le lait ne suffisait plus pour les nouveaux locataires. »

Le dîner se composait d'un rata semblable à celui du déjeuner, additionné d'un morceau de viande, remplacé parfois par un os.

Il y eut, certains jours, un peu d'animation parmi les prison-

niers; tous, par esprit de charité, tâchaient de se consoler mutuellement. Il y avait dans la salle un jeu d'échecs. Quelques religieux du Saint-Esprit en profitèrent plus d'une fois. Cependant les motifs de tristesse ne manquaient pas.

Visiteurs et visiteuses. — Un curieux type de gardien.

Une des choses les plus humiliantes pour les religieux captifs à la caserne, c'étaient les visites et les inspections indiscrètes auxquelles ils étaient soumis. Le petit monde et les apaches avaient leurs entrées libres. Ils restaient bouche bée devant les prisonniers, dans cette admiration profonde que produit la vue d'espèces rares.

« Les visites importunes avaient lieu tous les jours, dit Ferreira Fontes, et devenaient de plus en plus agaçantes. Un jour, le chef Rodrigues nous fit mettre en rang, pour permettre à deux reporters de Madrid de nous photographier à leur aise. La plupart obéirent ; pour moi, je me retirai dans l'embrasure d'une fenêtre et on ne me photographia que vu de dos.

Une autre fois, poursuit le même témoin, nous causions comme d'habitude, tandis que quelques jeunes religieux du Saint-Esprit jouaient aux échecs. Voici que nous arrive un groupe d'*héroïnes* de la révolution portant l'emblème de la Croix-Rouge, des épées courtes à la ceinture... Elles commencent par nous adresser des sourires impudents, s'approchent de la table de jeu, et, par leurs paroles, font rougir les jeunes joueurs. Ceux-ci interrompent leur partie. Tous, indignés, leur tournèrent le dos les héroïnes s'en allèrent, soudain prises de honte, malgré leur effronterie.

Une autre fois, vers neuf heures du soir, nous étions déjà étendus presque tous sur nos pauvres couvertures, quand une femme apparaît. Elle n'osa pas dépasser le seuil de la porte. Nous étions indignés ; le P. Luisier se lève, s'avance avec vigueur au milieu de la salle et crie d'un ton impérieux à la sentinelle :

— Faites sortir cette femme et vite !

L'homme balbutia :

— Oh ! Monsieur, c'est ma femme !

L'importune visiteuse disparut. »

Hélas ! il n'était pas nécessaire que l'on vînt du dehors tracasser les pauvres captifs.

Sur ce point, cette narration est nécessairement très incomplète, bien que plusieurs aient écrit des notes intéressantes sur les personnages extraordinaires qui s'agitaient dans la caserne.

Ce que le Frère Ferreira Fontes nous raconte d'un d'entre eux mérite toutefois de ne pas être omis.

« L'histoire de ce garçon, écrit-il, pourrait remplir bien des pages.

C'était une figure bizarre. Il avait été soldat en Afrique, et même — je l'ai appris de sa bouche — il y avait été déporté, après avoir donné bien du fil à retordre aux sergents de ville de Lisbonne. C'était un vrai maniaque. Par ses bizarreries, il nous faisait bien souffrir, parfois aussi, rire aux éclats.

Une certaine nuit, il entre dans notre salle, commande le silence, et commence ce monologue :

— Sales individus que ces chefs ! Ils disent qu'ils sont catholiques, apostoliques, romains ! Catholiques, eux ? Ils sont pires que des Jésuites ! C'est moi qui suis catholique, apostolique romain, moi, qui porte au cou l'image de Notre-Dame de Nazareth.

Sur ces entrefaites, on entend des pas dans le corridor. L'homme se tait. Entre notre vieille connaissance, l'individu aux lunettes et aux jambes torses, son épée d'officier sur l'épaule, comme toujours, et se met à distribuer des ordres.

— Soyez tranquille, on vous obéira ! répond le gardien d'une voix avinée.

A peine l'officier improvisé a-t-il tourné le dos et disparu dans le corridor, que notre *déporté* saute au milieu de la salle :

— Chef, lui ? Il ne sait pas même écrire son nom ! Chef ? c'est moi le chef, moi qui ai passé mon examen d'instruction primaire, et des éléments de grammaire française. Demandez-lui le nom du premier roi de Portugal, pour voir ce qu'il répondra. C'est moi qui sais cela. Le premier roi fut D. Afonso Henriques ; le second D. João I.

Tout le monde éclate de rire. L'homme change de ton et prenant une voix de commandement :

— Allez ! Tous en rang maintenant !... Je vais vous compter !

Et nous obéissons. Il commence à haute voix :

— Un deux, trois... vingt-quatre.

On entend dans la salle un fou rire.

— Ah ! bon ! je me suis trompé, c'est vous qui en êtes cause. Une seconde fois, en rang ! et gardez le silence !

Il recommence à compter et, cette fois, sans se tromper.

— Eh bien ! voilà ce qui s'appelle un service proprement fait, conclut le maniaque. Allez voir le chef, s'il est capable d'en faire autant !

Des scènes semblables se renouvelaient toutes les fois que cet ex-déporté d'Afrique venait prendre la garde. Et nous obéissions, sans dire mot ! »

Une autre vexation qu'eurent à subir les religieux, à la caserne, est racontée dans les notes suivantes que je transcris sans commentaires :

« La tyrannie avec laquelle nous étions traités, même pour les besoins les plus urgents, nous causait un véritable martyre. On nous avait marqué des heures assez longuement espacées.

Nous sortions alors par groupes, sous bonne escorte, au milieu des insultes et des grossièretés de la soldatesque et de la populace. Par ces nuits pluvieuses, quand les balles se croisaient encore à chaque instant autour de la caserne, nous devions parcourir un long et pénible trajet. Une fois arrivés à ces infectes fosses, il nous fallait entendre des insultes plus immondes encore. »

Une visite à Campolide.

Le lendemain de la proclamation de la république, Armando Rodrigues voulut que le P. Alexandre de Barros l'accompagnât au collège. Il avait entendu parler de souterrains et d'armes cachées. Or il y avait vingt-quatre heures que le collège était au pouvoir des républicains qui parcouraient l'édifice et le jardin dans tous les sens, sans avoir pu trouver une seule arme, ni découvrir les fameux souterrains.

Il avait appris, en outre, qu'au cabinet de physique, se trouvaient des instruments suspects, des machines de guerre sans doute... Le R. P. Recteur consentit de bon gré à l'accompagner ; il lui conseilla également d'emmener le P. Luisier, qui le renseignerait mieux encore sur tout ce qui relevait de sa spécialité.

A neuf heures, une voiture les attendait, celle probablement qui était aux ordres de Rodrigues. Un soldat, le revolver à la main, se plaça près du cocher. Armando Rodrigues, armé de sa carabine, s'assit à côté des PP. Barros et Luisier, et la voiture roula vers les portes de Campolide. Un soleil splendide

chauffait les rues remplies de groupes armés où l'on causait avec animation.

Quand on apercevait le chef Rodrigues, on l'acclamait à grands cris, et lui, fier de sa popularité, répondait avec empressement. Bientôt, la foule devenant plus nombreuse, le chef craignit quelque manifestation hostile contre les Pères : il fit arrêter la voiture et alla s'asseoir près du cocher, tandis que le soldat prenait place à l'intérieur. La voiture repartit et arriva enfin au collège.

L'entrée en était gardée par la troupe. Déjà un grand désordre régnait partout.

Les visiteurs se rendirent d'abord au laboratoire de chimie. Armando Rodrigues observa, écouta et convint que tout ce qui se trouvait là était inoffensif. Les engins de guerre se réduisaient à des tubes et à de fragiles ballons de verre, à des vases cylindriques qui avaient contenu autrefois de l'anhydride carbonique.

On entra ensuite au musée. Dans un coin, près de la porte, une hache avait été abandonnée, la veille, par les émeutiers. Le P. Luisier remarqua que les trophées d'armes africaines avaient été volés et s'expliqua alors aisément que l'on vît, autour de la caserne, des hommes armés de zagaies.

Armando donna des signes visibles de satisfaction, en voyant tout ce qui était réuni dans cette salle ainsi qu'au laboratoire d'histoire naturelle ; il félicita les Pères de leur immense travail. Quant aux instruments suspects, il fallut convenir encore, après les explications du P. Luisier, que c'étaient de simples appareils électriques.

Le chef carbonaro voulut ensuite aller à la citerne ; mais, se sentant fatigué, il s'assit avec le P. Luisier à la porterie, et ordonna au soldat d'aller faire cette visite en compagnie du R. P. Recteur.

Il y a, au collège, une citerne contenant de l'eau potable. Lorsque le P. Antonio da Costa Cordeira était recteur de Campolide, il donna une grande impulsion aux travaux de construction et fit extraire la pierre nécessaire des terrains situés dans la propriété. L'ouvrage terminé, pour utiliser l'excavation pratiquée dans le sol, il résolut d'y établir une citerne. Il fit faire une voûte en briques et le tout fut recouvert d'une couche de terre assez épaisse pour être aménagée en jardin. On descendait dans cette citerne, au moyen d'un escalier.

Plusieurs revues illustrées portugaises et étrangères ont

reproduit des photographies de l'entrée de cet escalier, comme étant celle des prétendus souterrains du collège.

Outre cette citerne, qui, comme on le voit, avait une origine et

Collège de Campolide.

Le jardin sous lequel est creusée la citerne.

une destination fort honnêtes, il y a à Campolide une galerie souterraine pour capter l'eau potable et qui existait bien avant que les Jésuites fussent entrés en jouissance de la propriété.

On avait tâché d'augmenter le volume d'eau, pour qu'il pût répondre aux exigences croissantes de l'établissement ; pour cela, on avait exploré le sous-sol à diverses reprises, et si je ne me trompe, avec bien peu de succès. Or il est bien naturel que ces travaux aient laissé dans le sol des trous en différentes directions. Mais aucune de ces tranchées n'a d'issue ou d'embranchement secret sur les propriétés voisines, comme on peut s'en rendre compte en prenant la peine de les examiner.

Le P. Recteur demanda à Armando Rodrigues la permission de se retirer un instant, et comme notre homme, ce jour-là, était en veine de bonne humeur, il céda un peu de ses droits et laissa le Père s'en aller tout seul.

« Quel spectacle ! Quelle tristesse ! Quel désordre ! écrit le P. Barros. J'avais réuni dans une valise les objets auxquels je tenais le plus, entre autres mon crucifix ; maintenant, tout était bouleversé et éparpillé sur le plancher.

Je pris quelques manuscrits, très peu, car je ne pouvais m'arrêter longtemps. Dans les autres chambres, même désordre inconcevable.

Je constatais avec joie que la chapelle était encore intacte.

Je revins près de l'escalier. Le chef m'ordonna d'accompagner le sergent à la citerne... Nous avons visité ensemble d'autres endroits encore. Le sergent prenait des airs railleurs, et montrait par ses grimaces combien peu il se fiait à moi. »

Pendant ce temps, Armando Rodrigues, assis avec le P. Luisier à la porterie, lui faisait des confidences sur un ton aimable :

— Je vais vous dire qui je suis. Je m'appelle Armando Porfirio Rodrigues ; il y a vingt ans que je suis infirmier à l'hôpital anglais. Je suis athée : mais je respecte vos opinions.

Le P. Luisier l'ayant interrogé sur la destination que le gouvernement donnerait aux Jésuites, il répondit :

— On vous enverra dans vos pays !

— Je ne sais pas comment nous pourrons faire, objecta le Père ; quant à moi, je n'ai pas d'argent pour le voyage !

— Soyez tranquille, répondit Rodrigues : le gouvernement donnera tout ce qui sera nécessaire...: en outre, en cas de nécessité, moi-même je vous prêterais de l'argent.

Le P. Luisier remercia, mais n'accepta pas.

L'arrivée du P. Recteur et du sergent vint interrompre la conversation et tous les quatre se dirigèrent vers la cuisine, en passant par la dépense attenant au réfectoire. Il y avait là une dame-jeanne avec de l'eau de Curia, dont le P. Barros faisait usage par ordre du médecin. Le chef lui permit de l'emporter à la caserne. Ils revinrent alors à la porterie et montèrent en voiture, tandis que la foule criait :

— Vive la république !

Mais Rodrigues, toujours plein de bonhomie, ce jour-là, commanda le silence d'un geste impérieux.

— Je vous prie, ordonna-t-il de sa voix enrouée, de ne rien dire qui puisse être désagréable à ces Messieurs. Respect aux vaincus et aux sentiments de tous !

— Très bien ! Très bien, c'est parfait ! s'écrièrent-ils tous en applaudissant.

Et la voiture prit de nouveau le chemin de la caserne.

Nuit terrible.

On passa la journée du 7 octobre dans une certaine tranquillité d'esprit. Les gardiens affirmaient aux prisonniers qu'ils seraient mis en liberté le lendemain.

Dans la soirée, ils reçurent la correspondance adressée au collège, et c'est alors seulement qu'ils apprirent l'arrestation des religieux de Barro et du Quelhas, ainsi que l'assassinat, à Arroios, du Provincial des Lazaristes, le R. P. Alfred Fragues, et du P. Bernardino de Barros Gomes. Cette tranquillité relative de la journée était l'annonce de la tempête horrible qui allait se déchaîner sur les captifs.

Cette nuit-là, en effet, eurent lieu au Quelhas et au couvent *das Trinas* les fameuses fusillades qui alarmèrent toute la ville.

« Nous étions déjà tous étendus sur nos couvertures, raconte Ferreira Fontes. Tout à coup, un grand bruit se fait entendre : on eût dit que le corridor voisin s'effondrait. Nous nous éveillons en sursaut. A ce moment, un homme à figure sinistre bondit du seuil, et, au milieu de la salle, apparaît le chef Rodrigues. De la crosse de son fusil, il frappe furieusement le plancher, et se met à vociférer :

— Vos hommes conspirent ! Les catholiques fusillent les miens. A l'instant même, on vient de tuer quatre de mes soldats au Quelhas !... Eh bien ! sachez que j'ai en mon pouvoir plus de quatre cents moines ou nonnes (1). Pour chacun des miens, cent des vôtres tomberont. Souvenez-vous que vous êtes des otages !

Et s'adressant à un soldat qui l'accompagnait :

— Savez-vous ce qu'on appelle des otages ?...

— Oui, Monsieur ; otages... otages... *cela veut dire qu'ils ne peuvent pas sortir d'ici* et qu'ils paieront de leur tête ce que feront les catholiques.

— C'est tout à fait cela, confirma le carbonaro. Vous autres, restez là en sentinelles, si quelqu'un fait un geste, tirez. Je viendrai moi-même avec un peloton pour fusiller les autres.

Il dit ; et ce « diable déchaîné » comme l'appelait un Salésien, dans son langage pittoresque, bondit dehors.

Inutile de dire que nous sommes restés glacés d'effroi, respirant à peine. Le P. Brito, qui était près de moi, ferma les yeux pour ne pas voir les armes braquées sur nous.

Il était vers minuit. Nous commencions déjà à sommeiller de nouveau. Le *tigre* entra une seconde fois dans la salle, recommença son histoire d'otages et de fusillades, se répandit en dia-

(1) Ce chiffre était plus exact qu'on ne le croyait : le nombre des religieuses détenues à l'Arsenal était à lui seul de près de 350.

tribes contre les catholiques, contre l'abbé Mattos (1). On répondit timidement à ses accusations, et « Monsieur Tempête » comme d'autres l'appelaient, devint plus calme.

Un membre de la Congrégation du Saint-Esprit, originaire du Brésil, songea alors à demander s'il ne lui serait pas possible d'avoir une entrevue avec son consul.

Demande malheureuse et inopportune !

— Le consul ? vociféra le chef. Vous n'avez pas de consul ! Vous n'avez pas de patrie ! Vous êtes des traîtres ; au Quelhas et au couvent *das Trinas* on fait feu, et on lance des bombes sur les nôtres. Vous serez fusillés tous !

Le P. Luisier qui, depuis la visite à Campolide, jouissait auprès de lui d'une certaine autorité, s'approcha, et, avec douceur, tâcha de lui faire voir que les prisonniers ne pouvaient être responsables de ce qui s'était passé sur d'autres points de la ville.

Mais Armand Rodrigues ne voulait rien entendre.

— Comptez les prisonniers ! dit-il au P. Luisier, avec des airs qui annonçaient une catastrophe.

Le P. Luisier obéit ; il se mit à compter et arriva au nombre de cinquante. Là, il hésita : il ne se rappelait plus s'il s'était compté lui-même.

— Comptez derechef ! cria le carbonaro.

Le Père s'exécuta. Il commença cette fois par lui-même et continua à haute voix pour que les autres fussent en état de corriger l'erreur, si par hasard il se trompait... Il arriva à cinquante et un.

— Nous sommes cinquante et un, dit-il au chef.

Il lui semblait qu'il venait de proclamer le nombre des victimes vouées au sacrifice.

— Cinquante et un exactement ? demanda de nouveau Armando Rodrigues.

— Exactement ! affirma tranquillement le P. Luisier.

— C'est bien, vous me ferez la liste de tous. S'il en manque un seul, c'est vous qui êtes responsable !

— Vous la voulez immédiatement ? demanda le Père.

— Non ! Demain, je reviendrai à dix heures : qu'elle soit prête alors...

(1) Prêtre séculier, directeur du journal catholique *Portugal*, contre lequel, dans les derniers temps, les émeutiers semèrent parmi le peuple des calomnies haineuses.

— Mais... Vous savez bien que je n'ai pas de papier.

— Je vous en ferai donner, du papier...

Puis, sur un ton menaçant :

— Ne bougez pas ! Je vais à votre collège. Malheur à vous si quelque désastre a eu lieu ! Ici, si quelqu'un de vous trouble l'ordre, qu'on le fusille immédiatement !

Et le terrible chef nous tourna le dos.

La sentinelle qui gardait les prisonniers, baïonnette au canon, fut remplacée par deux gardes, le revolver à la main, qui se postèrent, immobiles, devant les religieux, comme deux chasseurs à l'affût.

La nuit du 7 au 8 octobre fut, pour les prisonniers, d'après les récits des Pères Luisier et Brito, une véritable veillée de condamnés.

« Ce fut, dit le P. Luisier, une nuit de grande souffrance. Pour m'en tenir à mes impressions, la mort me paraissait certaine, car il me semblait impossible qu'au Quelhas, au couvent *das Trinas* ou à Estrella, il n'y eût plus de fusillade. La garde municipale s'était, disait-on, réfugiée dans ces quartiers ; là aussi se cachait la canaille qui, durant la nuit, déchargeait des armes dans la rue, et mettait toute la ville en émoi.

Nous nous sommes donc préparés bien sérieusement au sacrifice et confessés les uns aux autres, comme pour mourir ; plusieurs même firent des promesses particulières au bon Dieu, pour implorer sa protection dans cette heure d'angoisse. »

Cette note poignante se termine par ces mots qui en disent long :

« J'espère que ces heures auront plus pesé pour moi dans la balance de la divine miséricorde que plusieurs années de ma vie religieuse si peu fervente. »

Je vais transcrire, dans les lignes suivantes, la narration de ce même Père, écrite désormais sous forme de journal.

Samedi 8. — Jour de silence. Dans la salle, on ne parlait qu'à voix basse. Dès le matin, je me mis à rédiger la liste fatale. Je demandai du papier à un garde. Il me le refusa, en disant qu'aux prisonniers, on ne pouvait donner de papier sans ordre supérieur. Un jeune religieux de la Congrégation du Saint-Esprit arracha alors une feuille d'un carnet et me l'offrit. Il m'aida aussi à faire la liste; celle-ci terminée, je comptai les noms. J'en trouvai cinquante. Il en manquait un. Je recommençai à compter. Aidé par le même religieux, je vérifiai tous les noms inscrits ; mais je

n'en trouvais toujours que cinquante ; et la veille, j'en avais déclaré cinquante et un ! »

Le P. Barros ajoute à ce propos :

« Cela affligea extraordinairement le P. Luisier, et nous tous avec lui. Ce fut un moment d'angoisse indicible. Nous nous sommes comptés de nouveau et à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin, je me souvins que parmi nous, il y avait trois Frères coadjuteurs du même nom de Gomes, et deux seuls étaient inscrits ! Le P. Luisier, qui s'était fait mon infirmier très dévoué, éclata en sanglots ; et je sentis, pour ma part, une certaine consolation d'avoir pu, de cette façon, récompenser en quelque manière la grande charité avec laquelle il me soignait. »

Le P. Luisier avoue aussi que durant la nuit, bien qu'il fût certain qu'aucun des nôtres ne fuirait, il pensait avec terreur à la possibilité d'une erreur de sa part dans le compte fait devant le carbonaro et ajoute :

« Malgré mon apparente froideur, l'émotion avait été telle que je ne pus réprimer une crise de larmes nerveuses ! »

Enfin, continue le P. Luisier, j'écrivis définitivement la liste exigée ; mais je dois confesser que ce travail me causa un nouveau tourment. J'étais persuadé qu'au moins quelques-uns des jésuites seraient fusillés et je me demandais si la liste que j'étais chargé d'établir n'allait pas servir à l'appel fatal : dans ce cas, ceux que je mettais en tête de ma liste, étaient peut-être *ipso facto* condamnés, ou du moins, tout indiqués pour le sacrifice ! Et alors, il dépendait de moi de désigner les victimes. D'un autre côté, comme étranger, je ne pouvais inscrire mon nom en premier lieu, car, d'après l'ordre formel d'Armando Rodrigues, les étrangers devaient être inscrits sur une feuille à part. Cette recommandation même augmentait encore mes soupçons.

J'eus l'idée de prendre l'avis d'un de nos religieux, mais je reculai devant la pensée que je l'obligeais, pour ainsi dire, à réclamer pour lui la première place dans la liste.

Les angoisses qui me torturèrent durant quelques heures sont inexprimables. Enfin... je résolus d'écrire le nom du P. Barros parmi les derniers, mais non tout à fait le dernier, pour ne pas attirer l'attention. Il me semblait que sa vie était la plus précieuse de toutes.

Nous avions avec nous, dans la même prison, un sergent de ville et un civil. Je crus devoir les exhorter à se préparer à leur

dernière heure. Je m'approchai du premier et lui dis d'un air tranquille :

— Mon ami, comme vous voyez, notre vie est en danger ; il faut sérieusement nous préparer à la perdre.

— Comment, dit le sergent de ville, tout effrayé ; que dois-je faire ?

— Une confession sincère, lui répondis-je.

Et mon interlocuteur se prit à pleurer. Pour un motif quelconque, dont je ne me souviens plus, je n'insistai pas davantage.

Le matin de ce même jour, les séculiers furent mis en liberté, ce qui me causa une vive impression. Tous les prisonniers maintenant réunis dans cette salle étaient des religieux. Il me semblait que Notre-Seigneur séparait les siens pour le martyre.

Un peu après-midi, le chef Rodrigues entra dans la salle. S'arrêtant sur le seuil de la porte, il promena ses yeux sur tous les prisonniers.

Peu après, le regard menaçant du carbonaro rencontra le mien. Il vint vers moi, me demanda la liste des captifs.

Je la lui remis, en lui faisant observer que deux civils avaient été mis en liberté.

A cette nouvelle, il se met en fureur contre les gardes et leur déclare qu'ils ne doivent laisser sortir personne sans un ordre exprès et écrit du quartier général. Puis se tournant vers nous :

— Vous êtes le rebut, la lie de la société, crie-t-il, une mauvaise herbe qu'il faut arracher une fois pour toutes ; vos consuls vous abandonnent ; au Quelhas, vous assassinez mes gens. N'oubliez pas que vous êtes des otages !

Tout ceci fut proféré avec une violence et une haine telles qu'il m'est impossible d'en donner une idée.

Un interrogatoire mémorable.

Je continue à transcrire la narration du P. Luisier :

« Le P. Recteur me disait souvent que pour moi, comme étranger, je serais mis en liberté, mais qu'à lui, ils ne pardonneraient jamais ; aussi, m'avait-il prié, au cas où on l'appellerait, de lui donner tout de suite l'absolution... Ce pressentiment m'avait, comme on peut le croire, vivement impressionné.

Or, le samedi 8 octobre, après toutes les scènes que l'on vient de raconter, le chef carbonaro vint appeler expressément le directeur du collège de Campolide.

— Donnez-moi la sainte absolution, me dit le Père à voix basse.

Armando Rodrigues qui, de loin, avait l'œil sur nous, s'écria :

— *No word !*

Il avait, en effet, la manie de nous servir quelques bribes de son anglais. Avant que le P. Recteur arrivât à la porte, je lui avais donné l'absolution. Je demeurai dans des transes mortelles. Qu'allaient-ils lui faire ? Pour quel motif l'appelait-on ? Pour le fusiller, comme l'avait dit le chef révolutionnaire ?

Plusieurs pensaient qu'il irait de nouveau au collège, d'autres qu'on l'appelait pour un interrogatoire.

Tout cela m'excita les nerfs, à tel point que quelques-uns déclarèrent que j'avais enfin, moi aussi, perdu mon sang-froid.

Peu après, on entendit au dehors le bruit d'une décharge. Qu'on imagine quelle angoisse fut la nôtre !...

Au bout d'une demi-heure, nous voyons revenir notre bien-aimé Supérieur !

Tous nous le saluons avec des transports de joie ; on l'entoure, pour savoir ce qui s'était passé. »

Le Père, escorté par trois sergents et un soldat muni d'un fusil, avait été emmené par le chef Rodrigues qui était, comme toujours, armé de sa carabine. Mais écoutons le P. Barros lui-même :

« J'étais absolument calme ; les jours précédents, j'avais vu plusieurs fois la mort de bien près, mais Notre-Seigneur ne m'en avait pas jugé digne. On me fit entrer dans une salle : il y avait, au milieu, une table et plusieurs chaises. Le chef en prit une et alla la placer dans le coin, à un mètre et demi environ de la table. Puis, se tournant vers les assistants :

— Est-elle à bonne distance ? demanda-t-il.

— Cette fois, c'est sûr... je n'échapperai pas, me dis-je à moi-même, en entendant ces mots.

Cependant je ne me troublais point. Je m'étais préparé ; plusieurs fois, je m'étais confessé, comme pour mourir, et l'approche d'une mort violente, je sentais qu'elle ne me faisait point peur.

Sur ces entrefaites, le chef sortit avec les sergents, et je me trouvai seul avec mon gardien, un caporal, si j'ai bonne souvenance. Je causai un peu avec lui : c'était un brave garçon. Il me parla de sa famille, de son désir de retourner au pays, et ajouta qu'il y serait déjà, sans la révolution. Je lui montrai, de mon côté, que nous n'étions point des criminels.

Soudain, cette idée de la famille réveilla dans mon cœur le souvenir de ma sainte mère, tant regrettée, morte il n'y avait guère plus d'un mois. Je pensais que Dieu lui avait épargné un immense chagrin en l'appelant à lui avant que je fusse mis en prison. Mon émotion fut telle que je me pris à sangloter : il y avait bien des années que chose semblable ne m'était pas arrivée. Ces larmes étaient à la fois un soulagement et la cause d'un nouveau tourment. Le soldat, très ému lui aussi, m'assurait qu'on ne me ferait pas de mal, mais la conscience même de m'être senti consolé à la pensée que ma mère bien-aimée n'était plus, était pour moi une vraie torture.

Peu après, revinrent les trois sergents et le chef, et l'interrogatoire commença :

— Combien de galeries avez-vous à Campolide ? (1)

Je répondis :

— Le directeur d'un collège comme le nôtre n'a pas toujours le temps de compter le nombre des galeries qu'il y a dans la propriété. A ce sujet, je dirai ce que je sais.

— C'est cela ! Contradiction ! s'écria le carbonaro ! Vous m'avez dit hier que l'eau venait de Telheiras.

— Je n'ai pas parlé de Telheiras, répliquai-je ; si je connais l'existence de Telheiras, c'est par l'annuaire des téléphones ; j'ignore même où il se trouve. J'aurai sans doute parlé des *telhados* (toits), d'où l'eau est recueillie dans la citerne.

Le chef se tut ; avec les sergents, il rédigeait le procès-verbal.

Après quelques moments, il insista de nouveau :

— Alors, comment expliquez-vous qu'une fois, un employé des téléphones étant allé au collège de Campolide faire des réparations et de là, s'étant dirigé vers le couvent *das Trinas*, y ait trouvé un domestique du collège arrivé avant lui ? (2)

— Je ne discute pas le fait, et ne lui donne aucun crédit : mais, si un homme marche plus vite qu'un autre, je ne me crois pas obligé d'en fournir la raison ! Ce que je vous garantis, c'est que cet homme n'a pu passer ni par une des galeries, ni par un autre passage souterrain, car il n'y en a aucun qui fasse communiquer le collège avec l'extérieur.

(1) Il s'agit des galeries souterraines (*minas*) si communes en Portugal, pour le captage de l'eau et dont il a été question plus haut. (*N. du Tr.*).

(2) C'est un comble ! Un souterrain, allant des hauteurs de Campolide aux *Trinas de Mocambo*, serait beaucoup plus long et coûterait bien plus à construire que le fameux tunnel du Rocio à Campolide, comme le savent ceux qui connaissent Lisbonne.

En entendant ces questions, j'eus une forte envie de rire ; mais j'avais trop peur de mon diable d'homme. A ce moment, on entendit une détonation au rez-de-chaussée, sous la salle où nous nous trouvions.

Le carbonaro eut un geste d'effroi ; il envoya la sentinelle voir ce qui venait d'arriver ; pour moi, je pensais à mes religieux, et aux angoisses qu'ils devaient éprouver, croyant, sans doute, qu'on m'assassinait en ce moment.

Armando Rodrigues me demanda si j'avais encore quelque chose à déclarer au sujet des galeries souterraines. Je lui répondis que parmi les prisonniers, il y avait un vieil employé du collège qui pourrait peut-être lui donner des explications plus détaillées ; que pour moi, j'affirmais, sans l'ombre d'un doute, qu'il n'y avait, dans la propriété du collège aucun souterrain communiquant avec l'extérieur, et que, dans la maison, il n'y avait non plus ni explosifs ni armes.

L'employé auquel je faisais allusion était le Frère coadjuteur Antonio Gonçalves ; le chef le fit appeler immédiatement et l'on commença à l'interroger.

Il répondit à tout. Ensuite nous rentrâmes dans la salle où étaient les autres religieux. Tous respirèrent quand ils me virent encore en vie.

Hélas ! Notre-Seigneur ne m'avait pas jugé digne de la grâce du martyre ! »

Au sujet des fameux souterrains, on interrogea encore deux domestiques du collège : Fidalgo et José Balbino. Peu après, ce dernier fut mis en liberté, car il s'était offert pour faire visiter la citerne ; les républicains, du reste, auraient pu la trouver sans *cicerone*, vu que le P. Recteur et d'autres la leur avaient déjà montrée. D'ailleurs, cet énorme réservoir n'était pas comme on dit en portugais, une aiguille dans une meule de paille.

Le décret d'expulsion.

Le dimanche 9 octobre, nos Pères récitèrent l'office de la Maternité de la Très Sainte Vierge. Ce fut une lueur de joie dans la sombre caserne devenue leur prison. Les orages de la veille paraissaient être un peu dissipés ; le P. Barros néanmoins passa la journée dans un état de grand abattement physique.

La garde fut faite par des soldats, ce qui était de bon augure:

plus tard, on les remplaça de nouveau par des civils armés.

Le P. Luisier écrit : « Toute la journée, j'éprouvai un sentiment extraordinaire de confiance en la Très Sainte Vierge, et ne cessai de répéter la jaculatoire : *Monstra Te esse Matrem*. J'étais du reste persuadé qu'avant la fin du jour, cette divine Mère nous donnerait quelque signe particulier de sa protection sur nous.

Les prisonniers s'approchèrent des gardes, qui leur parlaient avec une certaine humanité, en prédisant, chacun suivant son caprice, le sort que la république réservait aux religieux.

Vers le soir, les ministres du gouvernement provisoire visitèrent la caserne. Il était cinq heures, quand l'artillerie annonça leur arrivée.

Il y eut des discours que la multitude, composée en partie d'hommes du peuple, écouta bouche béante. La fin de chaque discours était saluée par les cris de : *Mort aux Jésuites !*

Quand les hommes du gouvernement provisoire se retirèrent fiers de leur facile triomphe, le chef Rodrigues arriva, s'approcha du P. Recteur et du P. Luisier, leur serra la main avec une amabilité affectée et leur dit à peu près ceci :

— Mes félicitations ! Vous pouvez être tranquilles, bientôt tout sera décidé ; vous verrez que la république est généreuse et qu'elle a été proclamée pour le bonheur de tous.

Quelques prisonniers puisèrent dans ces paroles du carbonaro de nouveaux motifs pour nourrir encore des illusions sur le sort qui les attendait.

Le 10, les journaux du matin arrivèrent de bonne heure à la caserne. Un Père acheta un numéro du *Seculo*. Aux « dernières nouvelles », il trouva, sous le sous-titre : « *Jésuites et Congréganistes. On fait revivre les lois de Pombal et celles de 1834* », la nouvelle suivante :

Le *Diario do Governo* publie aujourd'hui le décret suivant émanant du Ministère de la Justice :

Le gouvernement provisoire de la république portugaise fait savoir que, au nom de la république, il décrète, comme ayant force de loi, ce qui suit :

Article I. — Continue à être en vigueur comme loi de la république portugaise, la loi du 3 septembre 1759, promulguée sous le régime absolu, et par laquelle les Jésuites dénaturalisés et proscrits, sont expulsés du pays et de ses possessions, « de telle sorte qu'ils ne puisent jamais y rentrer. »

Article II. — Continue également à être en vigueur, comme loi de la république portugaise, la loi du 28 août 1767, promulguée aussi sous le régime absolu, laquelle « expliquant et complétant » la loi précédente du 3 septembre 1759, détermine que les membres de la Société appelée Compagnie de Jésus, ou Jésuites soient obligés à sortir immédiatement du pays et de ses possessions.

Article III. — Continue également à être en vigueur, comme ayant force de loi dans la république portugaise, le décret du 28 mai 1834, promulgué sous le régime monarchique représentatif, qui a fermé en Portugal, dans les Algarves, dans les îles adjacentes et autres possessions portugaises, tous les couvents, collèges, hospices et toute autre maison religieuse de tous les ordres réguliers, quels que soient leur dénomination, institut ou règle.

Article IV. — Est déclaré nul, comme contraire à la lettre et à l'esprit des documents susnommés, le décret du 18 avril 1901, qui, d'une façon dissimulée, autorisa la formation des congrégations religieuses dans le pays, quand elles déclaraient se dévouer exclusivement à l'instruction, à la bienfaisance ou à la propagation de la foi et de la civilisation dans les colonies.

Article V. — En conséquence, et en harmonie avec le dispositif des article 1 à 3 et des documents déjà cités, seront expulsés du territoire de la république tous les membres de la Compagnie dite de Jésus, quelle que soit la dénomination sous laquelle eux ou elle se dissimulent, qu'ils soient étrangers, naturalisés, nés sur le territoire portugais, ou nés de parents portugais.

Article VI. — Les membres des autres compagnies, congrégations, collèges, sociétés, missions, ou autres maisons religieuses appartenant à des ordres réguliers, seront expulsés du territoire de la république s'ils sont étrangers ou naturalisés, et s'ils sont portugais, ils seront tenus à se séculariser ou au moins à ne pas vivre en communauté.

§ 1. — Sont considérés comme vivant en communauté les religieux appartenant à un ordre régulier, qui résident ou habitent ordinairement plus de trois ensemble, dans le même immeuble, ou successivement ou alternativement en plusieurs immeubles.

§ 2. — Les personnes citées dans le paragraphe précédent sont tenues de faire connaître au gouvernement, par le ministère de la Justice, dans une déclaration officielle, enregistrée dans un bureau de poste, la localité du territoire de la république où ils ont établi leur domicile.

Article VII. — Les individus désignés par ce décret qui transgresseraient n'importe laquelle de ces dispositions, ou ne se conformeraient pas immédiatement, ou dans le délai qui leur sera marqué, aux ordonnances légitimes de l'autorité compétente, seront déclarés coupables de désobéissance qualifiée, sans préjudice de la responsabilité qu'ils pourraient encourir, pour avoir constitué des sociétés illicites, conformément à l'article 282 du code pénal ou des sociétés de malfaiteurs, conformément aux termes de l'art. 263 du même code.

Article VIII. — Les biens des sociétés ou maisons religieuses seront

inventoriés et évalués, après avoir été préalablement mis sous scellés, et les biens des maisons occupées par les Jésuites, tant meubles qu'immeubles, seront dès maintenant déclarés propriété de l'Etat.

§ unique. — Les biens des autres maisons religieuses recevront prochainement une destination par le décret organique sur les rapports de l'Etat portugais avec les Eglises, ou par un règlement ajouté au présent décret.

Article IX. — L'exécution de ce décret et des lois mentionnées dans les articles 1 à 3, est confiée spécialement au ministre de la justice, qui, à cette fin, pourra réclamer des magistrats dépendants de son ministère et des procureurs de la république, leurs délégués ou sous-délégués, les services dont il aurait besoin, pour établir exactement l'identité des individus atteints par ce même décret.

Article X. — Le présent décret, ayant force de loi, entrera immédiatement en vigueur et sera soumis à l'approbation de la prochaine assemblée nationale constituante.

Il est donc ordonné à toutes les autorités auxquelles il appartient de connaître et d'exécuter le présent décret, de presser l'exécution et l'accomplissement de toutes les clauses qu'il renferme.

Que les Directeurs de Ministère le fassent imprimer, publier et distribuer.

Donné au palais de la République, le 8 octobre 1910.

Joaquim Theophilo Braga, Antonio José d'Almeida, Afonso Costa, Antonio Xavier Correia Barreto, Amaro de Azevedo Gomes, Bernardino Machado.

Ce jour-là, le régime des prisonniers fut détestable ; au dîner, il fallut se contenter de quelques pois cuits dans l'eau.

Malgré tout, on vecut jusqu'au soir dans une atmosphère de résignation et de confiance.

Le P. Luisier signale un fait arrivé ce matin-là et qui jette un jour singulier sur ce qu'était la vie à la caserne.

« Le P. Terças, directeur de la revue *Portugal em Africa* et moi, raconte-t-il, nous avions demandé la permission de nous absenter de la salle quelques instants. On chercha d'abord quelqu'un pour nous accompagner. Enfin, un homme vint, armé seulement d'un fleuret.

En traversant la cour, le gardien improvisé me dit à voix basse qu'il était prisonnier, lui aussi, et qu'il avait travaillé dans les ateliers de Saint-Joseph ; il me montra en même temps un chapelet qu'il portait dans son gousset. Un soldat, ou peut-être un civil portant une capote, vit de loin cette scène ; aussitôt il nous crie de faire halte, court sur nous, arrête notre pauvre gardien, et le traite d'une manière vraiment brutale.

Comme le P. Terças voulait défendre la victime, le misérable entra en fureur :

— Taisez-vous, lui dit-il, sinon je vous envoie une balle dans la tête !

Et il continua à vomir des imprécations et des menaces. »

Le départ pour Caxias.

Le lundi soir, on savait déjà à la caserne que les Pères partiraient le lendemain matin. La nouvelle causa parmi eux une anxiété générale ; tous se demandaient quel sort la république leur réservait. Cette nuit, parce que c'était la dernière, sans doute, fut des plus pénibles. Les visiteurs des deux sexes, avides de contempler les religieux, furent plus nombreux et se succédèrent jusque bien avant dans la nuit.

Un des gardiens, il est vrai, eut le bon sens d'éloigner les curieux. A cause de cela, peut-être, il fut remplacé par un autre dont la grossièreté dépassait tout ce que l'on peut imaginer. Il chantait, sifflait, traînait son fauteuil, s'y asseyait parfois à califourchon, marquait le pas sur le plancher, le frappait avec la crosse de son fusil, permettait à tout va-nu-pied de venir jouir encore une fois de ce spectacle.

Et comme si cela n'eût pas suffi, tous les clairons du régiment ne cessèrent de tourmenter, par leurs sons agaçants, les religieux qui avaient un extrême besoin de repos.

Vers minuit, Machado dos Santos vint à la caserne, pour dresser la liste des prisonniers. Ceux-ci n'étaient plus que quarante-huit, car un religieux de la Congrégation du Saint-Esprit était déjà parti, grâce à l'influence de quelques amis.

Il les divisa en trois groupes ; les Frères Antonio Gonçalves et Luiz de Castro faisaient partie du dernier. Le commandant leur déclara qu'ils ne partiraient pas, mais qu'ils seraient transportés plus tard dans une forteresse. Il demanda à tous à quelle maison religieuse ils appartenaient, s'ils étaient prêtres, quelle était leur nationalité, leur âge, etc.

Enfin, il donna des ordres pour que tous fussent prêts à partir pour la gare à quatre heures et demie du matin ; mais il ne daigna pas leur révéler le sort qui leur était destiné.

Le Supérieur des Pères du Saint-Esprit de Carnide, le R. P. Dunoyer, représenta, avec raison, au délégué du gouver-

nement, que les membres de sa Congrégation n'appartenaient pas à la Compagnie de Jésus, et qu'ils avaient le droit de rester en Portugal.

Le commandant écouta et, pour toute réponse :

— Allez, dit-il, vous êtes tous de la même espèce !

Le Recteur du collège de Campolide fit une autre requête qui n'eut pas plus de succès. Il demandait l'autorisation de rester quelques jours dans sa famille, et sous caution, pour conclure les affaires en suspens avec les parents et les tuteurs des élèves.

Quand Machado dos Santos se retira, la nuit était très avancée ; aussi, tous renoncèrent au sommeil. Ils plièrent leurs couvertures et se mirent à causer.

Les membres des trois corporations religieuses se montraient animés du même esprit de patience et de force.

Ils parlaient de l'avenir avec la confiance que ressent toujours celui qui a remis absolument son sort entre les mains de Dieu.

Les Pères de la Compagnie pensaient généralement qu'ils seraient envoyés à la frontière, suivant le texte du décret ; ils combinèrent même, avec le R. P. Recteur, la manière dont ils pourraient se disperser dans nos maisons d'Espagne.

Bien avant l'heure marquée, tous étaient prêts pour le voyage. Vers quatre heures, un officier entra dans la salle pour faire l'appel. Voyant que quelques-uns s'attendaient à partir pour la frontière, il leur déclara que, pour le moment, ils restaient en Portugal, et que tous allaient être internés dans la forteresse de Caxias.

« Cette nouvelle, dit le P. Barros, consola les Jésuites qui, de cette façon, retrouvaient leurs Frères de Barro, déjà emprisonnés au même endroit. » (1)

Le même officier avait déclaré que nous sortirions de bon matin, avant le jour, pour éviter des manifestations populaires.

L'intention eût été fort louable. Malheureusement, les faits montrèrent que le plan des autorités était, au contraire, de donner en spectacle cette marche des religieux, en l'entourant de tout un appareil militaire, avec drapeaux et clairons.

Autre circonstance remarquable, et qui contraste avec le bon

(1) Suivant le journal de Ferreira Fontes, l'officier n'aurait pas indiqué catégoriquement que Caxias serait le lieu de l'emprisonnement.

« Nous serions internés, dit ce Religieux, dans un fort du camp retranché de Lisbonne, à Caxias ou à San Julião da Barra. Ce nom nous rappela le souvenir du martyre des anciens Jésuites. »

témoignage que les relations des Jésuites rendent ordinairement aux militaires : ceux qui accompagnèrent les prisonniers, de la caserne jusqu'à Caxias, paraissaient constituer la lie du régiment.

Le P. Luisier, dont la plume est d'une modération inaltérable, écrit à ce sujet :

« Il n'y avait qu'à ouvrir les yeux, pour voir l'indiscipline qui régnait dans la troupe. Il y avait des uniformes de toute espèce, des fusils de tous les types. Deux mots résument tous les discours : blasphèmes et obscénités. »

Le P. Barros confirme le fait :

« Plusieurs soldats tenaient les conversations les plus obscènes, dit-il, sur le chemin de Caxias. J'entendis des choses que je n'avais jamais entendues de ma vie. »

En outre, ils se faisaient gloire de leur impiété. Ils nous dirent et répétèrent sur tous les tons des phrases comme celles-ci : « Que Dieu vienne vous délivrer maintenant, qu'Il vienne vous secourir. » (1)

« La plupart des soldats appartenaient au 16e d'infanterie, dit le Frère Ferreira Fontes, régiment qui avait assassiné le colonel Celestino. La victoire les rendait insolents. Ils commencèrent par demander leur drapeau. Le commandant de la troupe, un élève de l'Ecole Militaire, leur obéissait comme un enfant. »

« Il était à peu près cinq heures, dit le P. Luisier, quand la troupe, composée d'environ cent cinquante soldats, se rangea sur deux lignes devant la caserne. Nous sommes alors descendus avec nos bagages, et nous nous sommes placés, en longue file, au milieu des rangs. A cinq heures et demie, le cortège se mit en mouvement ; en tête, s'avançait le drapeau républicain, entouré de plusieurs clairons qui ne cessèrent, durant tout le trajet, de sonner de leurs instruments. Nous sommes arrivés ainsi à la gare de Campolide où nous attendait un train spécial, formé de deux voitures de seconde classe. Les soldats prirent place avec nous :

(1) Triste résultat de la propagande impie et démagogique faite par les clubs et par la presse.

Le *Dia* du 13 octobre écrivait :

« Ces derniers jours, ils (les Jésuites) ont été retirés des couvents et envoyés au gouvernement civil de Lisbonne pour être conduits à la frontière. Dieu les a oubliés. Il ne se souvient plus d'eux.

Ceci prouve que l'on n'est plus au temps où le Ciel résolvait toutes les questions en faisant charger ses légions d'archanges. »

Cette *note*, dit le *Dia*, est du vigoureux et brillant *Diario da Tarde* (Sampayo Bruno).

Et que d'autres citations ne pourrais-je pas faire !

dans mon compartiment, nous étions cinq prisonniers, entre autres, le R. P. Recteur, gardés par sept soldats.

Tandis que nous étions à la gare, des employés nous montraient du doigt le collège avec des expressions de cruelle plaisanterie. »

Le P. Brito ajoute : « A notre arrivée à la gare de Campolide, il s'y trouvait déjà quelques centaines d'hommes du peuple qui se faisaient les échos des infamies et des blasphèmes qu'ils entendaient proférer par les soldats de l'escorte. »

Aux arrêts du train, entre Campolide et Caxias, ce n'étaient partout que clameurs, vivats et cris de mort.

Le parcours de la gare de Caxias à la forteresse fut une véritable montée du Calvaire. Il avait plu pendant la nuit et les chemins étaient impraticables. Chaque prisonnier portait avec lui son petit bagage. Plusieurs étaient des vieillards, le Frère Garcia, par exemple; d'autres étaient malades; tous étaient défaillants à cause des mauvais traitements endurés à la caserne ; la plupart étaient complètement à jeun.

Inutile de dire que soldats et gens du peuple les accablèrent ici encore de leurs injures et de leurs blasphèmes (1).

« A l'entrée de la forteresse, écrit le P. Luisier, je vis le Frère coadjuteur Franco, et le P. Lages. Ce fut pour moi une consolation, et un signe qu'à Caxias nous aurions plus de liberté.

Avant d'entrer, on fit l'appel de tous les prisonniers. On nous fouilla, on enleva à ceux qui en avaient, les cannes et les parapluies. On me laissa mon rasoir ; mais, peu après, un officier m'obligea à le lui remettre. On voulait aussi nous prendre notre argent, mais on ne le retira qu'à un petit nombre. On dressa une liste de tous les objets déposés, pour nous le restituer à notre sortie. »

La joie que témoignaient les Jésuites transférés à Caxias faisait contraste avec la méfiance que laissaient voir les officiers

(1) Au sujet des blasphèmes alors proférés, et qu'avant la révolution on n'avait jamais entendus en Portugal, Ferreira Fontes écrit :

« On eût dit des démons incarnés. Les Saints, la Très Sainte Vierge, Jésus-Christ étaient insultés par les expressions les plus immondes. Périodiquement venait le blasphème sarcastique : « Eh ! dites donc un *Pater* pour que Notre-Dame de Lourdes vous délivre ! *Dieu n'est pas capable de vous retirer de nos mains.* »

En entendant ces énormités, je tremblais et priais le bon Dieu de leur pardonner, car ils ne savaient ni ce qu'ils disaient, ni ce qu'ils faisaient. Durant le trajet, je me contins ; en arrivant dans le fort, je pus, Dieu merci, répandre un torrent de larmes, ce qui me fit du bien. »

et les soldats de la forteresse. Ces militaires étaient, en général, des hommes honnêtes, comme le prouva leur conduite ultérieure, mais ils avaient entendu et lu tant de choses, qu'ils croyaient sérieusement aux crimes des Pères de Campolide et aux bruits absurdes que la presse avaient fait courir sur leur compte.

Aussi redoubla-t-on de rigueur dans la forteresse quand les Pères entrèrent.

— Ceux qui sont venus de Barro sont de braves gens, disaient ingénument les soldats, mais ceux de Campolide !...

On alla jusqu'à prévenir les premiers qu'ils auraient à souffrir les conséquences de leurs relations d'amitié avec des hommes si méchants.

A ce sujet, le P. Brito écrit : « Quand nous fûmes entrés, on ferma la porte à clef ; et au lieu d'une seule sentinelle qui gardait jusque là ceux de Barro, on nous en mit quatre. Mais peu de jours suffirent pour leur persuader que les Pères de Campolide et ceux de Barro avaient une conduite identique et le service de la garde fut de nouveau réduit à une seule sentinelle, mise là plutôt à cause de la populace que par méfiance envers les prisonniers. »

Ce qu'il fallait voir, c'était la joie avec laquelle les religieux s'embrassèrent, en se félicitant de respirer l'air de la même prison, pour l'amour de Jésus-Christ. Un observateur chrétien eût pu, à ce spectacle, découvrir la raison providentielle de l'existence des persécuteurs de l'Eglise.

« En entrant dans la forteresse, écrit le P. Barros, la vue de nos Frères nous causa un soulagement et une consolation inexprimable : je ne cessai de rendre grâces au bon Dieu d'être sorti *de la fosse aux lions*, je veux dire de la caserne d'artillerie ; la forteresse me paraissait, en comparaison, presque un paradis ! »

« Les religieux de Barro, raconte le P. Brito, offrirent aux nouveaux venus des morceaux de pain, et quelques restes de la ration de la veille. Et ces restes, ajoute-t-il, nous paraissaient beaucoup plus savoureux que les mets les plus délicats du monde. »

Laissons, pour un peu de temps, ces confesseurs de Jésus-Christ dans les fers de la république, en cette mélancolique retraite, sur les bords du Tage, et revenons à Lisbonne.

De mystérieux événements divulgués par le télégraphe et par la presse vont avoir un immense écho dans le monde entier. Examinons-les, avec passion, et voyons ce que l'histoire véridique doit en conserver.

La campagne fantastique

La prétendue résistance des Jésuites.

Il est incontestable qu'à Lisbonne, durant tout le mois d'octobre, et dans plusieurs quartiers de la ville, on a tiré, la nuit surtout, des coups de fusil de maisons particulières et de plusieurs églises et maisons religieuses. Les troupes chargées, en ville, du service de police répondaient à ces coups de feu et parfois la fusillade devenait vive : les effets meurtriers de tout ce vacarme étaient pourtant nuls.

Les journaux tenaient, avec grand soin, leurs lecteurs au courant de tous ces faits. Le *Seculo* du 24 racontait, par exemple, ce qui suit :

Fusillade à Campolide. — Alarme provoquée par deux individus armés.

— Hier, vers dix heures de la nuit, deux individus qui passaient à Campolide, près de l'asile des Petites Sœurs des Pauvres, eurent la malheu-

reuse idée de décharger en l'air les pistolets dont ils étaient porteurs.

La troupe qui gardait l'édifice accourut immédiatement, et comme elle ignorait ce dont il s'agissait, tira également quelques coups de feu. Les sentinelles du collège de Campolide l'imitèrent et la fusillade continua, ce qui mit en émoi tout le faubourg. Averti de ce qui se passait, le quartier général envoya à Campolide un peloton de cavalerie sous le commandement d'un officier, qui n'eut rien à y faire, car la fusillade avait cessé et la tranquillité était rétablie.

Les deux séditieux qui avaient déchargé leurs pistolets furent arrêtés; on leur enleva leurs armes : l'un fut envoyé au bureau de police, l'autre au quartier général d'où, plus tard, il alla tenir compagnie au premier.

Et je pourrais faire une foule de citations analogues (1).

Quels étaient les auteurs de ces attentats qui troublaient l'ordre public ?

Ni le gouvernement ni la presse, au moins dans la plupart des cas, ne l'auraient pu dire. Aussi les journaux parlaient de coups de feu *mystérieux* : bien mystérieuses aussi étaient les personnes qui les tiraient.

L'envoyé à Lisbonne de la *Correspondencia de Espana* mandait à son journal :

Lisbonne, 11. — Des individus mystérieux ont tiré des coups de feu près de la caserne des *Paulistas* et du haut de l'église de Santos... On n'est pas arrivé à connaître ces personnages.

Le *Diario de Noticias* du 12 octobre disait à son tour :

Nos lecteurs se rappellent sans doute les faits vraiment mystérieux qui ont eu lieu dernièrement dans les maisons religieuses du Quelhas et *das Trinas*, où il y eut des fusillades durant plusieurs nuits consécutives. On n'en a jamais connu les auteurs.

Le 11 octobre, la *Capital* publiait l'information suivante :

Le collège des Jésuites de Campolide est gardé, depuis mercredi dernier, par quatorze révolutionnaires du groupe Patria Nova et par quelques soldats du 16e régiment d'infanterie et du 1er d'artillerie, sous le commandement du chef révolutionnaire Armando Porfirio Rodrigues.

Le même journal rapporte que la garnison de l'édifice fut renforcée, à la suite d'un certain attentat, par des soldats du 1er d'artillerie.

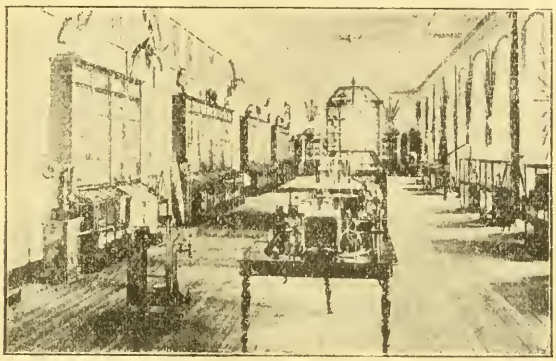
La fine fleur des éléments révolutionnaires qui firent la répu-

(1) On trouvera dans l'édition portugaise de cet ouvrage l'indication de plusieurs de ces faits. (N. *du Tr.*).

blique portugaise fut donc choisie — si elle ne se choisit pas elle-même — pour garder le collège volé aux Jésuites.

Ce fut aussi ce qui arriva au Quelhas, comme le lecteur le sait.

Ces coups de feu échangés sur différents points de la ville ont une explication naturelle dans l'instabilité de la situation politique et sociale de cette époque. Les *pêcheurs en eau trouble* de toute espèce tâchaient de profiter de l'état d'abandon où se trouvaient peut-être quelques maisons particulières ou quelques établisse-



Collège de Campolide.

Une partie du musée d'histoire naturelle.

ments importants, pour s'enrichir aux dépens d'autrui, ou pour créer des difficultés au gouvernement.

N'est-il pas tout de même étonnant que des édifices *gardés* tout particulièrement et presque avec un soin jaloux par les républicains, comme le collège de Campolide, la résidence du Quelhas et d'autres maisons religieuses, aient précisément été choisis par les émeutiers pour y accomplir des actes criminels ?

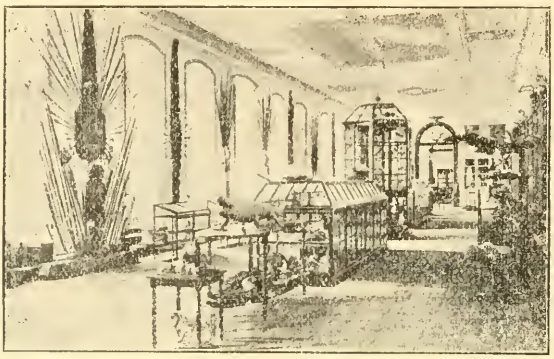
On ne doit pas oublier non plus que le collège de Campolide, si grand qu'il soit avec ses bâtiments et les dépendances, est relativement facile à surveiller et à garder, tant au dehors qu'à l'intérieur.

La façade principale, d'une longueur de plus de 100 mètres, se trouve sur une ample esplanade, qu'un seul homme peut embrasser du regard.

La partie postérieure confine à un enclos de peu d'étendue qui peut être surveillé par les sentinelles de la *Penitenciaria*.

La disposition intérieure de l'édifice, surtout de la partie neuve, est régulière. Grâce aux corridors superposés dans les différents étages et coupés à angles droits, une sentinelle placée à bon endroit peut, à elle seule, voir ce qui se passe dans une grande partie de l'établissement.

Comment tant de gardes ne sont-ils pas capables de défendre l'inviolabilité d'un tel établissement et se déclarent-ils impuissants à châtier la hardiesse de ceux qui, pour voler et piller, osent



Collège de Campolide.

Le musée d'histoire naturelle.

franchir le seuil de cette maison confiée à leur surveillance ?

Mais ces soldats révolutionnaires et ces patriotes qui appartenaient au groupe commandé par le chef Armando Rodrigues, avaient-ils un désir bien sincère de garder l'édifice dans lequel ils s'étaient établis ?

Comment fut gardé le collège de Campolide.

Le nouveau régime, jusqu'au 23 octobre, au moins, signala sa prise de possession du collège de Campolide par le pillage, l'impiété et la crapule. Une personne digne de foi nous donne l'information suivante :

« Les soldats laissaient entrer dans le collège qui bon leur semblait, et ces visiteurs emportaient, toutes les fois, des objets de valeur, en échange d'insignifiants pourboires. »

Collège de Campolide. — Au bas du grand escalier

Un voisin donne sur ces faits des détails plus précis :

« Un peloton de cinquante ou soixante soldats, tour à tour d'infanterie ou de marine, était de garde au collège ; avec leur consentement, on volait durant le jour et durant la nuit ; des femmes emportaient sur leurs têtes, à travers les champs, de grands paquets de linge, voire des matelas et les sommiers des lits.

Les familles de plusieurs élèves ne retrouvèrent rien de ce qui

Collège de Campolide.

Au bas du grand escalier. (Comparez avec la gravure de la p. 38.)

leur appartenait : les trousseaux, y compris les uniformes, avaient disparu complètement. »

Les voleurs, naturellement, ne s'en prenaient d'ailleurs pas qu'aux matelas et aux vêtements. Dans cette multitude, il y avait une grande variété de goûts, de haines, de besoins et même de caprices.

Au musée, on brisa les vitrines ; à la porterie, les vitres des

portes ; au parloir, ils mirent en pièces les portraits des personnes qui déplaisaient à leur haine jacobine. Au cabinet de physique, aux laboratoires de chimie et de photographie, on vola plusieurs instruments et on brisa tout le matériel qui s'y trouvait.

Beaucoup de livres, quelques-uns de grande valeur, disparurent de la bibliothèque.

Un de ces livres n'avait pas tardé à traverser l'Atlantique et était allé à Rio de Janeiro retrouver les exilés. C'était un exemplaire du Missel de Estevam Gonçalves, si célèbre par ses miniatures (1).

Et que de choses, même précieuses, que d'objets d'art brisés, détruits !

Le parquet des corridors et des dépendances était couvert de débris de toute sorte : morceaux de soutanes, dentelles de surplis, ornements d'église, manuscrits disséminés, images et chromos déchirés, fragments de pupitres et de statues de Saints.

Dans le voisinage du collège, les gamins jouaient avec les jeux des élèves, et sortaient coiffés des casquettes qu'ils avaient volées.

Un autre témoin oculaire écrit :

« Le 9 octobre, je vis sortir du collège un détachement de soixante soldats ; ils emportaient des crucifix, des médailles, des chapelets, des scapulaires, des livres religieux et des livres de classe des élèves, des crayons et d'autres articles de bureau ; ils tournaient en ridicule tout ce qui avait rapport à la piété ; ils riaient à gorge déployée, en faisant des momeries et des grimaces, montraient des crucifix, des chapelets, des médailles attachées à des rubans, des scapulaires suspendus à leur cou ou aux baïonnettes de leurs fusils. »

Plus de quatre cents personnes avaient habité le collège; on n'y manquait pas de lits convenables. Les soldats et les carbonari préposés à la garde de l'édifice préférèrent dormir à la lingerie des élèves sur des tas de linge qui remplissaient, dans une affreuse confusion, cette grande pièce.

Que dire des repas que les nouveaux propriétaires de la maison se payèrent largement ?

(1) Voici le fait raconté par le R. P. Antonio de Menezes : « Un des livres disparus de Campolide est déjà en mon pouvoir. Comment est-il arrivé à Rio de Janeiro ? Ce n'est pas bien clair. On en avait fait cadeau à un monsieur de Rio ; celui-ci l'envoya aux Dames du Sacré Cœur, de Tijuca, par l'entremise d'une de ses filles, élève de ce couvent. A peine la Supérieure eut-elle vu sur le livre le sceau du collège de Campolide, qu'elle l'envoya à Rio, le soir même de Noël. »

Bien des provisions avaient été faites pour toute l'année ; les soldats et les carbonari, et sans doute aussi les amis des uns et des autres durent donc trouver de quoi satisfaire leur appétit.

La presse républicaine n'a pas jugé à propos de nous raconter

Fragments d'une statue brisée par les révolutionnaires.

ces faits plutôt prosaïques ; mais un témoin bien informé rapporte que « le réfectoire, la cuisine et ses alentours, vers la fin d'octobre, faisaient horreur ; pour nettoyer tout cela, il fallut des jours. Tant qu'il y eut du vin et des comestibles, la maison fut le théâtre de véritables bacchanales. Au bout de quelques jours, on n'y

pouvait plus vivre, à cause de l'odeur de viande en putréfaction et des immondices partout accumulées. » (1)

Devant le collège, s'élevait, sur un piédestal de marbre blanc, la ravissante statue de l'Immaculée, les mains jointes, le rosaire suspendu au bras, les yeux élevés vers le ciel, comme nous la décrit la voyante de Lourdes. On aimait à s'agenouiller devant elle. Les religieux du collège ne manquaient jamais, en passant, de la saluer et les élèves venaient, au temps pascal, à la fin de leurs jeux bruyants, se ranger autour du piédestal pour chanter le *Regina cœli*.

Aujourd'hui, il n'y a plus, devant le collège, qu'un socle nu. La belle image de la patronne aimée du Portugal a été détruite sans pitié. Elle était bien en évidence cependant, sous les regards des sentinelles.

Un habitant de ce quartier écrivait, il y a peu de temps : « J'ai éprouvé une véritable horreur, quand j'ai su qu'on avait mis en pièces la statue de la Très Sainte Vierge qui était devant le collège. Je ne l'ai appris que le 15 octobre. Je m'y rendis ce jour-là même, avec ma famille, et je réussis à recueillir un fragment assez grand et quatre plus petits : je les conserve comme des reliques, et comme un précieux souvenir. » (2)

Vers la fin d'octobre, il n'y avait plus au collège aucune statue intacte ; les bustes de Vieira et de Camoes avaient même disparu.

Ce n'était donc pas « *pour le garder* », comme le dit faussement la *Capital*, que les révolutionnaires occupaient le collège.

Agissaient-ils ainsi sur la recommandation du gouvernement de la république ? C'est, pour le moins, probable.

M. Jules Hedeman, correspondant du *Matin*, qui avait pénétré, comme on dit, dans les secrets des dieux, excuse les violences

(1) Un domestique du collège, dans une lettre adressée au P. Antonio Pinto, fait une remarque que je transcris dans le style pittoresque de son auteur :

« A la cuisine, ils se jetèrent sur les jambons ; ils mangèrent et burent à tel point que quelques-uns durent aller à l'hôpital, et ils disaient qu'ils allaient mourir, que la viande était empoisonnée, et le vin aussi. Au dortoir des domestiques, ils s'emparèrent de tout ce qu'on y avait laissé. »

(2) Il paraît que l'auteur le plus exalté de cette destruction sacrilège a reçu du Ciel un châtiment visible ; il a été frappé de paralysie. Le fait est que plusieurs personnes qui quelques jours plus tard, visitèrent nos Pères, au Limoeiro, leur dirent que ce malheureux était alité et perclus. Ces personnes qui connaissaient et l'individu et le crime commis par lui, portèrent aux Pères quelques fragments de la statue qu'elles avaient pieusement recueillis.

On racontait aussi à Setubal, à l'occasion des horribles profanations des statues des saints, le 4 octobre, des faits qui paraissent extraordinaires. Je n'ai pas pu les vérifier, j'en fais ici une simple mention.

commises dans les établissements religieux en ces termes naïfs :

Il fallait bien que l'âme populaire trouvât une soupape de soulagement.

Le gouvernement qui, de son propre aveu, devait au peuple la proclamation de la république, ne pouvait oublier de témoigner sa reconnaissance à ce même *peuple*, aux jours de son triomphe.

Collège de Campolide.
Une chambre dévastée par les révolutionnaires.

Mais alors est-il nécessaire de faire intervenir des personnages mystérieux pour expliquer d'autres délits bien en rapport avec les circonstances ?

Scènes tragiques à Campolide. — L'entreprise d'un officier.

Un officier se vit, un jour, obligé de donner aux soldats l'ordre de faire feu dans le corridor des classes. Il ne fut pas obéi.

Un autre jour, il dut fermer les portes pour défendre sa chaîne de montre de la *fidélité* de ses subordonnés. Le jour suivant, on trouva les portes enfoncées à coups de hache.

Le 12 octobre, la *Capital* annonçait l'arrivée au collège du Ministre de la Justice, Afonso Costa et ajoutait :

La visite terminée, les officiers firent une nouvelle perquisition au collège. Dans l'appartement où se trouvait le coffre-fort, ils remarquèrent près de celui-ci les objets suivants : un levier, un marteau, une clef anglaise, cinq ciseaux ; il portait des traces d'effraction ; les cadenas et les serrures

Collège de Campolide.

Le parloir.

avaient été brisés. Très étonnés, ils se mirent à la recherche des voleurs, mais n'en découvrirent aucun. Cependant on arrêta deux individus qui avaient endossé l'uniforme des artilleurs, sans appartenir à ce corps, comme cela fut prouvé.

A trois heures du soir, dit encore la *Capital*, le coffre-fort fut transféré à la banque de Portugal, dans une charrette escortée par un peloton du 2e régiment de lanciers, sous le commandement d'un sergent, après avoir été scellé par MM. le Dr. Bernardo Meirelles Leite, juge à Almada, Antonio Santos et Manuel Moreira Guedes.

L'indiscipline régnait donc en plein à Campolide. Le 12 octobre, les journaux répandirent la nouvelle de scènes plus tragiques encore dont le collège venait d'être le théâtre.

Dans la matinée du 11, selon la *Capital*, dans la nuit du 11 au 12, suivant le *Diario de Noticias*, il y eut des coups de fusil tirés dans les corridors. Deux hommes furent grièvement blessés. Des

informations particulières ajoutent que tous les deux avaient endossé des soutanes. Mais y a-t-il là de quoi nous surprendre, après les choses que nous venons de raconter?

Si elle avait voulu dire la vérité, la presse aurait dû probablement décrire des scènes semblables à celles qui se déroulent à *Alfama* ou dans la *Mouraria* (1); les mobiles étant identiques, les résultats devaient être les mêmes.

Mais la presse a préféré calomnier les religieux. Ils étaient presque tous prisonniers ou éloignés de la capitale, mais qu'importe? Il était si commode et si piquant de leur attribuer tous ces attentats! (2)

M. Ludovic Naudeau, correspondant spécial du *Journal*, donnait de ces faits lamentables une notion plus exacte :

Le bruit se répandait hier, écrivait-il le 12 octobre, qu'une nouvelle échauffourée, qui avait coûté la vie à deux hommes, sinon à plus, venait de se produire au couvent des Jésuites de Campolide. La première version qui m'était donnée de cette affaire, *dans la sincérité des premiers instants d'émotion, était qu'un conflit s'était produit* dans cet établissement *entre un groupe de marins* chargés de le protéger contre toutes les tentatives de déprédation et *une bande d'hommes armés* qui avaient prétendu y pénétrer de force pour y procéder à des perquisitions *et peut-être aussi à un pillage*. (*Le Journal*, numéro du 14 octobre).

A l'usage du peuple de Lisbonne, les gazettes inventaient d'autres récits qui inspiraient au même journaliste des phrases comme celle-ci : *La bêtise humaine est décidément insondable.*

Le sous-lieutenant Travassos Valdez, dans une lettre publiée dans le *Seculo* du 11 octobre, malgré les égards qu'il doit à ses camarades, attribue à l'influence des meneurs et à la folle précipitation des militaires, les scènes effroyables dont Lisbonne fut le théâtre. Il explique tous ces faits d'une manière plausible, sans recourir ni aux religieux ni aux religieuses, par le seul concours de la troupe et du peuple :

M. le Rédacteur. — Pour le rétablissement de la tranquillité publique,

(1) Quartiers de la vieille Lisbonne, renommés par les rixes et les bagarres dont sont continuellement le théâtre leurs ruelles étroites et tortueuses. (*N. du Tr.*).

(2) Les Jésuites dispersés alors à Lisbonne, dans des maisons particulières, étaient peu nombreux. C'étaient le R. P. Luiz Gonzaga Cabral, les Pères Antonio A. Vieira, Joaquim da Costa et João Rodrigues, et les Frères coadjuteurs Manuel Pedro dos Santos et Gomes Pereira. Ils mettaient tous leur soins à ne pas se dénoncer et à ne pas compromettre les familles qui leur avaient donné un refuge.

Ainsi procédèrent également les Pères Francisco dos Reis et José Balazeiro qui, en arrivant des Açôres, trouvèrent la révolution triomphante.

je m'empresse de vous faire savoir que j'ai organisé un peloton composé de cadets de l'Ecole Militaire, d'élèves d'autres établissements et du Collège Militaire. Notre but unique est de rétablir l'ordre dans la ville ; nous parcourons, pendant la nuit, les quartiers les plus éloignés ; nous avons des armes pour empêcher *les désordres*, *les vols* et *les pillages*. Hier, en nous dirigeant vers Campo d'Ourique, nous avons entendu des décharges du côté des *Paulistas* et immédiatement les vaterreux étudiants se décidèrent à prendre une part active dans la défense du peuple. *Les rumeurs les plus discordantes s'entrecroisaient.* Des dizaines d'hommes de toutes *catégories*, créatures de quelque meneur qui tâche de souiller la grandeur épique du mouvement révolutionnaire, *m'indiquaient plusieurs immeubles* d'où on avait vu, disait-on, tirer sur le peuple.

J'ai préféré attribuer la cause de tout ce bruit à une explosion du moteur électrique du *Seculo*. Cependant je disposai mes jeunes soldats en colonne et, m'abritant derrière les immeubles de la rue du Maréchal Saldanha, je me dirigeai vers l'esplanade de Santa Catharina. Nous y fûmes accueillis par une décharge de soldats embusqués sur la place, qui voulaient peut-être viser la maison de Campos Henriques.

Il ne me resta plus dès lors aucun doute : la troupe aidait ingénument à la manœuvre des réactionnaires, elle s'entretuait peut-être.

Des matelots qui montèrent sur les toits pour attaquer ce même immeuble, furent pris pour des municipaux et reçurent la décharge d'un peloton volant.

On fit immédiatement courir le bruit que, de la caserne, les municipaux avaient tiré sur les personnes qui passaient dans la rue ! Et un autre peloton fit feu contre les fenêtres de la caserne ! Cette nouvelle décharge qui faillit atteindre quelques cadets fut donnée par les ennemis de l'ordre, comme partie aussi de la caserne qui faillit être assaillie par le peuple.

Je compris alors que ces combats ne prendraient fin et que la paix et la tranquillité si nécessaires à la prospérité de la république ne s'obtiendraient qu'en dispersant le peuple et en faisant retirer les troupes. Toujours aidé par les étudiants militaires, je parvins à faire reculer le peuple vers la place Camoes. Je fis garder l'entrée des rues et retirer les troupes de marine et d'infanterie qui venaient, je crois, du quartier général. Depuis lors, on n'entendit plus un coup de fusil ! On racontait seulement que, dans certaines maisons, apparaissaient des lumières suspectes, des fusils aux croisées, etc., mais comme il n'y avait ni peuple ni troupes, les dénonciateurs, convaincus de la stérilité de leurs efforts, disparurent, peut-être du côté du *Quelhas, où, je crois, s'est produite la même manœuvre.*

M. le Directeur, *je suis fermement convaincu* que ces faits si lamentables qui compromettent le bonheur de la république ne pourront être évités que *si toutes les troupes rentrent dans les casernes, pour n'en sortir que bien en ordre, et quand elles seront appelées.* Ce qui est arrivé hier a complètement confirmé mes soupçons. Que le peuple ne prête pas l'oreille à ces vils et méprisables dénonciateurs et que les militaires, qui ont si brillamment défendu la révolution, se convainquent que, dans une ville, on ne décharge pas son arme contre une fenêtre, sans avoir la certitude que l'on vise un ennemi.

Collège de Campolide.

On aperçoit à gauche le piédestal d'où la statue de N.-D. de Lourdes a été renversée

Liberté de la presse sous le gouvernement républicain.

Ce n'est pas dans la presse portugaise qu'il faut chercher la vérité sur les coups de feu tirés à Campolide. A partir du 5 octobre, il ne resta plus aux journaux portugais que deux alternatives : ou devenir l'instrument aveugle des haines sectaires du gouvernement provisoire, ou se résigner à disparaître sous les coups des carbonari.

Le gouvernement voulait bannir les Jésuites qu'il poursuivait d'une haine particulière (1), et les journaux, ou bien animés des mêmes rancunes sectaires, ou simplement par crainte, essayèrent par le mensonge d'aplanir les difficultés du projet.

Le *Diario de Noticias* du 11 octobre annonçait que la veille, un groupe de civils, dont il citait plusieurs noms, s'était rendu aux bureaux du *Libéral* et y avait détruit les caractères d'imprimerie et tout le matériel.

Il ajoutait :

Le même groupe se présenta à la rédaction du *Portugal*, rue Garrett, 62, 2°, et après avoir maltraité le portier, il entra dans la salle de rédaction, où il mit en pièces tout ce qui lui tomba sous la main, et jeta tous les papiers dans la rue.

C'est sans doute par crainte de semblables sauvageries, que le journal que je viens de citer a impudemment menti à propos des religieux, par exemple, quand il a appelé *tour blindée* le belvédère du Quelhas (numéro du 9 octobre).

Le 8 janvier, des bandes d'hommes du peuple, armés, attaquèrent les rédactions des journaux monarchistes *Correio da Manhã*, *Liberal* (qui avait reparu) et *Diario illustrado*. De semblables exploits se répétaient, à Porto, contre *A Palavra*, à Vizeu, contre *A Folha*, et ailleurs, contre d'autres journaux catholiques. Le gouvernement croisait les bras devant ces attentats et se déclarait impuissant à défendre la liberté des opinions différentes de celles des carbonari.

Sous un tel régime, la calomnie contre les religieux persé-

(1) Cette haine du gouvernement s'acharnait même sur les édifices. Voir, par exemple, l'article 92 de la loi de séparation : « Les édifices qui ont été appliqués au culte catholique par les Jésuites ne pourront plus à l'avenir servir à ce même usage ; l'Etat les utilisera dans un but d'intérêt social. »

cutés devait nécessairement avoir libre cours, surtout aux heures enivrantes du triomphe.

Quant aux journalistes étrangers, M. Ludovic Naudeau, correspondant du *Matin*, exposait en ces termes la position qui leur était faite :

La censure républicaine, *il faut bien le dire*, est impitoyable pour ceux des journalistes étrangers qui *essayent* de faire autre chose qu'une besogne officieuse et qui voudraient télégraphier leurs observations personnelles au lieu des *platitudes solennelles obtenues* dans les ministères.

Que devaient donc servir à leurs lecteurs les journaux portugais, identifiés avec l'œuvre révolutionnaire, pour laquelle ils montraient plus de zèle, si c'est possible, que le ministère lui-même ?

M. F. M. C. écrivant au *The Evening Post* (New-York, Saturday, october 29), n'est pas moins explicite quand il apprécie la censure républicaine, si bénigne envers les ennemis des Jésuites :

There is a censorship of a worse kind than any that ever existed under royalty. If you are willing to wire that the Jesuits are running like rats through all the old sewers and drains in the town (these old sewers are dignified with the name of « underground passages ») with bombs and infernal machines for the purpose of blowing us all up, then your telegrams will pass. If you cast the faintest doubt on that story you immediately get into difficulties, are subject to delays, are liable to see your dispatches mutilated. A French correspondent here has a card signed by Senhor Teophilo Braga, the President of the republic, the poet, the *philosopho*, the man of « austere » justice, and when he shows that card at the telegraf office, his telegram passes without being examined by the censor.

The Saturday Review, du 3 décembre, se plaint aussi de la censure exercée même sur la correspondance postale.

Or la république était implantée depuis déjà deux mois : la période révolutionnaire, au dire du gouvernement, était terminée.

La revue citée, comparant le procédé du nouveau régime à celui de la monarchie, écrit :

The censorship on cablegrams was severe, but not nearly so severe as it is to-day. No censorship was exercised on correspondence. To-day a censorship *is* exercised on correspondence. I can personally testify to the fact that, generally speaking, the censorship *is ten times worse than in Russia.*

« Est-il possible, écrit le *Gil Blas*, le 9 novembre, que le régime du caviar, revu et augmenté, se soit implanté sur les rives du Tage et que la

censure déploie plus *d'activité dans Lisbonne* républicaine que dans un pays autocrate ? »

Hélas ! peu nombreux furent les journaux qui au sacrifice de la vérité préfèrent une mort honorable.

Les Jésuites accusés de fusiller le peuple.

Il est à remarquer que la presse qui calomniait les religieuses (1) et les Jésuites, le faisait d'une manière si inconvenante et si illogique que la critique n'a pas de difficulté à reconnaître le mensonge. Dans une colonne, les Jésuites sont accusés d'un attentat, et, dans la colonne suivante, le lecteur trouve des affirmations hésitantes, ou même contradictoires, détruisant la première.

Que l'on prenne un numéro du *Seculo*, par exemple celui du 9 octobre.

Sous ce titre, *Assauts aux couvents*, on lit :

Hier matin, à cinq heures et quarante-cinq minutes, on informa de nouveau le quartier-général *que l'attaque, au couvent du Quelhas, recommençait sans qu'on sût d'où partaient les coups de feu* ; une petite troupe de marins s'y trouvait pour garder l'édifice ; l'un d'eux alla s'installer près de la tour ; plusieurs soldats et quelques civils l'imitèrent : dans la rue, le service d'ambulance était sous la direction de M. le Dr. Tovar de Lemos.

On ne parvenait pas à savoir d'où partaient les coups de feu ! Et pourtant le fait se passait en plein jour et la résistance fut telle qu'elle provoqua un assaut avec tout un matériel de campagne, y compris les ambulances !

Dans les environs, une grande multitude se réunit pour protester contre l'attitude des moines, tandis qu'un marin s'emparait d'un drapeau de soié de l'ancien régime.

Vers sept heures du matin, des hommes du peuple envahirent le couvent du Quelhas ; ils forcèrent toutes les portes et les armoires sans y trouver l'ombre d'un Père.

(1) The only papers which can flourish under it are the present semi-official organs of the new Governement, the « Mundo » and the « Seculo », which are both of the deepest shade of yellow and have both distinguished themselves by publishing the fillhiest attacks on the nuns, attacks which the Jewish and anti-clerical editor of the « Matin » investigated on the spot and declared to be « an abominable falsehood ».

The Saturday Review, 3 december 1910.

N'importe ! on continuera à les accuser d'être les auteurs des coups de feu.

Dans le reste de son article, le *Seculo* confond la Résidence des Pères avec le pensionnat des religieuses : il réédite la fable des souterrains, etc., etc.

Tournez la page : le *Seculo* vous donnera sans sourciller la liste des coupables arrêtés où ne figure aucun jésuite. Il publiera, en comblant son auteur d'éloges, la lettre dans laquelle Travassos Valdez rejette toute la responsabilité de ces désordres sur l'indiscipline des militaires et l'intérêt des agitateurs à inventer des rumeurs sensationnelles (1).

Cet officier n'avait pas désigné ces meneurs par leurs noms, mais eût-il été si difficile de les découvrir ?

Un procédé simple et lucratif des chevaliers d'industrie.

Le 13 octobre, le *Seculo* écrivait au sujet de Campolide :

L'officier qui y commande le détachement militaire a fait des investigations pour découvrir les *voleurs qui essayèrent de forcer le coffre-fort* : après quelques recherches, *deux individus portant l'uniforme des artilleurs* furent arrêtés, mais il est prouvé qu'ils n'étaient pas militaires.

La *Lucta* avait écrit le 10 octobre :

Les patrouilles arrêtèrent aussi quelques voleurs et d'autres individus armés et *portant des uniformes militaires*. Les armes leur furent enlevées. Parmi eux se trouvait le fameux *Pescadinha*, qui a déjà à son actif un bon nombre d'arrestations. Il était habillé d'un uniforme d'artilleur, et montait un beau cheval qui fut également saisi.

El Universo de Madrid publiait à son tour la dépêche suivante de Lisbonne :

Quelques voleurs se sont déguisés en sergents de ville et en matelots pour mieux exercer leur métier.

On écrouа dans les cachots de la préfecture un escroc bien connu. Il avait le visage rasé, et portait la soutane. Il fut reçu aux éclats de rire de ses camarades qui applaudirent fort à son invention.

Ces chevaliers d'industrie avaient, comme on le voit, tout

(1) Cette lettre a été publiée plus haut.

intérêt à faire durer autant que possible la fable des moines et des jésuites cachés dans les maisons particulières.

La plèbe mise en goût, écrivait M. Marcel Hutin à l'*Echo de Paris*, sous prétexte de rechercher des moines, commençait à s'attaquer aux propriétés privées. Le gouvernement a enfin senti le danger.

Cette dernière phrase fait, sans doute, allusion à l'avis qui fut affiché par ordre du gouverneur civil de Lisbonne, Eusebio Leão :

On prévient le public contre les rumeurs malveillantes sur la présence de moines dans des maisons particulières. La maison du citoyen est inviolable.

Il est notoire que ce haut fonctionnaire ne trouvait pas mauvais qu'on arrêtât, n'importe où, moines et religieuses, mais il ne voulait pas pourtant que la populace eût l'entrée libre dans les maisons des citoyens pour les mettre à sac, comme un vulgaire couvent.

Le *Seculo* dévoilait, le 14 octobre, le procédé bien simple qu'avaient adopté les apaches de Lisbonne pour exercer leur lucratif métier :

Nous avons ouï dire que ces coups de feu sont produits par des balles explosives lancées par des pistolets ou des revolvers automatiques à ressort, et qui vont éclater à l'endroit voulu.

Le bruit semble provenir de là même. Il n'y a donc pas de difficulté à admettre que les coups de feu pouvaient partir des immeubles avoisinant le belvédère, et paraître venir de celui-ci.

La tâche pour les voleurs était facile. Il suffisait de lancer de loin, au moyen de ces pistolets, quelques balles explosives contre les étages supérieurs de la maison convoitée, et de faire courir le bruit, dans la plèbe anti-cléricale, que la maison était un repaire de Jésuites. Les scènes qui s'en suivaient sont connues : les matelots et les émeutiers accouraient, et répondaient à la fusillade imaginaire. Puis on perquisitionnait dans la maison de haut en bas. Parfois, comme cela arriva, selon la narration du *Seculo*, dans la maison de M. Campos Henriques, on trouvait la table servie et la maison déserte (1).

(1) On lit dans le *Diario de Noticias*, 24-12-1910 : *Assaut à la maison de M. Campos Henriques*. La police cherche à savoir qui a donné l'assaut à la maison de M. Campos Henriques, quelques jours après la révolution ; on a volé, dans cette maison, une canne à pomme d'or, de la valeur de 1500 fr., une épingle avec diamants, de la valeur de 2500 fr., huit flambeaux d'argent, deux douzaines de couverts et d'autres objets.

Sur ces entrefaites, arrivait un autre détachement et les intéressés l'informaient des coups de feu.

Parfois, a raconté M. Travassos Valdez, une fusillade s'engageait entre les premières troupes et les secondes, les unes se trouvant dans le belvédère ou dans les mansardes, et les autres dans les rues voisines. D'aucuns opinaient que pour attaquer efficacement l'ennemi, il fallait prendre position sur les toits des immeubles voisins.

Et, pendant que durait le combat contre les prétendus jésuites ou réactionnaires, l'occasion était belle pour dévaliser les maisons des alentours.

Parfois, le bruit courait même qu'on allait chercher un canon ou une mitrailleuse pour déloger les révoltés.

Les familles voisines fuyaient affolées, et ceux qui entraient dans les immeubles abandonnés n'étaient que trop souvent de la catégorie de ceux dont parle *El Universo* ou M. Marcel Hutin.

J'ai sous les yeux la relation du P. José Balazeiro, qui, le 7 octobre, se trouvait dans une maison, non loin du Quelhas. Il assure que quelques soldats entrèrent dans la maison contiguë à celle où il recevait l'hospitalité, pour monter sur les toits et de là faire feu sur notre Résidence.

Plus loin il ajoute :

« Vers minuit, un ami vint prévenir la famille qu'elle n'était pas en sûreté, car on était allé chercher de l'artillerie pour bombarder le Quelhas (1). Nous avons emporté tout ce qui avait quelque valeur, et nous sommes allés chercher un abri dans une maison de la rue Borges Carneiro. »

Et c'est là, je crois, tout le secret de la plupart des mystérieuses décharges qui tinrent Lisbonne en émoi durant les nuits qui suivirent la révolution.

Le roman des souterrains.

Les maisons religieuses, nous l'avons vu, n'avaient point d'armes. En auraient-elles eu, auraient-elles essayé de suppléer elles-mêmes à l'inquiétante incurie des pouvoirs publics, elles

(1) Bombarder le Quelhas, une pauvre maison sans apparence, et dont l'étage supérieur est en briques !

Mais peu avant la révolution, le *Seculo* avait, dans son article principal, dit d'un ton prophétique que le Quelhas devait *être rasé de fond en comble*.

auraient été dans leur droit (1). Mais il fallut recourir à des récits fantastiques.

Dans les rues de Lisbonne, au Quelhas surtout, les Jésuites, disait-on, tiraient sur la foule. On chercha, on perquisitionna partout, des semaines entières : on n'en découvrit pas un seul.

La calomnie stupide allait donc être radicalement détruite, si l'on n'arrivait pas à donner le change aux exigences du bon sens. On fit appel à de mystérieux souterrains, et désormais, à ceux qui interrogeaient, on indiqua, avec un air significatif, le sous-sol de Lisbonne.

Sous cette Lisbonne visible, surgit par enchantement une autre Lisbonne invisible et inconnue jusque-là. Des galeries ou des tunnels gigantesques, des constructions cyclopéennes unissaient maintenant entre eux les couvents de la ville. Dans ce labyrinthe de catacombes obscures, le gouverneur civil, Eusebio Leão, apprit, par des personnes de sa confiance, qu'il devait même exister une ligne téléphonique ! (Cf. *Diario de Noticias*, 10 octobre).

Pour que le roman fût complet, et qu'Edgar Poe se vît supplanté par les imaginations portugaises, Armando Rodrigues parut de nouveau sur la scène, constitué *roi des souterrains ;* mais, au lieu d'un tonneau du délicieux *montillado*, dont nous parle l'auteur des *Histoires Extraordinaires*, il n'acheta pas moins de vingt barriques de soufre pour être brûlées dans les catacombes de Campolide. (Cf. *Diario de Noticias*, 12 octobre).

Et à toutes ces fantaisies, que répondait le peuple de Lisbonne? Il y croyait !

Plus les histoires que l'on débitait au pauvre peuple étaient absurdes, plus extravagantes aussi étaient les sottises auxquelles il se laissait entraîner.

Et les étrangers ? Ils se moquaient de nous et rendaient courtoisement aux ministres les courbettes que ceux-ci leur prodiguaient.

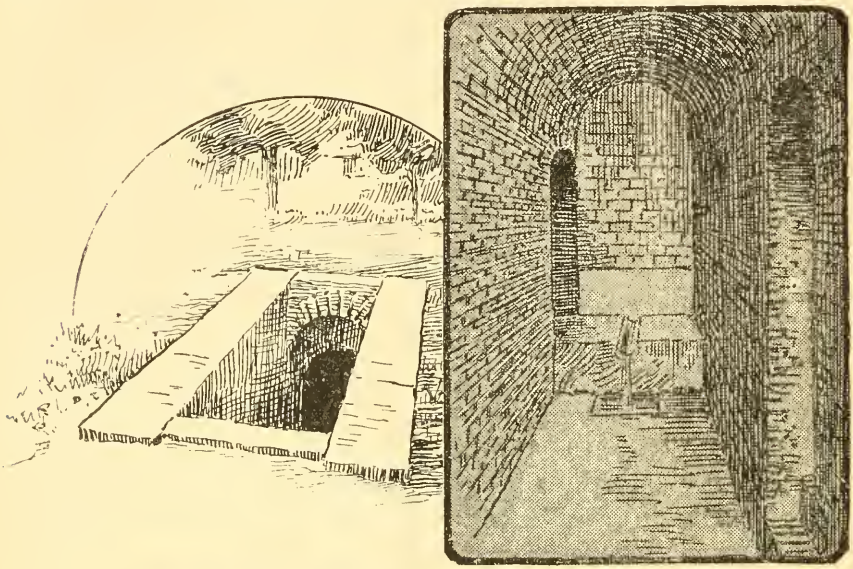
Dans la première quinzaine d'octobre, le *Diario de Noticias* manifestait des enthousiasmes de néophyte pour la cause de la révolution.

(1) Quand le député républicain Pablo Iglesias accusa les Jésuites de Barcelone d'être armés, M. Canalejas lui répondit :

— J'en doute, mais je ne m'étonne pas que celui qui est attaqué se défende. Les religieux comme les laïques ont le droit de défendre leurs œuvres, leurs communautés et leurs biens. C'est là un droit reconnu même par les barbares.

Au sujet des souterrains de Campolide, il écrivait, le 12, avec une ineffable candeur :

Des soldats d'infanterie et d'artillerie et quelques citoyens armés, qui y font constamment la ronde, dès mercredi, ont commencé des



Collège de Campolide.

A l'entrée de la *mina* d'eau potable.

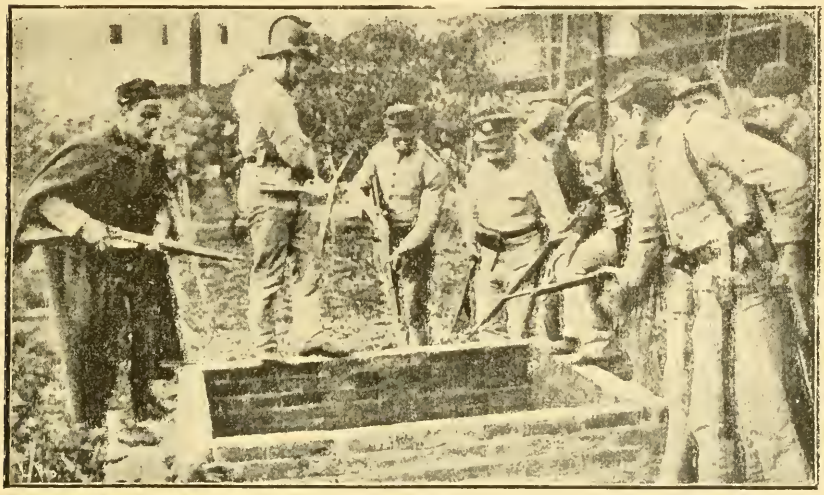
Le dessin de droite en représente le fond. (Voir pp. 146 et 154.)

fouilles pour découvrir où vont aboutir les galeries souterraines ; jusqu'à présent, ils n'y ont pas encore réussi, car ces passages constituent un véritable labyrinthe.

A tout bout de champ, une nouvelle issue ; plus loin, des escaliers ; plus loin encore, une trappe.

A certains endroits, les explorateurs entendent un bruit de troupes, puis, des coups de feu. Ils courent vers l'endroit d'où les coups sont partis. Nouveau bruit, nouvelle course : on ne découvre personne.

Des militaires et quelques citoyens, au nombre de quatorze, appartenant au groupe révolutionnaire Patria Nova, ont, sous la direction de



Collège de Campolide.

Autour de la caisse de décharge du moteur à gaz.

M. Armando Porfirio Rodrigues, passé la dernière nuit à faire des rondes, jusqu'à six heures et demie du matin ; ils ont fait aussi une battue dans les corridors et dans toute la maison.

Un journaliste étranger appréciait ces événements sans y mettre tant de forme :

La terreur anticléricale continue. Aux dernières nouvelles, on annonce qu'on va essayer de déloger de leurs repaires les abominables, horrifiques et sanguinaires Jésuites, *en brûlant à l'entrée de leur terrier de prodigieuses quantités de soufre*. Déjà on a apporté, dans trois grands chars, ce produit chimique si désagréable aux punaises. Les enfants de Loyola finiront-ils par battre en retraite ? Mystère ! Mystère ! Mystère !

Le fait est que le gouvernement de la république fit sienne, dans une note officieuse, l'accusation portée contre les Jésuites d'avoir tiré sur la troupe et sur le peuple, et s'engagea, *devant nationaux et étrangers*, à prendre des mesures énergiques contre les criminels qu'on lui avait dénoncés.

Mais jusqu'à présent, ni les calomniateurs n'ont pu indiquer à la police la piste d'aucun de ces Jésuites, ni le gouvernement de la république n'a désigné de coupables parmi les 350 sujets de la province portugaise de la Compagnie de Jésus.

Le ministre de la justice leur a délivré un sauf-conduit pour l'étranger : il n'a cité aucun d'eux devant les tribunaux pour assassinat ou tentative d'assassinat. Serait-ce bienveillance de la part de ce gouvernement magnanime qui a confisqué leurs biens, qui les a expatriés et dénaturalisés et a voulu les couvrir d'infamie en les soumettant à la mensuration anthropométrique ?

Au sujet des Jésuites qui avaient tenu en échec les troupes de la république (1), il ne fit pas d'enquête, il oublia complètement les crimes de ces hommes exécrables qui avaient l'audace de déshonorer, par des émeutes graves, le triomphe de la révolution.

Les bandits célèbres, comme le fameux João Brandão (2), recouraient à des amis pour être informés des pièges que l'autorité leur tendait : ils étaient persuadés que, si un matin ils s'éveillaient cernés par des forces militaires, ils étaient irrémédiablement perdus. Les Jésuites avaient plus d'habileté et des moyens plus efficaces que ces bandits pour organiser la résistance. Cernés, ils se défendaient contre les soldats : poursuivis dans leurs maisons, ils disparaissaient, comme des lutins insaisissables, par des trappes invisibles !

Les Jésuites ont fui dans les souterrains ! disaient avec ensemble la populace, le gouvernement et la presse. Mais qu'on les poursuive dans ces galeries, qu'on mette la main sur eux, et qu'on les livre à l'action de la justice ! Par où un homme est entré, un autre peut le suivre ; là où ils ont réussi à se cacher, les agents de l'autorité peuvent et doivent les découvrir, à moins

(1) Voici quelques paroles que le *Seculo* du 16 octobre attribue à Bernardino Machado : « Quel doute peut-il y avoir pour ceux qui ont vu les Pères tuer à coups de fusil, des fenêtres de leurs Résidences, la sentinelle placée à leurs portes pour les défendre ? »

(2) Fameux bandit et assassin, du dernier siècle, dont on raconte les horribles prouesses aux veillées des chaumières, dans les provinces portugaises qu'il terrorisa durant plusieurs années. (*N. du Tr.*).

que les Jésuites n'aient une manière de respirer et de vivre différente de celle des autres hommes (1).

Démentis publiés par Gustave Babin et par Afonso Gayo.

La fable dont nous venons de parler fut, plus tard, démentie, même par des républicains portugais.

Lorsque le P. Alexandre Coutinho Castello se rendait de Portugal à Salamanque, il eut pour compagnon de route M. Gustave Babin, rédacteur à *L'Illustration* de Paris. Cet écrivain lui assura qu'il était allé, avec des rédacteurs de *Il Secolo* de Milan et du *Journal*, interroger le gouverneur militaire de Lisbonne, au sujet de la vérité des faits allégués.

Le gouverneur répondit :

— C'est pure invention. De quelques maisons voisines de la Résidence du Quelhas, on a lancé, je ne sais dans quelle intention, de petites bombes chinoises ; cela effraya les soldats et le peuple : telle fut l'origine de toute cette histoire. Quant aux souterrains, tout se réduit à des canaux d'égout.

M. Babin ajoutait : Le gouverneur militaire m'a autorisé à publier ces démentis et à déclarer qu'il faut attribuer à une calomnie infâme le bruit dont quelques journaux portugais se sont fait l'écho, et qui offense la vertu des religieuses envoyées par le gouvernement de la république à l'arsenal de la marine, dès les premiers jours de la révolution.

Le journal de Madrid *A B C* écrivait le 5 novembre :

Par information de caractère officiel, recueillie au Ministère de la Justice du gouvernement portugais, notre illustre et respectable correspondant, M. Gayo, a su que le bruit répandu au sujet de bombes de dynamite lancées des couvents, et les basses calomnies publiées contre quelques religieuses n'avaient pas été confirmées.

Trois jours plus tard, le 8 novembre, le même journal confirmait avec plus de clarté et d'assurance ce qu'il avait publié dans ses numéros précédents pour réfuter *El Radical* et l'*Espana Nueva* et il écrivait :

(1) Le gouvernement de la république s'est emparé des maisons religieuses de Lisbonne. Il serait convenable d'exposer au public ces fameuses galeries souterraines, pour que tous se puissent convaincre de l'immoralité des Jésuites en particulier et des religieux en général. Le prix d'entrée pourrait constituer un petit bénéfice pour quelque société maçonnique !

a) On a affirmé qu'il existait des souterrains qui mettaient les couvents d'hommes et de femmes en communication, et que les religieux réussissaient à fuir par là, après avoir attaqué la force publique ;

b) Que ces mêmes religieux s'étaient défendus dans leurs maisons, en tirant des coups de feu et en lançant des bombes de dynamite. C'est ce qui a été affirmé *et c'est ce qu'on a officiellement démenti*, car, jusqu'à présent, personne n'a encore découvert aucune galerie souterraine qui ne fût un canal d'égoût impraticable, personne n'a surpris un seul moine en train de décharger une arme à feu ou de lancer une bombe.

La surprise que les assaillants des couvents éprouvèrent en les trouvant inhabités les porta à croire aux souterrains mystérieux, qui n'ont jamais existé.

On objecte que, dans les maisons religieuses, on a trouvé des cartouches et des bombes. Personne n'affirme le contraire.

Ce qu'il reste à faire, car jusqu'à présent on ne l'a pas encore fait, c'est de vérifier qui a tiré parti de ces bombes, et qui les a portées en ces endroits dont les défenseurs de la monarchie avaient fait leur dernière redoute.

Au Quelhas.

Dans toutes ces attaques acharnées contre les établissements religieux, les républicains tâchaient de faire croire qu'ils étaient provoqués et insultés. Tactique vieille et usée, qui vient bien tard après les ruses du loup de la fable.

Le gouvernement et ses représentants étaient provoqués ; l'attaque partait des couvents ; les agents de l'autorité ne faisaient que maintenir l'ordre troublé par les religieux, bien que les épées de la république les eussent défendus contre la haine du peuple !

Pour tout cela, les hommes du nouveau régime voulaient que leurs victimes les considérassent comme des citoyens généreux et magnanimes.

Il est facile de montrer cette hypocrisie odieuse du gouvernement de la république.

Le 5 octobre, dans la matinée, des émeutiers armés assaillirent subitement le collège de Saint-Vincent de Paul, à Arroios, et assassinèrent cruellement les Révérends Pères Fragues et Barros Gomes.

Le *Mundo* publia l'impudent mensonge que les deux Pères *avaient opposé de la résistance*.

Le 9, le sous-lieutenant Cabrita, de l'état-major, parlait à peu près en ces termes, au quartier-général :

— C'est ainsi que les Jésuites nous payent ! Nous les traitons avec tant d'égards, et eux, ils nous lancent des bombes du Quelhas.

Le soir du 7 octobre, le fameux Marinha de Campos alla trouver Afonso Costa, au ministère de la justice, et tint avec lui une espèce de conciliabule, que le journal inspiré par le ministre relate comme il suit :

Marinha de Campos, l'un des officiers qui s'est le plus distingué dans l'organisation du mouvement révolutionnaire, après avoir affectueusement embrassé le Ministre de la Justice, lui fit part de plusieurs graves abus que les Jésuites continuent à commettre dans leurs différentes cachettes. Pour ce motif, M. le Dr. Afonso Costa lui remit immédiatement, pour le commandant des forces navales, un ordre en vertu duquel Marinha de Campos devait, avec une escorte de marins, arrêter tous les moines qu'on trouverait. Quelques-uns, originaires d'Espagne, ont déjà été conduits à la frontière.

Cette conférence eut lieu avant la fusillade du Quelhas qui ne commença, dans la soirée, qu'entre sept et huit heures.

Quels étaient ces abus ? Le *Mundo* ne le dit pas, chose bien étonnante de la part d'un journal si bien informé.

L'expression — *plusieurs graves abus* — exprime des faits qui n'étaient encore qu'en projet.

La bruyante fusillade du Quelhas allait être provoquée, cette nuit-là, par les éléments révolutionnaires, d'accord avec le gouvernement qui prétendait ainsi justifier des mesures de persécution préalablement résolues.

« *Ce fut horrible* », disent les habitants du quartier, quand on leur parle de cet événement.

Mais, combien de tués compta-t-on dans cette bataille ? A en croire le *Mundo*, il y en eut un, auquel il donne le nom d'Agrippino Tomas d'Oliveira. Le *Seculo* se contente de deux blessés.

Et à l'intérieur de la Résidence, quels résultats vérifia-t-on ?

Il est évident que la Résidence n'était pas un édifice capable de résister à une attaque de ce genre, si la fusillade n'avait pas été une plaisanterie.

Mais toute la ville fut effrayée de l'étrange événement et beaucoup de gens s'indignèrent contre les Pères.

A quatre heures du matin, c'est-à-dire peu après la fin de la fusillade, se terminait le conseil des ministres, dans lequel avait été résolue l'application des lois de Pombal contre la Compagnie de Jésus. Presque à la même heure, un ministre envoyait à la presse une note officieuse, dans laquelle les religieux du Quelhas étaient calomniés de la manière la plus indigne et en des termes qui déshonorent étrangement le gouvernement provisoire, et surtout le ministre de l'intérieur.

Dans la matinée, plusieurs religieuses furent obligées de vêtir des habits séculiers : elles furent arrachées de leurs maisons et conduites à l'arsenal de la marine, où elles restèrent prisonnières. Personne ne prenait leur défense ; à cause de *la terreur* qui régnait alors, peu nombreuses furent même les personnes du monde qui, en cette occasion, leur portèrent quelque secours.

La calomnie consciente du gouvernement provisoire.

Nous ne pouvons passer sous silence la calomnie grotesque publiée sous forme de note officieuse par le *Seculo* du 8 octobre :

Le gouvernement nous communique sur l'affaire du Quelhas une note officieuse : — Vers huit heures du soir, un événement s'est produit qui démontre de la manière la plus claire et la moins sujette à sophisme, les intentions des réactionnaires.

Le gouvernement, pour éviter tout désordre, avait envoyé des troupes pour garder l'édifice du Quelhas. Au moment où une patrouille d'étudiants militaires passait devant la maison, d'une des fenêtres, on a lancé des bombes de dynamite, provoquant ainsi une panique qui a causé la mort de deux soldats de marine qui étaient là en sentinelles.

Puis une vive fusillade a commencé, évidemment dirigée et exécutée par des hommes très au courant du maniement des armes, et partant de différents points de la maison du Quelhas.

Comme il était naturel, il se fit un grand rassemblement et le peuple suivit le peloton qui fut aussitôt envoyé du quartier général.

La troupe se vit forcée à répondre aux décharges des religieux, pour faire cesser l'attaque et éviter le massacre projeté.

Aussitôt que le Ministre de l'Intérieur eut connaissance du fait, il se porta sur les lieux, et prit toutes les mesures que les circonstances exigeaient.

Obéissant à ses instances, tout le peuple se retira, et seule la force publique resta sur les lieux, prête à se défendre.

Le ministre constata par lui-même que, durant trente minutes, la fusillade fut continuelle des fenêtres du couvent, accompagnée parfois de l'explosion d'un pétard, et qu'aux décharges des Pères, le peuple et la troupe ne répondirent pas. Au moment même où ces événements avaient lieu au Quelhas, sur différents points de la ville se produisaient d'autres attaques de moindre importance, sans doute, mais obéissant à un plan combiné. C'est ainsi, par exemple, que du dôme d'Estrella, on a tiré aussi quelques coups de feu (1).

(1) L'église d'Estrella, qui est la basilique du Sacré Cœur de Jésus et sert d'église paroissiale, était alors fermée et on y avait officiellement apposé les scellés. Le ministre Costa l'avait frappée de cet interdit, sous prétexte que Monsieur le Curé était absent de Lisbonne ; et cependant Messieurs les vicaires étaient là pour le service paroissial.

Le gouvernement comprend parfaitement la tactique des religieux, qui cherchent à terroriser la ville et à faire croire qu'on livre des assauts à leurs maisons, pour déshonorer la révolution, qui reçoit en ce moment l'hommage du respect et l'admiration du monde entier. Le gouvernement est parfaitement préparé pour faire face à cette situation, avec l'énergie que demande une provocation aussi insensée. Il est prouvé qu'il n'y eut ni la moindre hostilité ni la plus petite provocation qui pût donner motif à l'acte criminel des habitants du Quelhas ; on a vérifié aussi que le nombre et la qualité de leurs munitions dénotent l'existence d'un véritable arsenal de guerre établi dans le couvent.

Cette note se passe de commentaire. Elle serait d'un suprême ridicule, si elle ne couvrait pas de honte l'armée portugaise elle-même.

Ainsi donc le gouvernement provisoire se présente à la barre de la presse pour déclarer solennellement que les vainqueurs de la Rotunda avaient été tenus en échec, durant plusieurs heures, par les balles de quelques moines cachés derrière les faibles murs de leur couvent !

Les religieux du Quelhas étaient détenus à la préfecture, mais il fallait, n'importe par quel moyen, faire croire aux *graves abus* dont avait parlé Marinha de Campos.

Après avoir essuyé une fusillade de quatre heures, que firent nos vaillants soldats ? Le *Mundo* du 9 octobre écrit :

Comme nous l'avons dit, les troupes qui avaient reçu l'ordre de cerner le couvent du Quelhas, à la suite de l'attaque des Jésuites contre le peuple et les soldats, restèrent toute la nuit sous les armes, prêtes à empêcher quelqu'un de ces bandits de prendre la fuite.

On avait réservé pour l'attaque du lendemain le courage et l'audace bien connue du soldat portugais. Cette attaque avait été résolue, en conseil, par les officiers d'état-major.

Ecoutons ce récit épique :

Hier matin, les officiers d'état-major décidèrent de donner un assaut en règle au couvent et firent avancer résolument contre lui un peloton de marins, puis des soldats de différents régiments. Le peuple accourut aussitôt et se jeta avec une grande bravoure sur ce bouge. Mais une grande surprise était réservée à tous : le couvent avait été abandonné. Par où les Pères étaient-ils sortis ? Où étaient-ils allés ? »

Et vous croyez que c'est fini ? Ah ! vous ne connaissez pas les Jésuites ! Lisez cette nouvelle du *Mundo :*

Le feu recommence. — Hier, vers sept heures du soir, après avoir été toute la journée à la disposition du peuple qui le visita et y fit des recherches dans tous les sens, admirant le confortable dont les Pères

s'entouraient, et emportant les reliques les plus extravagantes, le Quelhas recommença à vomir la mitraille. Des fenêtres, de celles surtout qui donnent sur la rue de João das Regras, partaient constamment des coups de revolvers et de pistolets. Les marins et les soldats d'infanterie qui s'y trouvaient tirèrent dans la direction d'où venaient ces coups de feu.

On ne voit guère comment on pouvait faire feu des fenêtres du côté de la rue de João das Regras, à moins que les Pères ne fussent dans le jardin !

Qu'on le remarque bien : *on fit des recherches dans tous les sens.*

Cette information du *Mundo* prouve d'une manière bien évidente que les *tireurs* de l'édifice étaient en bonnes relations avec ceux des rues. A l'heure convenue, le spectacle prend fin. Vers les sept heures du soir, cette maison, occupée tout le jour par les républicains, redevenait le centre de la *résistance jésuitique*, qui se manifestait par les décharges de revolvers et de pistolets.

L'ambulance des sapeurs-pompiers et la Croix-Rouge arrivaient sur les lieux, mais, pas besoin de porter secours aux blessés : c'était une guerre pacifique, le bruit suffisait pour épouvanter le peuple ignorant, calomnier le *Jésuite* et trouver un prétexte plausible pour l'expulsion.

Que cette expulsion fût l'objet de cette comédie ridicule et odieuse, on le voit clairement dans un article du *Mundo* publié le même jour :

Le peuple de Lisbonne veut la paix, il veut l'ordre. *Les réactionnaires veulent le désordre, ils veulent la guerre. Ils auront la guerre,* mais pas le désordre. Dans l'ordre, et pour que l'ordre se maintienne, *ils recevront le juste châtiment qu'ils méritent.* Sous prétexte de châtiment, on ne commettra ni excès ni injustices d'aucune nature. Mais le *châtiment sera exemplaire, la leçon sera complète. Ils ont provoqué ? On leur répondra comme l'exigent la dignité du peuple et l'honneur de la république. Ils sauront que la république est généreuse, mais qu'elle n'est point lâche.*

Par le décret publié par les journaux du 10 octobre, on prétendit légitimer l'iniquité tramée dans les conciliabules des sociétés secrètes. On s'est trompé.

L'histoire inexorable infligera à la mémoire des membres du gouvernement provisoire le stigmate d'infâmes calomniateurs.

Je terminerai ce chapitre par un passage remarquable du journal brésilien *São Paulo* :

« On s'est essayé à ce *truc* colossal, à cette épouvantable mystification d'une résistance tentée en certains couvents. Des acteurs de la révolution se sont prêtés à cette comédie. Déguisés et cachés dans des maisons où il n'y avait plus un seul Père, ils jetaient des projectiles : la force armée répondait par des décharges. Une fusillade s'établissait, mais pas une victime ne tombait, car on tirait toujours en l'air. On publiait dans les journaux, on faisait courir parmi le peuple le bruit que les Pères étaient les auteurs de cette résistance de la dernière heure, qui aurait été absolument stupide, si elle eût été vraie.

On ajouta foi à cette rumeur grossière, et il fut possible de porter des décrets de persécution, qui, en aucune autre circonstance, n'auraient pu être publiés sans protestation. »

Aventures de fugitifs

Le P. Carl ZIMMERMANN

J'ai raconté comment plusieurs religieux de Campolide s'étaient enfuis le soir du 4 octobre. Le lecteur désire sans doute connaître les péripéties de leur fuite.

Nous avons vu l'un d'eux, poursuivi à coups de feu, arriver cependant sain et sauf à la gare de Campolide (1). C'était le P. Carl Zimmermann, allemand d'origine (2).

Voici la relation que lui-même nous a faite de ses aventures.

Une promenade à la tombée de la nuit.

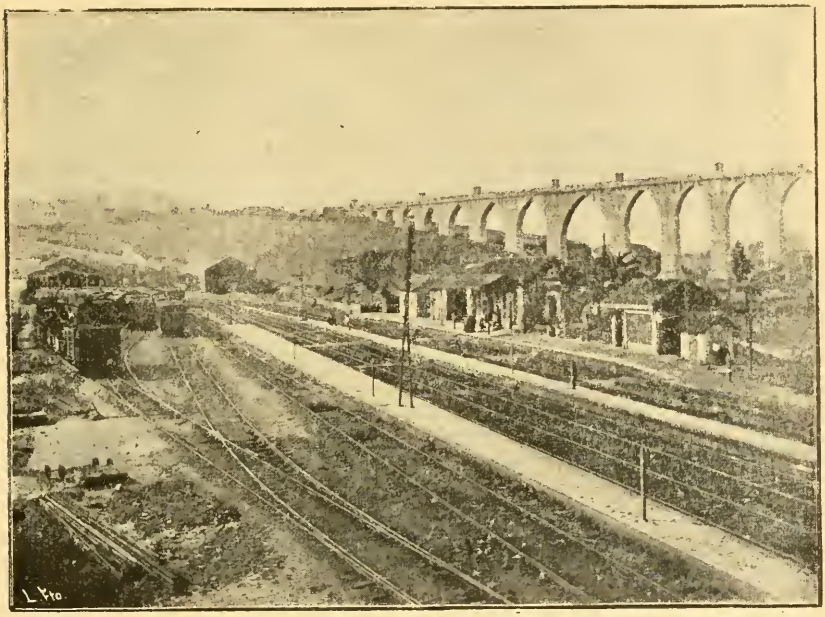
Pour échapper à la meute républicaine, je pris la route qui descend derrière la gare. Un peu plus loin, je m'arrêtai : je n'avais personne à mes trousses et je continuai du pas lent du promeneur sans souci.

A l'entrée de la route qui remonte vers le quartier de Campolide, un homme était debout, appuyé sur le parapet du pont. Son aspect était des moins rassurants. Je le vis plonger la main dans une poche et en tirer un revolver, avec le désir visible de bien me le faire voir. Je me donnai l'air de ne rien remarquer du tout et je continuai à cheminer, sans trop savoir pourtant où la route allait aboutir.

(1) Cf. *Proscrits*, page 21 et suivantes.

(2) Il était entré dans la Province du Portugal, afin de se consacrer aux missions du Zambèze. Son nom est connu dans les sociétés savantes. Il est, en effet, membre fondateur de la Société portugaise des Sciences Naturelles, membre de la Société *Broteriana* de Coimbra, de la « Royal Society of London » et du « Quikett Microspical Club ». Il a rendu d'importants services dans l'instruction de la jeunesse en Portugal.

Je m'engageai sous l'aqueduc des *Aguas Livres*, mais voilà qu'à Monsanto, j'aperçus deux individus qui me regardaient avec un visible intérêt. Mon chemin se trouva bientôt encaissé entre deux hautes murailles qui me dérobaient à la vue. Je n'étais pas trop rassuré : à chaque instant, je m'attendais à voir l'un d'eux m'apparaître au-dessus du mur, pour m'envoyer *ad patres* d'un



La gare de Campolide et l'Aqueduc des *Aguas Livres*.

coup de fusil. Il n'en fut rien, heureusement : mes deux hommes étaient restés pensifs au même endroit.

La route me conduisit sur une place, en face d'une maison où l'on faisait un bruit infernal. Je ne tenais pas outre mesure à me rencontrer avec cette foule, et je rebroussai chemin, dans l'intention de revenir à la gare et d'y attendre un train.

J'allais y arriver, quand je fis la rencontre d'un petit troupeau d'une vingtaine de moutons. Le berger, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, avait l'air bon garçon. Quand il me vit, il me demanda avec intérêt :

— Où allez-vous, Monsieur ?

— A la gare.

— Ah ! n'y allez pas, reprit-il d'une voix suppliante ; on y tire sans cesse des coups de fusil.

Je revins en arrière, en causant avec mon berger ; nous traversâmes sans difficulté la place où, peu auparavant, je n'avais pas osé m'aventurer seul.

Le brave garçon s'arrêta là, et je continuai à monter par un sentier où se trouvaient beaucoup d'hommes du peuple. Les mains derrière le dos, je tâchais de simuler une parfaite insouciance; parfois, tandis qu'on me dévisageait avec une extrême curiosité, j'imprimais à ma canne tous les mouvements imaginables. Je passais près d'un groupe, quand un homme cria :

— *Vive la république !*

Je soulevai mon béret, en répétant le salut, mais avec un accent qui fît bien voir que j'étais étranger.

— C'est un Espagnol ! laissez-le passer, dit aussitôt un des sages de la troupe.

Je passai, en effet, et personne ne me chercha noise.

Plus loin, nouvelle bande et nombreuse : plus de cinquante individus peut-être. J'allai droit vers l'un d'eux et lui dis :

— Je suis étranger, je viens de la gare, où j'avais l'intention de prendre le train ; mais comme on y tirait sans cesse des coups de feu, je n'ai pas voulu exposer inutilement ma vie et je suis venu par ici. Voulez-vous me dire lequel de ces deux chemins conduit à la ville ?

Pendant ce temps, la multitude m'avait entouré. Ils me toisaient des pieds à la tête ; aucun ne me toucha.

— Continuez par ce chemin, vous êtes sur la bonne voie, me répondit celui que j'avais interrogé.

— C'est à la Rotunda (1) que tu aurais dû l'envoyer, lui dit un camarade.

Comme je devais m'y attendre, cet honnête citoyen m'avait indiqué précisément le chemin qui ne me convenait pas ; mais pour ne pas montrer de la méfiance, je poursuivis ma route.

Peu après, je me trouvais en face d'un autre groupe du milieu duquel sortirent des voix menaçantes. Je me dirigeai vers ces hommes et leur dis, un peu indigné :

— Je suis allemand ! Je fais ma promenade ordinaire ; aucun de vous, j'espère, n'a l'intention de me causer des embarras, car,

(1) Rond-point, au sommet de l'avenue de la *Liberdade* où se trouvait le gros des troupes républicaines. (*N. du Tr.*)

pour moi, je n'ai rien à démêler dans les luttes politiques des portugais...

— Oui ! Oui ! Un petit innocent, quoi ! dit une voix ironique ; passe ton chemin !

J'obéis et je continuai ma promenade.

Un révolutionnaire se sépara alors du groupe et se mit, revolver en main, à me suivre à quelques pas. J'étais persuadé qu'il n'attendait que l'occasion de me loger une balle dans la tête et de m'envoyer dans l'autre monde. Ce manège dura environ vingt minutes.

Quand nous arrivâmes près des premières maisons de la ville, il faisait nuit ; les rues étaient illuminées. Alors, mon individu fit entendre un coup de sifflet ; plus loin, un camarade lui répondit en toussant. Le premier s'en alla, comme s'il m'avait laissé sous une nouvelle surveillance.

Jusqu'à neuf heures du soir, c'est-à-dire durant tout le trajet, je fus ainsi salué par des sifflets et des bruits de toux se succédant régulièrement.

Je continuai ma route, au hasard ; j'étais en ville, mais sans trop savoir en quel endroit. Je recherchais, pour plus de sûreté, les rues les mieux illuminées. Je passai près d'un détachement de civils à cheval, commandés par quelques militaires, puis j'arrivai à un carrefour où stationnait un groupe de révolutionnaires. L'un d'eux vint à moi, me mit une main sur l'épaule, et, me braquant son revolver sur le nez, il me demanda où j'allais.

— Rue da Prata, n° 8, lui répondis-je.

— On ne passe pas ! répliqua l'individu, qui avait une figure à faire frémir.

— Par où pourrai-je aller dans ce cas ? demandai-je avec tout mon sang-froid.

— Retournez en arrière, et allez où vous voudrez.

C'était précisément ce que je désirais. Je revins donc sur mes pas, mais je rencontrai aussitôt une nouvelle bande. Je me décidai à passer, sans plus de cérémonie, au milieu d'eux; je dus souvent jouer des coudes, en distribuant d'ici de là des :

— Pardon ! permettez !

Je réussis à me frayer un passage et je me trouvai bientôt aux portes de Campolide !

Il y avait encore beaucoup de religieux au collège ; je me demandai un instant s'il n'était pas mieux d'y retourner. Enfin, je crus plus prudent de me retirer en ville, au premier hôtel venu.

Malgré la fusillade, sur la place de Rato, je passai au milieu des révoltés, je suivis par la rue *da Escola Polytechnica*, et sans difficulté, j'atteignis S. Roque et l'ascenseur *da Gloria*.

En cet endroit, les émeutiers ne laissaient passer personne. Je pris donc à droite, et par des ruelles tortueuses, j'arrivai à la place Camoes. Je connaissais le chemin du Quelhas ; je résolus d'y aller demander l'hospitalité pour la nuit. Sur mon passage, j'entendis quelquefois des phrases comme celles-ci :

— *Pour sûr, voilà un Prêtre ! Ça, c'est un Jésuite ! Que peut-il bien se cacher sous ce béret !*

Feignant la plus complète indifférence, j'arrivai à S. Bento. Les rues, désertes, étaient surveillées par des sentinelles. Il me parut téméraire d'aller frapper à la porte de la résidence. Je descendis donc, par l'Avenida de D. Carlos, vers le Tage. Les maisons et les hôtels étaient fermés. Cette circonstance qui, à première vue, déjouait mes plans, fut vraiment providentielle, car elle m'obligea à chercher l'asile sûr qu'allait m'offrir le drapeau allemand.

Sur le quai du Sodré, je me trouvai en face de la statue du duc de Terceira.

Un groupe d'hommes du bas peuple entourait le piédestal. L'un d'eux, en me voyant, dit aux autres d'une voix criarde :

— Attention... Le beau gibier qui nous vient là !

Avec calme, les mains derrière le dos, je me mis, en touriste, à considérer la statue. Je terminai mon étude par ce monologue, assez haut pour être entendu :

— Elle n'est pas mal, cette statue... C'est dommage qu'il soit si tard... Je reviendrai demain.

Le stratagème produisit son effet.

— Attrape ça. Pour le coup, tu t'es joliment trompé ! dit un des hommes à son soupçonneux camarade.

Plus loin, j'aperçus une maison où brillaient des lumières. La porte était ouverte ; ma surprise fut grande et ma joie plus grande encore, quand je vis le drapeau allemand flotter sur l'édifice.

— La bonne découverte ! me dis-je en moi-même.

En effet, l'immeuble devant lequel j'étais arrivé était le *Grand Hôtel Central*. J'entrai, on me donna une chambre sans difficulté. Je remerciai le bon Dieu et mon ange gardien de la protection qu'ils m'avaient accordée en sauvegardant ma vie au milieu de tant de périls.

On me servit du thé dans ma chambre et je me couchai à onze heures. Les détonations de l'artillerie et la fusillade m'éveillèrent bien quelquefois, mais, en somme, je dormis d'un sommeil tranquille.

Le lendemain, comme un bon citoyen, en pleine jouissance de ses droits, je pris mon déjeuner en compagnie des autres pensionnaires. Je téléphonai ensuite à un ami, le priant de venir me voir avec son fils qui était un de mes anciens élèves.

Cet excellent homme accourut immédiatement. Je lui racontai ce qui m'était arrivé, la veille, à la gare de Campolide, et lui demandai de prendre, pour me les communiquer en temps opportun, des informations sur le sort de mes confrères restés au collège et surtout du R. P. Provincial.

Un spectacle peu banal.
En tournée de propagande républicaine.

C'était le 5 octobre, jour où la république fut proclamée. Des manifestations populaires devaient naturellement célébrer dans les rues le changement des institutions.

En ma qualité de citoyen allemand, je me disposai à jouir tranquillement de ce spectacle, des fenêtres de cette maison que protégeait le drapeau germanique. C'est ce qui arriva. Je fus, entre autres, témoin d'une scène que je n'oublierai pas de si tôt.

Sur un char entouré de gens du peuple, s'avançait Afonso Costa. A sa droite, se tenait un personnage inconnu ; entre les deux, un troisième individu était debout, un revolver en main, prêt à faire feu.

Ce tableau vivant parcourait les rues et la populace l'animait de ses vivats bruyants en l'honneur de la république et de ses cris de : Mort aux Jésuites et aux *thalassas !*

L'ami dont j'ai parlé revint le lendemain, jeudi, me donner des nouvelles de nos religieux.

J'appris par lui que ceux qui étaient restés à Campolide avaient été arrêtés; que le R. P. Provincial était caché à Lisbonne dans une maison particulière ; quant à ceux qui étaient partis, le mardi soir, il n'avait pas réussi à en avoir des nouvelles.

En voyant la tournure que prenaient les événements, il me parut prudent de sortir sur-le-champ de Lisbonne, tandis que la chose était encore possible.

Je communiquai ma résolution à cet ami dévoué. Il remplaça par une cravate verte la noire que je portais, et me fit cadeau de son chapeau de paille, plus approprié aux circonstances que mon béret. Son fils promit de revenir le soir, pour m'accompagner à la gare.

Je réglai mes comptes avec le maître d'hôtel, et me tins prêt, pour partir à l'heure marquée.

Je fis venir une voiture, avec ordre exprès de ne pas ménager les indispensables banderoles vertes et rouges.

Seulement, le cocher comptait bien exploiter ma situation ; il fit un prix exorbitant. Sur l'avis d'un compatriote, je le congédiai et je résolus d'aller à pied : le danger ne paraissait pas si grand et j'épargnais à ma bourse une bonne saignée.

Je me mis donc en route, regardant de tous côtés les personnes qui passaient. Jusqu'au Rocio, pas d'embarras. Devant la caserne du Carmo, il fallut cependant me frayer un chemin au milieu d'une bande de citoyens qui ne se doutaient pas qu'un jésuite authentique passait au milieu d'eux avec tant de hardiesse.

A la gare du Rocio, mon arrivée fut saluée par ces mots :

— Tiens, voilà un jésuite déguisé !

Comme on le pense bien, je feignis de ne rien comprendre.

Malheureusement, on ne distribuait les billets qu'à l'étage inférieur. Je priai mon compagnon de me le prendre jusqu'à Santarem, où je voulais m'arrêter pour voir deux Pères qui y prêchaient une retraite ecclésiastique.

En attendant, je me mis à faire les cent pas, malgré les injures et les menaces. Mon compagnon revint avec la nouvelle que l'unique train en partance était celui de Caldas da Rainha.

Il n'y avait pas à hésiter, et, tandis que le jeune homme redescendait pour prendre un billet, je continuai à circuler.

Que n'aurais-je pas donné pour me voir à cent lieues de là !

Quant aux assistants, les uns m'insultaient, les autres me considéraient avec étonnement. Un individu, au ventre rebondi et à la mine féroce, s'approcha de moi : on aurait dit qu'il voulait m'avaler. Il vint même me heurter de son bedon énorme. Sans mot dire, je lui jetai un regard d'indignation. Soit reste de pudeur, soit lâcheté, le fait est qu'il tourna aussitôt les talons.

Mon ami revint avec le billet : je lui fis mes adieux et je montai enfin en voiture.

En première classe, les voyageurs étaient peu nombreux et tous gens paisibles. La marche du train subissait les caprices des

manifestations républicaines qu'une commission *ad hoc* était chargée de promouvoir ou de recevoir dans les gares où les curieux étaient suffisamment nombreux. Le train s'arrêtait quand, par dépêche, on savait que tout était prêt et que chacun était à son poste pour la fête. Et voilà comment j'ai eu le plaisir de voyager jusqu'à Porto, dans un train de propagande républicaine.

Ministre de la Guerre ! — Vers la frontière.

A Campanhã, la gare était déserte. Les républicains avaient afflué à San Bento, où ils préparaient une manifestation à leurs amis de Lisbonne ; ils espéraient même que parmi ceux-ci se trouverait le ministre de la guerre.

A mon arrivée à Porto, j'étais le seul voyageur de première classe. J'étais redevable à la persécution de ce petit extra.

Quand le train stoppa dans la gare centrale de S. Bento, le peuple se porta en foule vers ma voiture ; voilà qu'on ouvre la portière et qu'on crie à pleins poumons :

— Vive le ministre de la guerre !

Je restai comme foudroyé par un tel compliment.

Il était de mon devoir de me mettre en frais de courtoisie : j'ôtai mon chapeau et je dis, moi aussi :

— Vive la république !

Je descendis et la foule m'entoura. Quelqu'un se mit à dire, avec étonnement :

— Mais, ce n'est pas là le ministre de la guerre !

Un autre, plus malin, mit les points sur les i :

— C'est un prêtre déguisé, déclara-t-il.

Un troisième, plus doux, ajouta :

— Laissez-moi passer ce diable de curé !

En face de la gare, j'aperçus un Monsieur d'un extérieur distingué. Je lui demandai l'adresse de l'hôtel Alliança ; il s'offrit aussitôt, avec une amabilité dont je garderai toujours le plus reconnaissant souvenir, pour m'y accompagner. Je passai la nuit dans une chambre improvisée au fond d'un corridor, car toutes les chambres étaient occupées.

Je dormis bien jusqu'au matin. Puis, l'heure venue, j'entrai dans la salle à manger. Bientôt, je reconnus que je ne pouvais garder longtemps à l'hôtel l'incognito que j'aurais désiré. Au

déjeuner, je dus me découvrir et laisser voir ma tonsure, ce qui suffisait pour me trahir.

Je résolus aussitôt de régler mon compte et de faire venir une voiture. Je me dirigeai vers la maison d'un ami dévoué des Jésuites de Boa Vista. Je fus reçu, comme du reste je m'y attendais, avec tous les égards possibles, comme si j'avais été un membre de la famille.

De la fenêtre de ma chambre, j'ai pu assister aux manifestations républicaines, en face de la caserne de S. Ovidio. Il y avait peu de manifestants : on y entendit les vivats d'usage, coupés, en guise de refrain, par des :

— A bas la réaction ! A bas les Jésuites !

Je résolus de gagner, dès le lendemain matin, la frontière espagnole.

Un autre ami, membre de la famille Pestana, mit à ma disposition une voiture pour me conduire à la gare. Le gendre de mon généreux hôte, eut l'amabilité de m'accompagner jusqu'à Valença, et voulut aussi se charger des frais de mon voyage.

En passant sur la place, vis-à-vis de la gare de Campanhã, je vis qu'on y faisait une bruyante manifestation républicaine. La voiture avançait difficilement au milieu de cette foule ; plusieurs individus s'approchaient de nous : ils regardaient avec curiosité par la portière et se découvraient. Cette courtoisie des démocrates de Porto me surprit fort, et je ne lui ai trouvé jusqu'ici aucune explication satisfaisante.

Le voyage fut excellent : nous étions seuls dans notre compartiment.

Il était minuit, quand nous arrivâmes à Valença. Le lendemain matin, nous traversions le pont international, dans la direction de Tuy, où je respirai enfin librement.

A la cathédrale où je me dirigeai, on me reçut avec tous les égards que la noble Espagne prodigue aux étrangers persécutés. Un digne chanoine me procura la consolation de pouvoir dire la Sainte Messe. Pendant mon action de grâces, mon aimable et généreux compagnon de voyage alla prendre une place dans la diligence de La Guardia. Je lui fis mes adieux, le remerciai de tant de services rendus et je pris place dans la diligence, qui arriva à midi à La Guardia.

Le portier du collège, en m'entendant nommer le R. P. Recteur, me demanda qui j'étais :

— Un religieux expulsé du Portugal, lui répondis-je.

— *Pero, hombre !* de quel Ordre ? insista le bon Frère.

— De la Compagnie, repris-je.

Il m'embrassa avec effusion, puis me conduisit au réfectoire, où la communauté était réunie pour dîner.

Le R. P. Recteur donna immédiatement *Deo Gratias* en l'honneur de l'hôte fugitif, qui remerciait le bon Dieu de se trouver de nouveau dans ce milieu de charité fraternelle qu'on respire dans les maisons de la Compagnie.

Je jetai un coup d'œil reconnaissant sur tous les assistants et je vis avec satisfaction que quelques portugais se trouvaient déjà là, à l'abri des insultes et des mauvais traitements que la *liberté* infligeait à un si grand nombre de mes frères.

De toute la force de mon âme, je rends grâces à Dieu et à mon ange gardien, pour la protection si visible dont ils m'ont entouré, au milieu de tant de périls.

Et a tous les amis qui m'ont secouru de tant de façons, malgré le danger de voir pour cela leurs noms inscrits dans le livre noir des vengeances populaires, je crie aussi du fond du cœur :

— Merci !

Le Frère scholastique Antonio RODRIQUES de FARIA

Une fuite précipitée.

Je ne suis pas resté longtemps caché dans mon buisson : quelqu'un était à mes trousses (1). Mais j'étais dans une impasse. Il fallait, à tout prix, m'ouvrir un passage entre les haies de ronces et d'agavés, et sauter des cloisons de fil de fer armées de pointes.

J'y parvins, avec quelle peine, Dieu le sait.

J'étais à peine hors de cette enceinte, qu'un garçonnet se mit à me jeter des pierres.

Je m'enfuis, mais voilà une nouvelle barrière de pieux et de fil de fer : je la sautai encore, toujours poursuivi, non plus seulement à coups de pierres, mais aussi à coups de fusil. La barrière franchie, me voici devant un énorme ravin ; je descends dans une course vertigineuse : au fond, je tombe, je me relève et continue

(1) Cf. *Proscrits*, page 25. Je reproduis ici la narration faite par le fugitif lui-même.

à courir, toujours sous une grêle de pierres et exposé aux coups de feu tirés sur moi.

Enfin je me trouvai de nouveau sur la voie ferrée. Les coups de feu cessèrent. Exténué, la bouche sèche, je ne pouvais plus courir ; à peine étais-je capable de presser un peu le pas.

Il faisait nuit. Je rencontrai un petit cours d'eau. Je le suivis : il me paraissait moins fréquenté. J'arrivai ainsi bien près de la gare de Bemfica, mais je n'osai pas y entrer. Je revins sur mes pas, et apercevant un sentier solitaire, j'y restai caché entre les herbes, jusque vers dix heures du soir.

Oh ! ce repos ne fut pas sans alarme ; non loin, se trouvait une cabane en bois, dans laquelle des personnes entraient de temps en temps.

Malgré l'heure avancée, il me fallait partir. J'étais mal vêtu, et l'endroit était humide. Je commençai à avoir froid ; je sentais des douleurs violentes à une jambe, suites sans doute de ma chute, à la descente de Monsanto.

Le profond silence qui régnait en ce lieu contrastait avec les détonations de l'artillerie qu'on entendait au loin, du côté de Lisbonne.

Je me levai, mais je ne pouvais faire un pas. Mon pied droit était enflé et les douleurs étaient très fortes. Résolu pourtant à faire de nécessité vertu, j'essayai une seconde fois de monter lentement vers Monsanto, afin de m'orienter dans ma fuite. Les douleurs augmentaient à chaque pas. Enfin j'arrivai au sommet.

Je me couchai dans un endroit plus à l'abri du vent qui me glaçait les membres. Il me semblait que j'apercevais la ville entière. La canonnade continuait horrible.

Durant quelques instants, ce vacarme cessa et l'on entendit alors les sons métalliques des clairons, dans le silence de la nuit. Je m'imaginais que les troupes fidèles s'étaient rendues et que la fin de la lutte était arrivée.

C'était une illusion. Bientôt l'artillerie recommença à gronder. Je me levai et j'aperçus une grande lueur. Une idée sombre me traversa l'esprit : c'est peut-être le collège de Campolide qui brûle ! je vis bientôt que les flammes s'élevaient du côté du Tage.

Plus près de moi, au nord-ouest, on voyait une ligne de lumières. Je me décidai à aller de ce côté.

Chemin faisant, j'eus la bonne fortune de trouver une fontaine où je pus apaiser la soif ardente qui me dévorait depuis la veille ; peu après, je me trouvais de nouveau près de la gare de Bemfica.

Les trains ne circulaient pas; l'intérieur de la gare était désert; j'y entrai et j'y restai jusqu'au matin.

Vers cinq heures, j'aperçus autour de moi des figures qui me considéraient avec méfiance. J'allai alors au village, avec l'intention de louer une voiture pour me conduire à Mafra, d'où je pensais qu'il me serait facile d'atteindre Barro.

Le loueur me demanda 60 francs et je n'en avais que 50. Dans un restaurant, je pris un déjeuner et j'achetai un paquet de cigarettes pour me donner plus de contenance, puis je suivis la voie ferrée, jusqu'à la route de Queluz.

Près de ce village, un groupe de jacobins commença à me menacer.

— Voyez-moi ça ! se disaient-ils, ce doit être un prêtre ; il est bien déguisé, le diable... Voyons s'il a une tonsure.

Je continuai mon chemin, feignant de n'avoir rien entendu. J'avais pris les devants, quand je m'aperçus que l'un d'eux me suivait. Je me retournai et lui demandai :

— Désirez-vous quelque chose ?

— Etes-vous de ce pays ? demanda-t-il sournoisement.

— Non.

— Etes-vous progressiste ou régénérateur ? (1)

— Que vous importe, à vous, ce que je suis ou ne suis pas ?

— Vous êtes prêtre !

— Vous n'y voyez pas clair, mon bon !

— Eh bien, sachez que je ne vous lâcherai pas avant d'avoir vu que vous ne portez pas la tonsure.

— Ah ! l'insolent !

Et je lève ma canne d'un geste menaçant ; mon adversaire met la main dans la poche, comme pour en tirer un revolver... qu'il n'a point.

A ce moment, ma canne me tombe des mains, et mon adversaire, plus agile que moi, s'en empare... Depuis, je ne l'ai plus revue.

Je continuai ma route vers Queluz, toujours poursuivi par cet individu. Je réussis à me délivrer de l'importun, mais il fallut sauter une barrière. Je résolus alors de m'éloigner de la grand'route, et de me diriger vers les montagnes, en évitant les bourgades.

(1) Ce sont les noms des deux grands partis politiques qui, pendant longtemps, se sont succédé au pouvoir en Portugal. (*N. du Tr.*).

En gravissant une colline, je vis au devant de moi deux individus que je supposais décidés à me barrer la route. Je fis un détour et j'allai chercher un abri dans une glaisière étroite, où, pour me tuer, il eût suffi de laisser tomber sur moi une grosse pierre.

Je restai là une vingtaine de minutes, et je me recommandai avec ferveur à mon ange gardien, à qui je dois vraiment d'immortelles actions de grâces pour la protection accordée pendant ces jours.

Jours de famine.

Quand j'eus compris que ces hommes n'avaient pas d'intentions hostiles contre moi, je recommençai à gravir la colline.

Au loin, j'apercevais le versant accidenté de la montagne de Cintra, qui m'indiquait ma route.

La faim, la soif, la chaleur, la lassitude devenaient insupportables. Je cueillis quelques mûres sauvages dans les haies, les unes déjà bonnes à manger, les autres encore presque vertes ; ces dernières avaient ma préférence : elles apaisaient mieux la soif qui me dévorait. Deux heures de repos, à l'ombre d'un arbre, ne la soulagèrent point.

Je partis et enfin je trouvai un puits. L'eau y brillait au fond, mais je n'avais rien pour la puiser.

La Providence veillait sur moi : un vieillard passa par cet endroit, portant, sur ses épaules, un fagot.

Je liai conversation avec lui, et comme je le vis bien disposé à mon égard, je lui demandai le bâton sur lequel il s'appuyait.

A un des bouts, j'attachai un mouchoir que je réussis à imbiber d'eau, et je parvins à me désaltérer.

A quelque distance, se trouvait un groupe de femmes. L'une d'elles me cria de loin que je me trompais de chemin, que celui que j'avais pris me conduisait sur la montagne.

Je lui répondis que je voulais aller à Mafra, que je venais de Lisbonne, où j'avais travaillé.

Mettant à profit la compassion de la bonne femme, je lui insinuai que je mourais de faim et de soif.

— Alors, passez par le village, mon mari vous viendra en aide.

Malgré la répugnance que m'inspiraient les endroits habités, je suivis ce conseil. J'entrai dans le cabaret du *père José Luiz*,

où je pris un rafraîchissement ; mais j'en sortis au plus vite, car il commençait à arriver plus de monde que je n'en aurais voulu.

En passant devant les dernières maisons du village, je trouvai un individu qui dit aux assistants :

— Voyez-moi ça ! Ce doit être un curé ; il en a tout l'air.

Je me décidai à pénétrer dans le bois, quitte à reprendre la route de Sabugo, à la tombée de la nuit. Je m'étendis par terre et je m'endormis. C'était au coucher du soleil.

Quand je m'éveillai, il était nuit noire. Je cherchai en vain la route. Hélas ! je m'étais égaré.

La faim, la soif et la faiblesse étaient telles qu'il m'était difficile de faire un pas. J'étais complètement désorienté ; tantôt, j'allais un peu en avant, tantôt je revenais en arrière, ou je m'embarrassais dans les buissons. Découragé, je me couchai de nouveau, offrant à Dieu ma vie que je croyais perdue.

Quelques heures se passèrent dans ce complet abandon ; de temps en temps, je me secouai pour réagir contre le froid qui m'envahissait.

L'aube blanchissait à peine, quand je me remis en marche. J'atteignis un endroit où, durant le jour, des laboureurs avaient dû travailler.

L'idée me vint qu'en cherchant bien, je trouverais peut-être, par terre, quelques croûtes de pain. Hélas ! ce fut en vain. A quelque distance, le murmure d'une eau courante m'arriva aux oreilles. Après bien des détours, je la découvris... On y avait lavé du linge... Tout le jour, j'eus à la bouche le goût de savon que me laissa ce breuvage.

J'ignorais encore où je me trouvais. Bientôt je me vis sur la route, près du village de Sabugo. Un homme y vendait du raisin. Je lui en achetai deux kilos que j'attaquais aussitôt.

Qu'allaient penser les habitants du bourg de cet étranger aux allures cléricales qui, à cette heure matinale, passait au milieu d'eux, en mangeant du raisin ? Mais c'était là le moindre de mes soucis.

Tout près, je vis une métairie. Je me hasardai à y aller demander le repos et la nourriture dont j'avais si grand besoin. J'arrive près de la porte, et dis au maître de la maison :

— Ne voudriez-vous pas me permettre de prendre ici quelque repos ? J'arrive de Lisbonne, où j'étais séminariste, je n'ai plus la force de continuer mon chemin.

Et sans attendre sa réponse, je me laissai tomber par terre.

La conversation s'engagea et mon homme se mit à parler de la reine Amélie et du *Jésuitisme*, comme de choses abominables, Il m'apprit la proclamation de la république, puis m'offrit un morceau de pain et une tasse remplie d'eau, que j'acceptai reconnaissant... Je lui demandai des renseignements sur le chemin de Livramento, et je me remis à errer par monts et par vaux.

Je gravissais une colline, quand deux jeunes garçons arrivèrent sur moi en me jetant des pierres et en m'accablant d'injures. Je rebroussai chemin et suivis une autre direction. Du sommet d'un monticule, j'aperçus bientôt une maisonnette blanche sur une haute montagne. Cette maisonnette, avec quelle émotion je la reconnus ! c'était le petit sanctuaire de Notre-Dame du Bon-Secours.

J'eus comme la douce vision des jours de mon noviciat, et je me demandai pourquoi il y a tant d'hommes qui s'obstinent à persécuter ceux qui croient à la Vierge et au Paradis.

Je remerciai le bon Dieu d'avoir sauvegardé cette vie que je lui avais consacrée, et je saluai l'Etoile de la mer et la Consolatrice des affligés.

Cette vue du *Socorro* me ranima. Après quelques instants de repos, je me remis en marche. A la tombée de la nuit, j'étais près de Malveira.

Je n'osais pas trop m'approcher du village, à cause des manifestations républicaines qui s'y déroulaient. Je restai à distance, avec l'intention de poursuivre ma route, quand il ferait nuit noire. Un réflecteur électrique que j'aperçus me fit changer d'avis.

Bien que la nuit fût froide et humide, je me couchai au milieu des bruyères, disposé à la passer à la belle étoile.

Le 7, au point du jour, je recommençai mon pèlerinage, sans trop savoir quelle direction prendre.

Je demandai à un paysan si j'étais bien sur la route de Livramento.

— C'est précisément du côté opposé, me répondit-il.

Je revins donc en arrière, et après quelques détours, je me trouvai, sans trop savoir comment, près des murs du parc de Mafra.

Le soleil sortait du brouillard matinal qui voilait l'horizon, et je participai à la joie qu'il répandait sur la nature, en reconnaissant le terrain que je foulais aux pieds.

Cette joie était, hélas ! bien atténuée par la faim et la soif qui me dévoraient. Il y avait longtemps qu'il ne restait plus rien des

raisins achetés à Sabugo. Ce fut pour moi un jour de famine. Les deux dernières grappes, mangées de grand matin, furent jusqu'à minuit, le seul aliment que je pris.

Après avoir longé un peu les murs du parc de Mafra, j'aperçus Livramento, le mont du Socorro et la grande route de Torres Vedras. C'était le chemin indiqué pour tout voyageur qui ne serait pas dans la nécessité de fuir comme un criminel. Pour moi, la grand'route me faisait peur, et je m'enfonçai dans un fourré. Mais là encore, je ne fus pas exempt de souci... Une vache, séparée de son troupeau, m'obligea même à changer d'abri !

A la tombée de la nuit, je regagnai la route, j'allumai une vulgaire cigarette, et me mis en marche dans la direction de Torres Vedras.

Avant d'arriver à Turcifal, j'entendis, dans un village, de grandes clameurs. Il y avait là un cabaret. Le passage me parut dangereux ; je me cachai sur le bord du chemin, en attendant que tout rentrât dans le calme.

Peu après, un homme passa et croyant remarquer quelque chose dans les touffes d'herbes, y déchargea, de toutes ses forces, un coup de bâton, qui heureusement ne m'atteignit pas. Je me tins coi, et il continua sa route. Je partis et bientôt j'arrivai à Turcifal.

Pressé par la faim, je sautai dans une vigne pour chercher des raisins. Mais il faisait nuit noire, mes recherches furent vaines.

Vers minuit, j'étais auprès de la métairie de Almiara. Tout à côté, sur des chariots, se trouvaient des cuves de vendange. L'idée me vint qu'elles auraient bien pu contenir du raisin. J'y plongeais la main, mais mon désappointement fut grand ; je pus décrire au fond des cuves toute espèce de figures géométriques, sans rencontrer le moindre obstacle.

Je montai sur le char ; je m'inclinai sur le bord d'une cuve et en m'allongeant de mon mieux, je parvins à saisir, au fond, quelques restes de grappes.

Je remerciai le bon Dieu dont la Providence nourrit les oiseaux du ciel et qui n'oublie pas le pauvre fugitif que les hommes poursuivent comme un malfaiteur.

Après ce souper, qui se trouvait être aussi mon déjeuner et mon dîner, je me couchai sur un paquet d'osier. Une pluie fine commença à tomber et me força de me lever.

Le matin, quand on ouvrit les portes de la métairie, je me fis

annoncer aux maîtres de la maison. On me répondit qu'ils étaient à Santa Cruz, au bord de la mer. Je me dirigeai alors vers Serra da Villa, avide d'apprendre ce qui se passait au noviciat de Barro. C'était de grand matin, on distinguait encore à peine les objets. Tout avait un air désert et lugubre. L'horloge était arrêtée. Quelle tristesse s'empara de moi !

Je descendis immédiatement vers le sud, à la recherche d'un abri chez un de nos amis. Là, on me raconta comment les Pères de Barro avaient été tous emmenés prisonniers à Lisbonne. En même temps, le maître de la maison, fort préoccupé de sa propre situation, me fit comprendre qu'il m'était indispensable de me retirer pour ne pas la rendre plus précaire encore par ma présence.

Cependant, on me fit entrer dans une chambre obscure, où l'on me fit déjeuner. Qu'on imagine, si on le peut, ce que doit être un bon déjeuner assaisonné par un appétit de quatre jours !

Vie d'ermite. — En route pour l'exil.

Malgré ses craintes, mon bienfaiteur entendait bien me protéger de son mieux. Une domestique m'indiqua un lieu de refuge et me proposa un plan de fuite que je modifiai, mais qui, plus tard, fut cependant mis à exécution.

Je sortis donc de cette maison hospitalière, et j'allai me cacher dans le lit sec d'une rivière ombragée par des oliviers. J'y passai la journée assez tranquillement. Vers la nuit, je sortis de ma cachette.

Sur le chemin, à quelque distance, je trouvai cette brave domestique. Elle me donna un bonnet pointu, pour remplacer la casquette que j'avais portée jusque là. Nous suivîmes ensemble la route vers la mer, jusqu'au bourg de Silveira habité par des gens foncièrement chrétiens, où une sainte vieille femme, zélatrice du Sacré Cœur de Jésus, me reçut dans sa maison.

Il était neuf heures et demie du soir. La chambre qui devait me servir de cachette était la dernière de plusieurs appartements qui communiquaient entre eux. C'était une étroite pièce munie d'une petite fenêtre. J'y restai du 8 au 30 octobre, sans jamais en sortir, si ce n'est quelquefois la nuit, toujours soutenu et protégé par la charité de cette zélatrice qui me traitait de son mieux et ne se plaignait que d'une chose : de ne pouvoir me faire tout le bien qu'elle aurait voulu.

Pendant tout ce temps, ma vie se passait à prier et à méditer. La maison était assez fréquentée et l'arrivée des visiteurs me causait de continuelles alarmes. Des membres de la famille du généreux bienfaiteur dont j'ai parlé plus haut vinrent me voir et m'envoyèrent des douceurs et de l'argent.

Mais cette situation ne pouvait se prolonger outre mesure ; il fallait partir pour l'étranger. C'était là l'objet continuel de mes préoccupations.

Le jour de la fête de Saint Alphonse Rodriguez, je fis demander à un excellent prêtre qui était venu célébrer la sainte messe dans la chapelle du village, s'il pouvait m'indiquer un moyen pour m'expatrier. Il me répondit que cette nuit là-même, un de ses frères, novice de notre Compagnie, prenait le train de Salamanque, par la Beira Alta, et que je pouvais l'accompagner.

J'acceptai de grand cœur. Mais il fallait partir tout à fait incognito.

Je me rasai, ne gardant que la moustache, qui était déjà d'une grandeur raisonnable. Je fis demander une chemise bien blanche, une cravate et un chapeau, à de pieuses dames. Je fus bientôt transformé des pieds à la tête.

A l'heure marquée, je partis à cheval avec le fils d'une de ces dames, pour aller rejoindre mon compagnon de voyage. Il était nuit noire, quand le cher Frère Durão et moi nous arrivâmes à Torres Vedras.

Les rues désertes n'étaient éclairées que par une lumière douteuse qui se réfléchissait dans les flaques d'eau des rues défoncées. Malgré cela, un jacobin nous cria encore :

— Poum ! poum ! (1)

Ce fut la dernière insulte que nous eûmes à subir durant tout le voyage. Mes alarmes diminuaient à mesure que nous nous rapprochions d'Espagne, où l'on nous fit une réception vraiment cordiale.

(1) C'est par ce cri que les voyous ont l'habitude, en Portugal, d'insulter les ecclésiastiques. (*N. du Tr.*).

Le Frère scolastique Julio de MORAES

C'est à Monsanto que nous avons laissé le Frère Moraes (1). Voici maintenant le récit qu'il a fait lui-même du reste de ses aventures.

Entre les mains des bandits.

Une fois à Monsanto, je suivis l'aqueduc jusqu'à la route.

Là, je demandai un verre d'eau à une pauvre famille, qui me le donna de bon cœur ; ces braves gens se lamentaient de tout ce qu'ils voyaient. Je voulais me diriger vers Cintra. Il était nuit noire ; une personne que je rencontrai voulut bien m'indiquer le chemin le plus court.

J'arrivai ainsi à Queluz. J'eus la malheureuse idée d'entrer en gare pour m'informer s'il y avait des trains pour le Nord.

Ce qui m'était arrivé à Campolide m'engageait à prendre toutes les précautions possibles. J'ôtai donc mon pardessus et le jetai sur une épaule ; les lunettes pouvaient me compromettre, je les mis dans ma poche. De cette manière, je me crus en état de pouvoir entrer impunément.

Je m'étais trompé. Les républicains que se trouvaient là en bon nombre, m'entourèrent et m'arrêtèrent immédiatement.

— Qui êtes-vous ? Vous êtes prêtre !

— Mais, pas du tout.

Et d'ailleurs, je disais vrai. Ils insistent.

— Vous êtes Jésuite ! Votre figure, votre voix sont celles d'un Jésuite. Vous fuyez de Campolide. Voyons votre tonsure.

Je pus satisfaire sans trop de danger à cette exigeance, car avant de partir, j'avais coupé ras les cheveux.

Ils commencèrent à douter, et me firent subir d'autres épreuves plus concluantes. Ils m'obligèrent à endosser le pardessus.

— Dites encore que ce n'est pas un Jésuite ! se disaient-ils entre eux.

Ils fouillèrent mes poches, pour voir si j'avais des armes. Ils ne trouvèrent rien, mais ne se tinrent pas pour satisfaits. Ils me

(1) Cf. *Proscrits*, page 24.

traînèrent hors de la gare ; ils voulaient, disaient-ils, me jeter sur les rails, pour me faire broyer par le train qui était sur le point de passer.

Je me cramponnai de toutes mes forces aux barreaux de bois, et ils abandonnèrent ce projet.

Le train passe, mais ces hommes pervers ne me lâchent pas. Ils me font traverser la voie ferrée et m'emmènent par la grande route de Bellas. Là, ils me couvrent d'insultes de toutes sortes ; ils fouillent une seconde fois mes poches ; ils dénouent le petit paquet contenant mon col romain et ma pèlerine, et s'écrient triomphants :

— Voilà les insignes des Jésuites. et le fourbe disait qu'il ne l'était pas !

Un homme du groupe, plus effronté encore que les autres, ajoute :

— Vous n'emporterez pas cela.

Et là, devant moi, il met en pièces ces vêtements.

Ces misérables, persuadés qu'ils ont en main la preuve irrécusable de ma qualité de religieux, me font subir un véritable martyre. Ils me soufflettent et m'accablent de coups de poings.

Ensuite, feignant de me mettre en liberté, ils me jettent sur la route en me criant :

— Et maintenant, en avant, et ne regardez pas en arrière !

Dans l'espérance de me délivrer de leur poursuite, je me mets à fuir ; mais ils courent plus vite que moi et bientôt me rattrapent : mon martyre recommence ; ils me battent de nouveau sans pitié, les uns avec des bâtons, d'autres avec des cordes.

Dans ces angoisses, malgré le peu de succès de ma première fuite, je me hasarde à en tenter une seconde. Je réussis à prendre les devants et je commence à me croire délivré des mains de ces bourreaux. Hélas !...

Ils prennent alors leurs revolvers et font feu sur moi trois ou quatre fois ; puis, ils continuent à me poursuivre avec plus d'ardeur et m'arrêtent enfin. Ils me jettent par terre, font pleuvoir sur moi soufflets et coups de poings ; ils me frappent brutalement sur tout le corps.

La cruauté de ces hommes n'était pas encore satisfaite. Ils m'obligent à courir de nouveau et font feu sur moi : je tâche d'éviter leurs balles en courant en zig-zag de côté et d'autre, entre les arbres qui bordent la route.

Je me résous alors à abandonner tout mon bagage, comme un

naufragé qui lance à la mer le reste de sa fortune pour sauver sa vie, et je tente un suprême effort pour me délivrer, en fuyant avec toute la vitesse de mes jambes.

Tous me laissent courir, un excepté, qui est plus agile que moi. Il m'insulte de nouveau, me roue de coups, et après cela :

— Votre bourse, dit-il, où je vous achève !

Je lui remis 100 francs, tout ce que je possédais.

— Et maintenant, continuez votre route, et ne regardez pas en arrière.

Tel fut l'adieu que me fit le bandit.

Nouveaux périls. — Pertes et gains.

Quand je vis cet homme reprendre la route de Queluz, je me sentis soulagé, mais il pouvait encore se repentir de sa résolution et je crus bien faire de courir, pour me mettre à une distance raisonnable.

Je n'étais pas encore bien loin, et voici venir deux autres compagnons, qui ne faisaient pas, paraît-il, partie du groupe de ceux de Queluz.

— Halte-là ! me crient-ils ; qui êtes-vous ?

— Je viens de Lisbonne, je fuis les gens de Queluz qui m'ont maltraité et volé, il n'y a qu'un instant.

— Vous êtes jésuite. Nous allons vous tuer... De l'argent... et vite !

— De l'argent ? Je n'ai plus un liard. Un individu qui n'est pas loin m'a tout volé.

En entendant cela, l'un d'eux ouvre un couteau, l'autre prend un bâton, et tous les deux se mettent à ma poursuite. Je ne pouvais songer à leur échapper. A ce moment, apparut derrière moi un jeune homme de haute stature, armé d'un bâton et disposé à prendre mon parti.

— Que voulez-vous donc, dit-il, à ce pauvre garçon ? Vous ne savez donc pas ce que c'est que de tuer un homme ? Vous voulez couvrir d'infamie notre village et vos familles et vous compromettre vous-mêmes ? Laissez cet homme en paix ! Quel mal vous a-t-il fait ?

Puis, se tournant vers moi :

— Venez avec moi ; si c'est nécessaire, je vous défendrai.

Devant l'intervention inattendue de ce jeune homme qui

apparut là comme un ange gardien, mes deux persécuteurs lâchèrent prise. Mon protecteur m'accompagna à travers le bourg de Bellas, jusqu'à l'hospice de *Idanha*, desservi par les Sœurs Hospitalières de S. Jean de Dieu, en ajoutant que certainement j'y trouverais un asile.

Je frappe à la porte et, en peu de mots, je fais le récit de mes aventures. Comme conclusion, je demande un coin pour passer la nuit.

On m'indiqua la maison du charretier du couvent ; elle était proche, et appropriée à la circonstance.

En effet, le généreux charretier me fournit une couverture et me donna une place sur le foin, à côté des mules.

Dieu merci, je dormis assez bien.

Si, au lieu de me livrer au sommeil, je m'étais mis à faire le bilan de la journée, j'aurais pu résumer dans le tableau suivant mes gains et mes pertes : ma valise abandonnée à la gare de Campolide, le porte-monnaie, avec les 100 francs qu'il contenait, volés de force à Quéluz, mon manteau et d'autres pièces de vêtements perdus, mon parapluie, mes lunettes, mon col romain, perdus aussi ou mis en pièces. Quant à mon intégrité physique, voici les déductions à faire : la langue mordue, un œil si enflé et si noir que, durant quinze jours, il exigea des soins particuliers, un doigt blessé par une pointe de fer, un bras meurtri, une épaule et un genou tellement maltraités qu'ils me firent diablement souffrir.

Quant au moral, j'aime à croire, grâce à Dieu, qu'il n'y eut pas de perte, et même qu'il y eut un peu de gain. Le fait est que, dans les dangers extrêmes où je m'étais vu trois ou quatre fois, j'avais fait mon acte de contrition bien sérieusement.

— Allons ! il n'y a rien à faire, mon pauvre Julio, me disais-je à moi-même, il faut lier connaissance avec la mort.

Sur les grands chemins.

Le 5 au matin, une domestique de l'hôpital me porta le message suivant : Les Sœurs ont bien peur qu'on ne vienne à savoir qu'il y a ici un Jésuite caché. »

En entendant cela, je pensais naturellement à mes contusions, et humblement je fis cette objection :

— Mais je ne puis pas marcher !

La domestique insista :

— Non, non, vous ne pouvez pas rester ici.

Je me persuadai en effet que je ne pouvais pas demeurer là plus longtemps. Le péril auquel ma présence exposait cet établissement n'était que trop réel, comme je le sus plus tard ; il était même plus grand que je ne le supposais. Avant de partir, je me hasardai à demander une aumône, pour l'amour de Dieu :

— On m'a tout volé, dis-je à la domestique, je n'ai même pas un sou pour acheter un morceau de pain.

La réponse ne se fit pas attendre. Grâce à la charité des religieuses, je pus déjeuner avec une tasse de lait, du pain et deux œufs frais ; ajoutez à cela une pièce de cinquante sous. Je remerciai et partis immédiatement pour le Telhal.

Tout d'abord, je sentis une véritable difficulté à marcher ; peu à peu, je pus mouvoir les membres avec plus de facilité.

Durant la méditation que je fis en cheminant, j'entendis au loin tonner l'artillerie de Lisbonne ; je l'avais du reste entendue pendant la nuit.

Au bout d'une demi-heure, j'entrai dans une boutique pour m'informer de la route du Telhal. Il y avait là un homme qui me demanda des nouvelles de Lisbonne ; je lui racontai une partie de mes souffrances de la veille. Le brave homme s'émut, et m'offrit un verre de vin blanc.

J'arrivai au Telhal vers huit heures. Les religieux de S. Jean de Dieu m'accueillirent avec une grande charité. Ils m'offrirent à déjeuner ; ils remplacèrent mon habit noir par un autre en couleur et me firent une petite aumône.

Je les remerciai, leur fis mes adieux et repris ma marche vers Egreja Nova, non loin de Mafra. J'y arrivai vers trois heures du soir. Le curé me fit un accueil cordial. Il m'offrit à dîner, puis me prépara un lit sur lequel je pris quelques instants de repos, et grâce à l'obligeance de la bonne vieille gouvernante, mon mouchoir fit aussi un bout de toilette.

Je ne crus pas devoir accepter l'invitation de passer la nuit à Egreja Nova, et vers quatre heures, je continuai mon pèlerinage.

Près du monument royal, j'appris la nouvelle du triomphe de la révolution. On m'affirma que le roi se disposait à aller à Ericeira, où il devait s'embarquer pour l'exil.

Je traversai en courant le parc royal. En arrivant à Portella, les ténèbres couvraient déjà d'une teinte uniformément sombre les contours de ces horizons, que j'avais si souvent contemplés, en des jours plus joyeux. Je n'eus pas le courage de voyager seul

jusqu'à Freiria. Un homme voulut bien m'accompagner ; en retour de ce service, je lui donnai trois francs.

Je passai la nuit chez Monsieur le Curé, qui me fit bon accueil et me consola par ses paroles de sympathie quand je lui eus raconté les souffrances par lesquelles j'avais passé.

A huit heures du matin, je me mettais en route pour Barro, car j'espérais trouver, dans cette maison si chère, le réconfort dont j'avais besoin.

Le jour était clair et serein. Je reconnaissais tous les sites que je revoyais.

A neuf heures, j'étais à Carvalhal. Dans l'intime de mon cœur, je soupçonnais que de tristes événements s'étaient passés à Barro. Pour calmer mes appréhensions, j'allai frapper à la porte d'un ami.

— Ah ! les nouvelles sont mauvaises, très mauvaises, me dit-il, tout est perdu.

— Au moins pourrais-je entrer au collège ?

— En aucune manière ! Hier soir, on l'a attaqué. Puis il y a eu un tumulte, et on a tué un homme près de Serra da Villa. Maintenant, les troupes assiègent la maison.

Après quelques minutes d'anxieuse perplexité, je demandai de nouveau :

— Et moi... ne pourrais-je pas rester par ici ?

— Dieu vous en préserve ! Tous me menacent déjà, car tous savent que je suis l'ami des Pères. Nous serions tous perdus.

— Vous avez raison : en ce cas, je vais retourner à Freiria.

— Vous y serez bien ; c'est un bourg retiré et pacifique.

Je lui demandai une aumône, pour l'amour de Dieu.

— Je ne puis vous donner que bien peu de chose, me répondit-il, j'ai déjà envoyé mon argent ailleurs, il n'était pas en sûreté ici (1).

Et il me mit dans la main une pièce de cinquante sous. Son neveu me donna aussi un bonnet, pour remplacer mon chapeau noir. A dix heures, j'étais de nouveau sur la route de Freiria.

Si, en ce moment, j'avais gravi la montagne qui domine Car-

(1) Plus loin nous verrons avec quelle générosité ce même Monsieur traita le Frère Julio de Moraes ; il n'est pas étonnant du reste qu'en ces heures de terreur, il se montre si découragé. Tous les Jésuites qui, durant cinquante ans, ont passé par la maison de Barro, connaissent parfaitement la grande affection qu'il témoignait à tous et à chacun des fils de Saint Ignace. Ce vénérable vieillard et riche propriétaire est un grand bienfaiteur de la Compagnie ; il s'appelle Manuel dos Santos Bernardes.

valhal, j'aurais vu le noviciat de la Compagnie assiégé par la troupe, comme un repaire de malfaiteurs.

Quand j'arrivai à Freiria, Monsieur le Curé était absent. Son domestique me reçut très bien et m'assura que je n'avais rien à craindre, que dans le village, il n'y avait que deux républicains, et que M. l'abbé Tornixa, non seulement n'aurait pas de difficulté à me recevoir, mais qu'il le ferait avec le plus grand plaisir.

Je remerciai de mon mieux ; je supposais bien que ces déclarations répondaient en effet aux sentiments de Monsieur le Curé, mais je ne fus pleinement tranquille que lorsque le domestique lui eut écrit pour annoncer ma présence.

Quand il revint, dans la soirée du 7, nous causâmes longuement ; il me dit que je pouvais rester chez lui tout le temps que je croirais nécessaire.

Le 8 octobre, la république fut paisiblement proclamée à Freiria. On se contenta de sonner les cloches.

Le 9, je me décidai à aller prendre le train et à essayer de tirer ma petite barque de la situation critique dans laquelle elle était embourbée. Mais le pire, c'était le manque d'argent.

Après déjeuner, j'allai à Fernandinho, où j'assistai à la messe du curé de Freiria ; puis, en compagnie de cet ami, je me dirigeai vers le collège de Barro ; j'espérais recevoir, du domestique que le gouvernement y avait laissé pour s'occuper de la propriété, l'argent suffisant pour les frais de mon voyage.

En arrivant au sommet de la colline qui, au sud, domine la maison, je m'arrêtai et je laissai Monsieur le Curé aller seul parler au domestique.

Tandis qu'il descendait à cheval les flancs de la montagne, je vénérai avec amour la statue de l'Immaculée-Conception. J'entendais les soldats jouer au palet dans l'enclos, aux mêmes endroits où jusqu'alors les novices et les étudiants avaient pris leurs innocentes distractions.

Mon ami revint bientôt. Les nouvelles étaient mauvaises.

Les soldats lui avaient fait un accueil peu aimable et le domestique était parti pour Torres.

Toujours accompagné par Monsieur le Curé, je redescendis la colline et je revins à Carvalhal.

J'y appris des nouvelles du Frère Faria ; on me raconta les souffrances qu'il avait endurées, et comment il était arrivé dans ce village, abattu, boiteux et brûlant de fièvre. Je sus aussi qu'il était caché dans une pauvre maison près de la mer.

On me servit à dîner et on me fit cadeau de quinze francs et d'une cravate rouge. J'espérais trouver à Leiria un autre ami qui me donnerait la somme nécessaire pour continuer ma route jusqu'à Traz-os-Montes ou jusqu'en Espagne.

Je fis mes adieux à ces bienfaiteurs et je partis pour prendre le train à Runa. J'étais bien loin de penser que j'allais commencer une nouvelle série d'aventures.

Je supposais que l'habit foncé que j'avais reçu à Telhal, la couleur rouge de ma cravate, la tournure coquette de mon bonnet et ma moustache naissante suffiraient pour dépister tous les républicains du monde.

Hélas !... partout on me prenait pour un prêtre, et on me demandait si je venais de Barro.

C'était justement l'époque des vendanges. Près de Runa, un vigneron, entouré d'une foule de travailleurs, me vit passer et s'écria avec toute la force de ses poumons :

— Ah ! Un Jésuite ! Voilà un Jésuite qui passe ! Il s'est, pour sûr, enfui de Lisbonne !

Je crus de mon devoir de démentir un fait qui n'était point en harmonie avec la couleur de ma cravate.

Je craignais trop que la rumeur ne fît son chemin et ne mît à mes trousses tous les travailleurs de la région.

Faisant appel à tout mon sang-froid, je retournai en arrière. Et cependant, me disais-je, cet incident va peut-être me faire manquer le train ! Mais qu'y faire ?

Quand j'arrivai près de la bande, le chef dit aussitôt :

— Vous êtes Jésuite !

— Voyons un peu comment vous prouvez cela ? répondis-je de belle humeur.

— Oui, vous êtes Jésuite, insista-t-il. Voyez-vous : je connais ce gibier comme les cinq doigts de ma main. Et puis, cette figure cette voix, tout cela sent le Jésuite !

Et après un moment de silence, mon homme ajouta :

— Voyez, n'allez pas à Runa, autrement vous êtes perdu. Je suis bien au courant de tout par ici.

— Vous avez peut-être raison, lui dis-je, en changeant de ton.

Durant ce dialogue, les autres s'étaient retirés et remis, chacun à son ouvrage. Je restai seul avec l'individu, qui m'avait interpellé d'une manière si peu courtoise, et je le félicitai de la sincérité avec laquelle il me parlait. Je voyais bien qu'il n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air. Il me dit alors à voix basse :

— Gardez-vous bien d'aller prendre le train, vous seriez infailliblement arrêté ; ne croyez pas que je sois l'ennemi des Pères. J'ai des enfants et je veux qu'ils deviennent de braves gens. Si je pouvais, c'est aux Pères que je les confierais.

Ces aimables paroles et ce conseil si inattendu détruisaient mes plans de voyage.

— Si je ne puis prendre le train sans tomber aussitôt entre les mains des apaches, pensais-je, à quel courant vais-je donc confier ma barque si ballottée ?

J'eus alors une idée géniale qui promettait de mettre un peu de poésie dans mes prosaïques aventures.

— Dites donc, et si je restais par ici à travailler, pour donner à ma barbe le temps de devenir un peu plus présentable ?

— Ecoutez, me dit-il sur un ton de confiance, mon maître, M. le Dr. Barros e Cunha, de Runa, est un excellent homme. Si vous vous présentiez à lui, il vous recevrait certainement.

— Mais, comment pourrais-je lui parler ?

— Pas de difficulté à cela. Le soir, je vous accompagnerai, si vous le désirez. Et il suffit que je dise un mot au maître, pour conclure l'affaire.

A la recherche d'un abri.
Une journée au milieu d'un bois de pins.

Comme on le voit, la divine Providence m'avait ménagé un bienfaiteur dans un homme que j'avais pris pour un ennemi au cœur aussi méchant que la langue.

Je restai dans la vigne et, le soir, mon homme m'accompagna chez son maître, qui vint me voir et me parler ; je reconnus aussitôt que c'était un digne homme.

Mais il manifestait quelque crainte de me recevoir chez lui et insista pour que je me rendisse chez un autre propriétaire des environs, grand ami de Barro, M. Sebastião Trigoso qui devait, hélas, mourir quelque temps après.

La nuit était avancée. Il me fit souper, me donna un lit, me remit un sac de provisions pour le déjeuner du lendemain, et une petite aumône en argent.

Le matin du 10 octobre, je me dirigeai chez M. Sebastião Trigoso. Mon ami de la veille m'accompagna ; je sus alors qu'il s'appelait Antonio et lui donnai un bon pourboire.

Je connaissais la villa de Juncal de longue date. Tout y était

silencieux. J'allai trouver l'intendant, qui, en me voyant, donna des signes manifestes de mécontentement et de crainte. Il refusa de recevoir le fugitif, car M. Trigoso était dangereusement malade et la maison, ajouta-t-il, était menacée d'une perquisition. Il me persuada d'aller frapper à une autre porte, à *Quinta das Lapas*.

J'y arrivais à six heures du matin ; les châtelains étaient encore dans leurs appartements. Un valet se présenta, avec un certain air d'autorité et de bonnes manières. Il m'expliqua combien il serait inconvenant d'attendre, en cet endroit, le maître de la maison qui serait fort mécontent, s'il m'y voyait. Il ajouta que le mieux serait de m'éloigner et d'attendre que son maître sortît de la maison, pour lui parler.

Je compris et je m'en allai. Tout auprès, il y avait un bois de pins, dans lequel je m'enfonçai, et où je fis honneur au déjeuner que, la veille, on m'avait donné à Runa.

Quelques fruits tombés d'un pommier et quelques grains de raisin cueillis dans une vigne voisine, firent les frais de mon dîner. Sur le soir, j'allai frapper à la porte d'une pauvre maisonnette, au milieu de la campagne et je demandai à acheter du pain; on me répondit qu'on n'en vendait pas, mais que si j'en voulais, on m'en donnerait volontiers.

On m'en donna, de fait, un bon morceau, que je mangeai sur-le-champ, et que j'arrosai d'un verre d'eau.

Une transformation radicale. — Sous le soleil et sous la pluie.

Cependant je pensais toujours au chemin de fer qui pouvait m'emporter loin de cette région dangereuse ; mais des jeunes gens, qui travaillaient au pressoir, me dissuadèrent de tenter cette entreprise.

— Ne faites pas cela, me dit l'un d'eux, n'allez pas ainsi à la gare ; à votre aspect et à votre costume, vous serez aussitôt reconnu pour un prêtre, et vous êtes perdu. Il vous faut prendre d'autres habits et laisser croître votre moustache ; alors, vous pourrez aller où vous voudrez ; en attendant, tenez-vous caché.

C'étaient donc toujours mon visage rasé et mes habits qui me dénonçaient à tout venant comme jésuite ! La question de la moustache n'était pas de celles qu'on résout en un tour de main.

Quant aux vêtements, je fus tenté par les couleurs bigarrées de la chemise de mon interlocuteur.

Je lui proposai un échange : la mienne était neuve ; il accepta, mais il exigea soixante-dix sous pour le troc !

C'était évidemment spéculer sur ma situation, mais les couleurs de sa chemise me paraissaient si capables de dépister le flair des républicains... Nous échangeâmes aussi pantalons et gilets. Je lui donnai mon chapeau et mon béret et je reçus en retour un bonnet de paysan. Avec un autre copain de la bande, j'échangeai ma veste. J'endossai toutes ces pièces de mon nouvel accoutrement. Vrai, si je m'étais vu alors dans une glace, j'aurais aperçu une figure hybride déconcertante, moitié villageoise, moitié ecclésiastique.

Je respirais enfin et je supposais toutes les difficultés aplanies. D'ici, pensais-je, je vais à Ramalhal ; de là, je pars pour le nord, et bientôt, je suis au milieu de ma famille. Mais Ramalhal était loin, et quel chemin fallait-il suivre ?

Le soleil était à l'horizon. Je résolus de retourner par la route de Matacães, jusqu'à la villa du généreux bienfaiteur de Barro, à la porte duquel j'avais déjà frappé le matin.

Sur la route, je fis la rencontre de plusieurs groupes de soldats et de civils. Ils passèrent sans même me regarder. C'était un vrai triomphe !

Quand j'arrivai à Juncal, il faisait nuit... Cette fois, je fus reçu par le gendre du maître de la maison. Je l'avais déjà vu souvent, mais lui ne me reconnaissait pas. D'abord, mon accoutrement inspira de la méfiance, mais quand il m'eut reconnu, il me fit une bonne aumône.

Rester là c'était impossible : les jacobins ne cessaient de proférer des menaces contre le château et ses nobles habitants, et de plus, l'état du vénérable vieillard était inquiétant. Force m'était de continuer mon pèlerinage.

Je revins à Runa. J'eus encore l'idée d'y prendre le train, mais on m'avait tellement parlé de ma tournure ecclésiastique que je n'osais pas encore m'aventurer dans ce voyage. Après quelques instants de perplexité, je pris la détermination d'aller de nouveau demander à Carvalhal un asile pour la nuit.

Il était dix heures quand j'arrivai. Les chemins étaient mauvais et les ténèbres jointes à la fatigue les rendaient encore plus difficiles.

Tout le monde était encore debout.

— Comment ? Encore ici ? s'écrièrent-ils tous en me voyant.

— C'est vrai, répondis-je, de tous côtés on me conseille de ne pas prendre le chemin de fer, car mon visage me trahit.

Ils trouvèrent qu'on avait raison et rirent de bon cœur en voyant mon nouveau costume. J'insinuai l'idée de rester là quelques jours, afin de donner à ma moustache le temps de se montrer un peu.

Mon hôte était partagé entre le désir de me venir en aide et la frayeur des carbonari.

— Mais, nous aussi, nous sommes menacés, dit-il avec un geste qui traduisait tout son état d'âme. *Ils* sont capables de venir perquisitionner ici !

— Au moins jusqu'à demain, il n'y aura pas de danger.

— Oh ! pour cela non, mais ensuite... durant le jour ?

— Oh ! si la nuit, il n'y a pas de danger, durant le jour, il n'y en aura pas non plus. Dès l'aube, j'irai aux champs, une couverture sur l'épaule, un bâton à la main ; sous cet accoutrement, qui me découvrira ?

Cette solution fut admise. Je pris du thé, je remerciai le bon Dieu des bienfaits de son aimable Providence, et toujours confiant en Lui... j'allai me coucher.

Les deux jours suivants, je suivis rigoureusement ce programme. De grand matin, je déjeunais, puis je partais, affublé d'une couverture et armé d'un bâton. Et, dans les champs, on voyait tout le jour errer un personnage bizarre...

Ici, j'attrapais une averse qui traversait ma couverture jusqu'au dernier fil ; là, je me séchais au soleil. Le 11 octobre, je poussai même une pointe jusqu'à Cadriceira, et j'y passai une bonne partie de la journée.

Mais il faut que je vous conte une aventure qui mit un peu de relief dans ma journée du 12. J'étais entré dans un hangar de la métairie *da Viscondessa* pour m'y cacher.

Entre deux chars, se trouvait une belle botte de paille : juste ce qu'il fallait pour restaurer mon uniforme horriblement trempé. Je m'y installai sans plus de façon.

Voilà que des hommes arrivent et, pour débarrasser un des chars qu'ils venaient quérir, se mettent, sans me voir, à décharger sur moi la paille qu'il contenait.

— Diantre ! me disais-je à moi-même, comment cette histoire va-t-elle finir ?

Je fis crânement le mort, en attendant la fin de ce nouveau

genre d'aventures. On dégagea le char : il se trouvait qu'il était cassé. Mes hommes s'en allèrent et me laissèrent à mes réflexions.

La nuit suivante, Francisco, le neveu de mon hôte, déclara que par un temps de pluie, comme celui qu'il faisait, un genre de vie comme le mien était désormais impraticable et insista pour me faire accepter l'hospitalité chez une excellente voisine qui était au courant de tout. Il avait raison et je suivis ce conseil d'ami.

Les six jours qui suivirent, je menais une vie d'ermite. La vieille dame qui m'hébergeait, tout entière absorbée par les soins de la maison et par les œuvres de charité et de zèle, était une habituée de notre église de Barro.

Elle possédait beaucoup de livres de piété : trop peu encore au gré de ses désirs. Elle m'en prêta quelques-uns pour mes lectures spirituelles et mes méditations. La moitié de la journée, ou même un peu plus, était réservée à de pieux entretiens sur la perfection chrétienne et sur la vie des Saints. Elle me proposait des difficultés sur l'ancien et le nouveau testament, auxquelles je satisfaisais de mon mieux, et je crois aussi que cette sainte femme était satisfaite de mes réponses. J'avoue que sa ferveur et l'ardent amour pour Notre-Seigneur qu'elle révélait dans ses paroles et dans ses œuvres me confondaient profondément.

Je suis resté là jusqu'au 18 octobre. Les membres de la famille Bernardes me soignaient comme un prince ; ils me faisaient de fréquentes visites, sans parler de diverses aumônes en argent. Les progrès de ma moustache étaient devenus mon grand souci ! Deux fois je me rasai pour lui donner un peu plus de relief.

Enfin, le jour vint où, avec un des neveux de mon protecteur, je pus combiner mon départ que je fixai au mardi 18 octobre. Pour plus de sûreté, je devais aller prendre le train à la gare de Ramalhal. Une large ceinture rouge vint encore parfaire mon costume, et ma veste villageoise céda la place à une autre plus en harmonie avec la mode des paysans de mon pays, tandis que mon gros bâton était substitué par un autre plus léger et plus commode. Ajoutez-y un petit sac, avec des provisions de bouche : deux petits pains frais, une poire et une pomme, et ce sera complet. Je pris congé, plein de reconnaissance, de cette excellente famille. Je me dirigeais à pied vers un endroit où un des neveux de mon bienfaiteur devait me rejoindre avec un char. Il fut fidèle au rendez-vous et m'apporta encore une couverture de voyage et 30 francs pour payer mon billet.

A neuf heures du soir, je fis mon entrée à la gare de Rama-

lhal, équipé comme je l'ai dit plus haut : une couverture sur les épaules, un bonnet pointu sur la tête, un petit sac lié au bras, et un bâton à la main.

Joie d'un frère et d'une tante. — Un exilé remis à neuf.

Le 19, au soir, j'arrivais à Azibo, où mon frère est curé. Et ce fut justement lui, qu'à la gare, je trouvai tout d'abord. L'idée ne lui vint même pas que le paysan qu'il avait sous les yeux était son cher Julio et je crus devoir, par prudence, garder l'incognito jusqu'à sa maison qui n'était pas éloignée.

Peu après, je frappe à la porte, et la gouvernante vient ouvrir.

— Monsieur le Curé est-il chez lui ?

— Non, Monsieur, mais il viendra bientôt. Donnez-vous la peine d'entrer.

J'entre. Près du foyer, je vois ma tante Ermelinda. Elle a l'air bien triste.

— Que le bon Dieu vous donne une bonne nuit, lui dis-je, en la saluant à la vieille mode portugaise.

— A vous pareillement, me répond-elle sur le même ton.

Elle me regarde :

— Qui êtes-vous donc, Monsieur ?

— Je suis... Je suis un pèlerin qui viens du sud, et comme j'ai ouï dire que vous avez là-bas un neveu, et que vous n'en avez pas de nouvelles...

— C'est vrai ! s'écrie-t-elle, et sa voix et son regard expriment à la fois l'anxiété et l'espérance. C'est vrai, et nous sommes bien affligés, car en des jours de persécution comme ceux-ci, nous ne savons rien à son sujet. Eh bien, quelles nouvelles apportez-vous de Julio ?

— Oh ! d'excellentes !... il se porte bien, et maintenant il est tout à fait hors de danger.

— Oh, Dieu merci ! s'écrie-t-elle de plus en plus émue. Mais... il a donc couru du danger ? Dites-moi, où est-il maintenant ? Où est-il ?

— Mais... il n'est pas loin.

— Vraiment ? Mais où donc est-il ? Racontez-moi cela ! Vous ne croirez jamais combien j'ai souffert.

— Je vous le répète : Julio est tout près... C'est moi.

— Ah ! Julio, mon cher Julio !

Et elle m'embrasse en versant des larmes.

— Pas de pleurs surtout, dis-je en calmant cette tempête ; réjouissons-nous et rendons grâces à Dieu, le péril est passé.

Peu après, entre mon frère. Il me jette un regard de méfiance, et dit, à part, à ma tante :

— Quel est donc cet individu ?

Je me lève.

— Monsieur le Curé, comment allez-vous ?

Ce fut suffisant ; il reconnut le son de ma voix.

— Oh Julio !... dit-il en m'embrassant, et aussitôt il sortit et alla sangloter seul dans une salle voisine.

Et ces scènes de joie et de larmes se renouvelèrent tous les jours suivants : on avait tant souffert, les appréhensions avaient été si vives à mon sujet, chez mon bon père surtout ! Il vint aussitôt d'Izeda pour me voir.

Mon frère s'occupa immédiatement d'un nouveau changement de décor : cette fois, ce fut un chapeau vert, une cravate verte aussi et des chemises en flanelle rayée. Le meilleur tailleur de l'endroit fut chargé des habits. Mon père eut souci de ma bourse, et d'autres personnes de la famille suivirent cet exemple.

Le 24, j'étais flambant neuf, des pieds à la tête ; je pus sortir et aller à Izeda visiter mon père, qui m'enferma dans la maison pour éviter des indiscrétions.

C'est là que je reçus la visite d'autres parents et amis.

L'épilogue d'un roman d'aventures.

Le 26 octobre, en prenant place, à neuf heures du matin, dans le train qui devait m'emporter en Espagne, je croyais bien que j'étais, cette fois, au bout de mes aventures. Je m'en allais consolé de la réception que ma famille avait faite au persécuté du bon Dieu. J'emportais des provisions de bouche ; on n'avait oublié ni une bouteille de vin du pays, ni un petit sac de châtaignes, que je devais apporter, comme un souvenir de la patrie, à mes compagnons d'exil.

J'avais compté sans la bonne vieille gouvernante Benigna, qui portait mon sac.

Oubliant mes habits de jeune élégant :

— Adieu, *Padre* Julio, me dit-elle, en prenant congé, à la gare.

Cet incident me laissa rêveur et me fit craindre quelque nouveau contretemps.

Mon train arrivait à peine en gare de Mirandella, quand deux agents de police entrèrent dans mon compartiment.

— Où allez-vous, Monsieur ? me dit l'un d'eux incontinent. Je lui répondit, dans mon plus pur castillan :

— *Voy à Tua.*

— Et de là, où irez-vous ?

— *Pues voy a Burgos, Espana, si usted quiere algo para Burgos...* (1)

— Vous êtes Jésuite ! Suivez-nous chez l'*Administrador ;* vous y ferez vos déclarations ; vous pourrez ensuite continuer votre voyage.

Il n'y avait pas à regimber. Chemin faisant, un des agents me manifesta la répugnance qu'il ressentait à accomplir une semblable mission ; il avait un fils dans la Compagnie ; et il ajouta que le maire le surveillait pour voir s'il exécutait ses ordres.

Je déclarai à l'administrateur que j'étais un des étudiants de la Compagnie de Jésus ; que j'avais fait une partie de mes études à Ona, près de Burgos, et que j'y retournais pour les terminer.

Il télégraphia immédiatement au gouverneur civil de Bragança, pour lui demander des instructions. Il lui fut répondu que je pouvais continuer mon voyage, accompagné jusqu'à la frontière par deux agents de police.

Pour comble d'infortune, il n'y avait plus de train ce jour-là : force me fut d'attendre jusqu'au lendemain. Je fus conduit au poste, mais de mon dîner et d'un lit pour la nuit, on n'en avait cure. Heureusement que j'avais quelques provisions ; mon brave agent me prêta un lit.

Le jour suivant, il fallut passer par le service anthropométrique. Un procès-verbal fut dressé, d'où il conste que Julio de Moraes est Jésuite et qu'il est, au nom de la république, expulsé pour toujours du pays. La distraction de Benigna m'avait tout de même coûté un peu cher.

Le 28 octobre, je demandais, à Burgos, l'hospitalité au collège de *La Merced.* On m'y fêta comme un ressuscité. J'appris, avec une extrême joie, que le R. P. Cabral vivait encore et qu'il était arrivé sain et sauf à Madrid.

(1) Eh bien ! je vais à Burgos, en Espagne, auriez-vous, par hasard, quelque commission pour Burgos ?...

Le jour suivant, le télégraphe m'apportait l'ordre d'aller à Ona continuer mes études de théologie ; et le 31 octobre, la prose de cette vie recommençait sous la forme des classes auxquelles j'assistais matin et soir.

Le lendemain, une charmante académie, toute intime, célébrait, en musique et en vers, l'arrivée du pauvre exilé.

Le Frère scolastique Joaquim FARINHA.

Sous la protection des républicains.

Il s'agissait, raconte le Frère Farinha, d'échapper aux émeutiers qui avaient envahi la gare de Campolide et de trouver un refuge. Après divers détours, nous nous engagions, le Frère Belaygue et moi, dans un sentier qui allait aboutir à une cabane appartenant à un employé des chemins de fer.

La porte était entr'ouverte. Quelques instants d'hésitation et... nous étions entrés, la porte était fermée, et même, un peu plus tard, le péril augmentant, verrouillée.

Chut ! un bruit de pas ! Faut-il dire que nous tremblions comme des feuilles ? d'autant plus que quelqu'un nous avait vus entrer.

Les pas se rapprochent. Un individu armé passe devant nous et se met à examiner les dépendances de l'habitation. Une seconde fois, il vient vers nous, frappe à la porte, la pousse légèrement et s'asseoit flegmatiquement sur le seuil, comme quelqu'un qui attend une proie assurée.

Le canon de son fusil était tourné vers la serrure, par le trou de laquelle, le Frère Belaygue épiait les mouvements de son homme. Cinq minutes se passent. Enfin il se lève et s'en va.

Mais le danger n'a pas disparu : de notre cachette, nous entendions des coups de revolver et des cris sauvages :

— *Attrapez-le ! En voilà un ! Barrez-lui la route ! Tenez-le !*

Les cris s'éloignent enfin peu à peu et se confondent bientôt en un bruit sourd de voix qui retentit, du côté de la gare.

Nous sommes restés dans cette cabane plus d'une heure. Vers huit heures et demie du soir, nouveau bruit de pas, aux

abords de notre hutte. Un homme arrive, frappe à la porte et appelle familièrement une personne de sa connaissance, la priant de lui ouvrir.

Qu'on imagine notre stupéfaction ! De fait, dans la pièce voisine, quelqu'un dormait profondément.

Nous ouvrons immédiatement, et le Frère Belaygue expose au nouvel arrivé le motif de notre extraordinaire présence en ce lieu.

C'était un honnête homme ; nos explications le satisfirent pleinement. Il nous apprit qu'à la gare tout était redevenu tranquille.

Il fut, en peu de mots, mis au courant de notre projet de fuite vers Cintra. Lui-même nous proposa de nous avertir cinq minutes avant le passage du train, afin de nous éviter des rencontres désagréables.

Peu après, il revenait pour nous dire que le service des trains était suspendu.

Il fut donc résolu que nous irions à pied jusqu'à Cacem, en suivant la voie ferrée, de préférence à la route qui était pleine de gens du peuple.

Jusqu'à Bemfica, tout alla bien. Là, des employés nous exposèrent, en l'exagérant beaucoup, de mauvaise foi peut-être, le danger que nous courions à voyager, par une nuit obscure, sur la voie ferrée. Force fut donc de passer sur la route ; mais aussitôt les révolutionnaires flairèrent en nous des jésuites. Une vingtaine d'hommes nous accueillirent par des paroles injurieuses et se mirent à nous jeter des pierres.

— Pressons le pas, fuyons, dit le Frère Belaygue.

Nous étions à une petite distance de nos agresseurs. Je revins un peu en arrière et je leur demandai pourquoi ils nous outrageaient.

Cela ne fit que les irriter davantage. Ils voulaient, à tout prix, savoir si nous venions de Campolide. Je déclarai bravement que j'étais portugais et incapable de mentir. Ils se calmèrent un peu.

— C'est bien, me dirent-ils, vous pouvez passer, nous ne vous ferons pas de mal.

Mais, pendant ce temps, le Frère Belaygue était parti. Quelques-uns se mirent à sa poursuite.

— Où s'est-il caché, le bandit ? criaient-ils. Allez donc chercher une lumière ! Voyez dans ce fossé ! Il est peut-être dans le ravin ! Voici son manteau et son bonnet !

Ils cherchent partout, mais en vain. Le Frère Belaygue avait

disparu, en s'allégeant d'une partie de ses habits. Je commençai moi-même à l'appeler : tout fut inutile.

Ainsi, aux alarmes de cette journée, venait encore s'ajouter pour moi la perte de mon compagnon.

Mus par un certain sentiment de générosité, mes gaillards m'indiquèrent la route de Porcalhota, ou d'Amadora, comme on dit maintenant. Ils se retirèrent en me disant :

— Vous pouvez vous en aller. Vous l'avez échappé belle !

Pour plus de sûreté, je revins vers la voie ferrée. Je rencontrai un garde ; il m'appela *mauvais prêtre* et tâcha, à grands cris, d'avertir un camarade de la découverte qu'il venait de faire. Heureusement, celui-ci n'entendit rien et j'arrivai, sans encombre, à la gare d'Amadora.

On eût dit que tout le monde était dans les cabarets. Quelques individus m'aperçurent : il se produisit un mouvement général d'intérêt et de surprise.

— En voilà encore un ! criait-on. (J'ai su plus tard que le Frère Moraes venait de passer par là).

— Maudits Jésuites ! disaient d'autres ; ce sont eux qui ont assassiné Bombarda et sont la cause de la révolution.

Craignant une agression plus sérieuse, et peut-être aussi parce qu'à Bemfica le même procédé m'avait réussi, je leur demandai le motif de leurs attaques.

— Vous êtes Jésuite ! Vous venez de Campolide ! s'écrièrent-ils pour toute réponse.

Et, sans autre préambule, un forcené m'asséna sur la tête un grand coup de poing.

Cette lâche agression indigna plusieurs des assistants. Quelqu'un même éleva la voix, et, d'un ton irrité et menaçant, déclara qu'il tuerait le premier qui mettrait la main sur moi et exhorta ses camarades à ne pas se conduire en sauvages.

Je voulais poursuivre ma route vers Queluz. Mais plusieurs personnes, qui me témoignèrent un intérêt dont je leur suis reconnaissant, furent d'avis qu'il était bien préférable pour moi de suivre la voie ferrée. Poussant plus loin la générosité, l'un des assistants m'obligea à accepter chez lui l'hospitalité pour la nuit, et me suggéra l'idée d'aller le lendemain attendre à Cintra la suite des événements. J'acceptai plein de gratitude envers la divine Providence.

En compagnie d'un Cardinal.

Toute ma fortune montait à 17 francs 50 ! Arrivé à Cintra, le matin du 5 octobre, j'exposai loyalement au propriétaire d'un hôtel ma fâcheuse situation. Je craignais fort de me trouver en présence d'un sectaire : ce fut un ami du collège de Campolide que je rencontrai...

Chez ce bienfaiteur — dont je dois, hélas, par discrétion, taire le nom — je pus m'informer de ce qui s'était passé au collège. Les journaux donnèrent la liste des Pères et des Frères détenus à la caserne du 1er d'artillerie, mais que de noms manquaient !

A Cintra, la tranquillité paraissait complète. Je m'imaginais qu'il en était de même dans tout le pays et, le samedi, je crus qu'il était temps de me mettre en route pour l'étranger. A Cacem, hélas ! je pus me convaincre que l'orage était loin d'avoir cessé. Quand le train se mit en marche, des cris épouvantables se firent entendre :

— *En voilà deux ! Arrêtez-les !*

Les deux voyageurs désignés par ces huées de la plèbe n'étaient autres que le vénérable patriarche démissionnaire de Lisbonne, S. E. le Cardinal Netto et son aumônier. Ils étaient vêtus tous les deux en simples ecclésiastiques.

J'étais aussi stupéfait qu'indigné ; je compris vite que je n'échapperais pas non plus. Et je dois avouer que j'éprouvais un vif sentiment de consolation spirituelle, à la pensée de partager le sort de mes frères, prisonniers de Jésus-Christ.

Peu après, entre dans mon compartiment un contrôleur à figure rien moins que sympathique. Il me toise sans mot dire, puis s'installe à mes côtés et me dit à brûle-pourpoint :

— Vous êtes prêtre séculier ?

— Non, Monsieur, je suis religieux et professeur au collège de Campolide.

Il me salua courtoisement et se retira. C'était un espion.

A la gare de Dous-Portos, un des hommes du peuple qui escortaient le Cardinal, commença à appeler, à grands cris, le professeur du collège de Campolide.

Je me présentai à la portière :

— C'est moi !

Je descendis et allai rejoindre les deux prisonniers.

Accompagnés par l'administrateur et par deux hommes armés, nous partîmes pour Sobral de Montagraço, où la mairie nous servit de prison. La plèbe accourue pour nous voir riait niaisement autour de nous. J'eus la consolation de recevoir la visite bien cordiale de deux élèves de Campolide.

Le soir, il fallut revenir à Dous Portos, et, de là, à Lisbonne. Au Rocio, huit soldats nous conduisirent dans une des salles de la gare. Rien encore, paraît-il, n'avait été résolu à notre sujet. Sur ces entrefaites, un officier de marine, exalté jusqu'à la démence, commença, revolver au poing, une diatribe violente contre nous, contre Son Eminence surtout. Le Cardinal montra, en cette occasion, comme, du reste, durant tout le temps que dura sa captivité, une grande sérénité d'âme et une dignité parfaite.

Interrogatoires et causeries sur la religion. La manière de voir d'un sous-lieutenant.

L'ordre vint enfin de nous conduire au quartier-général.

A peine avions-nous été aperçus, qu'une foule énorme se rua sur nous, avec des hurlements de bêtes fauves. Le peloton qui nous escortait était débordé : je crus que nous étions perdus. Un sous-lieutenant se plaça alors à notre tête et, avec l'énergie de quelqu'un qui veut, à tout prix, éloigner un péril imminent, il recommanda à cette foule l'ordre et la tranquillité, menaçant, dans le cas contraire, de la prison et de la mort ; et, d'un geste convulsif, brandissant son revolver, il parvint à calmer les émeutiers.

Au quartier général, nous fûmes reçus courtoisement par plusieurs officiers. Peu après, entrèrent aussi les Pères Machado et Dias qui avaient été arrêtés à Santarem, et nous passâmes ensemble le reste de la nuit.

Dès le matin, le Ministre de la Justice procéda à l'interrogatoire de S. E. le Cardinal Netto et de son aumônier. Puis ce fut le tour du P. Machado qui m'apprit, en sortant, qu'il était prisonnier, à la disposition du ministre.

Le P. Dias fut introduit ensuite. La vivacité de ses réponses, quelques traits d'esprit placés à propos, et un léger ton de plaisanterie lui valurent la bienveillance d'Afonso Costa. Le lendemain, celui-ci nous accordait à tous les deux un sauf-conduit.

Durant l'interrogatoire du P. Dias, un officier d'état-major

celui-là même qui, la veille, nous avait protégé, au Rocio, se mit à parler religion avec moi. La conversation alla son train, et je me vis bientôt entouré d'officiers.

A la fin, mon interlocuteur me demanda si je croyais vraiment à tout ce que je venais de défendre avec tant d'enthousiasme. Il était, comme tant d'autres, dupe de l'idée qu'un jésuite est forcément un hypocrite et un menteur. Blessé dans mes convictions les plus profondes, je déclarais bien haut, non seulement que j'y croyais, mais que j'étais prêt à verser mon sang pour chacune des vérités que je venais de défendre.

Le P. Dias sortait, en ce moment, de l'interrogatoire. Je le présentai à ceux qui m'entouraient comme un homme capable de répondre à tous leurs doutes, et la discussion recommença.

La parole du Père facile et vigoureuse, l'étendue des connaissances dont il fit preuve, des anecdotes heureuses, changèrent tellement l'esprit des assistants, que les officiers, qui, jusque-là, s'étaient maintenus dans une respectueuse réserve, ne purent s'empêcher de témoigner au Père leur plus franche sympathie.

Mais voici que la scène change avec l'arrivée du sous-lieutenant Cabrita. Comme si notre présence eût dérangé son cerveau, il se mit, à propos des coups de feu du Quelhas, à déblatérer contre les Jésuites :

— Les voilà bien !... Ne viennent-ils pas, au Quelhas, de jeter des bombes et de tirer des coups de feu ! Et nous qui les traitons comme la prunelle de nos yeux ! C'est comme cela qu'ils nous paient ! Je vais marcher sur leur collège, je veux bombarder et détruire tout cela de fond en comble !

Puis, il s'installe au téléphone ; voici un échantillon de la conversation qu'il y engagea avec son interlocuteur.

« Note bien ceci : ce n'est pas un projet du quartier général, c'est le mien seulement. Dans les circonstances anormales où nous sommes, de l'établissement d'un régime nouveau, il est permis de fusiller un petit nombre de séditieux, pour arrêter les progrès de la révolution. Or les Jésuites continuent à troubler la capitale par des bombes et par des coups de feu. Je suis donc d'avis qu'on en fusille trois ou quatre, de ceux qu'on prendra les armes à la main. »

Je n'avais pas d'armes, et cependant je sentis un frisson...

— Nous sommes perdus, dis-je au P. Dias. Ils ne trouveront pas de Jésuites armés, puisqu'il n'y en a pas, mais, faute d'autre, on se rabattra sur nous.

Le dimanche soir, le général nous fit monter au second étage qui était plus commode, et mit à notre disposition toutes les salles. Les officiers se montraient, en général, très courtois.

Dans la nuit, le ministre de la justice vint signer le sauf-conduit du P. Dias. A la demande de celui-ci, Afonso Costa revint, plus tard, pour mon interrogatoire.

Après la lecture du procès-verbal, il ajouta, sans autre préambule :

— Le gouvernement provisoire a pris des mesures rigoureuses contre la Compagnie de Jésus. Tous ses membres vont être expulsés du pays. Plus tard, peut-être pourra-t-on la mettre sur le même pied que les autres congrégations. Et par conséquent, M. Farinha, promettez-vous de ne pas rentrer en Portugal, sans l'autorisation de la république ?

Je promis. Le lundi, le P. Dias et moi nous prenions au Rocio le train de Salamanque (1).

QUELQUES AUTRES FUGITIFS.

Nous avons laissé à la gare de Campolide plusieurs autres Pères et Frères (2). Après bien des heures de terribles angoisses, ils parvinrent à sortir de leurs cachettes et à prendre place dans les rares trains qui circulaient encore, ce jour-là.

Le Père français Jean-Baptiste Barret avait pu parvenir jusqu'à Cacem, mais au prix de quelles souffrances ! Voici le récit qu'il a fait lui-même de sa fuite.

« J'avais à peine quitté le collège, que deux hommes, cachés derrière un mur, tirèrent sur moi deux coups de fusil : ils me manquèrent. Devant l'église, se tenait un groupe d'enfants du patronage que je dirigeai ; ils m'entourèrent et m'accompagnèrent jusqu'à la gare. Un train était justement sur le point de partir. Sur le conseil du chef de gare, j'y montai immédiatement, sans même prendre mon billet.

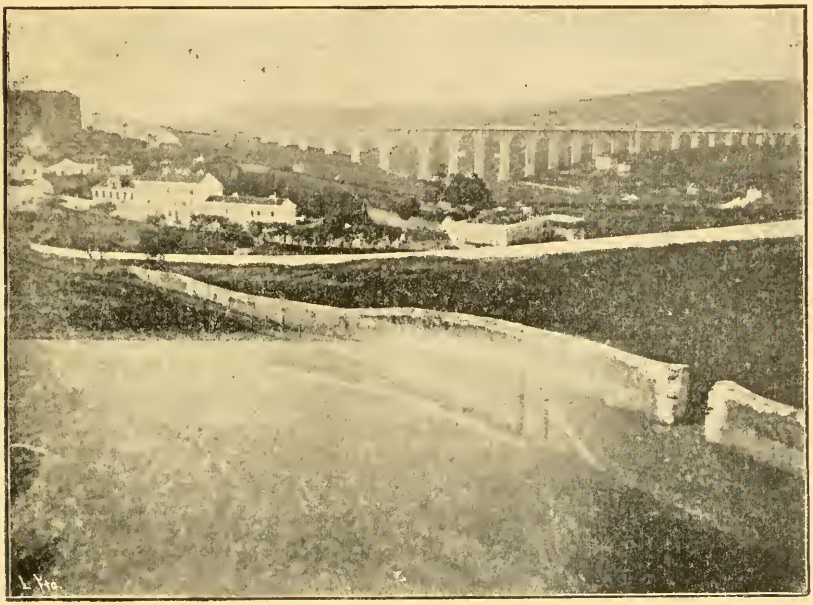
(1) Le récit des aventures émouvantes du jeune religieux français Abel Belaygue aurait ici sa place. Il est parvenu trop tard aux mains de l'auteur pour être inséré dans le premier volume des « Proscrits ». (*N. du Tr.*).

(2) Cf. *Proscrits*, p. 24 et suivantes.

— *Adieu, Père Barret !* s'écrièrent mes petits compagnons. C'en fut assez.

— *Mort au Jésuite !* se mettent à hurler quelques bandits et, comme des fauves, ils se précipitent sur moi, me frappent, me bousculent, tandis que d'autres me jettent des pierres ou me crachent au visage.

J'invoquai, mais en vain, mon titre de citoyen français. Ce



Terrains cultives devant le Collège de Campolide. — Aqueduc des *Aguas Livres* et Serra de Monsanto.

voyant, je pris, dans mon intérieur, les grandes mesures : je fis à Dieu le sacrifice de ma vie, je renouvelai mon acte de contrition et appelai à mon secours les âmes du purgatoire.

Cette secousse ébranla profondément mon tempérament nerveux : je sentis que les forces m'abandonnaient, mon corps se couvrit d'une sueur froide...

Par bonheur, le train partit et je pus me recommander avec plus de calme à la Très Sainte Vierge. Un français qui se trouvait dans la même voiture, vint alors vers moi, et me dit plein d'indignation :

— Mais ils sont pires que des sauvages ! J'ai cru qu'on allait vous massacrer ! »

« Un moment, je le crus mort, raconte à son tour le P. João Frias qui se trouvait aussi dans le train. Pendant quelques instants, il resta sans connaissance et quand il revint à lui, il ne s'expliquait pas comment il pouvait être encore en vie. »

« A la gare de Cacem, dit encore le P. Frias, le P. Barret se vit de nouveau en danger. Une troupe de vagabonds l'avaient entouré et commençaient à le bousculer. Comme j'étais très bien déguisé, avec les habits que m'avait donnés un élève du collège, je m'approchai de quelques individus de cette sinistre bande et feignant de m'intéresser beaucoup à la cause de la révolution, j'en demandai à haute voix des nouvelles. Les uns après les autres, tous vinrent prendre part à la conversation et laissèrent le pauvre Père plus tranquille.

Justement, le Frère coadjuteur Ramos était là avec moi. Il se mit à m'appeler *Senhor João*, et comme personne ne soupçonnait qu'un boiteux comme lui, pût être de la Compagnie, l'idée ne vint pas non plus que je fusse aussi Jésuite.

A Caldas da Rainha, l'arrêt des trains était long. Plusieurs fugitifs y coururent de grands dangers. Un médecin de Leiria, dont les frères avaient été élèves du collège de S. Fiel, fit preuve d'un rare dévouement. Il se plaça à la portière et fit face aux émeutiers, les empêchant d'entrer et de faire feu sur les religieux.

A Leiria, raconte le P. Frias, il m'arriva une fâcheuse aventure.

Quelques-uns de mes compagnons n'avaient encore rien mangé depuis le maigre déjeuner du matin, et il était près de minuit. Je descendis pour acheter des vivres. L'excellent docteur qui nous avait si bien protégé à Caldas m'assura que j'avais tout le temps voulu pour faire tranquillement mes emplettes. D'après l'horaire, il en était ainsi, sans doute, mais le chef de gare, pour prévenir des troubles, fit hâter le départ. Le train partit et je restai seul avec toutes mes provisions, ne manquant, hélas, que d'appétit pour leur faire honneur. Et je dus attendre là quatre heures, me promenant à grands pas, pour me défendre du froid, et contemplant les étoiles !... »

Enfin tous ces fugitifs purent arriver sains et saufs, les uns en Espagne, les autres à Porto, d'où ils purent parvenir dans leurs familles.

Au cachot de la préfecture

Le local et les prisonniers.

Les Jésuites du Quelhas, avons-nous dit (1), furent d'abord conduits au Gouvernement civil ou Préfecture de Lisbonne. Ils y restèrent, avec d'autres religieux qui leur furent adjoints successivement, jusqu'à la nuit du 12 octobre.

La préfecture est, en apparence, un vaste édifice ; en réalité cependant, tout y est à l'étroit. Les locaux affectés au service de la police occupent tout le pourtour d'une cour carrée peu spacieuse. Il y a, au rez-de-chaussée, six cachots, à l'une des extrémités de la cour. Deux autres se trouvent sur l'un des côtés : ce sont les n°s 7 et 8. Ce dernier est dépourvu de grilles ; c'est plutôt une simple salle de détention. La porte intérieure, en bois, est formée de deux battants solides. La première nuit, nos prisonniers poussèrent les verrous, à l'intérieur ; dans la suite, il leur fut défendu de se servir de ce moyen pour se mettre en sûreté.

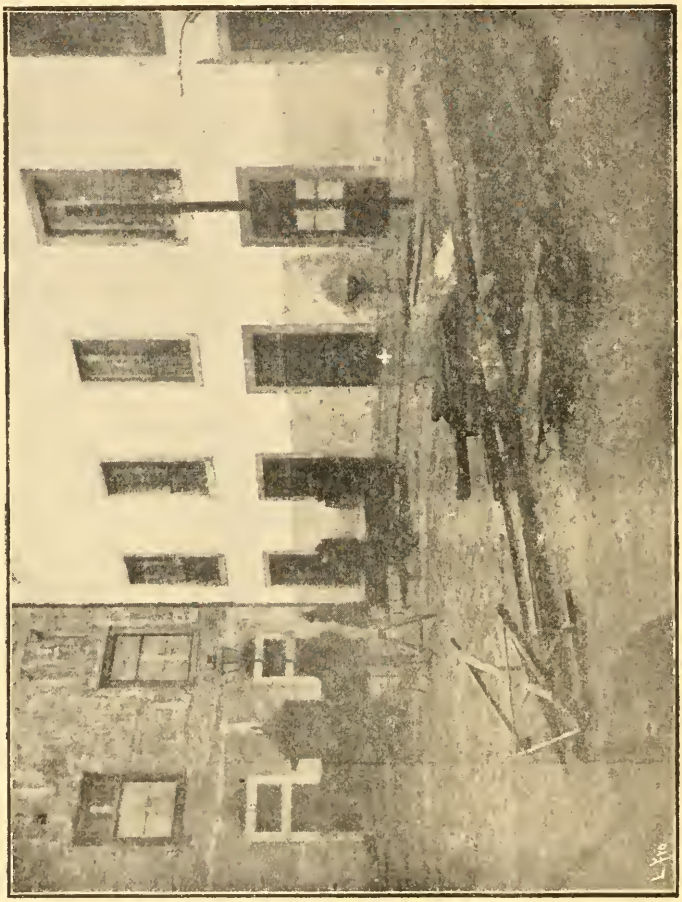
A l'extérieur, une seconde porte vitrée laisse pénétrer un peu de lumière, mais expose, en même temps, les détenus à tous les regards des curieux. La pièce n'a ni fenêtre ni soupirail ; deux guichets pratiqués dans la porte vitrée assurent seuls, mais d'une manière absolument insuffisante, la ventilation du cachot. A côté de l'entrée, dans une petite hutte de bois et sans toit, sont disposés des waterclosets assez primitifs. Le soin en était confié à un homme qui ne s'acquittait de son travail qu'une fois par jour, à moins qu'à force d'instances, on n'obtint quelque chose de plus.

Pour combattre l'insupportable odeur qui imprégnait, de plus

(1) Cf. p. 110.

en plus, les murs de leur prison, les religieux avaient la suprême ressource de brûler quelques bouts de papier, avec d'infinies précautions cependant, pour ne pas éveiller de soupçons.

Dans une espèce d'alcôve, il y avait trois lits ; d'ailleurs trois personnes, au plus, pouvaient, d'une façon tolérable, habiter



Cour de la prison de la préfecture. La porte vitrée, à droite, est celle du cachot n° 8. Entre cette porte et celle marquée par une croix, se trouve le dépôt d'eau potable.

ce local. Voici la description que le Frère Pereira en a fait :

Notre cachot — je l'ai mesuré — a 6 mètres 90 de long, sur 3 mètres 75 de large et 3 mètres 86 de haut ; le parquet est en ciment. Le mobilier se compose de trois lits de fer, chacun avec une paillasse et un matelas, d'un banc-canapé pour trois ou quatre personnes, de quelques chaises (il y en eut, aux derniers jours,

jusqu'à six), d'un misérable lavabo de fer et d'une cuvette. L'eau nous était apportée dans un arrosoir qu'un employé, sur notre demande, allait remplir au robinet voisin.

Pour la nuit, dit encore le même narrateur, nous étendions les matelas par terre ; nous laissions les lits, avec les paillasses, pour ceux qui en avaient le plus besoin. Sur l'un des matelas, adossé au mur, hors de l'alcôve, quatre personnes s'étendaient en travers ; elles s'en servaient, en somme, en guise d'oreiller. Faute de place, on s'y succédait, à tour de rôle ; d'autres dormaient assis, n'importe comment. Le P. Barcellos ne s'est jamais couché. D'ailleurs, point de draps, ni rien qui pût favoriser le sommeil.

Le matin du premier jour, on nous avertit qu'on ne donnait aux prisonniers qu'une tasse d'un insupportable café et deux petites rations. Il fallut nous nourrir à nos frais. Les repas nous étaient apportés par un petit portefaix et avec combien de difficultés ! On faisait subir au pauvre enfant bien des désagréments. Le P. Seraphim, qui avait assumé la charge d'économe, tâchait de dédommager le pauvre petit par quelques généreux pourboires. La nourriture était suffisante, mais d'un prix exorbitant. Les autres prisonniers en recevaient toujours leur part. Notre bourse était bien maigre et nous craignions que l'argent ne vînt à nous manquer (1). Notre nombre allait toujours croissant, sans parler de ceux qui ne firent, dans notre cachot, qu'un séjour de quelques heures. A un moment donné, nous étions vingt-quatre. Ordinairement nous n'étions que vingt-et-un (2). »

(1) Les Pères auraient pu s'en procurer en écrivant à des amis dévoués, mais ils craignaient de les dénoncer, de cette façon, à la haine des carbonari.

(2) De ce nombre, se trouvaient neuf Jésuites du Quelhas avec leur domestique João, huit de Barro, deux Pères Franciscains et l'abbé Luis Vieira. Celui-ci resta quelques jours en prison, malgré ses déclarations et ses requêtes. Il ne fut mis en liberté que sur les instantes réclamations que ses parents et ses amis adressèrent au gouvernement provisoire.

Cinq religieux lazaristes, le R. P. Abilio dos Santos et quatre Frères, avaient été enfermés dans un autre cachot, où ils ont souffert de grandes privations et bien des tracasseries. Ils furent conduits, à la même occasion, au Limoeiro. Les employés avouèrent que s'ils avaient su que le P. Abilio dos Santos était prêtre, ils l'auraient adjoint aux Pères du Quelhas. Le nº 8 était en effet réservé, par faveur, aux personnes respectables. C'est ainsi qu'un sergent de la réserve ayant demandé à n'être pas confondu avec les prisonniers vulgaires, fut renfermé avec les Jésuites. Ceux-ci eurent pour lui toutes sortes d'égards ; ils lui réservaient un des lits, l'obligeaient à partager leur repas. « Vous me traitez avec une tendresse paternelle », leur disait souvent le brave sergent. D'autres séculiers, arbitrairement arrêtés par les carbonari, passèrent par ce même cachot. L'un d'entre eux, un vénérable vieillard, fut immédiatement réclamé par un nombreux groupe d'amis. Citons encore deux prêtres séculiers ; l'un, le curé de Barcarena, venait de faire une retraite au séminaire de Santarem ; des républicains de sa paroisse l'avaient arrêté, l'accusant d'être jésuite ; l'autre, un bénéficier de la cathédrale, dut sa liberté à l'intervention du républicain bien connu, le Dr. João de Menezes.

Le dimanche 9 octobre, fut un jour de tumulte en ville, et de beaucoup de mouvement à la préfecture. On amena prisonnier le P. Alexandre Castello qui reçut, peu après, grâce à l'intervention de personnages influents, un sauf-conduit pour se retirer en Espagne. Le ministre Afonso Costa désapprouva cet acte, à son avis regrettable, et se réserva, dans la suite, le droit exclusif d'accorder des sauf-conduits.

Le 10 octobre, au soir, arriva, du quartier-général, le P. Machado, revêtu de ses habits religieux, son sac de voyage à la main. Le P. Ilhão, dont nous avons raconté ailleurs les souffrances, entra, à son tour, au cachot n° 8, le jour même où tous les détenus de la préfecture furent conduits à la prison du Limoeiro.

Six jours de cachot, en attendant le Limoeiro.

Tous les religieux détenus étaient remplis de reconnaissance envers les officiers attachés au service de police, à la préfecture. Il leur semblait que lorsque vers neuf ou dix heures du matin, ils les voyaient arriver à leurs bureaux, en face du cachot, l'air asphyxiant qu'ils respiraient devenait moins lourd. Et combien il leur en coûtait, lorsqu'à la tombée de la nuit, les excellents officiers s'en allaient, laissant les prisonniers à la merci d'un gardien, dans la sombre solitude de ce vestibule, où pénétraient souvent des individus inconnus, carbonari sans doute, des marins et d'autres troupiers qui s'introduisaient partout et s'arrogeaient une autorité absolue.

En certains jours, quand il n'y avait personne dans la cour, le chef de la police, ou son remplaçant, faisait ouvrir le cachot : les prisonniers pouvaient alors sortir quelques instants et respirer l'air pur ; ils n'abusèrent d'ailleurs jamais de cette permission et eurent soin de toujours rentrer avant d'en avoir reçu l'ordre. Pendant même qu'on balayait, tous devaient rester à l'intérieur de la prison ; une fois seulement, un employé les autorisa à sortir pendant cette opération.

Tout d'abord, les soldats de marine les épargnèrent, mais quand éclata la fameuse « campagne fantastique », ils ne surent plus contenir leur fureur.

Les prisonniers entendaient, pendant la nuit, le bruit de la fusillade ; dans la cour, on parlait du Quelhas et de Campolide, et la pensée leur venait que ces maisons étaient assaillies, peut-

être même détruites, avec l'assentiment du gouvernement. Cette hypothèse les remplissait d'effroi et éloignait le sommeil ; elle rendait à leurs yeux plus probable une invasion d'émeutiers pénétrant dans les prisons pour massacrer les détenus. Une nuit, la lumière mourante qui éclairait le cachot laissa voir, à l'un des guichets, la silhouette d'un marin armé de son fusil. Il promena des regards menaçants sur ceux qui étaient là assis ou couchés.

— *Assassins de l'humanité !* dit-il enfin, d'une voix sinistre, en frappant de la crosse de sa carabine sur les dalles de la cour, et disparut.

Il est difficile de se faire une idée de ce qu'étaient les nuits, à la prison de la préfecture, pour ceux surtout qui étaient sujets aux longues insomnies. Elles étaient toujours extrêmement pénibles. Tantôt c'étaient des bruits agaçants, des cris venant d'autres cachots, des conversations entre gardiens, parfois d'une grossièreté répugnante ; tantôt c'étaient des soldats qui entraient, à toute heure de la nuit, amenant les apaches qu'ils avaient pris dans des rafles.

Une pauvre espagnole, enfermée seule dans un cachot, y était devenue folle. Elle chantait, d'une voix abominable, un air de son pays. Il y eut même une nuit qu'elle remplit tout entière de ses roulades.

Puis, de grand matin, les soldats venaient frapper aux portes, et, dans les cachots voisins, on se mettait à faire un tapage infernal.

« Ce furent six jours horribles et six nuits plus horribles encore », disait plus tard le P. Seraphim.

La dureté des règlements et plus encore le caprice des gardiens faisaient que le dîner n'arrivait que très tard, tandis que le thé, qui tenait lieu de souper, venait au contraire de fort bonne heure. Et c'était sous les regards malveillants des curieux, que les prisonniers devaient prendre leurs repas accompagnés, trop souvent, de plaisanteries méchantes. Ils n'avaient ni couteaux ni fourchettes : ils faisaient venir le pain coupé en tranches et commandaient les mets les moins incommodants.

Les prisonniers, raconte un Père, étaient, pour la plupart, plus ou moins fatigués ; tel avait une continuelle migraine. En général cependant, ils se plaisaient à reconnaître qu'ils jouissaient d'une santé meilleure encore qu'ils n'auraient pu s'y attendre. Le P. Seraphim qui, pendant plusieurs mois, avait été souffrant, disait avec humour que toutes ses infirmités l'avaient

quitté quand il avait revêtu les beaux habits neufs que le tailleur, son ami, venait de lui faire. Le bon P. Monteiro ne toussait presque plus. Et c'était une vraie joie pour nous, ajoute le narrateur, de voir notre vénérable octogénaire reprendre des airs de santé que relevait encore la paix inaltérable de son âme.

Les Pères avaient été mis au secret, mais cette rigueur dépendait du bon plaisir des gardiens. Quelques-uns examinaient minutieusement jusqu'aux notes du restaurant ou les ordres donnés pour les repas. D'autres, en cachette, et bien sincèrement, ce semble, déclaraient aux Pères leurs bons sentiments ; aucun des prisonniers cependant ne profita de ces dispositions pour solliciter la moindre faveur. Ils ne recevaient aucune visite ; et si, une fois ou l'autre, quelques personnes vinrent les voir, avec l'autorisation expresse des autorités, l'entretien ne put être que bien court : on ne pouvait parler que devant témoins et l'émotion des visiteurs ne permettait point de longs discours.

Il n'y avait, dans le cachot, ni livres, ni table, ni rien de ce qu'il faut pour écrire. C'était là, pour quelques Pères, une privation extrêmement pénible. Une fois, le P. Barcellos obtint l'autorisation d'écrire à un parent; le papier et tout le reste furent fournis, à titre gracieux, par la secrétairerie. Ce n'est qu'au prix de bien des difficultés, que les Pères franciscains et le P. Bento Rodrigues parvinrent à écrire certaines requêtes. Il fallut de nouveau solliciter, dans les bureaux, encre et papier. Un autre jour, les prisonniers ne purent rien obtenir, durant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'enfin un employé arriva qui voulut bien prêter son propre encrier.

Les Pères furent informés qu'on leur attribuait la prétendue résistance du Quelhas. Le R. P. Rodrigues déclara au capitaine França, qui avait courtoisement offert ses services, que les Pères voulaient protester contre ces calomnies. L'officier se chargea de remettre lui-même la protestation au gouverneur civil et fit apporter immédiatement du papier, de l'encre et une plume. Ce fut à genoux, en se servant, en guise de table, d'une valise placée sur une chaise, que le P. Seraphim rédigea le mémoire.

Au nom de tous les prisonniers du Quelhas, il protestait respectueusement de leur innocence et demandait qu'on publiât cette déclaration ; il affirmait qu'à la résidence, il ne restait plus aucun religieux, rappelait que les clefs avait été remises au représentant du gouvernement, que de minutieuses perquisitions avaient été faites dans toute la maison, et terminait en disant que, si, des

fenêtres de cet immeuble, des coups de feu avaient été tirés, cette odieuse folie ne pouvait être attribuée qu'à des personnes étrangères à la communauté.

Cette déclaration fut signée par tous les Pères. On n'en tira point copie, pour éviter un plus long retard au capitaine qui attendait. Elle fut certainement remise à son destinataire. On a même appris que la presse de Lisbonne en avait eu connaissance, mais aucun journal ne la publia.

« Ce qui nous était le plus pénible, écrit le F. Pereira, c'était de voir la foule des badauds qui accouraient pour nous contempler, comme si nous avions été des fauves en cage. Insultes et menaces pleuvaient alors sur nous. Tels de nos gardiens s'efforçaient d'éloigner les curieux ; d'autres les laissaient faire à leur aise. »

Tous les matins, arrivaient des marchands de journaux. C'est par eux que, le 10 octobre, les Pères eurent connaissance du décret qui proscrivait la Compagnie de Jésus et supprimait toutes les communautés religieuses. Le P. Seraphim, qui paraissait avoir perdu, dans le cachot, toute son exquise sensibilité, lut, d'un trait et d'une voix ferme, tout ce long document. Il remit enfin le journal à son Supérieur en lui disant :

— On nous dépouille de tout, mais on nous restitue le nom de Jésus. Désormais, dans les interrogatoires, nous n'avons plus besoin d'user ni de subterfuges ni de paroles évasives. Confessons le *crime* d'être Jésuites, et partons pour l'exil.

Tous trouvèrent dans ce nom de Jésus et de Jésuite la consolation que réclamait l'heure de terrible épreuve qu'ils traversaient.

Nouveaux prisonniers. — Récit du P. Antunes.

Le 12 octobre, arrivèrent au Gouvernement civil trois religieux de Campolide. C'étaient les Pères Antonio Antunes, João Rodrigues et Joaquim da Costa qui avaient trouvé, le 4 octobre, un abri dans une pieuse famille de Palhavã. Voici, un peu abrégé, le récit du P. Antunes :

Du côté de Lisbonne, dit-il, le bruit de l'artillerie ne cessait pas. Quelques minutes après notre arrivée à Palhavã, un coup de canon retentit, à peu de distance ; le projectile passa au-dessus de nous et alla éclater à deux cents mètres, en soulevant un nuage de poussière. Notre refuge n'était donc pas des plus sûrs.

Vers onze heures, deux officiers à cheval se présentèrent à la porte. C'était le capitaine Paiva Couceiro accompagné d'un sous-lieutenant de cavalerie. Ils venaient examiner le terrain pour y installer un détachement d'artillerie. Au sommet de la colline, la position leur parut bonne, et une batterie, précédée d'une petite colonne du 2e régiment d'infanterie, passa très près de nous et alla se placer non loin du collège. Le bombardement de la caserne du 1er d'artillerie et du camp révolutionnaire de l'Avenida commença... Il dura quatre heures. Le feu devint alors moins nourri : nous avons su, plus tard, que la petite troupe monarchiste ne disposait que d'une faible quantité de munitions. Vers neuf heures du soir, nous pouvions enfin prendre un peu de nourriture : nous n'avions rien mangé depuis huit heures du matin.

Quelle nuit d'angoisses et d'incertitude ! Qui allait être vainqueur ? Que signifiaient les coups de feu isolés et les décharges plus nourries que nous entendions à chaque instant ?

Au matin, le bruit courut que les républicains étaient vainqueurs et qu'une foule innombrable s'était portée au devant de l'artillerie de Santarem qui arrivait à Lisbonne et lui avait fait une réception enthousiaste. Des mansardes de la maison, nous avons été nous-mêmes témoins de la rencontre de cette foule houleuse avec les troupes nouvellement arrivées. Les acclamations qu'ils entendaient firent croire aux soldats que la république avait triomphé. On nous informa que le régiment de Santarem avait adhéré à la révolte ou, du moins, renonçait à attaquer les émeutiers. La cause de la monarchie était donc perdue sans retour !

Je vis, les larmes aux yeux, hisser le drapeau rouge et vert sur la tour du collège de Campolide : ce cher collège était désormais à la merci des républicains. Sur les deux tours, aux fenêtres et même sur les toits, on apercevait des groupes d'individus déguenillés qui semblaient examiner en détail leur nouvelle propriété !

Tous les jours, nous cherchions dans les journaux des informations sur l'attitude du gouvernement à notre égard. Que de souffrances morales me causa la lecture du décret d'expulsion ! J'en perdis le sommeil et l'appétit. Quel sombre spectacle s'offrait à mon imagination : mes frères dispersés, quelques-uns peut-être massacrés, nos collèges volés, notre chère Province anéantie ! Puis mon souvenir se reportait sur ma famille, sur ma mère surtout, ma sainte mère presque octogénaire plongée, en ce moment,

dans une inconsolable douleur qui, sans aucun doute, hâterait sa mort !

Mes deux compagnons conçurent de sérieuses alarmes à mon sujet ; ils craignaient de me voir tomber gravement malade, et ne négligeaient rien pour m'inspirer du courage. Je n'oublierai jamais les paroles affectueuses et fortifiantes que le P. Costa m'adressa, à maintes reprises, près de mon lit. Quel bien me firent les pensées surnaturelles qu'il me suggéra, à ces heures, les plus tristes de ma vie !

L'admirable charité de nos hôtes ne se démentit pas un instant. Mais enfin, nous étions presque prisonniers ; nous n'osions pas même nous approcher des fenêtres : de l'autre côté de la rue se trouvait une maison dont les habitants n'auraient pas manquer de nous dénoncer, s'ils avaient soupçonné notre présence.

Après quelques jours, les trains commencèrent de nouveau à circuler régulièrement. Les joyeux coups de sifflet des locomotives semblaient raviver en nous l'espérance d'une prochaine libération. Mais comment faire ? L'idée nous vint de suppléer par une moustache postiche à l'absence de la nôtre. Le domestique du collège, qui nous avait accompagné, nous en dissuada par le récit des scènes atroces dont certains prêtres, qui avaient eu recours à ce moyen, avaient été les victimes. Nous faisions et refaisions mille plans de fuite qui nous paraissaient d'abord magnifiques, mais dont nous ne tardions pas à voir l'inanité. Ainsi se passèrent sept journées, jusqu'à ce qu'enfin brilla dans mon cerveau une idée *lumineuse*. Elle allait, hélas ! causer notre perte.

Un de nos amis était très lié avec M. João de Menezes, républicain fort en vue. Je formai donc le dessein de le faire appeler, et d'obtenir, par son moyen, un sauf-conduit qui nous permît de partir pour la frontière. Après une brève discussion, mes compagnons approuvèrent mon plan, et le généreux bienfaiteur qui nous donnait l'hospitalité se chargea de porter de vive-voix notre requête : nous craignions trop de la faire par écrit. Une heure après, l'ami en question arrivait. Il fut mis au courant du projet, l'approuva et promit d'aller immédiatement parler à M. João de Menezes.

Deux jours plus tard, nous apprenions que ce dernier montrait une vive répugnance à solliciter le sauf-conduit, à cause de l'extrême désir qu'avait Afonso Costa de ne laisser aucun Jésuite s'échapper. Il se chargea cependant d'en référer au gouverneur civil. Celui-ci, pour toute réponse, manda mon ami à la préfecture

et le mit en demeure de déclarer le domicile des trois Jésuites.

Le 12 octobre, nous étions à table pour dîner, quand le maître de la maison vint, tout tremblant, nous avertir qu'une automobile venait d'arriver amenant un officier qui voulait nous parler. Au salon, l'ami en question, qui était venu lui aussi, nous présenta le capitaine Pestana, commandant de la police, qui, en quelques mots saccadés, nous intima l'ordre de l'accompagner immédiatement au gouvernement civil.

— Vous avez, ajouta-t-il, quelques minutes pour vous préparer.

— Nous sommes trahis ! dis-je, à voix basse, à mes compagnons, tandis que nous arrangions nos valises ; et je me révoltais presque contre l'ami qui nous avait vendus. Pourtant je lui pardonnais : qu'aurait-il pu faire ? J'élevai mon cœur vers Dieu qui permettait que, malgré ma maladie, on m'envoyât tenir compagnie à mes frères, en prison. Et depuis lors, que de fois j'ai remercié le bon Dieu et béni les desseins de sa Providence !

L'automobile descendit l'Avenida à une allure vertigineuse. Je pus, d'un regard, me rendre compte des ruines causées par la révolution. Dans les rues presque désertes, des individus à figures patibulaires se montraient, qui jetaient un regard interrogateur sur l'automobile. Heureusement, à côté du chauffeur, était assis un soldat de marine, *un héros de la révolution*, et, sur le devant de la voiture, flottait un morceau d'étoffe vert et rouge, le nouveau drapeau, paraît-il, de la patrie portugaise.

Mon ami était assis en face de moi. Il tâcha de me tranquilliser en m'assurant que cette nuit-là même, ou le jour suivant, un sauf-conduit nous serait accordé.

— *Voici trois drôles de plus !*

Ce furent les premières paroles que j'entendis en arrivant à la préfecture.

On inscrivit les noms des nouveaux venus, et on nous assigna le cachot n° 8. Je fis remarquer qu'il devait y avoir erreur, et que nous étions venus, nous avait-on dit, pour recevoir un passeport, afin de prendre le train cette nuit-là même.

— Bien ! reprit le policier, peu aimable ; dans ce cas, veuillez attendre dans la salle voisine.

Il appelait de ce nom pompeux un petit réduit malpropre et sans fenêtre où l'on nous laissa une heure. Combien de tristes souvenirs envahissaient mon esprit ! A deux pas de moi, je savais

que plusieurs de mes frères innocents souffraient depuis six jours, exposés aux plus grands périls, obligés d'entendre les insultes qu'une populace grossière leur prodiguait impunément.

Là-dessus, ordre nous fut donné de remonter en automobile et de partir pour le Limoeiro. Nous étions déjà en voiture, presque sans lumière, quand un spectacle douloureux s'offrit à nos regards.

Dans le corridor sale et couvert de bout de cigarettes, j'aperçus un vénérable vieillard, un prêtre, qui s'avançait vers nous. Il marchait avec peine, lentement et en boitant. Il tenait son chapeau à la main et, sous le bras, il portait un petit paquet de linge lié dans un mouchoir. C'était le R. P. Bento Rodrigues, mon vénéré et saint Père Maître du noviciat.

Quel serrement de cœur de le voir en cet état, traité comme un criminel ! J'en fus si impressionné que j'oubliai, un moment, que j'étais moi aussi prisonnier comme lui !

Le gardien le poussa brusquement vers l'automobile et tandis que le vénérable prisonnier cherchait, dans l'obscurité, à distinguer les visages de ses compagnons, je lui dis, en latin :

— *Ne timeas Pater, amici sumus* (1).

Nous l'avons aidé à monter et lui avons donné la meilleure place. L'automobile prit la route du Limoeiro, suivie d'autres voitures amenant les autres religieux.

Il paraît que ce fut la maternelle sollicitude du ministre de la justice pour la vie et le bien-être de ses prisonniers qui nous valut la faveur d'être transportés au Limoeiro. On célébrait, le lendemain, l'anniversaire de l'exécution de Ferrer : Afonso Costa résolut de nous mettre à l'abri des dangers que nous aurions pu courir à la préfecture ! »

(1) Ne craignez rien, mon Père, nous sommes des amis.

A la prison du Limoeiro

L'état des esprits au Limoeiro.

A la nouvelle de la proclamation de la république, les détenus du Limoeiro furent d'avis que le nouveau régime se devait à lui-même de les mettre immédiatement en liberté. Une révolte éclata dont j'emprunte le récit au *Seculo :*

En quelques instants, les cachots, les salles, les cellules furent sur pied de guerre. Les prisonniers eurent bientôt élevé des barricades avec d'énormes pièces de bois et des barres de fer. La confusion était effrayante, le vacarme épouvantable : on l'entendait jusque dans la rue. Les gardiens purent difficilement contenir les révoltés qui, dans cette attitude aggressive, parcoururent tout l'établissement, forcèrent la plupart des cachots et provoquèrent partout un désordre indescriptible.

Un renfort de gardes municipaux accourut, ayant à sa tête, comme délégué du gouvernement, M. le Dr. João de Menezes. Celui-ci réussit à se faire écouter et promit que le gouvernement rendrait la liberté aux prisonniers coupables de délits peu graves... « Que gagneriez-vous à essayer de fuir ? ajouta-t-il, la troupe armée qui est ici remplirait son devoir et vous fusillerait. »

Il y eut, pendant quelques heure, un peu de silence ; mais la tranquillité avait disparu pour toujours, et le directeur de la prison, le colonel Bettencourt, bien que secondé par tout le personnel, eut, pendant la nuit, une besogne écrasante. Il prit des mesures très sages, et parvint à prévenir de grands malheurs. Dans la mêlée, quatre détenus avaient été blessés...

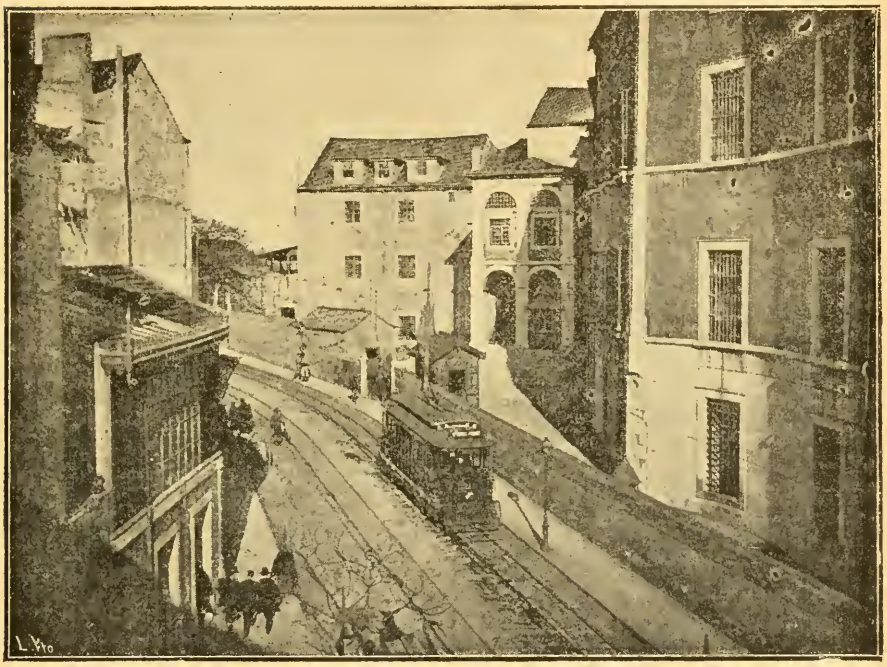
Le 6 octobre, un nouveau directeur des prisons civiles, le capitaine Sanches Miranda, entrait en charge.

Ce qui précède et les informations publiées par le *Seculo* du 8 octobre nous édifient suffisamment sur la valeur morale des criminels avec lesquels le gouvernement de la république voulait confondre, dans le déshonneur d'une même prison, des religieux

innocents. Ils avaient réussi à se munir de pistolets et de revolvers et même à introduire des bouteilles de vin et d'eau-de-vie. Les dégâts qu'ils avaient faits étaient considérables : ils avaient démoli les murs et les plafonds de plusieurs pièces, brisé les armoires, les bancs, les lits, etc.

Ecoutons maintenant un de ces *criminels* d'un nouveau genre qui respiraient, pour la première fois, l'air infect des prisons de la république :

« En franchissant les grilles du Limoeiro, écrit le P. Antunes,



La prison du Limoeiro (à droite.)

j'éprouvai un sentiment entièrement nouveau pour moi. J'étais la première personne de ma famille qui pénétrait dans cette prison. Ces énormes barres de fer allaient m'isoler de la société et me confondre avec des criminels de la pire espèce. Pour combien de temps ? Dieu le savait. Peut-être pour tout le reste de ma vie. J'offris à Dieu le sacrifice complet et perpétuel de ma liberté.

Je montai l'escalier du Limoeiro, soutenant de mon bras mon

Père Maître du Noviciat, celui-là même qui m'avait tant de fois enseigné à méditer la passion de Notre-Seigneur et à Lui demander la grâce d'avoir part à ses souffrances. Jusqu'à ce moment, ç'avait été la théorie, j'allais descendre dans la pratique. Quelle différence ! »

Les nouveaux prisonniers du Limoeiro. Une salle « spacieuse et propre ».

Depuis qu'ils avaient eu connaissance du décret d'expulsion, les religieux détenus à la préfecture attendaient qu'on leur ouvrît les portes, « non pour leur rendre la liberté, dit le P. F. Rodrigues, mais pour les envoyer en exil. » Ils venaient d'être spoliés de tout ce qu'ils possédaient ; ils avaient perdu, d'un seul coup, leurs familles et leur patrie ; ils étaient condamnés pour toujours par des lois d'exception : ils s'imaginaient donc que la haine de leurs ennemis devait être satisfaite.

Ils se trompaient.

« Le 12 octobre au soir, écrit encore le P. F. Rodrigues, on nous intima l'ordre de partir. Où allions-nous ? Personne ne savait nous le dire. On nous fit monter dans des automobiles. Peu après, nous nous arrêtions en face des grilles du Limoeiro : un frisson me parcourut les membres. Nous voilà en prison pour longtemps, pensais-je : que la sainte volonté de Dieu soit faite. »

Debout entre deux files de soldats, les religieux furent de nouveau, à l'entrée de la prison, soigneusement examinés, comme de vulgaires criminels : on passa en revue les valises, on fouilla les poches, on tâta les habits, on confisca les canifs. Des heures entières se passèrent dans cette opération, au milieu d'un corridor de la secrétairerie. De là, les religieux furent, à tour de rôle, présentés au directeur qui continuait à écrire, tout en disant aux prisonniers d'être bien à leur aise. C'est là que se rencontrèrent les deux Pères Rodrigues (Francisco et João). Avec quelle émotion ils s'embrassèrent et se félicitèrent du bonheur de souffrir ensemble pour la même cause !

Le premier interrogatoire fut très simple. Pères et Frères déclarèrent qu'ils étaient religieux de la Compagnie de Jésus. Ils furent ensuite appelés tous ensemble au bureau du directeur.

« Celui-ci nous fit un long discours, raconte l'un d'eux, et nous déclara tout d'abord qu'il nous considérait comme des prisonniers politiques. Il parla longtemps pour nous dire, en somme,

qu'il allait nous enfermer dans une salle occupée jusque-là par les jeunes détenus, une bonne salle, disait-il, spacieuse et propre, la meilleure de la prison. Il nous recommanda surtout de ne pas faire de politique. Il eut même la gentillesse d'ajouter que la plupart de ceux à qui il s'adressait, en ce moment, étaient des hommes distingués, d'un esprit cultivé et qu'ils seraient, pour ce motif, traités avec beaucoup d'égards... »

Cette fameuse salle « spacieuse et propre », le *Seculo* l'a généreusement placée au quatrième étage. Elle était un peu plus haut, dans les mansardes. Toutes les fois que les religieux — et ce n'était pas rare — devaient se rendre à la secrétairerie, il leur fallait faire une vraie course à travers un dédale de corridors et d'interminables escaliers.

La salle, très basse, avait de douze à quinze mètres de long, sur six de large ; elle avait quatre fenêtres. A la préfecture, les vénérables prisonniers avaient été si à l'étroit, que leur nouvelle demeure leur parut d'abord presque un palais.

Au centre, une table servait pour les repas que presque tous prenaient debout, car il n'y avait qu'un banc. Des lits étaient accrochés aux murs, tout autour de la salle. Mais cette prison était destinée aux jeunes détenus, et les lits, suffisamment grands peut-être pour des enfants, étaient beaucoup trop courts pour des adultes. Chacun de ces lits était muni d'une paillasse et d'une misérable couverture ; les valises et d'autres objets tenaient lieu d'oreillers. Il y avait trente-six lits : les prisonniers étaient trente-neuf. Des paillasses étendues sur le plancher y suppléèrent.

L'air de la salle était vite corrompu. « Il m'arriva plusieurs fois, dit le P. Antunes, d'être obligé de me lever, la nuit, pour aller ouvrir une fenêtre et respirer un peu plus à l'aise. »

Les Jésuites prisonniers appartenaient, on s'en souvient, aux communautés de Barro, du Quelhas et de Campolide ; il en vint, quelques jours plus tard, de Setubal. Ils eurent, dès les premiers jours, cinq Lazaristes et un Franciscain comme compagnons de captivité. Quatre autres Franciscains et cinq Jésuites arrivèrent le 14 octobre. D'autres encore vinrent se joindre à eux dans la suite (1).

(1) A la résidence du Quelhas appartenaient les Pères Bento José Rodrigues, João Seraphim Gomes, Julio Ferreira, Antonio F. da S. Coutinho, Salustio dos Santos Mota, Francisco de Paula Barcellos de Bettencourt, trois Frères et un domestique.

Du collège de Campolide, il y avait les Pères João Rodrigues, Joaquim Costa, Antonio

Les premiers jours au Limoeiro.

Ce ne fut, d'après le *Seculo*, qu'à une heure du matin, que les nouveaux prisonniers furent conduits à la salle qui leur avait été destinée.

« Notre premier soin, écrit le P. Antunes, fut de faire les lits : travail peu compliqué. Ils étaient relevés contre la muraille ; en les abaissant, nous avons trouvé une méchante couverture et une paillasse étroite et courte. La plupart de mes compagnons dormaient déjà, quand, triomphant de mes répugnances, je me décidai à m'étendre sur mon grabat.

A genoux à côté de cette couchette, je m'entretins longtemps, en prière, avec Notre-Seigneur, et lui renouvelai mon sacrifice. Je m'abandonnai entièrement entre ses mains, acceptant d'avance toutes les dispositions de sa Providence sur moi et sur mes frères. Je lui rendis grâce, une fois de plus, de m'avoir accordé la faveur de souffrir un peu pour lui : *pro nomine Jesu contumeliam pati.*

Jamais je n'oublierai les impressions de cette nuit. L'excitation nerveuse dans laquelle je me trouvais, augmentée encore par la piqûre d'insectes affamés et par l'atmosphère étouffante de la salle, ne me permit de prendre que bien peu de repos. »

Le P. Francisco Rodrigues, rendant compte du premier jour passé à la prison du Limoeiro, écrivait :

« Le matin, au point du jour, nous sommes debout. Peu après, un mot d'ordre se fait entendre : *En rangs !* Nous nous alignons deux à deux. Notre bonne humeur découvre quelque chose de plaisant dans cette scène en soi si humiliante. Nous rions et nous nous édifions en voyant l'humble obéissance avec laquelle des hommes vénérables s'empressent de venir prendre leur place dans les rangs. »

Ce spectacle se renouvelait matin et soir ; un gardien passait

Antunes Vieira, Joaquim Machado, João Fernandes Ilhão et le Frère scolastique José Maria de Simas.

Les Pères Francisco Rodrigues, Bernardino Pereira Monteiro, José Liborio da Silva et cinq Frères étaient venus de Barro.

Le 14 octobre, au soir, arrivèrent au Limoeiro les Pères Justino et Araujo et trois Frères de la résidence de Setubal. Le P. Justino marchait péniblement, appuyé sur le bras d'un Frère, mais il était si joyeux qu'il avait l'air, dit le P. Rodrigues, d'aller à une fête.

Parmi les Lazaristes, il y avait le R. P. Abilio dos Santos. Les quatre autres étaient des Frères.

Les religieux Franciscains étaient le R. P. José Estevam Fidalgo (Frei Estevam), le R. P. Agostinho Pereira et trois Frères.

en revue les criminels et les comptait, de peur que quelqu'un ne se fût évadé à travers les grilles ! Vers huit heures et demie, on servait le premier repas. Le menu en était composé d'un morceau de pain et d'une gamelle pleine d'une soupe quelquefois savoureuse, mais toujours horriblement poivrée. Pour la pouvoir manger, quelques-uns étaient obligés de l'étendre d'un verre d'eau fraîche. La nourriture des religieux était la même que celle des autres détenus ; elle valait mieux cependant que celle du cachot de la préfecture, que les Pères du Quelhas n'avaient jamais pu prendre.

« La gamelle, malheureusement, répandait, dit un Père, une odeur nauséabonde et le pain, mal cuit, était souvent si aigre que plusieurs ne le pouvaient pas manger (1). Il n'y avait ni fourchettes, ni couteaux ; ceux qui voulurent avoir une cuiller durent en acheter une de bois. »

« Le premier jour, dit le P. Antunes, nous avons essayé de faire, avec la partie la plus douce des croûtes de notre pain, des cuillers d'un nouveau genre. Elles servaient quelques instants et étaient mangées à leur tour. Au second repas, chacun se présenta muni d'une cuiller qu'il avait achetée à un sou. Elle devint bientôt chère aux religieux qui y gravèrent leur nom et une date : presque tous les conservent comme un précieux souvenir. Il y avait deux rations par jour, invariablement les mêmes. Le dîner était une répétition du déjeuner ; le déjeuner, à son tour, une répétition, plus poivrée parfois, du dîner de la veille. »

Le directeur avait recommandé aux prisonniers de ne pas s'approcher des fenêtres ; il craignait que, des maisons du voisinage, on n'insultât les Pères ou même qu'on ne fît feu sur eux.

« Quand nous ouvrions les fenêtres, écrit encore le P. Antunes, la salle se remplissait d'une épaisse fumée de houille que nous envoyaient deux cheminées voisines. A cela venaient se joindre la mauvaise odeur des lieux d'aisance (placés dans la salle même !) et le relent des aliments qui restaient, d'un jour à l'autre, au fond des gamelles. »

(1) Rappelons ici ce qu'une religieuse incarcérée à l'arsenal écrivait au sujet des repas : « Ce samedi, à une heure déjà avancée, on nous distribua de la nourriture dans d'immondes récipients ; elle nous était servie par des marins malpropres qui avaient l'air de nous accorder une grande faveur, en nous donnant ces horribles aliments ; c'était la ration des matelots, préparée sur une frégate. Les gamelles très sales étaient, de plus, en nombre insuffisant, bien que plusieurs sœurs n'en voulussent point, se contentant de pain et d'eau. Il y avait très peu de cuillers : quelques sœurs devaient ou bien les remplacer par des croûtes de pain, ou bien faire usage de celles qui avaient déjà servi. Le pain était coupé par les marins qui nous en jetaient les morceaux, ou à peu près. »

Mais ce n'étaient là que des souffrances physiques ; les souffrances morales, bien plus pénibles encore, ne furent pas épargnées aux prisonniers. Il y avait d'abord cette haine sectaire du gouvernement provisoire qui pesait sans cesse sur eux. Il y avait surtout la crainte bien fondée, et de toutes les heures, d'une nouvelle révolte des détenus dont les Pères auraient été les premières victimes.

« La prison du Limoeiro contenait plus de mille individus, dit le P. Antunes, et nous n'ignorions pas que les portes et les grilles de fer avaient été fortement ébranlées dans l'émeute précédente. Nos craintes furent bien plus grandes encore le jour de l'enterrement de Bombarda et de Candido dos Reis, *victimes*, comme on disait, *de la réaction !* Ce jour-là, la garde de la prison fut considérablement renforcée. »

La vie religieuse au Limoeiro.

A Caxias, les prisonniers continuaient, autant que possible à mener leur vie de communauté ; un règlement bien fixe était observé avec ponctualité. Il n'en était pas de même au Limoeiro. A chaque instant, les religieux qui y étaient détenus étaient dérangés par des appels et des avis divers. Il ne leur était même pas loisible de prier à haute voix, pour ne pas gêner les autres. La ferveur individuelle n'en devait être que plus grande ; elle se manifestait au dehors par de rares exemples de vertus, et c'était là, pour les vénérables prisonniers un motif fécond de consolation et d'édification.

Le P. Antunes écrivait à ce propos :

« Souvent, durant ces longues journées de captivité, mes yeux se sont mouillés de larmes, au spectacle des nombreux et édifiants actes de vertu de mes frères en Jésus-Christ. Quelle humilité, quelle patience, quelle résignation, chez ces Pères et Frères dont plusieurs avaient blanchi au service de Dieu et de la Compagnie ! Mon vénéré Père Maître, le R. P. Bento Rodrigues, le P. Monteiro, le regretté P. Machado dont la santé était déjà fort ébranlée, le P. Ferreira, tous enfin, même les malades, animés d'un esprit vraiment surnaturel, prenaient leur part de cette nourriture bien souvent si répugnante. Ils acceptaient sans se plaindre, des mains de la Providence, les déterminations des autorités. Nous avions pu, au bout de quelques jours, obtenir pour le P. Justino un drap de lit (un seul !) et un oreiller. Pour lui, il conservait inal-

térable sa gaîté enfantine et ne se lassait pas de redire : *Dominus regit me et nihil mihi deerit.*

C'était un spectacle saintement ravissant que celui de tous ces hommes qui souffraient, avec une imperturbable tranquillité d'esprit, de si grands affronts et de si criantes injustices. Les gardiens eux-mêmes en sentirent la salutaire influence. Ils en étaient dans l'admiration, car ils nous savaient innocents.

« Ces prisonniers ne ressemblent pas aux autres », disaient les uns.

« S'il y a des saints sur cette terre, ajoutait un autre, ces hommes sont du nombre. »

Je ne puis manquer de mentionner spécialement le P. Seraphim. Il fut bien souvent notre Providence visible. Il s'était fait notre ministre, notre procureur, notre infirmier, notre économe : et il s'acquittait de toutes ces charges avec un zèle et une charité admirables. Je n'en oublierai jamais les nombreuses manifestations dont j'ai été moi-même l'objet.

Deux fois je me sentis gravement fatigué, sans pouvoir même ni dormir ni prendre d'aliments. Mon vénéré P. Bento Rodrigues venait s'asseoir à mon chevet, et tâchait de me distraire et de me consoler avec une tendresse maternelle, tandis que le P. Seraphim, s'improvisant mon infirmier, mettait tous ses soins à me préparer quelque potion pour calmer mes nerfs. La vue seule de tant de dévouement était plus efficace que tous les remèdes. »

Cette mission de sollicitude et de dévouement qu'il s'était imposée, par pur esprit de charité, et que plusieurs autres témoins sont unanimes à constater, le P. Seraphim voulut la remplir jusqu'au dernier moment. Il ne consentit à profiter d'aucune des occasions qui s'offrirent à lui pour se libérer avant les autres, et jusqu'au 3 novembre, il servit infatigablement Jésus-Christ dans la personne de ses membres persécutés. Ce jour-là encore, bien que souffrant lui-même, il attendit, au Limoeiro, les prisonniers envoyés de Caxias, comme s'il eût été officiellement chargé de leur prêter ses services. Avec eux il sortit du Tage et prit le chemin de l'exil.

Visites aux prisonniers.

Les visiteurs, de toutes les classes sociales, vinrent nombreux au Limoeiro. Les dames de la meilleure société de Lisbonne s'y rencontraient avec des ouvrières. C'était une façon de protester

éloquente que les persécuteurs comprenaient bien. La presse de la capitale avait donc en vain vomi les calomnies les plus atroces : les Jésuites continuaient à passer, devant les âmes honnêtes, pour des hommes de bien, victimes d'une intolérance inique.

Le *Seculo* du 21 octobre insulte sans pudeur les nobles dames qui étaient venues, le jour précédent, visiter les Jésuites à la secrétairerie du Limoeiro. Le 22, il avoue, avec une colère mal déguisée, que, la veille, le nombre des visites avait encore augmenté.

Ces charitables personnes apportaient des aumônes et surtout des encouragements. Elles étaient pour les Jésuites prisonniers la preuve bien consolante que, dans ce pays où, durant cinquante ans, ils avaient exercé l'apostolat, ils laissaient un grand nombre d'âmes généreuses pénétrées véritablement de l'esprit chrétien, pleines de déférence envers l'autorité, mais sachant, en même temps, rester debout et le front haut, en face des tyrans qui prétendent asservir des consciences libres.

Ces visites eurent lieu, pour la première fois, le 15 octobre. Par une gracieuse faveur du directeur, plusieurs personnes entrèrent, ce jour-là, dans la salle des prisonniers (1).

« Vers midi, écrit le P. Francisco Rodrigues, notre prison se transforma en salon. Plus de vingt personnes entrèrent à la fois, souriantes les unes, les autres versant des larmes. Elles venaient exercer les œuvres de miséricorde envers les captifs. Les jours qui suivirent, jusqu'à notre mise en liberté, Dieu ne manqua jamais de nous consoler par la visite d'amis et de parents, qui nous confondaient par leurs éloges et nous exaltaient comme des martyrs. On venait aussi au secours de notre indigence. Je vendrais plutôt mes vêtements, me dit un jour quelqu'un, que de vous laisser manquer du nécessaire ! Et de fait, par le moyen de ces cœurs généreux, Dieu nous a fourni nourriture, vêtements et argent, et même mille autres choses dont nous avions besoin en prison ou pour le voyage. Que de fois, les larmes me vinrent aux yeux, en voyant cette charité si généreuse, si désintéressée et si délicate envers de pauvres religieux que le gouvernement jugeait dignes du bannissement perpétuel. »

(1) Les gardes reçurent l'ordre de laisser entrer d'abord les dames, puis, à la sortie de celles-ci, les hommes. Ces derniers étaient presque tous ou bien des membres de la Jeunesse Catholique de Lisbonne ou bien des ouvriers. Dans la suite, les religieux durent, pour recevoir les visites, descendre à l'heure réglementaire dans une pièce de la secrétairerie. Ils étaient constamment surveillés.

De cette charité, les malades et les vieillards furent, comme on devait s'y attendre, les premiers à bénéficier.

« Ce qui contribua le plus à rendre notre situation moins dure, dit le P. Antunes, ce fut la charité intarissable des personnes dévouées qui venaient nous visiter et nous secourir, soit par des aumônes en argent, soit par des dons en nature, des vêtements ou des aliments, qui nous permettaient d'entourer de soins plus spéciaux ceux qui étaient plus souffrants (1). Nous pouvions leur faire venir une nourriture moins grossière. La générosité de nos bienfaiteurs nous procurait même des douceurs et des friandises. »

Il n'y eut pas que des riches à secourir les Jésuites prisonniers. *L'obole de la veuve* vint bien souvent s'ajouter aux aumônes plus considérables des dames, des négociants et des jeunes gens de nobles familles (2). Une pauvre femme apporta, un jour, un franc au P. Adriano Gomes, et, peu avant le départ de celui-ci, elle revint encore lui remettre un franc cinquante en le suppliant de vouloir bien accepter. Bienheureuse charité ! Ne croirait-on pas assister aux scènes de la primitive Eglise, quand les fidèles s'empressaient autour des martyrs ?

Et ce spectacle se renouvelait tous les jours. Un petit garçon d'une famille pauvre, assistée auparavant par le collège de Campolide, apporta au Frère coadjuteur Pereira Paz un petit rouleau, de la part d'une tierce personne. Quel ne fut pas l'étonnement du Frère d'y trouver plusieurs pièces de cinquante sous ; c'étaient les économies et peut-être le produit de quêtes faites par cette famille désireuse de montrer, à l'heure de la persécution, toute sa reconnaissance envers les proscrits.

Amour de la vocation.

Les Jésuites, comme tous les bons religieux, aiment la Société à laquelle ils sont unis par des liens indissolubles. Leur patriotisme n'en est en rien diminué. On a constaté depuis longtemps — très particulièrement en Portugal — que l'amour de Dieu,

(1) Tout ce qu'on demandait à l'employé chargé de ce service : bouillon, lait, etc., coûtait excessivement cher et n'arrivait d'ordinaire qu'avec des retards désespérants. On ne pouvait que difficilement obtenir quelque chose de la pharmacie de la prison où l'infirmier ne se trouvait qu'à certaines heures. Il était cependant défendu de faire venir des remèdes du dehors.

(2) Un jour, la servante d'une famille juive vint faire une visite au P. Seraphim. Sa maîtresse l'avait autorisée à aller consoler le prêtre catholique prisonnier de la république et lui avait même remis pour lui une petite aumône.

l'amour de l'Eglise et celui de la Patrie s'allient parfaitement dans une harmonieuse unité. Le Portugal doit beaucoup, son existence même peut-être, à l'Eglise et aux Ordres religieux. Des jacobins sectaires, je ne sache pas qu'il ait jamais reçu autre chose que la honte qui couvre certaines pages de son histoire.

Afonso Costa avait juré d'exterminer la province portugaise de la Compagnie de Jésus. Il s'était imaginé aussi que beaucoup de Jésuites abandonneraient leur ordre, dès que celui-ci n'aurait plus à leur offrir que l'humiliation, la pauvreté et l'exil. Voulant, en même temps, jouer la magnanimité, il fit des offres aux uns, exerça sur d'autres une pression morale, essaya de séduire par l'entremise de tierces personnes. Promesses, honneurs, menaces : tout le vieux langage des tyrans. Les Jésuites répondirent : *Non !*

Le ministre, repoussé par ce geste, résolut de se venger. Il publia dans le *Diario do Governo* le catalogue des expulsés et décréta qu'ils ne pourraient rentrer dans leur patrie que vingt ans seulement après qu'ils auraient abandonné la Compagnie. Seuls vingt ans de bannissement sont capables, dans la pensée d'Afonso Costa, d'expier le crime d'avoir repoussé ses sollicitations !

A titre de renseignement et pour l'instruction des générations futures, rapportons quelques-uns des essais que fit le ministre pour arracher à la Compagnie et garder dans le pays les hommes qu'il déclarait dignes du bannissement.

Avec l'autorisation de l'auteur, je vais citer ici un passage d'une lettre particulière écrite par le P. Antunes :

« ... En plus d'une occasion, dit-il, le P. Salustio et moi, nous eûmes, en prison, à repousser les promesses les plus séduisantes que diverses personnes vinrent nous faire pour nous engager à sortir de la Compagnie, à recouvrer ainsi la liberté et à rester dans notre patrie. Le capitaine Sanches de Miranda, directeur de la prison, m'appela souvent pour causer avec lui. Dans l'espoir de me gagner par la flatterie, il commençait par me dire qu'il me regardait comme un des plus instruits et des plus illustres d'entre mes confrères. Un soir, un peu avant l'heure du coucher, il me manda à son bureau; il me déclara tout d'abord que ce n'était pas en qualité de directeur de la prison qu'il m'avait fait appeler, mais simplement comme un ami avec lequel je pouvais parler à l'aise. Durant trois heures, il me fit les propositions les plus attrayantes. Le bon Dieu me fit la grâce de ne pas vaciller un instant dans ma vocation, qui m'est devenue plus chère que jamais.

« Le lendemain, une autre personne vint me faire de nouveau les mêmes offres et me dire qu'elle avait déjà trouvé pour moi une position des plus enviables et que, de cette manière, *je ne serais pas cause de la mort de ma mère*. Je crois que tout ceci cachait une manœuvre d'Afonso Costa qui avait énormément à cœur de faire sortir quelqu'un de la Compagnie (1).

« Le jour suivant, ce fut le secrétaire même du ministre qui procéda à notre interrogatoire. Il revint, avec insistance, sur ce même sujet, et reçut du P. Salustio — qui était là aussi — et de moi la même réponse.

— Je ne sais pas vraiment, nous dit-il alors, à quoi attribuer l'attachement que vous avez pour votre ordre.

« Je lui répondis :

— Je ne sais pas ce qui se passe dans les autres ordres religieux, mais mon confrère et moi — comme d'ailleurs tous nos autres confrères — nous faisons ce que vous feriez vous-même à notre place. Quand vous avez engagé votre parole d'honneur, vous la tenez, n'est-ce pas? Eh bien, nous, nous avons donné notre parole d'honneur que nous voulions vivre et mourir dans la Compagnie de Jésus : c'est là le secret de notre attachement à notre vocation.

« Il me congéda en me serrant la main.

— C'est bien, ajouta-t-il, je n'ai plus rien à dire. »

Voici maintenant une partie de l'interrogatoire du Frère coadjuteur Domingos Serpa :

— Depuis combien de temps êtes-vous dans la Compagnie de Jésus?

— Depuis bientôt douze ans.

— Voulez-vous rentrer dans votre famille, mais à la condition d'abandonner pour toujours la Compagnie?

— Non, Monsieur.

— Que voulez-vous faire alors?

— Accompagner les Pères.

— Combien de frères avez-vous?

— Aucun, je suis fils unique.

— Votre père vit-il encore?

— Non, Monsieur, je n'ai plus que ma mère.

(1) Afonso Costa offrit lui-même au P. Torrend une chaire à l'Ecole polytechnique ou à l'Université, s'il consentait à sortir de la Compagnie.

— *Diable !* comment les Pères vous ont-ils pris dans leurs filets ?

— Oh ! ce ne sont pas les Pères qui m'ont pris.

— Mais comment avez-vous abandonné votre famille ? Vous n'avez plus de père, vous n'avez pas de frère et vous avez quitté votre mère ! Comment cela est-il arrivé ?

— J'ai été trois ans au Séminaire de Vizeu. Les Pères venaient y prêcher des retraites. Je saisis cette occasion pour leur demander d'être admis dans la Compagnie, pour y servir le bon Dieu. Mais quand ils eurent appris que je n'avais plus que ma mère et que j'étais fils unique, ils n'ont pas voulu me recevoir, ils ne reçoivent personne dans ces conditions-là.

— Vrai !... mais à ce que je vois, ils vous ont si bien endoctriné que vous avez abandonné, méprisé votre famille...

— Oh ! cela non ! je ne l'ai pas méprisée et je ne la méprise point... Je l'aime, au contraire, chaque jour davantage, et je suis bien désintéressé dans l'amour que je lui porte. Ma mère était la première à désirer de me voir Jésuite. Malgré cela, il lui fallut donner par écrit son consentement et déclarer qu'elle possédait des moyens suffisants pour vivre sans mon secours.

— Et alors, vous persistez à vouloir suivre les Pères ?

— Oui, monsieur.

— Et cela ne vous fait rien d'abandonner votre patrie ?

— Ce n'est pas moi qui abandonne ma patrie. C'est vous qui nous expulsez de la patrie. La faute, vous le voyez bien... n'en est pas à moi.

— Je loue votre résolution ; suivez votre vocation et accompagnez les Pères.

Premiers départs. — Les infamies d'un ministre.

« Peu de jours après notre entrée au Limoeiro, raconte le P. Seraphim, M. Sanches de Miranda, qui me traita toujours avec beaucoup de déférence, m'avertit, à titre d'ami, que, pour hâter leur mise en liberté, les Pères feraient bien d'adresser au ministre des requêtes personnelles simples et brèves, avec l'indication des pays étrangers où ils voulaient se rendre et des moyens qu'ils avaient pour faire le voyage.

Presque tous les Pères suivirent aussitôt ce conseil... Mais le directeur ne tarda pas à nous faire savoir qu'il nous était impos-

sible d'entrer en Espagne et nous affirma, à plusieurs reprises, qu'on ne nous permettrait pas de franchir la frontière.

Nous avons fait aussitôt de nouvelles requêtes : quelques-uns demandaient à partir par mer, d'autres à traverser l'Espagne, sans s'y arrêter. Quelques malades demandaient aussi l'autorisation de se faire accompagner, à leurs frais, par un Frère coadjuteur, à cause du besoin qu'ils avaient d'un infirmier. »

Le 19 octobre, après un nouvel interrogatoire qui dura plusieurs heures, M. Arthur Costa, frère du ministre de la justice, remit un sauf-conduit au P. Francisco Barcellos et au Frère Simas qui devaient aller aux Açores et, de là, au Brésil. Il en accorda un aussi aux Pères Ferreira, Coutinho, Costa, Antunes, Salustio dos Santos, Francisco Rodrigues et João Rodrigues qui se rendaient en Belgique.

Au sujet de ces quatre derniers, le P. Francisco Rodrigues écrit dans sa relation :

« Le soir de ce même jour, ils sortirent de prison et allèrent passer la nuit chez des parents ou chez des amis pour prendre le train, le lendemain, au Rocio. Le jour suivant, grande fut leur surprise quand ils virent, de grand matin, des soldats qui frappaient à leur porte. Il fallait revenir au Limoeiro. Pourquoi ? Les gardes ne répondirent qu'à demi-mots : Exigences du ministre. . formalités à remplir... »

Bientôt après ils étaient, de nouveau, sous les verrous, dans la même prison. C'était une nouvelle détermination d'Afonso Costa dont le caprice était la raison suprême de toutes les humiliations qu'on imposait aux religieux. Etait-il revenu sur les ordres donnés précédemment à son secrétaire, où celui-ci avait-il interprété dans un sens moins brutal les instructions reçues ?... Toujours est-il que, durant plusieurs jours, le ministre se montra de mauvaise humeur contre son frère Arthur.

« Peu après, ajoute le P. F. Rodrigues, on nous fit descendre au bureau du service anthropométrique. Comme s'il se fût agi de criminels fameux, on prit notre photographie après toutes les mensurations d'usage. On inscrivit minutieusement sur nos fiches toutes les notes d'identité, afin de nous ôter à tout jamais la possibilité du retour dans la patrie. J'avoue que ce fut là une des plus grandes humiliations que j'ai eu à souffrir durant toute cette persécution, celle que la nature a le plus douloureusement sentie, jusqu'à en frémir d'horreur. »

Le P. Antunes, rappelé lui aussi, était, sans qu'il y eût de sa

faute, arrivé un peu en retard. On le menaça aussitôt d'un mois de détention dans une prison militaire. Voici la description qu'il a faite des mensurations :

« Une fois tous réunis dans une salle spéciale, nous fûmes, l'un après l'autre, soumis au même examen. On nous fit asseoir sur le même banc, on nous mesura à la même toise et avec les mêmes instruments que les grands criminels qui ont passé par là. On nous prit tous les signalements caractéristiques de la taille, de la physionomie et de l'empreinte des doigts. Enfin on nous pesa avec une balance qui aura marqué tout ce qu'on voudra excepté notre poids exact, tant elle était vieille et fatiguée. L'opérateur avait peine à dissimuler sa répugnance (1). On nous attacha ensuite sur la poitrine une plaque avec un numéro d'ordre et on nous photographia en diverses positions. Pour comble de dérision, on admit dans la salle, pour être témoin de cette scène, un représentant de la presse la plus ignoble ; il prit des notes pour insulter, le jour suivant, les prisonniers et les tourner en ridicule dans les colonnes d'un journal qui le paie grassement pour ce malhonnête métier. Aux vénérés religieux franciscains et lazaristes, nos compagnons de captivité, on épargna cet infamant outrage ; ils n'étaient pas, en effet, bannis comme nous du territoire portugais, mais obligés seulement de se disperser et de se séculariser. » (2)

Toutes ces mensurations furent faites, au Limoeiro, le 21 et le 22 octobre, sous la direction de M. le Dr. Valladares.

Il semblerait qu'en voyant ces religieux assis sur « le banc des criminels vulgaires », tout témoin, ne fût-ce qu'en hommage à sa propre dignité, eût naturellement gardé, sur ce spectacle, un respectueux silence. Un *reporter* du *Seculo*, qui s'était introduit là, à l'insu du directeur de la prison, en jugea autrement. Dans un style répugnant, et avec des remarques dignes d'un voyou des rues, il n'hésita pas, dans son journal, à décrire les prisonniers des pieds à la tête et même à risquer de basses appréciations sur leurs qualités morales. Le journal était digne du *reporter* (3).

Dans la soirée du 20 octobre, Sanches de Miranda informa

(1) « Les employés chargés de ce service, écrivait à ce sujet le P. Coutinho, étaient visiblement contrariés. Ils nous présentaient leurs excuses d'avoir à accomplir cette pénible besogne. »

(2) Cf. Décret du 8 octobre, art. VI, *Proscrits*, p. 158.

(3) Ce *reporter* ne revint point. M. Sanches de Miranda, indigné de ce qui était arrivé, fit dire au *Seculo* que son reporter ne serait plus admis.

les Pères qu'il ne leur était pas possible de se rendre en Belgique par voie de terre, le gouvernement espagnol ne permettant pas aux Jésuites de traverser l'Espagne. Les religieux durent donc se résigner à attendre le passage à Lisbonne de quelque paquebot qui consentît à les transporter dans un pays de tolérance et de liberté. Le lendemain, le directeur leur fit savoir que le vapeur hollandais *Vondel* partirait le 22 de Lisbonne pour Amsterdam.

Les Pères Antunes, Costa, Salustio, João Rodrigues et Francisco Rodrigues reçurent de nouveau un sauf-conduit leur permettant de s'embarquer le lendemain, à onze heures. Le directeur leur annonça, en même temps, qu'ils seraient mis en liberté dès cinq heures du matin, afin de pouvoir prendre congé de leurs amis. Une nouvelle déception les attendait.

« Dès l'aube, nous étions sur pied, dit le P. F. Rodrigues. Nos préparatifs faits, nous frappons à la porte de notre prison. Après une longue attente, un garde vient nous dire qu'un ordre envoyé du ministère nous enjoint de nous rendre directement de la prison aux quais. C'était une dernière faveur du ministre de la justice. Il nous avait spoliés et bannis, et maintenant il ne consentait pas même à nous laisser dire un dernier adieu à nos parents et à nos amis. »

Voici encore quelques passages particulièrement intéressants de la narration du P. Antunes :

« On m'avait assuré, le 21 octobre, dit-il, que je m'embarquerais le lendemain avec quatre de mes confrères, sur le paquebot hollandais *Vondel*. Je ne croyais plus guère à ces promesses. Les hommes de la république nous avaient déjà si bien habitués à les voir manquer à leur parole. La nuit se passa entre la crainte et l'espérance. J'avais en mon pouvoir, il est vrai, mon deuxième sauf-conduit, mais n'avait-on pas cassé déjà le premier ? La veille au soir, le directeur m'avait déclaré, en présence de M. Lara Everard et de son fils, mon élève à Campolide, que je serais mis en liberté le lendemain à cinq heures du matin, et que je pourrais alors aller où je voudrais jusqu'à l'heure de l'embarquement. Le jour suivant, le directeur était sorti de bonne heure et avait donné aux gardiens l'ordre de ne nous laisser partir qu'à dix heures et demie et de nous faire conduire, sous escorte, au bateau.

Le même directeur m'avait dit, en outre, qu'il viendrait le lendemain me prendre en automobile pour aller à Campolide et visiter avec moi le collège, et que je pourrais profiter de cette occasion pour emporter mes livres et mes manuscrits, en conformité

avec l'autorisation que j'avais reçue, à cet effet, du Dr. Theophilo Braga à qui je m'étais adressé directement. Mais le directeur non seulement ne tint pas parole, mais ne daigna pas même me dire un mot d'explication. Quand, au départ, je voulus prendre congé de lui, j'appris qu'il était sorti de grand matin, à cheval, et qu'on ne savait pas quand il serait de retour. Mais oublions tout cela. De grand cœur, je pardonne et les injures que j'ai reçues et les calomnies qu'on a répandues sur mon compte et sur celui de mes frères (1).

On a, à dessein, fait courir le faux bruit que les prisonniers étaient pleins de reconnaissance envers le ministre de la justice. J'ai protesté, pour ma part, en présence du directeur lui-même, contre certaines expressions publiées dans le *Mundo* et que le *reporter* m'attribuait bien gratuitement.

Si je vous suis reconnaissant à vous en particulier, avais-je dit alors à Sanches de Miranda, pour les prévenances dont j'ai été l'objet, je ne dois, par contre, au ministre de la justice d'autre bienfait que celui de m'avoir incarcéré ici injustement.

Je ne sais si ces mots furent rapportés au ministre. Un jour, M. Sanches de Miranda me demanda si j'avais de l'argent pour le voyage. En réponse, je lui ai demandé pourquoi le gouvernement qui nous avait tout *volé* ne nous payait pas le voyage. Il trouva que l'expression était dure.

— Oh ! mettez *pris* à la place de *volé*, lui répondis-je.

Le directeur me fit remarquer que si j'entendais parler du collège de Campolide, il ne fallait pas oublier que la populace y avait fait d'énormes dégâts et que par conséquent... Je l'interrompis par un éclat de rire qui le déconcerta et j'ajoutai :

— De fait, tout cela n'a presque plus de valeur ; toutefois si vous, monsieur, ou le ministre de la justice, me laissiez retourner à la bibliothèque, soyez certain que, même sans lumière et les yeux fermés, je trouverais, en moins de cinq minutes, assez de livres pour payer le voyage de tous ceux qui sont, en ce moment, avec moi dans cette prison.

Une autre fois, il me parla du R. P. Provincial et d'autres *gros bonnets* de l'Ordre. Un des plus grands ennuis d'Afonso Costa, c'était précisément de n'avoir pu mettre la main sur quelques-uns de ceux qu'il recherchait le plus.

(1) M. Sanches de Miranda pouvait, il est vrai, alléguer comme excuse les ordres du ministre. Il aurait dû cependant expliquer aux Pères le motif du changement.

— Où se trouve le P. Cabral ? me demanda à brûle-pourpoint Sanches de Miranda.

— Je ne le sais pas au juste, lui répondis-je. J'ai ouï dire qu'il était en Hollande ; j'en doute ; mais je puis vous assurer qu'il n'est plus en Portugal.

— En êtes-vous sûr ?

— Très sûr, et vous pouvez le dire au ministre de la justice. Mais quel intérêt a donc Afonso Costa à arrêter le P. Cabral ? Si j'en juge par la haine que le ministre lui voue, *et d'après ce que j'ai, de plus, entendu dire*, je crois que, s'il avait pu l'avoir entre les mains, il l'aurait fait fusiller.

En entendant ces mots, le directeur me regarda, ahuri :

— En voilà une idée !

— Mais oui ! En ces temps de procédés arbitraires et de violences qui dépassent de loin le despotisme de toutes les dictatures, serait-il bien surprenant que la république portugaise se débarrassât d'un homme qu'elle répute *très dangereux*, quand elle me traite moi et tant d'autres *innocents* de la façon que l'on sait ?

Nous avions bien souvent des discussions semblables. Nous restions, après comme avant, bons amis quand même, grâce au caractère particulier de ce militaire. »

L'exode.

Le 19 octobre, il ne restait plus au Limoeiro que des Jésuites. Après un nouvel interrogatoire, les religieux de Saint-François et de Saint-Vincent de Paul avaient reçu l'ordre de se disperser. Il ne leur fut pas même permis de vivre deux ensemble dans la même maison. Ce ne fut qu'à cette condition expresse, et après seulement que des hommes de confiance se furent portés personnellement garants pour eux, qu'ils reçurent un sauf-conduit du ministère.

Pendant tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, franciscains, lazaristes et jésuites avaient formé une seule famille où la fraternité évangélique régnait dans toute sa beauté. Des cadeaux que les uns recevaient, chacun avait sa part.

« Nous nous consolions mutuellment, écrit le P. Coutinho, et nous nous aidions à rendre moins pénibles ces tristes journées. »

En quittant leur prison, ces saints religieux, malgré la hâte

qu'on avait de les faire sortir, tinrent à cœur d'exprimer aux enfants de Saint Ignace toute leur reconnaissance. Quelques-uns même voulurent le faire, de nouveau, par lettre.

« Grâces à Dieu, je suis enfin en liberté, écrivait au P. Seraphim, le R. P. Abilio dos Santos, lazariste. Je regrette vivement de ne pouvoir aller vous remercier de vive voix, vous et tous vos honorés confrères, de toutes les prévenances et de toute la charité dont vous avez bien voulu faire preuve envers moi et envers mes quatre frères prisonniers. Je ne trouve pas d'expressions suffisantes pour vous rendre grâces, comme il le faudrait, pour tant de bonté. Je ne cesserai jamais, du moins, de demander à Notre-Seigneur de vous récompenser, de continuer à vous accorder la patience et de vous faire sortir le plus tôt possible de cette prison... »

Dans la soirée du 22 octobre, le *Vondel* emporta enfin loin du Portugal le P. Antunes et ses quatre compagnons.

Le départ des cinq exilés fut annoncé, le lendemain, sur un ton sarcastique, par divers journaux.

Ceux qui restaient se convainquirent bien vite que le gouvernement ne leur permettrait, en aucune façon, d'entrer en Espagne et qu'il souhaitait ardemment cependant de les voir prendre le chemin de l'exil. Le directeur de la prison les informait avec soin des paquebots qui devaient faire escale à Lisbonne. De son côté, un ami très dévoué, M. Pierre Chancerelle, industriel breton depuis longtemps établi à Setubal, s'occupait du voyage et tâchait de retenir à l'avance des places sur les bateaux, lesquels malheureusement étaient déjà souvent au complet. C'est ainsi que le 26 octobre, deux prisonniers seulement, les Pères Bento Rodriguez et Coutinho, purent s'embarquer — et à l'improviste — sur l'*Orissa* qui allait aussitôt partir pour le Brésil. Ils n'eurent pas même le temps de prendre le linge et les vêtements qui leur auraient été nécessaires.

« Nous avons dû voyager en première, écrivait le P. Coutinho, toutes les places de seconde étant déjà occupées. De quel secours ne nous furent pas les aumônes qu'on nous avait faites ! La première messe que j'ai célébrée à bord, et la première aussi que j'ai dite au Brésil, je les ai offertes à Notre-Seigneur en action de grâces et appliquées à nos bienfaiteurs. Je garde de tous ceux-ci et de chacun d'eux un ineffaçable souvenir et je ne cesserai de prier pour ces personnes généreuses. Elles s'intéressaient tellement à nous que, malgré le chagrin que leur causait notre départ,

elles attendaient anxieuses l'heure où nous serions enfin libres et en sûreté. »

Le P. Bernardino Monteiro avait demandé au ministre l'autorisation d'aller terminer ses jours chez son frère. Deux médecins, l'ayant examiné, avaient déclaré que son état de santé ne lui permettait pas d'entreprendre un voyage à l'étranger. Sanches de Miranda, dont le vénérable vieillard avait conquis la sympathie, s'était chargé de remettre lui-même ce document au ministre de la justice. Le cher malade obtint, en effet, un sauf-conduit et partit le 27 octobre. Il resta quelque temps chez son frère.

« Je renouvelle mes vœux presque tous les jours, écrivait-il, le 2 novembre, au P. Cabral ; car je suis et je veux rester jusqu'à la fin, l'enfant de la Compagnie de Jésus. »

Il ne tarda pas à se rendre dans une maison de la Compagnie, en Espagne, dans celle précisément où, plus de cinquante ans auparavant, il avait commencé sa vie religieuse et c'est là que, quelques mois plus tard, il expira saintement.

Le *Mundo*, dans son numéro du 28 octobre, appelait *déserteur de son ordre* ce religieux exemplaire. Il en publia même le portrait pour satisfaire la curiosité publique et en retirer son petit profit. Bien des personnes, en effet, achetèrent ce numéro, on devine avec quelle pieuse intention.

Treize prisonniers du Limoeiro, et parmi eux les Pères Ferreira, Ilhão, Justino et Machado, s'embarquèrent, le 28 octobre, sur le *Sindoro*, en même temps que vingt-deux religieux détenus jusque là à Caxias.

Au lieu de leur donner un sauf-conduit, on les avait mandés, à l'heure même du départ, au ministère de la justice. Le P. Machado, qui ne marchait qu'avec difficulté, tomba en y arrivant et se fit une blessure à la jambe.

Ce Père, très estimé de tous pour son savoir et ses vertus, fut peut-être celui qui eut le plus à souffrir en prison. Mais il dissimulait, autant qu'il pouvait, les souffrances physiques et les angoisses qui le torturaient. Jamais il ne voulut se présenter ni au médecin ni à l'infirmier de la prison, de peur d'être envoyé à l'infirmerie et d'y rester seul, quand les autres partiraient. Il voulut, à tout prix, s'embarquer avec ses frères.

Il devait, plus tôt qu'on ne le pensait, consommer son martyre. Il mourut saintement à Gibraltar, le premier vendredi du mois de novembre.

Le P. Carlos de Gouveia.

A l'infirmerie du Limoeiro, il y avait un autre malade, le P. Carlos de Gouveia dont l'état était plus grave.

A l'hôpital de Torres Vedras (1), on eut vite reconnu combien son traitement serait difficile et coûteux. Le pauvre Père avait, à tout moment, besoin d'être assisté ; très souvent, il fallait changer son linge. Le directeur de l'hôpital s'entendit avec les autorités pour faire transporter ailleurs le malade, qui suppliait qu'on le conduisît à Porto.

Le 25 octobre, le P. Gouveia fut envoyé à Lisbonne pour y être examiné à la préfecture. Il fallut le porter jusqu'au train. L'agent de police qui l'accompagnait se montra excellent chrétien. Il le soigna avec beaucoup de charité et lui acheta même, à ses propres frais, quelques douceurs. Il était nuit quand le malade arriva à Lisbonne. Après bien des hésitations, il fut envoyé au Limoeiro.

Dans le silence rigoureux de la prison, le P. Seraphim entendit des pas qui montaient lentement l'escalier du cinquième étage, puis un bruit de clefs. Il courut à la porte. Un gardien lui présenta le P. Gouveia, avec ces simples mots :

— Voici un frère de plus.

Et le malade, promenant ses petits yeux si vifs, sur l'intérieur de cette prison où tout le monde était déjà couché, ne put réprimer une exclamation à la fois de tendresse et de compassion :

— Oh ! les pauvres ! Comme on vous traite ici !

C'était toute sa belle âme et son bon cœur que le P. Gouveia révélait dans ces paroles si simples. Son état de santé à lui était lamentable, mais il s'oubliait lui-même pour reporter sur ses frères toute sa pitié !

Deux Frères se levèrent aussitôt pour s'occuper du pauvre malade qui fut, le lendemain, envoyé à l'infirmerie. Le P. Seraphim donna de généreux pourboires à tous les employés qui devaient prendre soin du pauvre infirme ; il fit laver son linge, lui en donna d'autre que les bienfaiteurs avaient apporté et recommanda instamment aux gardes de l'avertir immédiatement de tout

(1) Le P. Gouveia reçut, à l'hôpital, la visite d'un Père Franciscain qui, malgré sa pauvreté, trouva encore le moyen de lui laisser, au départ, une aumône sur l'oreiller. Dans la suite, un curé des environs le secourut très généreusement.

ce qui serait nécessaire, afin que rien ne manquât au malade.

Ajoutons qu'à l'infirmerie, tous les employés s'empressèrent autour du Père avec beaucoup de charité et qu'ils méritèrent les gratifications qui leur étaient distribuées d'une main généreuse.

Le P. Seraphim ne pouvait se résoudre à abandonner la prison avant d'avoir remis le cher malade aux soins d'une personne de confiance. Il passa des jours remplis d'inquiétude à s'occuper de cette affaire.

Au Limoeiro, on songeait à envoyer le P. Gouveia à l'hôpital de S. José. Mais Afonso Costa voulait qu'on l'embarquât avec les Jésuites qui restaient encore : il trouvait que c'était déjà trop d'avoir permis à un d'entre eux (le P. Monteiro) de rester en Portugal !

Enfin, après bien des démarches, il fut décidé que le P. Gouveia serait transporté à l'hôpital du Carmo, à Porto, dont il avait autrefois été l'aumônier. Sanches de Miranda favorisa ce plan, et, le 2 novembre, le cher malade put prendre le train de Porto entouré des soins et des témoignages de charité sacerdotale de M. l'abbé Rodrigues da Cruz qui l'accompagna durant tout le voyage.

Cependant le malade ne put quitter le Limoeiro sans qu'on prît sa photographie. On la prit, de nouveau, à Porto, par ordre exprès d'Afonso Costa qui fit même passer le Père par le service anthropométrique. Le tout-puissant ministre craignait trop que ce Jésuite qui, de l'avis des médecins, n'avait plus que peu de temps à vivre, ne jouât, un beau jour, quelque mauvais tour à la police républicaine !

Le P. Gouveia fut soigné, à l'hôpital de Porto, avec une charité vraiment extraordinaire. Il y mourut, de la mort des saints, le 2 février suivant.

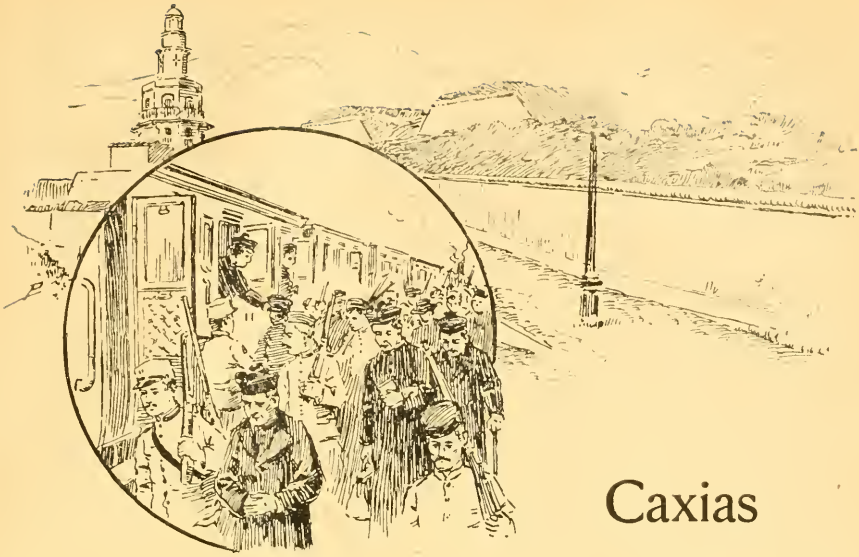
Encore les bienfaiteurs.

Le nombre des Jésuites avait considérablement décru au Limoeiro : tant qu'il en resta un seul, l'affluence des visiteurs ne diminua pas. A l'heure réglementaire, la pièce destinée à les recevoir était toujours remplie. Plusieurs de ces généreux amis n'omirent pas un seul jour cette œuvre de miséricorde que les circonstances transformaient pour eux, en s'en convaincra facilement, en acte héroïque. Plusieurs personnes qui ne purent venir au Limoeiro y suppléèrent de diverses façons.

Je ne puis manquer de mentionner ici Son Excellence Mgr Mendes Bello, Patriarche de Lisbonne. Non content d'envoyer son secrétaire visiter, en son nom, les religieux prisonniers, il demandait très souvent de leurs nouvelles à M. l'abbé Rodrigues da Cruz et leur fit remettre, par les mains de ce prêtre zélé, une somme considérable pour subvenir aux frais de leur voyage. Il en fit autant pour les prisonniers de Caxias.

De plusieurs provinces de Portugal, les lettres affluaient, apportant aux prisonniers des témoignages précieux de sympathie et des félicitations, accompagnées très souvent de secours divers.

Enfin, il nous est agréable de reconnaître que le directeur de la prison fut fidèle jusqu'à la fin à la promesse faite aux prisonniers, le premier jour, de leur laisser entièrement le droit de correspondre librement avec leurs amis, soit par lettres, soit par télégrammes.



Caxias

Au fort de D. Luiz I à Caxias.

Nous avions enfin gravi les flancs de la montagne, raconte le R. P. Alves, recteur de Barro ; les portes de la forteresse qui devait nous servir de prison s'étaient ouvertes et nous nous trouvions dans un long couloir souterrain éclairé à peine par la faible lumière d'une lampe à pétrole.

Je n'oublierai jamais les impressions de ce premier moment. Ce cachot où nous allions être enfermés ne serait-il pas pour nous ce qu'avait été pour les Jésuites, victimes de Pombal, le fort de S. Julião, et, pour comble d'infortune, n'allions-nous pas être encore séparés les uns des autres ?

Cette pensée me torturait. Pendant que nous attendions, je demandai à un sous-lieutenant quels étaient les ordres qu'on avait donnés à ce sujet.

— Nous allons voir cela, répondit-il. Vous pourrez peut-être rester ensemble. Bien logés, vous ne le serez certainement pas. L'endroit est humide, et il n'y a encore rien de préparé. Il y a à peine quelques heures qu'on nous a annoncé votre arrivée ici. Nous avons envoyé chercher des paillasses. Si elles viennent à temps, passe encore ; autrement, il faudra vous contenter, cette nuit, de quelques planches nues.

Nous avons dû attendre longtemps avant qu'on nous désignât un logement.

Pendant ce temps, le Frère Mariz, malade et exténué, s'était affaissé et appuyait péniblement sa tête sur une valise. Le Frère Mendes Lages, qui est médecin, courut demander du secours à l'officier de service. Le malade fut transporté à l'infirmerie et le

Caxias.

L'entrée du fort.

Dr. Lages reçut l'ordre de s'installer dans une chambre voisine, pour le soigner.

L'infirmerie était une grande salle bien aérée, avec une magnifique vue sur le Tage. L'air y était excellent ; par contre, le lit était misérable....

L'infirmier bénéficia aussi de ce régime privilégié : on étendit pour lui une paillasse sur le plancher et on lui accorda même, ainsi qu'au malade, le luxe d'avoir des draps.

On entre dans le fort par un couloir souterrain suivi d'un

escalier. La lumière, de plus en plus faible, y cède bientôt la place à la nuit noire, de sorte qu'on n'y peut s'aventurer qu'à tâtons et avec les plus grandes précautions. Au fond, deux escaliers montent, à droite et à gauche, jusque dans la casemate qui servit de prison aux religieux : espèce de galerie large et longue, dit le P. Brito, s'étendant sous terre en zigzag et ne recevant de lumière que d'un côté, par une série de minuscules fenêtres en forme de meurtrières.

« La première nuit, dit le R. P. Alves, fut mauvaise. Pour tout souper, nous avions eu un verre d'eau froide. Plusieurs d'entre nous n'avaient pas encore de paillasse et bien des fenêtres étaient dépourvues de vitre. Les officiers qui avaient la surintendance du fort firent, dans la suite, droit à nos réclamations. Mais l'expérience nous montra qu'il était indispensable de laisser pendant la nuit entrer un peu d'air. Le froid eût été inoffensif, si les lits avaient été un peu plus confortables. Or nos couchettes se réduisaient à bien peu de chose : des deux côtés d'un étroit passage, sur une sorte d'estrade en planches, des paillasses étaient étendues les unes à côté des autres, munies d'une couverture et d'un sac rempli de paille servant d'oreiller. »

« Et pourtant c'était bien mieux que le plancher de la caserne d'artillerie, dit à son tour le P. Brito. De plus, il y avait à Caxias quelques cuvettes et des essuie-mains pour se laver : luxe inconnu à la caserne (1). »

Le *Seculo* narrait comme suit, le 8 octobre, l'arrivée au fort des Jésuites de Barro et leur première journée.

... Les prisonniers, escortés par un détachement du 15e régiment d'infanterie et accompagnés par des gens du peuple portant des torches allumées, furent reçus par l'officier d'inspection, le sous-lieutenant Wanzeller et conduits dans une galerie de contrescarpe, le long du fossé.

Le commandant de la forteresse a reçu l'ordre du quartier général de leur adoucir un peu la rigueur de leur détention, mais de leur interdire absolument, vu que ce sont des prisonniers politiques, toute communication avec le dehors. Pour ce motif, on a refusé hier à l'un des Pères l'autorisation de recevoir la visite de son frère.

Les prisonniers peuvent sortir de leur casemate et se promener sur une cour de 10 mètres de long. C'est là aussi qu'on leur sert, pour leurs repas, la ration des sergents.

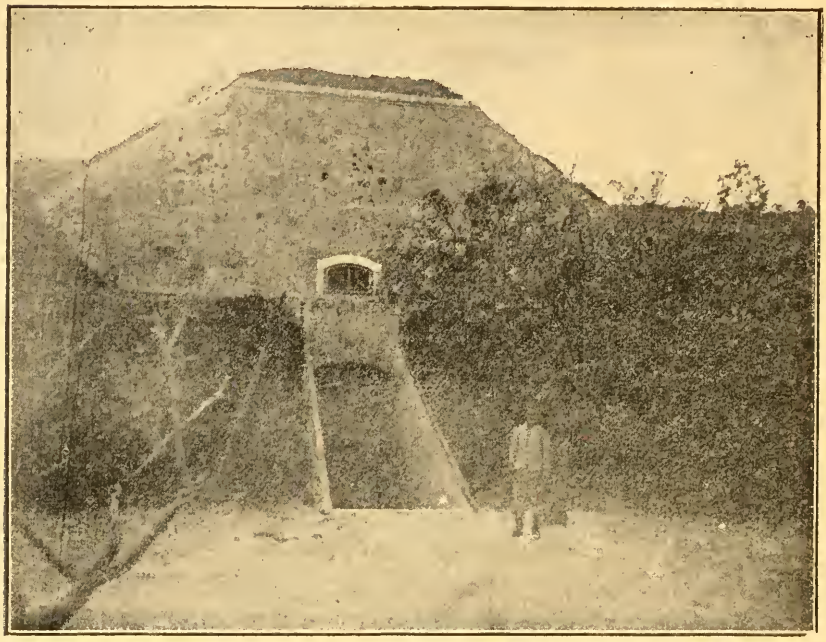
(1) A la caserne, on arrivait aussi à se laver. Voici une description que le P. Luisier a faite de cette scène pittoresque : On se mettait à deux : l'un remplissait un gobelet de l'eau qu'on nous apportait pour boire ; puis, à l'embrasure d'une fenêtre, il versait cette eau sur la main de celui qui se débarbouillait ; après cela, les rôles changeaient. Nous avions, en tout, deux essuie-mains qui servaient aussi pour nettoyer les cuillers.

Dans la matinée d'hier et aussi durant la nuit, ils ont prié longtemps, tout en se promenant et en lisant dans leur livre de messe.

Les religieux occupent la même prison où avaient été enfermés les soldats de marine et les hommes du peuple arrêtés à l'occasion des tumultes survenus durant la dictature de João Franco.

Le R. P. Alves nous fournit les détails suivants :

« Nous devons à l'obligeance de M. le Commandant Fontoura



Caxias.

L'entrée de la galerie souterraine où les religieux furent détenus.

Guedes d'avoir été traités avec une certaine bienveillance. En arrivant à Caxias, il s'entretint longuement avec M. le général Cardeira. Il lui recommanda les prisonniers, qui étaient, lui a-t-il dit, des gens pacifiques, et avaient comme supérieur un de ses meilleurs amis.

« Je le tiens du général lui-même, qui, le lendemain, dans la soirée, vint nous faire une visite.

« Le sous-lieutenant Wanzeller fit, lui aussi, tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir notre situation.

« Dès les premiers jours, je fus appelé à la secrétairerie, où je trouvai le commandant de la forteresse, le capitaine Rosa. Il me reçut avec beaucoup de complaisance et se déclara prêt à faire droit à nos demandes.

« De retour à la prison, M. Wanzeller m'indiqua un endroit à l'air libre, où nous pourrions nous promener, me recommandant seulement d'éviter de nous montrer au dehors afin de ne pas provoquer la populace des alentours. »

Le régime du fort.

Deux fois par jour, vers neuf ou dix heures du matin, et entre quatre et cinq heures du soir, les prisonniers prenaient leur repas.

« Nous nous sommes assis par terre, un peu au hasard, dit le Frère Ferreira Fontes, en parlant de la première journée de son séjour à Caxias, et l'on nous distribua des plats abondamment pourvus de pommes de terre, avec quelques menus morceaux de viande. Un gobelet rempli de café termina ce banquet. Chacun avait une assiette, une fourchette et une cuiller, bien rustiques, sans doute, mais qui étaient, tout de même, utiles. J'en étais dans l'admiration et, sur mon journal, je trouve à la fin du récit de cette première journée, cette exclamation : Que le bon Dieu soit loué !

« Les jours passés à la caserne du 1er d'artillerie m'avaient, on le voit, suffisamment habitué à me contenter de peu.

« Le reste de la journée se passa sur cette cour, en plein air, à causer et à prier.

« A cinq heures, dîner : une soupe raisonnablement bien réussie, un plat de viande et le gobelet rempli, cette fois, de vin. »

A certains jours, il y eut du poisson, des pois chiches... Ce n'était plus la disette noire. Parfois même, le dimanche, une pomme fournit le dessert.

Le vendredi, ajoute le P. Brito, on nous servait du maigre.

Le Frère Ferreira va encore nous donner le règlement de la journée adopté par les prisonniers qui, dans leur souterrain, avaient l'entière disposition de leur temps.

A six heures, lever, suivi d'une heure de méditation et, les dimanches ou jours de fête, d'un chapelet pour suppléer, de quelque façon, à la sainte messe. Venait ensuite une récréation.

Vers neuf heures, déjeuner.

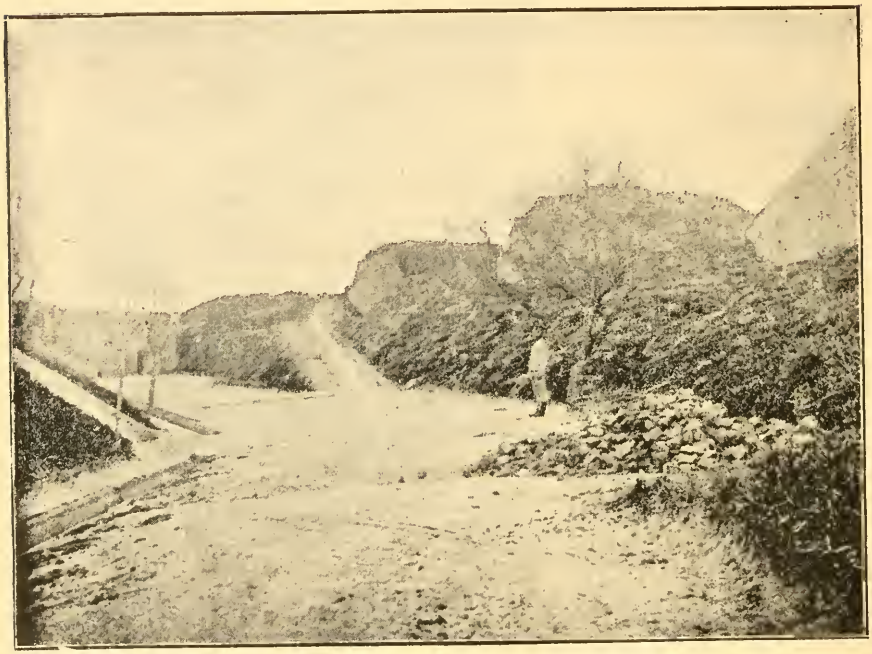
A midi, examen de conscience suivi de la sieste et de la lecture spirituelle.

Vers quatre heures, dîner.

A sept heures, litanies des saints : puis, préparation en commun de la méditation du jour suivant.

A sept heures et trois quarts, examen de conscience et coucher.

Pères, juvénistes et novices ne faisaient qu'une seule commu-



Caxias.
Cour intérieure où les religieux pouvaient se promener pendant le jour.

nauté ; ces derniers faisaient toutefois, dans la soirée, leur méditation supplémentaire habituelle.

Pour la lecture spirituelle, qui était faite en commun et durait une demi-heure, un juvéniste lisait à haute voix dans un volume des sermons de Vieira, l'unique que les prisonniers eussent à leur disposition.

Plus d'une fois aussi, il y eut des exhortations à la communauté. Le P. Antonio da Costa Cordeiro donnait des leçons de

mathématique. Puis, les religieux chantaient de pieux cantiques, ce qui remplissait d'admiration les braves troupiers, qui n'avaient jamais vu de prisonniers aussi joyeux que ceux que la république leur avait envoyés.

La communauté religieuse de Caxias. Une cérémonie de vœux dans la casemate.

Il y avait à Caxias quatre-vingt-deux Jésuites de Barro, vingt-trois de Campolide, dix-neuf religieux de la Congrégation du Saint-Esprit, cinq Salésiens, et un Jésuite de Setubal, le R. P. Manuel Nunes (1).

Le Supérieur des religieux du Saint-Esprit était le R. P. Dunoyer, français :

« Il portait, dit le Frère Ferreira Fontes, une soutane vieille et usée. Quand on l'avait arrêté à Carnide, on ne lui avait pas même donné le temps de prendre d'autres habits. Il fut toujours d'une vaillance à toute épreuve. »

A la date du 15 octobre, le même narrateur écrivait encore :

« Aujourd'hui, après dîner, tous les Pères, les scolastiques et les Frères de la Congrégation du Saint-Esprit ont quitté la forteresse. Nous nous sommes embrassés affectueusement. Je n'oublierai jamais les bons exemples que tous nous ont donnés en ces jours d'épreuve. Ils enduraient ces mauvais traitements avec une joie peu commune ; pas un visage triste parmi eux. Ils furent conduits au ministère de la justice au milieu d'un cordon de cavalerie. Un sergent qui les a accompagnés, m'a raconté que les soldats durent croiser la baïonnette pour contenir la canaille. »

Disons encore qu'il y avait à Caxias neuf Jésuites espagnols, deux suisses, trois brésiliens, trois chinois, deux anglais, un français et un autrichien.

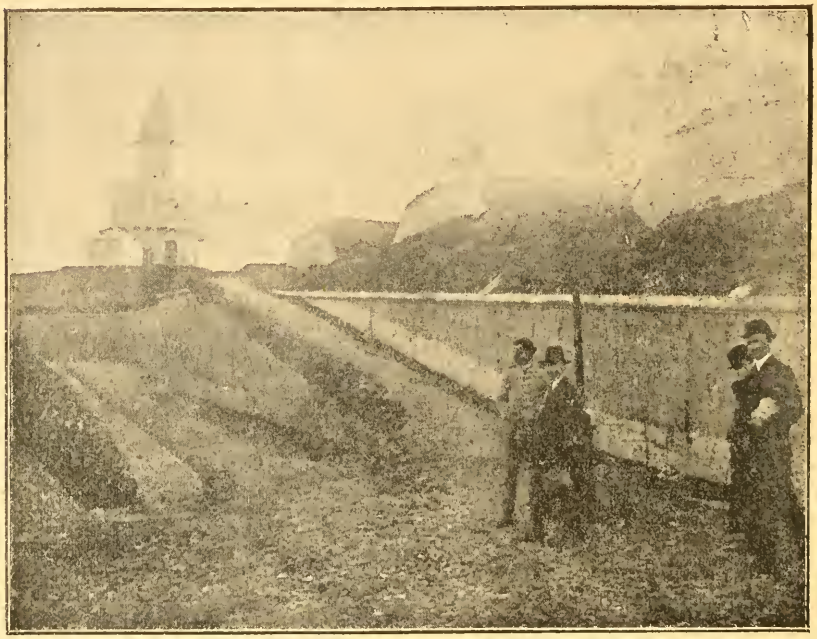
« Le jour de Saint François de Borgia (10 octobre), rapporte

(1) Parmi les religieux de Barro, se trouvaient le R P. Recteur et Maître des Novices, Antonio Maria Alves ; le R. P. Instructeur des Pères de la troisième Probation, Antonio da Çosta Cordeiro ; le P. Silvestre Neves, Père spirituel ; le P. Domingos Fernandes, ministre ; le P. Romano Maturana, professeur de théologie, le P. Alexandre Monteiro, professeur de littérature et douze Pères lerliaires, pour la plupart, étrangers.

Parmi les religieux de la Congrégation du Saint-Esprit, il y avait quatre prêtres, treize étudiants et deux Frères. Le R. P. José Alves Terças était, à Lisbonne, le directeur d'une revue très estimée : *Portugal em Africa*.

Un seul des cinq religieux salésiens était prêtre

le R. P. Alves, un novice avait achevé ses deux ans de noviciat. C'était le P. José dos Reis qui était tout disposé à s'offrir à Dieu en holocauste. Il ne manquait que l'autel et le saint sacrifice. A la messe, il ne fallait pas y penser, l'autel, on l'improvisa : une valise fut placée contre le mur de la prison, sur la valise on étendit un essuie-main ; par terre, une couverture remplaçait les riches tapis, et, au-dessus, suspendu à la muraille, il y avait mon



Caxias.

Les batteries et le phare.

crucifix. C'est devant cet autel, que le P. José dos Reis, en présence de toute la communauté, prononça ses vœux. Puis, chacun lui donna l'accolade fraternelle et lui offrit ses félicitations : elles devaient certes venir plus que jamais du plus intime du cœur. »

Qu'aurait dit Afonso Costa, si quelqu'un lui avait appris que ses prisonniers osaient, d'une manière si flagrante, transgresser les décrets de la république? C'est une vraie folie que de prétendre arrêter l'élan d'une âme libre vers Dieu.

Religieux et officiers.

Les témoignages des religieux sont, en général, pleins d'éloges pour les officiers du fort de Caxias. Il s'établit même, de la part de ceux-ci, un régime de confiance qui contribua beaucoup à adoucir la situation des religieux.

Les soldats, de leur côté, rendaient justice aux vertus de leurs prisonniers, ce qui ne les empêchait pas de continuer à penser et à

Caxias.

Soldats et jeunes religieux.

dire tout le mal possible des Jésuites. Une phrase entendue un jour de la bouche d'un soldat vaut, à elle seule, tout un traité de psychologie sociale.

« On arrête ces gens qui sont si bons, disait-il à ses camarades, et on n'est pas capable de mettre la main sur un seul Jésuite. Et ces coquins continuent à tirer des coups de fusil dans leurs souterrains ! »

« Nous avons enfin quitté le fort, écrivait, le 3 novembre, le Frère Ferreira Fontes ; et c'est avec regret que nous avons dit adieu, non certes aux casemates, mais à plusieurs officiers et

soldats qui nous ont toujours traités généreusement, et je crois aussi que nous avons laissé parmi eux des sympathies. Tous les officiers et une bonne partie de la garnison se trouvaient aux fenêtres, à notre passage, nous souhaitaient un bon voyage et agitaient leurs mouchoirs. Et nous partîmes en causant avec les soldats. »

Le R. P. Recteur de Barro interrogé par Afonso Costa.

Le 13 octobre, le ministre de la justice soumit, à Caxias, le R. P. Antonio Maria Alves à un interrogatoire. Le lendemain, les journaux donnèrent à leurs lecteurs des relations assez fantaisistes de ce qui s'était passé à cette occasion.

Voici les informations publiées par le *Diario de Noticias*, semblables en tout à celles du *Seculo*. Nous y ajouterons les annotations, indispensables pour le rétablissement de la vérité, écrites par le R. P. Alves :

Les 128 (1) Jésuites prisonniers au fort de Caxias sont interrogés par le ministre de la justice. — Hier, à une heure de l'après-midi, M. le Dr. Afonso Costa s'est rendu au fort de Caxias, pour procéder à l'interrogatoire des Jésuites étrangers qui s'y trouvent. Il avait avec lui son secrétaire, M. Germano Martins. L'illustre député espagnol, D. Rodrigo Soriano, directeur de *Espana Nueva* et quatre autres rédacteurs du même journal, MM. Augusto Rivero, Manuel Latorre, Antonio Villa et Rufino de Orbe l'accompagnaient, dans une autre automobile.

Monsieur le Ministre de la Justice commença par visiter les prisons où il s'entretint longuement avec divers religieux (2). Il s'installa ensuite dans une salle afin d'y procéder à l'interrogatoire des Jésuites étrangers de Barro.

Le premier qui se présenta, ce fut le directeur ou recteur... qui a fourni des détails très intéressants sur le fonctionnement du collège.

Il s'appelle Antonio Maria Alves et est originaire de Proença a Nova. Le collège porte le nom de Collège de Notre-Dame des Anges et appartient à l'Association « Fé e Patria », ramification de la Compagnie de Jésus (3). Le P. Alves entra dans la Compagnie en 1880, à l'âge de qua-

(1) Dans ce nombre, sont inclus les religieux du Saint-Esprit et les Salésiens détenus avec nous.

(2) C'est faux. Afonso Costa n'a ni visité les prisons, ni parlé longuement avec aucun religieux, en dehors de l'interrogatoire.

(3) On sait que l'Association appelée « Fé e Patria » avait une existence légale (cf. Décret du 8 oct., art. IV, *voir p. 158*) et qu'à cette société les Jésuites pouvaient légitimement donner leur nom.

torze ans (4). Il devint ensuite professeur et recteur. Il a fait des études et occupé divers emplois à Setubal, Campolide, San Fiel, Barro, et dans les séminaires de Macao et de Timor (5). Il a publié un ouvrage sur les Congrégations Mariales (6) en Chine et à Macao, ainsi qu'un récit de voyage.

Interrogé sur l'assassinat d'un homme du peuple commis dans la nuit du 5 au 6 octobre — assassinat que nous avons raconté et qui était le principal motif de l'interrogatoire — il déclara que ni lui ni aucun des siens n'avaient pris la moindre part à ce crime, que tous d'ailleurs étaient couchés, au moment où le meurtre fut commis...

Sachant que le nouveau régime était solidement établi (7), il a avoué, sans difficulté, au Ministre de la Justice qu'il y avait à Barro un noviciat, que chaque candidat y restait deux ans, qu'il s'y faisait, outre les études, des exercices religieux, sous sa propre direction, avec différentes pratiques de mortification, comme l'usage du cilice, etc. (8)

---

(4) Afonso Costa me demanda quand j'avais fait profession. Je le priai de bien vouloir m'expliquer ce qu'il entendait par profession.

— J'entends par là, répondit-il, votre entrée en religion ou dans l'ordre des Jésuites.

— Dans ce cas, ce fut en 1880.

(5) A Timor, il n'y a aucun séminaire.

(6) Lorsqu'il m'eut entendu dire que j'avais publié un livre sur les congrégations mariales (*Congregaçoes Marianas*), il ordonna à son secrétaire d'écrire :

— Il est l'auteur d'un livre sur les *marianes*.

— Pardon, Monsieur le Ministre, répliquai-je, veuillez dicter, s'il vous plaît, mes paroles, telles que je les ai dites.

— C'est bien, dit le ministre, écrivez : Congrégations mariales.

(7) Ceci est pure invention du journaliste. J'ai dit simplement que, vu que le ministre nous expulsait *à titre de Jésuites*, je n'avais aucune difficulté à déclarer que je l'étais en effet, et que c'était pour moi un vrai plaisir que de le dire.

(8) Le ministre m'accusa de laisser mes novices des journées entières sans nourriture. Je lui répondis que c'était absolument faux, que les novices étaient aussi bien nourris que les autres, qu'ils mangeaient à la même table et étaient servis de la même façon que les autres Pères et moi.

— Mais ils font usage du cilice, et c'est en cela qu'ils font consister toute la perfection !

— Oui, ils font quelque usage du cilice et de la discipline :

Il a ajouté que la Compagnie de Jésus n'a, en Portugal, aucun adhérent du sexe féminin (9) et qu'on exige que les candidats soient âgés de quinze ans pour être admis (10).

---

mais croyez bien qu'ils ne sont pas les seuls à le faire. Tous les autres, et moi tout le premier, nous nous servons de ces instrument de mortification. Combien je regrette, par exemple, d'avoir, pressé comme j'étais, laissé à Barro mon cilice et mes disciplines.

Là dessus, Afonso Costa, embrasé d'un *saint zèle* pour la défense des droits de celui que les écrivains mystiques appellent le *vieil homme*, s'écria :

— Père Alves, je suis stupéfait d'entendre un pareil langage de la bouche d'un homme instruit comme vous l'êtes. Avec de telles manières d'agir, vous reculez de cinq siècles.

— Et vous, Monsieur, en condamnant ce que l'Eglise a toujours approuvé depuis son origine, vous reculez, non pas de cinq, mais de vingt siècles bien comptés. D'ailleurs, permettez que je vous dise que nous voyons les choses d'un point de vue plus élevé que le vôtre, des régions *du surnaturel*. Vous avez ajouté que nous autres Jésuites, nous faisons consister la perfection dans l'usage des cilices et des disciplines. Eh bien, sachez que nous ne nous servons de ces instruments que comme de moyens pour fortifier notre volonté et nous vaincre nous-mêmes.

Je me plaignis ensuite qu'Afonso Costa eût fait siennes, dans ses questions, des accusations calomnieuses inventées par des journaux sans dignité. Le ministre, après quelques moments, m'interrompit en disant :

— Malgré le plaisir que j'ai à vous écouter, comme je manque de temps, passons à autre chose...

(9) Le ministre me demanda si c'était vrai que la Compagnie eût aussi des maisons religieuses de femmes.

— Nous n'en avons pas, répondis-je, et nous ne pouvons pas en avoir. Nous ne pouvons être ni les supérieurs ni les directeurs spirituels de communautés de femmes, comme vous pourrez vous en rendre compte vous-même en faisant venir de Barro, par exemple, un des nombreux exemplaires de l'Institut qui y sont restés.

(10) Le ministre me dit encore que les Jésuites étaient moins innocents que je ne le prétendais et ajouta :

— Voyez, ces jours derniers encore, ils ont fait feu sur le peuple, de la tour du Quelhas et à Campolide.

Il termina en disant que lui et ses confrères de Barro voulaient aller en Hollande ou à Malte et en demandant qu'il leur fût permis, à cause des habits religieux qu'ils portaient, de s'embarquer aux environs de Caxias (11).

Après avoir lu le procès-verbal de sa déposition, le P. Alves y apposa son nom en y ajoutant les initiales S. J. qui signifient : *Societatis Jesu.* Vinrent ensuite les Jésuites espagnols de Barro.

Suit une liste détaillée de tous ces religieux espagnols ainsi que des autres étrangers, avec des détails biographiques sur chacun d'eux (1). L'article du journal s'achève ainsi :

Il était déjà plus de trois heures, quand le Ministre de la Justice mit fin à l'interrogatoire des espagnols. On introduisit alors des religieux d'autres nationalités, à savoir : trois chinois, trois brésiliens, deux anglais, un suisse allemand et un autrichien. L'un des chinois n'est novice

---

— Et vous me dites cela à moi, sérieusement? répondis-je. Ne sommes-nous pas vos prisonniers? A moins que ce ne soient les âmes des Jésuites défunts qui hantent encore leurs maisons, pour se divertir à vos dépens !

Il me dit enfin qu'il avait en sa possession notre catalogue et me demanda si je n'en étais pas étonné !

— Je trouve fort naturel que vous ayez notre Catalogue. Ce qui m'étonne, c'est que vous n'en ayez qu'un exemplaire. Si vous en voulez davantage, vous en trouverez à Barro, parmi les choses que vous nous avez *volées*.

— Ne me parlez pas comme cela, la loi le défend! dit vivement le ministre en fixant ses regards sur moi.

— C'est bien ; j'ignorais l'existence de cette loi. Alors, disons : parmi les choses que vous nous avez *prises*.

Ce nouveau terme parut satisfaire Afonso Costa.

Sur ma demande, le ministre m'indiqua la manière de rédiger la réclamation des objets que nous avions laissés à Barro et m'autorisa même à lui écrire directement, toutes les fois que je le voudrais.

Mais depuis, je lui ai écrit déjà quatre lettres et j'attends encore la réponse.

(11) Le ministre de la justice me promit de nous payer le voyage jusqu'en Hollande. Il changea ensuite d'avis, pour obéir, dit-on, à des influences étrangères, et nous avons dû nous-mêmes payer tous les frais.

(1) Ce passage supprimé se trouve en entier dans l'édition portugaise. (*N. du Tr.*).

que depuis trois mois, le second a fait ses vœux il y a six ans. Le troisième remplit la charge d'aide-infirmier. Ce sont ceux qui montrent le plus d'enthousiasme pour la vie religieuse...

Comme les deux brésiliens sont encore mineurs, le Ministre de la Justice résolut de s'entendre avec leur consul sur la décision à prendre à leur égard. Le brésilien Contessoto et un autre Jésuite, Manuel de Setubal (1), déclarent qu'ils ne veulent pas s'embarquer avec les autres et qu'ils préfèrent aller en Hollande. Le Ministre de la Justice a fait droit à leur réclamation et a décidé de faire partir tous les autres pour le sud de l'Espagne.

Au moment où le Dr. Afonso Costa allait partir, M. le Dr. Mendes Lages vint lui demander l'autorisation de faire retirer certain mobilier de Barro. Le ministre lui dit toute la peine qu'il éprouvait de le trouver dans une semblable situation. Mais le Dr. Lages lui répondit tranquillement qu'il voulait partager le sort de ses confrères.

Le Dr. Afonso Costa est décidé à maintenir en prison les Jésuites portugais, jusqu'à ce qu'on ait fait lumière complète sur le crime de Barro (12), après quoi, il les fera expulser du pays. Il y a, en tout, à Caxias 128 Jésuites (13).

Les expédients d'Afonso Costa.

Afonso Costa n'a pas la moindre idée de la vie religieuse, parce qu'il n'a jamais lu, avec esprit de foi, les pages de l'Evangile. Pour lui, les novices d'un ordre religieux ne sont que les victimes d'une suggestion que l'astuce d'un imposteur a exercée sur la simplicité d'un enfant.

En expulsant les Jésuites, il prétendait *rendre la liberté* à tous les novices de Barro et les soustraire aux ruses des hommes dangereux qu'il condamnait à l'exil.

---

(12) Quelques jours après, le *Mundo* publiait la sentence des autorités judiciaires de Torres Vedras qui déclarait les religieux de Barro exempts de toute responsabilité dans le meurtre commis à Serra da Villa. Cela n'empêcha pas Costa de nous maintenir en prison bien qu'il eût déclaré que cet assassinat avait été le motif de notre arrestation. (Cf. *Proscrits*, p. 118).

Le ministre, en partant, me serra la main en me disant :

— Bien qu'il y ait un abîme entre mes idées et les vôtres, je vous souhaite toutes sortes de prospérités à l'étranger.

(13) Cf. note 1.

(1) Il s'agit du R. P. Manuel Nunes, supérieur de la résidence de Setubal, dont on a dit ailleurs les souffrances. (*N. du Tr.*).

Examinons d'un peu plus près les résultats obtenus par le rusé avocat.

« Le 13 octobre, écrivait le R. P. Alves dans une lettre particulière, j'ai eu une longue conférence avec M. Afonso Costa. Il me dit entre autres choses :

— Je ne consentirai point à l'expatriation des mineurs, à moins qu'ils ne me présentent :

1° leur extrait de naissance ;

2° l'autorisation écrite et signée devant notaire, de leur père, de leur mère ou de leur tuteur.

« Cette détermination du ministre, qui allait me jeter dans tant d'embarras, me fut, je l'avoue, beaucoup plus pénible que tout ce que j'avais souffert jusque-là.

« Ce fut le cœur pénétré d'angoisse que j'annonçai aux novices et aux étudiants, presque tous mineurs, cette mauvaise nouvelle.

— Y aura-t-il un seul père, me disais-je, qui, en ce moment, permette à son fils de prendre le chemin de l'exil ?

« A la nouvelle de cette résolution prise par le ministre, plusieurs officiers ne purent dissimuler leur satisfaction. Ils avaient déjà essayé, à mainte reprise, de persuader quelques jeunes religieux d'abandonner la Compagnie et de rentrer dans leurs familles.

« Au bout de quelques jours, les réponses des parents commencèrent à arriver. Elles étaient, contre mon attente presque toutes affirmatives. La correspondance était soumise à la censure des officiers ; mes lettres étaient ouvertes et lues en public. Ces messieurs s'imaginaient que c'était moi qui étais le grand séducteur de nos jeunes gens et de leurs familles. Ils osèrent même me dire, en présence de nos jeunes religieux, que par mes artifices, je leur enlevai la liberté ! »

Quel suave parfum de foi s'échappe des lettres écrites par les parents pour donner à leurs enfants l'autorisation de suivre la Compagnie de Jésus en exil !

« Je me félicite de ta résolution, écrivait une mère ; je suis heureuse de te voir fidèle à ta vocation, te fallût-il pour cela aller en exil. »

Une autre mère écrivait à ses deux fils :

« Je regrette de n'avoir pu tout vous envoyer par le retour

du courrier. La permission que vous me demandez, c'est de grand cœur que je vous la donne. »

« Résigne-toi à la volonté du bon Dieu, écrivait une troisième. Donne ta vie, s'il le faut, pour Jésus. Il te donnera, Lui, la force dont tu as besoin. Courage, mon enfant, courage ! Souviens-toi de la Passion de Notre-Seigneur. Pour Lui, rien n'est trop dur. »

Un père écrivait de son côté :

« Tu trouveras ci-incluses les pièces demandées. Que le bon Dieu soit en tout béni. Dieu est partout à la portée de l'âme, et pour le corps, il y a partout aussi un peu de terre. Nous te bénissons, ta mère et moi, avec toute l'affection de notre cœur. Offre à Notre-Seigneur ton sacrifice pour nous. »

« Je ne te demande qu'une chose, écrivait encore un autre, c'est de ne pas perdre courage et de continuer à imiter les martyrs, tes frères et tes compagnons de prison. Je te félicite de ton bonheur. De notre côté, dans nos visites au Saint-Sacrement, nous prierons pour les religieux persécutés. »

Et presque toutes les autres lettres, que j'omets pour ne pas allonger ces citations, ressemblaient plus ou moins à celles-là.

« J'étais tout à la joie de notre prochain départ, dit le R. P. Alves, quand j'appris par un journal que le ministre de la justice ne laisserait partir aucun de ceux qui étaient tenus au service militaire (1).

« Ce fut pour moi une nouvelle et bien dure épreuve. Je me décidai à écrire au ministre, à peu près en ces termes :

Excellence,

Par le décret du 8 octobre, tous les Jésuites, quel que soit le nom qu'ils prennent, ont été proscrits et dénaturalisés. On a prétendu leur enlever par une loi la qualité de citoyens portugais.

J'apprends cependant par les journaux, que Votre Excellence a résolu de retenir en Portugal, quand bien même ils auraient la permission de leurs parents pour nous accompagner à l'étranger, les jeunes gens de moins de vingt et un ans qui n'ont pas encore fait leur service militaire.

Or ces mineurs, Monsieur le Ministre, sont de véritables Jésuites ou membres de la Compagnie de Jésus. Presque tous ont fait, après deux années de noviciat, les vœux perpétuels de religion. Quelques-uns ont plus de quatre ans de vie religieuse.

Si vous les empêchez, Monsieur le Ministre, de nous suivre en exil,

(1) Le *Mundo* disait le 23 octobre : « Des ordres très rigoureux ont été donnés pour empêcher les religieux mineurs de sortir du pays avant d'avoir fait leur service militaire. »

il restera en Portugal quinze ou seize Jésuites qui, pour rien au monde, n'abandonneront leur nom et leur qualité de Jésuites. Ce seront des Jésuites proscrits et dénaturalisés, reconnus en même temps, pour certains effets, comme citoyens portugais.

A. M. Alves, S. J.

Caxias, le 24 octobre 1910.

« Je sais que le ministre a lu cette lettre, mais il n'en a fait aucun cas.

« Trois jours après, je me rendis au Ministère de la Justice, accompagné, comme détenu, par un sergent, et je demandai à Afonso Costa de bien vouloir donner une réponse à ma lettre.

« Il feignit de n'avoir rien reçu et ajouta :

— Non, non, je ne permettrai pas à ces jeunes gens de partir, les lois le défendent.

— Mais, Monsieur le Ministre, vous les avez vous-même dénaturalisés et proscrits par votre décret du 8 octobre !

« Il haussa les épaules et répéta la même réponse. Qu'aurait-il d'ailleurs pu dire ?

— N'y a-t-il donc, lui dis-je, aucun moyen de les emmener en exil où tous veulent me suivre ?

— Tenez, il y en a un, répondit le gouverneur civil de Coimbra, qui était là ; il suffirait de déposer au ministère de la guerre un cautionnement de 75000 *reis* (1) pour chacun de vos jeunes gens.

— Qu'en dites-vous, Monsieur le Ministre ? lui demandai-je incontinent.

— Entendu ! et sur l'heure, je vais tout arranger ici-même.

« Et il se mit aussitôt à traiter cette affaire, par téléphone, avec le ministre de la guerre. Lorsqu'il eut terminé, je lui dis :

— Monsieur le Ministre, je n'ai pas, en ce moment, toute la somme demandée. Mais si vous m'y autorisez, je vais en ville à la recherche d'un ami qui veuille bien avancer l'argent qui me manque.

« Le ministre y consentit et je sortis accompagné de deux nobles dames qui venaient d'intercéder pour nous auprès du ministre et nous aidaient avec un dévouement incomparable. A l'heure des visites, je me rendis au Limoeiro pour m'entretenir de cette

(1) Environ 400 francs.

affaire avec les Pères. Le P. Julio Ferreira me remit 500 francs ; le reste de la somme, je l'avais déjà reçu auparavant en aumône.

« A trois heures, j'étais de nouveau au ministère et je remettais à Afonso Costa la somme d'environ 5000 francs. Tandis que son frère, Arthur Costa, qui lui servait de secrétaire, comptait cet argent, le ministre griffonna sur une feuille de papier une déclaration qu'il signa.

— Signez, vous aussi, me dit-il, bien que... vous n'appartenez déjà plus au Portugal.

Au fort de Caxias.
M. Arthur Costa, frère du ministre de la Justice, s'entretenant avec un des religieux chinois.

Cette déclaration fut déposée avec la somme dans la caisse.

« Telle fut l'heureuse issue de cette *affaire* ; mon cœur débordait de consolation.

« Vers cinq heures du soir, je revenais en automobile au fort de Caxias, accompagné de M. Arthur Costa et du soldat qui me servait de gardien. La soirée était pluvieuse ; tous les Nôtres étaient dans le souterrain et personne ne m'attendait. On me supposait

même embarqué. Je leur avais pourtant bien dit, le matin en les quittant, tout en les suppliant de recommander cette affaire au Sacré-Cœur de Jésus, que je comptais revenir.

« A ma vue, il y eut un tressaillement de joie. Quand je leur annonçai que je venais, à prix d'argent, de racheter treize d'entre eux, qui pourraient, de cette façon, nous suivre en exil, l'allégresse fut indescriptible.

« Je réunis immédiatement les déclarations signées par les parents, et les extraits de naissance qui devaient être examinés sur place par M. Arthur Costa et déposés ensuite au ministère.

« Ce travail dura deux heures. Je revins de Caxias à la prison du Limoeiro où je devais passer la nuit. »

Neuf religieux seulement n'avaient pu obtenir l'autorisation demandée à leurs parents. Plusieurs autres étaient déjà sortis de prison et avaient été renvoyés à leurs familles. Un seul excepté, tous ont pu, dans la suite, rejoindre en exil leur bien-aimée communauté.

Un mineur açorien. — Nouvelles difficultés.

Une nouvelle difficulté surgit au sujet du Frère Joaquim Simas, originaire des Açores.

« J'avais fait expédier de Caxias, dit le R. P. Alves, une dépêche pour les Açores, adressée au père du Frère Simas, pour lui demander s'il autorisait son fils à nous suivre en exil. C'était d'ailleurs ce que le ministre de la justice m'avait recommandé de faire.

« La réponse ne se fit pas attendre ; elle était adressée au commandant du fort. M. Simas donnait toute la liberté à son fils pour nous suivre partout où nous irions. J'écrivis ce jour-là même au ministre et lui envoyai le télégramme. J'étais cependant fort inquiet : le commandant m'avait dit que la dépêche ne serait pas jugée suffisante, parce qu'elle n'avait pas reçu le visa officiel.

« J'ai su plus tard que M. Simas avait beaucoup insisté auprès du préfet, le priant de porter officiellement à la connaissance du ministre l'autorisation qu'il donnait à son fils d'aller continuer ses études à l'étranger, et que par trois fois le préfet, en haine des ordres religieux, s'y était refusé.

« Le 27 octobre, je rappelai au ministre que je lui avais envoyé le télégramme de M. Simas.

— Je n'en ai pas souvenance, répondit-il, mais, en tout cas, cela ne suffit pas.

— Alors, je vous prie d'envoyer vous-même une dépêche au préfet, pour lui dire d'interroger officiellement le père du jeune homme, afin que celui-ci puisse partir avec ses confrères pour la Hollande.

« Le ministre rédigea, séance tenante, la dépêche, me la lut deux fois et l'expédia immédiatement. Je confiai 75000 *reis* à une dame pour qu'elle les remît au ministre, à l'arrivée de la réponse. Cette réponse vint le lendemain et l'on s'occupa aussitôt de l'embarquement. »

Un autre mineur de Macao est retenu quatre mois à Lisbonne.

Voici les renseignements que nous fournit encore, à ce sujet, le Père Maître des novices :

Le Frère novice Guterres, originaire de Macao, fut obligé d'attendre à Lisbonne (1) la permission de sa famille pour aller à l'étranger. Elle ne tarda pas, du reste, à venir.

Sa mère lui écrivait, le 18 novembre, que les documents demandés avaient été, huit jours auparavant, envoyés au ministre de la justice.

Grande fut la joie du jeune homme. Il alla immédiatement au ministère prendre des informations. On lui répondit qu'on n'avait rien reçu.

Vers la fin de décembre, une seconde lettre avertissait le Frère Guterres que les pièces en question, expédiées vers la mi-novembre, *Via Sibérie*, devaient être à Lisbonne depuis plusieurs semaines. Cette lettre fut remise à Arthur Costa qui la montra au ministre, son frère, avec lequel il eut un long entretien.

Arthur Costa revint, cette fois, avec ces fameux documents, mais ceux-ci n'étaient plus suffisants !

— Mon frère, dit-il au novice, m'a fait remarquer que, comme vous êtes encore mineur, vous êtes tenu au service militaire et que vous ne pouvez, par conséquent, pas partir avant d'avoir déposé la somme de 75000 *reis*, comme l'ont fait vos confrères.

(1) Le père du jeune Frère Manuel Peres avait obtenu du ministre de la justice l'autorisation de donner l'hospitalité à Luis Guterres. Les Jésuites exilés se souviendront toujours avec reconnaissance de la charité et de la générosité de M. Peres à l'égard du pauvre proscrit.

Le Frère Guterres se récria, et fit observer, à son tour, que le service militaire n'était pas obligatoire pour les portugais de Macao.

On n'en voulut rien croire. On s'informa au ministère de la guerre où l'on ignorait, paraît-il, l'existence de cette loi.

Notre pauvre jeune homme s'adressa, en désespoir de cause, au vice-amiral Xavier de Brito qui le connaissait. Après s'être entretenu de cette affaire avec le ministre de la marine, le vice-amiral, reconnaissant que le Frère Guterres avait raison, lui conseilla d'envoyer un mémoire au ministre pour faire valoir ses droits et d'y joindre son extrait de naissance.

« J'eus bien de la peine, dit Guterres, à rentrer en possession de cet extrait de naissance. Il m'a fallu passer des journées entières au ministère, et ce fameux papier n'apparaissait pas. Un jour, je rencontrai Afonso Costa :

— Eh bien, me dit-il, quand voulez-vous partir ?

— Le plus tôt possible, Monsieur le Ministre.

— Vous êtes bien pressé maintenant ?

— Je l'ai toujours été, Monsieur le Ministre. Voilà déjà quatre mois que je viens ici sans aucun résultat. »

Au ministère, on ne se pressait pas.

— Mon cher Guterres, se contentait-on souvent de dire au pauvre Frère, réfléchissez bien pendant qu'il en est temps. Reconnaissez le tort que vous avez eu d'entrer chez les Jésuites et comptez sur nous.

Enfin les démarches du Frère Guterres furent couronnées de succès, mais il lui fallut encore subir un véritable assaut contre sa vocation.

— Vous pouvez être catholique tout en restant en Portugal, lui disait quelqu'un. La république sait respecter les croyances de tout le monde. Pourquoi s'entêter à suivre les Jésuites ?

— N'y aura-t-il donc pas moyen, disait un autre, de décider M. Guterres à être des nôtres ?

— C'est un garçon intelligent et sympathique, disait un troisième ; il pourrait faire un brillant cours de droit, par exemple, ou de médecine et se rendre ainsi utile à l'humanité et à ses concitoyens. Et dire que, de la façon dont il s'y prend, il ne sera utile qu'aux Jésuites !

— Eh bien, s'il veut partir, qu'il s'en aille, dit enfin quelqu'un, et qu'après avoir *sucé* la science des Jésuites, il nous revienne !

Constance dans la vocation.

On ne se contenta point de soulever contre les jeunes religieux toutes les difficultés d'une législation captieuse. On soumit encore, sans aucun scrupule, plusieurs d'entre eux à de violentes épreuves.

« A Caxias, écrivait d'Exaten le R. P. Cabral, à l'occasion d'une visite que reçut un jour un de nos jeunes religieux, un officier fit tous ses efforts pour le détourner de la vie religieuse.

« Le novice avait, peu auparavant, reçu de ses parents l'autorisation ardemment sollicitée de suivre sa vocation. L'officier épuisait tous les arguments pour l'en dissuader ; il faisait appel à l'amour de la famille, lui dépeignait les regrets qui l'assailliraient plus tard, les illusions, les suggestions dont il était, pour le moment, victime... Mais le jeune homme demeurait inébranlable. Alors l'officier prit une plume, engagea le novice à écrire à ses parents quelques lignes seulement que la personne qui était venue le voir remettrait elle-même, pour leur dire qu'il ne voulait point faire usage de l'autorisation qu'ils venaient de lui accorder. Et avec cela, ajouta-t-il, vous serez libre, vous pourrez, à votre aise, jouir de votre jeunesse et de vos belles qualités, respirer enfin l'air de la liberté.

« Tout fut inutile. Le novice mit toute l'énergie noble et généreuse de cette liberté et de cette jeunesse à repousser la violence dont il était l'objet.

« Et le militaire, sans respect aucun pour cette incomparable pureté de l'âme qui se reflète sur le front d'un enfant, osa clore la séance par une abominable parole qui, après tout, vaut une apologie :

— Je sais bien, moi, dit-il, comment en une seule nuit, on leur ferait tourner la tête et on les amènerait à penser comme nous. Que certaines personnes aient ici leur entrée libre et l'on verra ! »

« Les assauts livrés à nos jeunes gens durant ces quinze jours (du 15 au 30 octobre) ont été terribles, écrivait le R. P. Alves. On a eu recours contre quelques-uns aux suggestions les plus incroyables. »

Le Frère novice Rogerio Fructuoso eut un jour à résister

aux efforts d'un parent et de plusieurs officiers qui mirent en œuvre, pour l'ébranler, tous les moyens.

L'heure du dîner était venue et le Frère Fructuoso ne revenait pas. On était à la fin du repas et la séance menaçait encore de continuer. Le R. P. Alves lui fit dire que le dîner allait s'achever et qu'une fois l'heure réglementaire passée, il devrait sans doute rester sans manger. Les officiers se crurent blessés dans leurs droits. L'un d'eux alla trouver le P. Recteur et, en présence de tous les religieux, lui signifia, en termes violents, qu'il n'avait, dans le fort, aucune autorité sur les mineurs.

Le vieux médecin Antonio Lages, entré au noviciat à l'âge de soixante-douze ans fut, de son côté, vivement sollicité par ses deux fils, dont l'un est officier, à abandonner la Compagnie. On s'imagine facilement tout ce qu'en de pareilles circonstances, la tendresse filiale sut inspirer pour parler au cœur d'un père bien-aimé. A ces prières émouvantes venaient encore se joindre les conseils d'autres personnes qui parlaient au nom de la prudence.

Le cœur déchiré de douleur, le novice septuagénaire, dit un témoin, se contentait de répondre invariablement :

— Mes enfants, laissez-moi, vous n'avez plus besoin de moi. J'ai résolu de vivre dans la Compagnie de Jésus ; ce n'est pas au moment où je la vois persécutée que je l'abandonnerai. Je partagerai, quel qu'il soit, le sort de mes frères, dussé-je pour cela — le mot est textuel — être jeté à la mer.

Le P. Peixoto était novice depuis trois jours, quand éclata la révolution. Un jour, il reçut, au fort, la visite inattendue de son frère et d'un ami très intime, qui venaient, avec l'autorisation du gouvernement, pour ramener le Père au sein de sa famille.

— Vous n'ébranlerez point, leur dit simplement le novice, un homme qui, comme moi, a choisi l'heure actuelle pour s'enrôler sous l'étendard de Jésus et pour qui c'est un titre de gloire que d'être exilé pour une si noble cause.

Plusieurs autres novices eurent à repousser de semblables tentations. Ce fut les larmes aux yeux que le Frère Catharino se vit forcé par les autorités à rentrer dans sa famille. Il ne tarda pas d'ailleurs à rejoindre ses frères exilés.

Deux novices sont interrogés par le Ministre de la Justice.

Le 14 octobre, le ministre de la justice soumettait, dans son cabinet de travail, deux novices mineurs à un interrogatoire dont le *Mundo* a parlé.

Le ministre de la justice avait devant lui deux enfants candides et sans expérience. L'occasion de s'informer, à sa façon, des exercices du noviciat et spécialement des pratiques de mortification en usage à Barro, était trop belle pour la manquer.

La Compagnie de Jésus aime, en effet, et pratique la mortification corporelle, conformément à la doctrine de Notre-Seigneur et à l'exemple des Saints, mais non de la façon dont parle le journal du ministre de la justice.

Voici ce qu'à ce sujet, un témoin oculaire, le R. P. Dunoyer écrivait, plus tard, au P. Luisier :

« *Mon interrogatoire a suivi celui de vos deux scolastiques, auquel j'ai assisté avec quelque peine, je l'avoue.*

« *Car j'ai constaté un zèle plus qu'ordinaire chez Monsieur le Ministre à savoir minutieusement par la bouche des simples du bon Dieu les détails de la vie du noviciat, dont il avait manifestement intérêt à exagérer la portée devant les familles de l'un et de l'autre pour ensuite en incriminer la formation religieuse.* »

Il n'était que trop facile à l'astucieux avocat d'embarrasser l'esprit de ces timides novices par des questions captieuses.

Voici, par exemple, une de celles qu'en présence des parents, le ministre, à en juger par le récit du *Mundo* (15 octobre), posa à l'un de ces enfants : L'amour que vous portez à la Compagnie est-il plus grand ou moins grand que celui que vous avez pour vos parents ?

Le pauvre novice, troublé par cette subtilité fallacieuse, ne s'aperçut point que la demande était basée sur une supposition fausse et finit par répondre une chose que ni lui n'avait dans la pensée, ni les Jésuites ne lui avaient enseignée.

Afonso Costa feignit d'en être scandalisé et se mit, en présence des parents, à invectiver contre la Compagnie. Le lendemain, son journal publiait des *preuves écrasantes* contre l'éducation donnée par les Jésuites !

Les deux novices furent rendus à leur famille, mais ils décla-

rèrent tous les deux au ministre de la justice qu'ils ne renonçaient pas à leur dessein de rentrer au plus tôt dans la Compagnie de Jésus.

La mise en liberté du Père français Camille Torrend. Générosité de nos bienfaiteurs.

Les prisonniers de Caxias ne pouvaient d'abord recevoir aucune visite ; il leur était même défendu d'entretenir des relations épistolaires, ce qui n'empêcha pas Afonso Costa de déclarer au P. Torrend que les Jésuites n'étaient pas *prisonniers*, mais qu'on les avait simplement *isolés* à cause des émeutiers (1).

Le P. Torrend parvint, par l'intermédiaire d'une dame anglaise, à informer le ministre de France de sa détention à Caxias.

M. Saint-René-Taillandier s'empressa d'écrire au ministre de la justice. Ce fut suffisant pour qu'Afonso Costa *éprouvât* immédiatement des sentiments de bienveillance à l'égard du Jésuite innocent.

En effet le 12 octobre, le directeur des affaires étrangères, M. Espirito Santo Lima, se rendit à Caxias afin d'accompagner le P. Torrend au consulat français. Il voulait toutefois que le Père s'entretînt d'abord avec le ministre de la justice. Le prisonnier partit immédiatement dans l'automobile du ministre, et eut, à Lisbonne, cette fameuse entrevue avec Afonso Costa à laquelle j'ai souvent déjà fait allusion.

Le ministre eut pour le Jésuite français toute espèce d'égards. Le Père fit observer qu'à Caxias, il y avait plusieurs étrangers et protesta contre l'isolement auquel ils étaient condamnés.

Jusqu'au 18 octobre, le P. Torrend reçut l'hospitalité à Saint-Louis des Français, où le R. P. Caullet le traita avec une touchante amabilité. Dans sa relation, le P. Torrend fait le meilleur éloge des religieux Lazaristes, avec lesquels il vécut durant ces jours.

(1) Rien de plus intéressant que les fluctuations du langage *officiel* au sujet des Jésuites. Le quartier général les avait considérés comme des *prisonniers politiques* et, à ce titre, leur avait sévèrement défendu de communiquer avec les personnes du dehors. Afonso Costa disait tantôt qu'il les avait simplement *isolés*, pour les soustraire aux colères populaires, tantôt qu'il les avait fait *arrêter*, à cause du meurtre commis à Serra da Villa.

Il semble bien que c'est à la sollicitude et aux protestations du P. Torrend que les religieux doivent d'avoir été, dans la suite, traités avec moins de rigueur ; on leur permit de recevoir des visites, sous la surveillance des officiers, et de communiquer avec les personnes du dehors.

Plusieurs dames dévouées s'empressèrent de venir les voir et montrèrent, comme il arrive souvent, en de pareilles occasions, un courage vraiment viril que bien des hommes ne savent pas imiter.

Et quand plus tard, en terres étrangères, on les interrogeait sur la conduite que les catholiques de Portugal avaient tenue en face des persécuteurs, les exilés purent parler de ces groupes de femmes héroïques et de jeunes gens généreux qui étaient venus les consoler, à leurs heures d'angoisse.

Le P. Torrend rapporte qu'une dame, sœur d'un révolutionnaire de haut grade, réussit à intéresser son frère au sort des Jésuites, et à le faire souscrire pour vingt-cinq francs en leur faveur !

« Depuis mon arrestation, dit le R. P. Barros, je n'avais pas changé de linge. Une personne charitable y a pourvu ; elle s'est chargée de fournir largement ma valise, et n'oublia pas même de m'apporter des rasoirs. Ajoutez à cela une bonne somme pour le voyage. »

Le R. P. Dunoyer et le P. Luisier au ministère de la justice.

Le 14 octobre, le P. Luisier sortit de Caxias. Voici ce qu'il raconte dans son journal :

« Vers quatre heures, un sous-officier arriva. Il tenait en main la liste de ceux qui allaient être mis en liberté. Sur la liste, se trouvait mon nom. Je remerciai le bon Dieu, et pourtant il m'en coûtait de me séparer de mes frères, peut-être pour longtemps.

« J'étais saisi aussi d'un intime sentiment de honte, à la pensée que j'allais jouir de la liberté, tandis que mes frères innocents restaient en prison. Le bon Dieu comptait peu sur ma vertu.

« Nous étions quatre à partir : le R. P. Dunoyer, de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la maison de Carnide, deux Frères novices, Hermenegildo Costa et Jayme Augusto da Silva, que leurs familles réclamaient, et moi. Un sergent nous accompagnait armé.

« Au ministère, je fus le premier à être interrogé par Afonso Costa. Il me demanda si je savais quelque chose au sujet des armes et des bombes trouvées à Campolide.

« Je protestai avec toute mon énergie, comme j'en avais le devoir, contre une semblable calomnie.

« Le ministre m'interrompit en disant qu'il avait des preuves évidentes qu'au collège, il y avait des bombes et des explosifs et ajouta :

— Je veux bien croire qu'un homme de science comme vous, tout entier occupé à ses études, ignore l'existence de ces explosifs. Mais... qui était professeur de chimie ?

— Le Père Antonio de Oliveira Pinto.

— Parfaitement ; nous avons même des déclarations de certains de ses élèves très compromettantes pour lui... En pleine classe, il a dit des choses d'une extraordinaire gravité.

« Le P. Dunoyer, impressionné peut-être par le ton catégorique du ministre, fit observer que c'était tout naturel que dans un laboratoire de chimie puissent se trouver des fragments de dynamite. Afonso Costa eut un sourire de triomphe. Il se leva, se dirigea vers un coin de son cabinet, y prit une cartouche et dit en la montrant :

— Ceci n'est pas un objet de laboratoire, c'est un explosif d'une force peu commune.

— Reste à savoir, répliquai-je, quel est celui qui a apporté là cet explosif ! (1)

— Du moins, me dit le ministre, avez-vous peut-être entendu dire qu'il y avait de la dynamite au collège ?

— Non, Monsieur... Jamais je n'ai entendu parler de cela à Campolide.

Puis, se tournant vers le P. Dunoyer :

— Mais, dit-il, vous en aviez entendu parler, vous ?

— Nullement ! Je formulais à peine une hypothèse pour expliquer la présence de certains spécimens d'explosifs.

« Dans le procès-verbal, on déclara que j'ignorais complètement l'existence d'armes et d'explosifs à Campolide, et je le signai en faisant suivre mon nom des deux initiales S. J. »

(1) Rappelons, s'il le faut, que, depuis le 5 octobre, le collège était aux mains des révolutionnaires et des carbonari, que le 13, quand le R. P. Alves dénonçait à Afonso Costa les calomnies des journaux, celui-ci ignorait encore l'existence de ces explosifs, qu'il n'en dit enfin pas un mot, quelques jours plus tard, au R. P. Barros, recteur du Collège.

Le P. Luisier fit remarquer au ministre de la justice qu'il n'avait pas suffisamment d'argent pour sortir du Portugal.

Afonso Costa qui venait de spolier les Jésuites de tous leurs biens, répondit laconiquement :

— Il appartient au consul de Suisse de prendre des mesures à ce sujet.

— Au moins, dit le P. Luisier, veuillez me donner un sauf-conduit pour ma sécurité personnelle.

— Que le consul de Suisse, reprit encore le ministre, en fasse la demande, s'il le juge nécessaire.

Devant cette échappatoire ultra-diplomatique d'Afonso Costa, M. Jules Mange voulut bien se charger des frais de voyage du P. Luisier.

Il se montra plein de sollicitude pour son compatriote persécuté, lui prêta, sur les fonds de la Société Suisse de bienfaisance, l'argent nécessaire pour payer le voyage jusqu'à Madrid, l'accompagna à l'hôtel où le Père passa la nuit du 14 au 15 octobre et ne prit enfin congé de lui qu'après l'avoir vu convenablement installé dans le train de Madrid (1).

Plein de reconnaissance pour tant de bonté, le P. Luisier quitta Lisbonne. Il arriva à Madrid le 16 octobre ; il y trouva le R. P. Cabral et quelques autres Jésuites portugais.

La mise en liberté du P. Torrend avait hâté, paraît-il, celle des Pères Dunoyer et Luisier.

Il y avait aussi à Caxias des Jésuites Espagnols. Le 14 octobre, ils reçurent la nouvelle qu'une automobile les viendrait prendre. Déjà ils avaient fait leurs adieux, quand ils apprirent que

(1) Voici ce qu'on lisait dans la *Liberté* de Fribourg du 14 novembre 1910 :

La révolution portugaise. — Le consul suisse de Lisbonne. — Des religieux suisses établis en Portugal et qui ont échappé à la prison ont fait à l'*Ostschweiz* le récit suivant de leur arrestation et de leur délivrance.

Au cours de la chasse aux religieux qui a inauguré la révolution portugaise, quelques religieux d'origine suisse furent arrêtés. Sans aucune forme légale, sans interrogatoire, sans jugement, ils furent incarcérés et l'on fit main basse sur leurs biens, uniquement parce qu'ils portaient l'habit monastique. La populace se permit à l'égard de ces prisonniers sans défense les plus basses insultes. Le consul suisse de Lisbonne, M. Jules Mange, un Saint-Gallois, se mit aussitôt avec le plus chaleureux empressement au service de ses compatriotes persécutés. Sur ces instances, deux des religieux prisonniers, un Valaisan et un Grison, furent mis aussitôt en liberté. M. Mange les reçut chez lui comme un frère.

Il se mit ensuite en devoir de leur faire rendre leur avoir. Il fit dans ce but de longues et réitérées démarches, qui furent couronnées de succès. Il ne quitta pas ses protégés jusqu'au départ du bateau qui les emportait vers une terre plus hospitalière.

Et lorsque les religieux lui dirent adieu et lui exprimèrent leur profonde reconnaissance, M. Mange leur répondit : « Ne me remerciez pas ; je n'ai fait que mon devoir. »

l'heure de la liberté n'avait pas encore sonné pour eux. Ils écrivirent plusieurs lettres à leur consul, mais, pour des motifs que je n'ai pu découvrir, ce ne fut que six jours plus tard qu'ils purent partir.

Au service anthropométrique.

Le 22 octobre, un nouvel affront attendait les malheureux prisonniers, « le plus grand que nous ayons eu à subir », écrit le R. P. Alves.

Au service anthropométrique

Le R. P. Alves, Recteur de Barro et Maître des Novices.

« Je fus appelé le premier, comme étant le plus coupable, raconte ce même Père.

« On me photographia d'abord par trois fois, en plein air, de face et de profil, toujours avec le numéro 33 sur la poitrine ou sur le côté. On me fit ensuite entrer dans une salle, et avec un appareil

plus puissant, on me photographia encore quatre autres fois. En entrant, je ne pus retenir un mot de plainte.

— C'est comme des malfaiteurs qu'on nous traite, Monsieur le Docteur, dis-je au Dr. Valladares.

— Non, Monsieur, ce n'est pas vrai, répondit-il. Et la preuve en est que vous n'êtes que séquestrés et non prisonniers.

— C'est une infamie ! On n'a pour but que de nous outrager!... On ne fait cela que pour les grands criminels.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?... *Ils* le veulent ainsi.

Au service anthropométrique.

Le R. P. Alves (a droite) et le R. P. Cordeiro,
Instructeur des Pères du troisieme an de probation.

« Le docteur était visiblement contrarié. Arrivé à la salle, il se retira ; je ne l'ai plus revu depuis.

« J'ai été encore, les jours suivants, photographié deux fois : la dernière, pendant qu'on me soumettait à la mensuration.

« Après moi, les Pères durent passer par les mêmes épreuves, puis vint le tour du reste de la communauté.

« Que le bon Dieu soit béni de nous avoir jugé dignes de prendre part aux affronts de sa sainte Passion. »

Le Frère Ferreira Fontes écrivait le 23 octobre :

« Aujourd'hui, le photographe n'était pas le même que celui d'hier, c'est un petit vieux qui se montre aimable. On m'a photographié de face et de profil, avec le numéro 63 attaché sur la poitrine.

« Puis vinrent les mensurations, faites avec toute rigueur. On m'a mesuré la tête, les oreilles, le nez...; tous ces signes étaient soigneusement notés. On étendit ensuite une encre spéciale sur une plaque de verre ; il y fallut salir mes doigts afin de laisser — en double — mes empreintes digitales.

« Et désormais, j'aurai mon dossier parmi ceux des criminels les plus infâmes. *Et cum iniquis reputatus est !*

« Et cette honteuse comédie qui nous faisait saigner le cœur, se renouvela tous les jours suivants. »

Ni le vieux Dr. Lages, ni les jeunes novices n'échappèrent à la photographie et aux mensurations.

Un des numéros de l'*Illustração Portuguesa*, a reproduit quelques-unes de ces photographies de novices. L'air de sérénité et de pureté répandu sur les visages de ces jeunes religieux est une réponse victorieuse à la note d'infamie que la république a voulu jeter sur leur innocence.

Craintes de nouvelles émeutes.

Les soldats s'entendaient bien avec les Pères, cependant l'air de la révolution les avait rendus très indisciplinés.

Le 18 octobre, le Frère Ferreira écrit dans son journal :

« Quelques soldats, appartenant à la forteresse de Trafaria, commencèrent à se révolter et à protester contre la ration. Ce matin, ils sont allés dire à leurs chefs qu'ils retournaient à leur forteresse de Trafaria. Les officiers ont haussé les épaules et leur ont répondu :

— Faites ce que vous voudrez.

« Vraiment, elle marche bien la république ! »

« Malgré les ordres donnés par les officiers, écrit le P. Lages, des groupes d'hommes et de femmes du peuple montaient parfois sur les talus, pour nous voir. D'autre part, l'excitation des esprits à Lisbonne, les rumeurs d'une contre-révolution et même les

bruits d'assassinat du ministre de la justice, nous inspiraient bien des craintes. Aussi attendions-nous avec une impatience croissante l'heure de partir pour l'exil. Les plans que chacun combinait pour quitter la forteresse se multipliaient avec une facilité incroyable. On parlait surtout d'un voyage par mer, ce qui, au bord du Tage, était bien naturel.

« Un jour, le bruit courut à Caxias que le marquis de Comillas

Au service anthropométrique.

Le Frère novice Antonio Lages, médecin.

allait envoyer un de ses paquebots pour emmener les Jésuites vers une nation hospitalière (1).

« A mesure qu'approchait la fin du mois, le désir de partir devenait plus ardent, surtout chez les plus jeunes. »

Le 30 octobre, le Frère Ferreira écrivait dans son journal :

« Ce matin, nous avons cherché dans les journaux l'annonce

(1) Ce bruit a dû se répandre à la suite de la dépêche suivante adressée de Madrid par le R. P. Cabral à une des illustres dames qui travaillaient alors avec un incomparable dévouement pour la cause des prisonniers : « Lisbonne — Caxias — captifs vont Cadiz Barros vient Madrid. Envoyez dépêche ici. — Luis. »

des paquebots en partance. Pour Gibraltar, il n'y en a qu'un, un navire de commerce qui ne doit partir que dans quinze jours.

— Confiance en Dieu ! s'écria quelqu'un.

« Le P. Brito nous proposa de réciter tous les jours le rosaire tant que dureraient les pourparlers pour notre mise en liberté. »

Quelques autres départs.

Le 19, les Religieux Salésiens et avec eux, le P. Contessotto, réclamé par son consul, sortirent de Caxias.

Dans la matinée du 20, le R. P. Recteur du collège de Campolide, Alexandre de Faria Barros, dont l'état de santé était très précaire, partit à son tour, grâce à l'influence d'une dame dévouée à la Compagnie.

On lui permit d'aller chez ses parents, accompagné d'un garde, pour leur faire ses adieux. Il s'embarqua sur le *Britania*.

« Il est huit heures du matin, écrivait-il le 21 octobre, au loin j'aperçois encore les rivages de l'Algarve, dernière vision de la patrie ! »

Le R. P. Alves sortit de Caxias, dans la matinée du 27, avec l'intention de s'embarquer pour Gibraltar. Nous avons raconté ailleurs comment il parvint, avant son départ, à obtenir le rachat des mineurs et à leur permettre, de cette façon, de le suivre en exil (1).

M. Arthur Costa le conduisit au Limoeiro dans son automobile, et lui offrit une cellule à part pour y passer la nuit ; mais le R. P. Alves préféra la compagnie de ses frères, et resta dans la salle commune où ceux-ci étaient détenus.

Il s'embarqua le 29 octobre.

Le 31, l'*Annunciador de Gibraltar* annonçait son arrivée. Le P. Alves passa cette journée à préparer avec le P. Barros l'embarquement de ceux qui étaient restés à Caxias.

« Notre première pensée, écrit-il, fut de louer un paquebot pour aller les chercher à Lisbonne. L'affaire était presque conclue, mais, contre notre attente, on haussa le prix d'une manière exorbitante. Il fallut abandonner ce projet, et tout a été pour le mieux. »

(1) Le P. Octavio Gonçalves, anglais d'origine, était déjà parti la veille, réclamé par le consul de la Grande Bretagne, qui lui paya le voyage jusqu'à Londres.

Le 28 octobre, à la tombée de la nuit, vingt-deux prisonniers sortirent de la forteresse, pour s'embarquer sur le *Sindoro*, avec treize autres venus du Limoeiro.

Jusqu'à la gare de Caxias, ils cheminèrent sous la pluie. Lorsqu'ils arrivèrent à Lisbonne, l'orage durait encore, mais il n'avait pas suffi pour faire rentrer dans leurs repaires tous les insulteurs des Jésuites.

Au service anthropométrique.

Le P. Neves, Père spirituel du collège de Barro.

Les religieux proscrits durent comparaître au ministère de la justice, où ils trouvèrent les Pères venus du Limoeiro. On s'aperçut qu'un de ceux qui devaient s'embarquer était resté dans la forteresse.

Par ordre du ministre, une automobile partit aussitôt pour amener l'étudiant Marinho qui put encore s'embarquer avec les autres.

A huit heures et demie du soir, une nombreuse escorte de

cavalerie et de gardiens armés les accompagna jusqu'aux quais.

La populace insolente se permit, à cette occasion, de bruyantes et grossières manifestations. C'était d'ailleurs ce que voulait le gouvernement provisoire. On avait sollicité la faveur de faire embarquer les religieux à Caxias même : le gouvernement préféra donner les Jésuites en spectacle à la plèbe de la capitale.

Au service anthropométrique.

Le P. Domingos Gomes.

Le *Sindoro* leva l'ancre le lendemain matin. A la hauteur du cap S. Vincent, il essuya, durant plusieurs heures, une violente tempête. Le P. Machado dont l'état de santé était très inquiétant, eut beaucoup à souffrir durant la traversée. Le matin du 30 octobre, le *Sindoro* arrivait à Tanger et à trois heures du soir, il abordait à Gibraltar.

Les religieux proscrits s'étaient levés pendant la nuit et étaient montés sur le tillac pour envoyer encore, de loin, un dernier adieu à la patrie.

A Caxias, il restait encore sept étudiants, seize novices scolastiques, huit novices coadjuteurs et six autres Frères coadjuteurs, tous de Barro, sous la direction du P. Fernandes, ministre, ainsi que la plupart des Pères et des Frères de Campolide.

Leurs craintes croissaient de jour en jour, avec les annonces quotidiennes de nouveaux tumultes. Les prisonniers de Campolide ne pouvaient pas oublier la doctrine d'Armando Porfirio Rodrigues, au sujet des otages de guerre.

Au service anthropométrique.

Le P. Domingos Fernandes.

Ferreira Fontes écrit dans son journal :

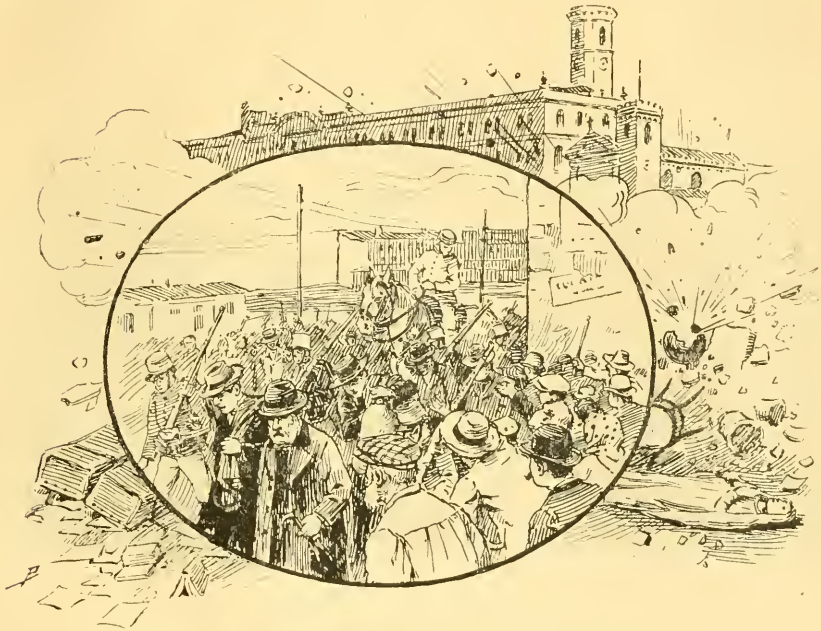
« Aujourd'hui, 30 octobre, nous avons envoyé un télégramme au R. P. Barros, pour lui exposer l'état où nous nous trouvons et solliciter notre départ pour la Hollande. »

A Gibraltar, les Pères Barros et Alves ne perdaient pas leur temps.

« Après bien des démarches, écrit le R. P. Alves, nous fûmes enfin informés par la « *Cook's Int. Trav. Tickets* » que le *Bürgermeister* entrerait à Lisbonne le 2 novembre et qu'il avait des

places pour un bon nombre de passagers. Nous en arrêtâmes aussitôt soixante. »

Le 1er novembre, deux dames de Lisbonne, averties par télégrammes, portèrent aux prisonniers l'heureuse nouvelle qu'ils pourraient, le surlendemain, s'embarquer pour la Hollande.



Le dernier départ

De Caxias au Limoeiro.

Ferreira Fontes écrivait dans son journal :

« 3 novembre 1910. Commémoraison des défunts de la Compagnie ; c'est aujourd'hui que nous sortirons de ce purgatoire !

« On nous avait préparé un plantureux déjeuner : de la morue, des pommes de terre, des pois verts, du vin et du café.

« Un peloton d'infanterie commandé par un sous-lieutenant était arrivé de grand matin pour nous escorter. Nous avons tâché de nous gagner, par quelques petits présents, la sympathie des soldats.

« A neuf heures, nous quittions enfin cette forteresse sur laquelle flottait toujours le drapeau républicain.

« Ce pauvre drapeau n'avait pas cessé un moment de flotter là haut, et le jour et la nuit, au vent et à la pluie, depuis le jour de la proclamation de la république. Le vert, avec le temps, avait tourné au blanchâtre et l'étoffe avait fini par tomber en lambeaux dispersés aussitôt par le vent. Cette bannière qui, si vite, dégénérait en guenille, était devenue l'objet des quolibets des troupiers qui auraient volontiers criblé ce haillon de balles.

« Jusqu'à la gare de Caxias, seul un charretier se permit à notre endroit une plaisanterie de mauvais goût ; et encore fut-il sur le point de payer son arrogance d'un coup de crosse. Le peuple de Caxias ne se dérangea pas à notre passage ; on eût dit qu'il en avait assez de ces sauvageries.

« On nous avait réservé deux voitures de troisième classe. L'argent étant devenu rare, le ministre de la justice nous obligea à payer nous-mêmes notre voyage.

« A Dafundo, quatre poissardes s'égosillèrent à nous insulter; dans les autres gares, indifférence complète. »

Au quai de Sodré.

« Le quai, écrit le Frère Manuel Peres, paraissait transformé en arène, non certe en arène de grande ville ; on se serait cru

Le départ des proscrits.

plutôt transporté dans un village de l'Alemtejo, le jour d'une course de taureaux ; on ne voyait partout que des charrettes et des charretiers. Pas moyen de découvrir dans cette foule une personne respectable. »

Ferreira Fontes fait remarquer que « la place était littéralement remplie par la canaille. »

Nous descendîmes du train, dit Ferreira Fontes, au milieu des insultes et des blasphèmes. M. Arthur Costa demanda à la foule de vouloir bien nous laisser passer.

« Serrés entre les rangs de l'infanterie qui nous escortait depuis Caxias et d'un escadron de cavalerie, nous avons attendu que la populace fût fatiguée de nous accabler de ses injures, et que la fureur de la foule fût un peu apaisée.

« Alors commença pour nous cette longue voie douloureuse. A cet immense tourment moral, nos bourreaux eurent la diabolique idée de joindre un martyre physique qui, tout en nous exténuant, nous couvrit de ridicule et fournit un nouvel aliment aux huées de la foule.

« Nous dûmes traverser ces rues interminables et très fréquentées qui séparent le quai de Sodré du Limoeiro, chargés des valises que quelques-uns de nous avaient réussi à emporter, et des paquets de linge qu'on nous avait donné en aumône (1).

« Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes à la porte du Limoeiro, inondés de sueur, et aussi rassasiés d'injures. Il était onze heures. On nous fit attendre dehors le temps qu'il fallut pour donner à la populace le loisir de satisfaire ses instincts sauvages et pour nous laisser transir de froid.

« Il est juste de faire remarquer qu'aux fenêtres et aux portes des établissements commerciaux, presque personne n'apparaissait ; et pourtant ce bon peuple de Lisbonne se masse d'ordinaire aux fenêtres aussitôt qu'il entend le son d'un clairon. Quelques-uns ont voulu voir dans cette abstention une protestation tacite, mais significative, des gens honnêtes contre les violences de la république. »

Au Limoeiro.

Les prisonniers de Caxias furent transférés au Limoeiro, pour être une fois de plus exhibés à la foule des apaches et des carbonari. On les obligeait par là à débourser chacun 7 francs 50, pour leur logement dans la prison, comme ont dû le faire aussi les autres qui y étaient incarcérés depuis longtemps.

Les noms des Jésuites proscrits restaient de plus inscrits sur les registres, à la suite de tant d'autres criminels.

Après l'heure des visites, durant laquelle quelques-uns s'entre-

(1) Le P. Ignacio de Brito écrit : « Je dois vous dire qu'un des officiers de Caxias avait eu l'amabilité d'envoyer avec nous un sergent, avec ordre de louer au quai de Sodré une voiture pour transporter nos bagages ; mais le secrétaire du ministre s'opposa à cette mesure et força chaque prisonnier à porter son bagage, sous prétexte qu'il fallait éviter le moindre retard. »

tinrent avec des amis, vinrent les interrogatoires faits par M. Sanches de Miranda ; les prisonniers déclarèrent de nouveau leur âge, leur pays d'origine, leur temps de vie religieuse, etc., etc.

Les interrogatoires du P. Lages et du Frère Ferreira Fontes méritent une mention spéciale.

Interrogatoire du P. Lages et du Frère Ferreira.

— Quel âge avez-vous ? demanda M. Sanches de Miranda au P. Lages.

Le départ des proscrits.

— Soixante-douze ans.

— Depuis quand appartenez-vous à la Compagnie ?

— Il y aura deux ans le 12 de ce mois.

— A cet âge, seule une cause extraordinaire a pu vous pousser à prendre une pareille résolution !

— Tenez ! ma vocation ne date pas d'hier. Il y a plus de trente

ans que j'entends l'appel de Dieu ; mais j'étais marié... Ma femme est morte... j'ai suivi mon inclination. N'allez pas croire que j'ai obéi à des suggestions ou aux réminiscences d'une éducation religieuse qui avait été chez moi, comme chez beaucoup d'autres, fort négligée. Dans ma jeunesse, les Jésuites étaient pour moi, ce qu'ils sont pour la plupart des lecteurs de romans : de grands hypocrites.

— Comment s'est faite cette transformation ?

— Bien simplement. Un jour, le problème de la destinée de l'homme s'est posé devant moi. C'est une chose bien naturelle,

Le départ des proscrits.

n'est-ce pas ? Mais il est plus difficile qu'il ne paraît d'entrer dans cette voie.

Quand nous nous jetons dans le tourbillon de la vie et des événements du jour, quand les ambitions, les passions, le milieu où nous vivons nous empoignent, nous tombons dans un abîme d'où l'on ne peut sortir qu'au prix de grands efforts.

J'ai tâché, quant à moi, de réagir contre ce milieu qui nous domine, surtout dans l'ordre des idées.

L'occasion opportune se présenta, et un jour, je me suis fait ce raisonnement : Si le matérialisme est vrai, tout se réduit après la mort, à la pourriture du tombeau. Pour cette vie, il ne reste plus que la jouissance et son compagnon inséparable, l'égoïsme, et l'égoïsme est la négation de la société. Et pourtant, d'autre part, depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, l'homme a besoin, pour vivre, du secours des autres hommes. L'hypothèse matérialiste est donc absurde.

L'opinion que je m'étais formée sur les Jésuites n'avait pas changé pour cela. Par un dessein de la Providence, je dus un jour, bien inopinément, entrer en relation avec eux.

Je ne m'en effrayai pas ; je me suis dit plutôt que l'occasion s'offrait excellente pour étudier cette race de plus près. J'essayerais en vain, me disais-je, de les surprendre dans de grandes intrigues ; ils sont bien trop fins pour me les révéler, et trop rusés pour en laisser rien voir ; mais c'est dans les menus détails de la vie de tous les jours que je les attends. La religion, par exemple, défend le mensonge, l'oisiveté, les murmures, les injustices... Voilà où je les prendrai infailliblement un jour ou l'autre.

J'abrège : mes recherches durèrent longtemps, des années ! et jamais je n'ai pu les prendre en défaut.

Ils se levaient à cinq heures du matin, se couchaient, le soir, à dix ; toujours calmes, toujours aimables, toujours les mêmes, toujours enfin laborieux et fidèles à leurs principes.

Ma foi ! me suis-je dit, ces hommes sont bien différents de ce que l'on croit, bien différents surtout des gens qu'à chaque pas l'on rencontre, qui ne pense qu'à mener joyeuse vie et à médire du prochain.

Voilà, mon cher monsieur, quels furent les premiers motifs de mon changement de vie et de ma sympathie pour les Jésuites.

— C'est pour vous une obligation de devenir un bon prêtre, dit alors M. Sanches de Miranda... Je vous prie de vouloir bien m'informer, par une carte postale, du jour de votre première messe.

— Je vous le promets avec plaisir, si le bon Dieu, un jour, veut que je sois prêtre.

— Pour moi, je crois à l'existence de Dieu, reprit M. Miranda. *Que diable !* Tout ceci n'est pas l'œuvre du hasard, ni des forces aveugles de la nature.

— Ceux-là seuls ne le voient pas qui ferment les yeux pour ne pas voir, répliqua le P. Lages.

Et nos deux interlocuteurs s'entretinrent encore ensemble sur bien d'autres sujets ; sur l'instruction publique, sur les rapports de l'Eglise et de la société, etc., etc.

Le Frère Ferreira Fontes écrivait de son côté :

« Le directeur, M. Sanches de Miranda, s'est montré très aimable. Il brûlait du désir d'avoir une information sûre au sujet de l'organisation de la Compagnie, car, disait-il, tout ce que j'ai

Le départ des proscrits.

lu, et tout ce que j'ai entendu ces jours-ci, a créé en moi une extraordinaire confusion d'idées.

« Je ne sais pourquoi Sanches de Miranda semblait sympathiser avec moi ; il m'offrit une chaise et me proposa ses doutes.

« Je lui déclarai avec la plus grande franchise que, dans la Compagnie, il n'y avait pas de mystères, et que je ne pouvais rien lui dire qui ne fût déjà publié.

« Le directeur prit une plume, du papier et eut la patience de mettre scrupuleusement, par écrit, durant plus d'une heure, tout ce que je crus devoir lui dire sur notre manière de vivre. A la fin,

il me dit que les choses, pour lui, étaient devenues plus claires. Il me répéta la leçon, et on voyait qu'il la savait.

« Je lui recommandai aussi la lecture de l'ouvrage du P. de Ravignan « *De l'existence et de l'Institut des Jésuites* ». Sanches de Miranda prit note de l'ouvrage du grand orateur, et me promit de le lire. Nous causâmes encore sur différentes matières religieuses et je constatai avec tristesse qu'il y a des hommes instruits

Le départ des proscrits.

qui ignorent des choses élémentaires et qui sont tourmentés par des doutes terribles dont ils ne savent pas se délivrer. Notre entrevue s'est prolongé durant une heure et demie. »

Les autres prisonniers, qui attendaient leur tour, s'étonnaient de voir cet interrogatoire durer si longtemps. Sanches de Miranda s'entretint aussi avec chacun d'eux en essayant de satisfaire sa curiosité.

Enfin, tous ensemble, au milieu des expansions d'une charité toute fraternelle, ils prirent dans la salle qui leur servait de prison le repas que le directeur leur avait fait préparer, à la hâte, pour remplacer la ration des jours ordinaires.

Du Limoeiro au Bürgermeister.

« A sept heures et demie du soir, rapporte le Frère Ferreira, nous sommes sortis du Limoeiro, escortés par un détachement de cavalerie et par une centaine de soldats d'infanterie qui avaient mis baïonnette au canon. En face de la prison, la place était cou-

Le départ des proscrits.

verte de gens du peuple : insultes, hurlements, blasphèmes ! Au milieu de ce *crucifige* général, j'eus cependant la consolation d'entendre une bonne femme nous dire tout en larmes :

— Que le bon Dieu vous délivre au plus tôt de cet enfer ! Souvenez-vous des apôtres qui bénissaient leurs persécuteurs, pendant qu'on les conduisait en prison. Ah ! que le bon Dieu pardonne au Portugal !

« Un gamin, ayant arboré un drapeau républicain à l'extrémité d'un roseau, alla se mettre à la tête du cortège. Aux fenêtres, même solitude que ce matin. Nous avons attendu, devant le minis-

tère de la justice, l'arrivée de quelques confrères qui avaient pris les devants pour remplir une dernière formalité.

« Le Terreiro do Paço (1) regorgeait de monde. Afonso Costa avait, sans doute, donné à *ses gens* l'ordre de venir nous saluer au départ. M. Arthur Costa et M. Sanches de Miranda faisaient, très aimablement, écarter la foule, pour nous frayer un passage vers le port. Nous n'avons pas eu, il est vrai, à subir d'offenses

Le départ des proscrits.

corporelles graves ; et cependant, jamais je n'ai assisté, et jamais plus, je l'espère, je n'assisterai à une scène plus sauvage.

« Qu'on imagine la *Praça do Commercio*, en pleine nuit, transformée en grande partie en une immense ménagerie où rugissent des bêtes fauves. Il y avait là une légion de forcenés qui trépignaient, hurlaient, battaient des mains, poussaient des cris de

(1) Une des plus grandes places de Lisbonne, appelée aussi *Praça do Commercio*. C'est au coin de cette place, que le roi D. Carlos et son fils, le prince D. Luis Filipe, ont été assassinés, le 1er février 1908. (*N. du Tr.*).

mort, proféraient des blasphèmes entremêlées des obscénités les plus ignobles, et frappaient à grands coups de pied ceux qui passaient à proximité. Longtemps encore après que la chaloupe à vapeur qui nous emportait eut quitté le quai, nous avons entendu les échos de ces horribles adieux. Le projecteur d'un petit vapeur dirigea sur nous son faisceau de lumière et donna ainsi à la foule l'occasion de se livrer, pendant quelques minutes de plus, à cet affreux dévergondage. Quatre étrangers se trouvaient avec nous, dans la même chaloupe. J'ai rougi de honte, en entendant les réflexions qu'ils faisaient sur le peuple portugais. A neuf heures et demie, nous accostions le *Bürgermeister* qui était à l'ancre, à une grande distance de la rive droite. A l'ombre du drapeau allemand, nous pouvions enfin respirer l'air de la liberté, que venaient encore rafraîchir les brises portugaises. »

Pendant que cinquante et un « proscrits » (1) s'embarquaient pour la Hollande sur le *Bürgermeister*, deux Pères et un Frère destinés à la mission des Indes partaient avec un autre Frère pour Gibraltar (2).

Le 4 novembre, l'expulsion des Jésuites du Portugal était consommée. Le gouvernement provisoire chantait fièrement victoire, résolu de pousser activement son œuvre d'apostasie et de persécution sur toute la ligne contre l'Eglise catholique. Sa haine contre les Jésuites n'avait pas désarmé avec leur départ. On l'a vu devancer par le télégraphe leur arrivée au Brésil, pour essayer, sans d'ailleurs y réussir, de leur fermer impitoyablement l'entrée de cette terre hospitalière.

(1) Parmi eux, se trouvait un vieux domestique du collège de Campolide, qui obtint, à force d'instances, la faveur de suivre les Pères en exil, comme il les avait accompagnés en prison.

(2) On peut lire dans l'original de cet ouvrage les informations, trop souvent inexactes, données par les journaux sur le départ des Jésuites expulsés, ainsi que la liste complète de ceux-ci. (*N. du Tr.*).

LE R. P. CABRAL

L'évasion du R. P. Provincial

Anxiétés au sujet du R. P. Cabral.

L'attentat dont les Jésuites portugais venaient d'être les victimes fut, comme on le pense bien, vivement senti dans toute la Compagnie.

On était partout sous l'impression d'une douleur poignante, quand le télégraphe, dans son laconisme cruel, bien qu'en partie mensonger, transmettait les horribles détails de cette persécution.

Les Jésuites étrangers et le T. R. P. Général lui-même ne savaient à qui demander des informations sûres.

Dans une lettre écrite de Salamanque au R. P. Assistant d'Espagne, le P. Antonio Pinto manifestait, le 6 ou le 7 octobre, des craintes bien fondées pour la vie du R. P. Provincial.

Le R. P. Antonio de Menezes était alors à Rome. Dans une lettre où il annonçait son départ immédiat pour Burgos, il écrivait : « Si l'on n'avait aucune nouvelle du R. P. Provincial, ou bien s'il était en prison, je voudrais que l'on m'informât du nombre des religieux qui sont parvenus en Espagne, de l'endroit et de l'état où ils se trouvent, des circonstances de leur fuite et enfin de ce que l'on a appris au sujet des autres. »

Le T. R. P. François-Xavier Wernz écrivait, de son côté, le 15 octobre au R. P. Cabral :

« *P. Antonius de Menezes narrare poterit quanta fuerit a quarta die mensis mea et aliorum Patrum anxietas de Lusitanorum sociorum ac singulariter de V. Reverentiæ sorte, præsertim cum tam gravia et horribilia per ephemerides vulgarentur.* » (1)

(1) « Le P. Antonio de Menezes vous dira dans quelle anxiété nous avons vécu ici depuis le 4 de ce mois au sujet de nos religieux portugais et en particulier de Votre Révérence, à la lecture de tant d'horribles détails divulgués par les journaux. »

Par une providence toute spéciale de Dieu, le malheur que l'on craignait nous fut épargné. Les ennemis des Jésuites ne réussirent pas à s'emparer de l'homme sur la tête duquel ils avaient accumulé toutes les haines qu'ils nourrissaient contre la Compagnie elle-même.

La fuite.

Nous avons vu comment, grâce à une erreur providentielle, le R. P. Cabral s'était réfugié chez un pauvre mais honnête artisan, dans le voisinage même du collège de Campolide. Voici un résumé du récit qu'il a fait lui-même de son séjour à Lisbonne et de sa fuite :

Je ne pouvais, dit-il, prolonger mon séjour dans la maison où je me trouvais. D'abord, je ne voulais pas être à charge trop longtemps à la générosité de mon hôte ; mais, de plus, je savais que le rez-de-chaussée était habité par une famille sur l'amitié de laquelle on ne pouvait que médiocrement compter. Nous étions condamnés à garder constamment les fenêtres fermées, à ne parler qu'à voix basse et à éviter jusqu'au moindre bruit. Et puis, dans la famille, les enfants étaient nombreux, sans compter ceux du voisin ; de sorte que le secret était difficile à garder.

Je fus vite convaincu que pour réussir à m'échapper sans encombre, il ne suffirait point de prendre des habits laïques, une cravate en couleur et de fumer un cigare. Il fallait ajouter à cela quelque autre stratagème. J'avais donc imaginé de me faire passer pendant quelque temps pour le parent d'un de mes amis. Celui-ci serait un jour venu me voir avec d'autres membres de sa famille. Après avoir passé quelque temps au salon, ils seraient remontés en voiture en m'emmenant avec eux. Le cocher qui n'aurait pas été mis dans le secret, aurait reçu, ce jour-là, pour varier un peu le but de la promenade, l'ordre de se diriger vers le port où je me serais embarqué sur un navire étranger.

Tel était mon plan. Mais pour le mettre à exécution sans attirer l'attention, il était pour moi indispensable d'habiter une maison de belle apparence. Je résolus donc de changer de logis et de passer d'abord dans la maison voisine qui était celle d'un ami, et de là, dans une autre qui semblait remplir les conditions voulues. J'essayai, par l'entremise de mon excellent hôte, de m'entendre, à ce sujet, avec le propriétaire, mais l'affaire n'aboutit pas. Les républicains, qui soupçonnaient chez cet ami des ten-

dances jésuitiques, surveillaient sa maison. Il n'osait pas même s'absenter, par crainte que, d'un moment à l'autre, un prétexte quelconque ne fût invoqué par la populace pour faire une descente chez lui, comme on en faisait alors un peu partout. D'ailleurs, la rue était remplie de révolutionnaires, et il eût été très dangereux de s'y aventurer. Un jour, de grand matin, le Frère Gomes Pereira avait essayé de sortir. En descendant l'escalier, il s'était aperçu qu'une patrouille à cheval s'arrêtait à la porte, et avait entendu un des soldats qui disait :

— Ici, il n'y a personne. Qui pourrait bien être réfugié ici ?

Ces mots révélaient quelque soupçon. Le Frère en fut si alarmé qu'il resta tout le jour sous le coup de cette nouvelle préoccupation.

Je ne cessais de recommander sur mon compte un secret inviolable. Et voilà que le 6 octobre, je reçois la visite de quelqu'un, d'un ami, qui avait appris de la bouche de mon hôte le lieu de mon refuge. C'était le père d'un prêtre fort respectable, un vieux charpentier qui avait longtemps travaillé au collège. L'excellent homme ! Quelle douleur il éprouvait en me voyant réduit ainsi à me cacher comme un criminel ! Soudain, il se jeta dans mes bras, les yeux inondés de larmes !

Le messager dévoué que j'avais envoyé, la veille, solliciter la protection d'un personnage influent, revint, lui aussi, deux fois dans cette même journée. Une première fois, de grand matin. Il avait passé une nuit sans sommeil dans un réduit où il avait cherché un abri contre la populace : il était fatigué, énervé. Je lui donnai, avec plaisir, un peu d'argent, très peu : ce qui me restait était à peine suffisant pour mon voyage. Il revint à la tombée de la nuit ; j'eus la joie de le trouver moins abattu.

D'autres personnes encore connurent le lieu de mon refuge, entre autres une dame respectable. Avec une générosité que le bon Dieu pourra seul récompenser, et que, pour ma part, je n'oublierai jamais, elle voulut se charger de tous nos frais d'entretien jusqu'à notre départ.

Avec mon compagnon, je passai dans une mansarde une bonne partie de la journée du 6 octobre : l'air y était plus pur, et nous y étions mieux à l'abri d'une perquisition. C'est là qu'on vint me prendre la mesure d'habits laïques. Mais quelle triste vie que celle de ces jours-là : que le bon Dieu daigne m'en tenir compte !

J'avais toujours dans mon esprit le souvenir de mes Pères et de mes Frères bien-aimés ; mon imagination était remplie de la

sombre vision des scènes dont ils avaient été les victimes et qui semblaient faire revivre devant moi la Passion de Notre-Seigneur. Et il n'y avait pas que mes religieux ! Que d'outrages avait eu, par exemple, à subir, la veille, un religieux salésien, arrêté dans la propriété de Pinheiro et qu'une foule dévoyée avait fait passer sous ma fenêtre !

En voyant que les hommes repoussaient si brutalement les religieux, je sentais comme la nostalgie de la solitude, le besoin de me trouver loin de tout regard, seul à seul avec Dieu. N'étais-je pas réduit à n'être plus qu'un objet de haine pour les uns et un fardeau pour les autres ? Aussi, l'on ne saurait croire le sentiment de satisfaction que j'éprouvai quand un jour je me trouvai en présence de quelqu'un pour qui je n'étais ni une chose ni l'autre. C'était le petit garçon d'une famille voisine, qui avait fréquenté assidûment le patronage fondé au collège. L'enfant ne parlait guère, il était pauvrement vêtu, mais il était si content de venir s'asseoir auprès de moi ! Ses regards et son sourire montraient assez que ma présence lui faisait du bien. Il aimait à venir me tenir compagnie, sans même avoir conscience du grand acte de charité qu'il pratiquait envers moi.

Parfois j'éprouvai, sans savoir pourquoi, une diminution de mes souffrances morales. Mais ces sentiments de joie qui naissaient spontanément dans mon cœur, comme les fleurs poussent au milieu des ruines, étaient bientôt dissipés, à la vision des nouveaux malheurs par lesquels la main de Dieu, qui sait si bien promener le fer dans la plaie qu'elle veut guérir, éprouvait, en ces jours bénis, ses serviteurs dévoués.

Quelle émotion quand, le soir du 6 octobre, les quatre-vingt deux prisonniers de Barro arrivèrent à la gare de Campolide !

Les cris de la foule nous avaient fait croire à quelque manifestation de sympathie en l'honneur de la république. La belle-mère de notre hôte m'expliqua en pleurant ce dont il s'agissait.

Quel sort le gouvernement de la république réservait-il à ces *criminels ?* Les pensées les plus effrayantes s'élevaient dans mon esprit, et je ne trouvais rien qui pût les dissiper.

Tout est possible ! me disais-je en moi-même. Tout ! Oh non ! rien que ce que Dieu voudra permettre. Il sait, Lui, briser, au bon moment, la verge avec laquelle il châtie ses élus ! Et l'espérance reprit le dessus.

Cependant, tout ce qui se passait me montrait la nécessité où j'étais de passer le plus tôt possible en Espagne.

Le 7 octobre, mon hôte me parla d'une famille française qui habitait le faubourg et qui aurait pu, croyait-il, me venir en aide dans l'exécution de mon projet.

— C'est une excellente famille chrétienne, ajouta-t-il, incapable de commettre une trahison. De plus, — et ce détail, dans votre cas, n'est pas du tout indifférent — elle n'est pas portugaise.

Je réfléchis un instant. Ce conseil me parut excellent.

— Depuis combien de temps connaissez-vous cette famille ? demandai-je.

— Oh ! depuis trois jours seulement. Mais pour connaître les véritables gens de bien, il faut peu de temps. Je suis sûr de ne pas me tromper.

Ce ton de parfaite assurance me décida à tenter l'exécution de ce projet. Mon hôte partit immédiatement, et je me mis à méditer sur la bonté de Dieu à mon égard. N'était-ce pas par un secret dessein de sa Providence, qui voulait me délivrer des mains de mes ennemis, que mon hôte avait fait, comme par hasard, à la veille même de la révolution, la connaissance de cette famille étrangère ?

La maîtresse de maison qui était veuve et vivait avec sa fille et ses deux fils, consentit volontiers à recevoir sous son toit le Provincial des Jésuites et son compagnon.

Nous avons gagné ce jour-là même notre nouvelle demeure et, pendant tout le temps de notre séjour, le drapeau français protégea notre retraite. Mais voici comment s'effectua notre départ.

Dans la soirée, les deux jeunes gens passèrent, comme par hasard, devant la maison où je me trouvais.

Mon hôte, qui était à la fenêtre, les salua et invita le plus jeune à entrer chez lui.

— C'est l'heure de votre dîner, répliqua le jeune homme, de façon à être entendu de tous. Je ne veux pas vous déranger, je repasserai demain.

Le maître de la maison insista :

— Nullement, dit-il, nous avons fini, nous allions justement nous lever de table ; faites-nous donc le plaisir de monter.

Devant ces instances, le jeune homme céda. Il entra, tandis que son frère aîné s'approchait d'un groupe de révolutionnaires qui stationnaient à côté de la porte, se joignait à eux et, avec une désinvolture superbe, leur disait en montrant du poing le collège :

— Elle a enfin décampé, cette prêtraille !

Electrisés par ces mots, tous se tournèrent du côté du collège tandis que je me faufilai derrière eux avec mon libérateur.

Un peu plus loin, le Frère Gomes Pereira, sorti quelques instants après, nous rejoignit, et tous les trois nous continuâmes à descendre le long de la rue, non sans crainte, certes, car quatre individus nous suivaient de près.

Arrivé devant la porte de sa maison, le jeune homme nous invita à entrer. Naturellement, nous avons d'abord fait des difficultés. Il insista, et pour finir :

— Puisque vous allez en ville, dit-il de façon à être entendu par les gens qui passaient dans la rue, entrez un instant chez moi ; nous prendrons un verre de bière et nous descendrons tous ensemble.

Comment résister à un pareil argument ? Nous entrons.

Mon hôte avait eu raison : je me trouvais dans une famille de la meilleure société et, de plus, très chrétienne.

Je formais vingt projets divers pour quitter Lisbonne : presque toujours cependant je concluais qu'il fallait m'embarquer. Mais pour le faire, j'aurais été dans la nécessité de traverser toute la ville, en plein jour, et d'exhiber un passeport. Vraiment ce projet était impraticable.

Un des jeunes gens de la maison me suggéra l'idée de prendre l'express de Madrid, qui m'aurait, en une nuit, transporté à la frontière. Cela n'allait pas certes sans difficultés : il fallait aller prendre le train à la gare centrale du Rocio, et, pendant le long trajet à effectuer en territoire portugais, je courais risque d'être dénoncé et arrêté. Ce fut cependant cette idée qui, à la fin, prévalut. Un plan fut rigoureusement préparé pour en rendre l'exécution possible et voici ce qui fut décidé :

Je devenais M. Robert, agent d'une maison de machines à écrire. Je devais parler uniquement français et, à la gare, me mettre en frais d'éloquence pour recommander mon article à l'attention des personnes qui m'acompagneraient. Deux valises convenablement choisies, devaient compléter ma transformation en commis-voyageur. La maîtresse de la maison voulut bien se charger elle-même d'acheter les dites valises.

Le départ fut fixé au 10 octobre. Nous célébrions, ce jour-là, la fête de Saint François de Borgia, et j'avoue qu'il m'en coûta plus que jamais d'être privé de la Sainte Eucharistie.

Après le dîner, nous procédâmes, mon compagnon et moi, à notre toilette de voyage, et je m'essayai de mon mieux à jouer

mon rôle. Puis, par des chemins différents, nous nous sommes dirigés vers la halte de Sete Rios pour y prendre un tram. Faut-il dire que le pauvre Frère faillit s'égarer en route et que moi-même j'ai été sur le point de me tromper de train ?

Enfin, nous voilà installés tous deux dans des compartiments différents, feignant d'être parfaitement inconnus l'un à l'autre.

Mon entrée dans le tram fut remarquée par un individu qui fixa sur moi un long regard scrutateur. A mes côtés, quelques voyageurs débitaient d'immondes sornettes sur les religieux. Mais il était entendu que je ne comprenais pas le portugais... A Campolide, dix minutes d'arrêt : elles me parurent interminables.

Quand j'arrivai au Rocio, j'y trouvais mon excellente bienfaitrice et sa fille. Le plus jeune des fils arriva aussi m'apportant les deux valises. Il était fort inquiet. Ce jour-là, en effet, le *Seculo* s'était occupé de moi et tous les journaux avaient publié le décret d'expulsion des Jésuites. De tout cela, mon jeune et excellent ami avait conclu que le Provincial des Jésuites n'avait pu manquer d'être arrêté. Ces craintes étaient vaines, Dieu merci ! et la joie du jeune homme fut grande quand il me vit.

Pendant qu'il était occupé à prendre mon billet, je m'étais mis à causer en français avec les deux dames. Deux gardes républicains ne me perdaient pas de vue. Attendaient-ils que quelque mouvement spontané leur découvrît la véritable position sociale de ce singulier commis-voyageur vêtu avec élégance, mais qui portait une barbe vieille de huit jours ?

Le jeune homme revint avec le billet et l'intarissable M. Robert se mit à lui dire des merveilles de sa fameuse machine Remington.

Pendant ce temps, le train se formait avec une lenteur désespérante. Les lourds wagons se mouvaient à grand'peine sur les rails, sous la poussée d'hommes d'équipe qui n'avaient pas du tout l'air pressés. Enfin les coups de cloche réglementaires se firent entendre, annonçant le départ. Je pris place dans une voiture, je rangeai mes valises, j'achetai un numéro du *Petit Journal*, et après avoir pris congé de mes généreux bienfaiteurs, je m'assis dans un coin, attendant que le train se mît en marche.

Mais voilà qu'un individu s'approche de la portière de mon compartiment et me désigne à l'attention d'un compagnon de voyage. Il avait dû flairer en moi quelque Jésuite ou, du moins, quelque personne suspecte, car il se mit à déblatérer contre les moines et les nonnes. Mais le train était déjà en mouvement et je continuai à ne pas comprendre le portugais !

Dans un autre compartiment, se trouvait le Frère Gomes Pereira qui continuait à feindre de n'avoir aucune relation avec moi. Le pourfendeur de moines déclamait toujours aux applaudissements des deux tristes sires assis à ses côtés. Mon entêtement *à ne rien comprendre* produisait certainement de l'effet ; tout danger cependant n'était pas conjuré. Mon individu n'allait-il pas s'aviser, peut-être, à la première gare, d'envoyer un télégramme à Lisbonne ou à la frontière, pour me dénoncer comme Jésuite ? Mon arrestation eût été certaine.

J'attendis que le train s'arrêtât, et me tournant alors vers ce important personnage :

— *Pardon, Monsieur*, lui dis-je à brûle-pourpoint et avec mon plus pur accent parisien, *est-ce que ce train s'arrête à Abrantes ?*

L'homme me regarda bouche bée, sans dire mot.

Je formulai la même demande, plus rapidement encore :

— *Est-ce que le train s'arrête à Abrantes ?*

— Je ne comprends pas, me répondit-il en portugais, visiblement embarrassé.

Je répétais la même question, mais, cette fois, en articulant chaque syllabe avec une lenteur exagérée :

— *Est-ce que ce train s'arrête à la station d'Abrantes ?*

Cette fois, mon homme avait compris, et avec une satisfaction égale à son embarras précédent, il me répondit :

— Ah ! Abrantes ? Oui, oui, il s'arrête à Abrantes.

Sa physionomie changea complètement. Les soupçons conçus à mon sujet s'étaient évanouis et je ne fus plus à ses yeux que M. Robert, le hardi commis voyageur d'une maison de machines à écrire, qui s'était aventuré à voyager en Portugal sans savoir un mot de la belle langue de Camoes !

A la frontière espagnole, je commençai à respirer librement. Je sentais autour de moi comme une atmosphère de sympathie et ma qualité d'expulsé devenait un titre à la vénération et au respect. Le Frère Gomes vint me rejoindre et nous récitâmes ensemble un *Te Deum* d'actions de grâces.

A Talavera, quelques religieuses expulsées du Portugal entrèrent dans notre wagon ; elles avaient, elles aussi, abandonné un pays où l'éducation de la jeunesse était désormais confiée à la haute direction du carbonarisme et de la Société du *Registo civil* (1). Un espagnol, qui avait longtemps séjourné en Portugal.

(1) Nom d'une association maçonnique établie en Portugal.

retournait dans sa patrie, indigné de tout ce qu'il avait vu, et assurait qu'il n'était plus possible de vivre en Portugal.

Sans que je l'eusse déclaré, tout le monde dut bientôt savoir que M. Robert était un vrai Jésuite. Le fait est qu'en arrivant à Madrid, un garçon d'hôtel ne trouva rien de mieux pour recommander sa maison que de me dire :

— *Es muy catolico el hotel.* C'est une maison très catholique !

Deux petits commissionnaires furent encore plus explicites ; en nous voyant passer, mon compagnon et moi, ils dirent simplement :

— *Son dos frailes.* Ce sont deux religieux.

Le 5 novembre, au lendemain du jour où le *Bürgermeister* emmenait en exil les derniers Jésuites portugais, le R. P. Cabral publiait, à Madrid, sa protestation : « *A mon pays* ».

Cet opuscule a été traduit en espagnol, en français, en anglais, en allemand, en italien, en hollandais, en arabe et, sans doute, encore en d'autres langues. Il a causé une grande impression et a puissamment servi à rétablir la vérité des faits, défigurés à dessein par la presse sectaire.

Bien des choses restent encore à dire sur les souffrances des Jésuites expulsés de Portugal et sur la charité qui les a accueillis dans tous les pays et surtout en Espagne. Il y aura là ample matière pour de nouveaux récits.

N. B. — Dans une note insérée à la fin de la Préface, le P. Azevedo a fait une rectification que je n'ai malheureusement pas remarquée à temps et que je tiens à faire ici à mon tour.

A la page 140, il a été dit que le chef carbonaro Armando P. Rodrigues « était un ancien soldat d'Afrique », qu'il « avait appris le métier de charpentier », qu'il « était toujours armé d'un énorme revolver » et enfin qu'il « portait à la ceinture plus de vingt cartouches ». Il y a eu une méprise, c'est à un des subordonnés de Rodrigues que ces détails se rapportent. — *Le Traducteur.*

A l'avant-dernière ligne de la page 164, au lieu de « Examinons-les avec passion », qu'on veuille bien lire : « Examinons-les avec calme et sans passion. »

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE v

La fin d'un régime 1

Collège de Campolide 12

Val de Rosal 49

Setubal. 71

Résidence du Quelhas 91

Collège de Barro. 113

A la caserne du 1er régiment d'artillerie 137

La campagne fantastique 165

Aventures de fugitifs 194

- Le P. Carl Zimmermann 194
- Le F. Rodrigues de Faria. 203
- Le F. Julio de Moraes 212
- Le F. Joaquim Farinha 228
- Autres fugitifs 234

Au cachot de la préfecture 237

A la prison du Limoeiro 248

Caxias 271

Le dernier départ 308

L'évasion du R. P. Provincial 319

Etablissements Casterman, S. A. Tournai. — 1484

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

BOSTON COLLEGE
3 9031 01151094 8

BX
3742
.A1
G614

GONZAGA de Azevedo

Bapst Library
Boston College
Chestnut Hill, Mass. 02167